



HAL
open science

Déplacements et entretemps : mobilités humaines et territoires de l'attente dans la littérature des Amériques (1880-2010)

Thomas Plançon

► To cite this version:

Thomas Plançon. Déplacements et entretemps : mobilités humaines et territoires de l'attente dans la littérature des Amériques (1880-2010). Histoire. Université de La Rochelle, 2018. Français. NNT : 2018LAROF004 . tel-02129627

HAL Id: tel-02129627

<https://theses.hal.science/tel-02129627v1>

Submitted on 15 May 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Université de La Rochelle



ED 618 – École Doctorale EUCLIDE

EA 1163 – CRHIA (Centre de Recherches en Histoire Internationale et Atlantique)

Déplacements et *entretemps*. Mobilités humaines et *territoires de l'attente* dans la littérature des Amériques (1880-2010)

Thomas PLANÇON

Thèse présentée en vue de l'obtention du titre de docteur en histoire

Sous la direction de M. Laurent Vidal

Soutenue le 15 octobre 2018

Jury

Mme Nancy L. GREEN, Directrice d'études EHESS

M. Fernando LOBO LEMES, Professeur, Universidade Estadual de Goiás

M. Jorge PESSANHA SANTIAGO, Professeur, Université Lyon 2

Mme Micéala SYMINGTON, Professeure, Université de La Rochelle

M. Laurent VIDAL, Professeur, Université de La Rochelle

Résumé

Déplacements et *entretemps*. Mobilités humaines et *territoires de l'attente* dans la littérature des Amériques (1880-2010)

Cette thèse a pour objectif de comprendre les phénomènes définis par Laurent Vidal comme *territoires de l'attente*, qui sont soit des lieux où l'attente est conceptualisée et prévue, soit des territoires où l'attente s'insinue dans la migration et modifie la perception des hommes en mouvement. La période choisie, s'étalant de la fin du 19^{ème} siècle jusqu'au début des années 2010, permet à la fois d'analyser des flux migratoires importants et qui se sont intensifiées durant ces années.

Pour analyser et comprendre ces phénomènes, nous utilisons des sources littéraires de romanciers américains. À travers les événements décrits – et parfois vécus par leurs auteurs –, ce sont des aventures humaines, des parcelles de vie quotidienne qui nous sont offertes. Cette thèse tend à décrire des expériences à la fois individuelles, mais aussi collective. Les ouvrages utilisés permettent de cerner les différents temps de l'attente.

En analysant les différents romans, ce sont deux formes de *territoires de l'attente* qui apparaissent : une première où l'attente provoque la mobilité ; une seconde où le déplacement induit des périodes d'attente, forcée ou non. Cette thèse s'inscrit dans une étude à la fois de la migration, mais également dans une histoire culturelle à travers la *migration littérature*, c'est-à-dire en tant que représentation de la migration par des auteurs l'ayant vécue, mais aussi par des auteurs extérieurs aux phénomènes.

Mots-clés : Amériques ; déplacements ; *entretemps* ; *migration littérature* ; *territoires de l'attente*.

Abstract

Movements and *meantime*. Human mobilities and *waiting territories* in the literature of Americas (1880-2010)

This thesis has the objective to understand the phenomena defined by Laurent Vidal as *waiting territories*, which are places where the wait is conceptualized and planned, or territories where the wait insinuates itself into the migration and modifies the perception of the people in movement. The chosen period, spreading from the end of the 19th century to the beginning of the 2010s, allows to analyze important migratory flows which intensified during these years.

To analyze and understand these phenomena, we use literary sources from American novelists. Through the described events - sometimes lived by their authors -, these are human adventures, slices of land of everyday life which are offered to us. This thesis tends to describe at the same time individual experiences, but also collective ones. The pieces of work used throughout this analysis allows to identify the various times of the wait.

By analyzing the various novels, two forms of territories of the wait that appear : the first one where the wait causes the mobility; the second one where the movement provokes periods of wait, forced or not. This thesis fits in with a study of the migration, but also in a cultural history through the *migration literature*, that is to say as a representation of the migration by authors who lived it, but also by authors external from this phenomena.

Keywords : Americas ; movements ; *meantime* ; *migration literature* ; *waiting territories*

À M. Gilles Fort, pour m'avoir fait rentrer dans une « machine à voyager dans le temps et l'espace ».

À Jacqueline et André Destemberg.

« Un homme qui a le don du verbe [...] ne devrait pas être paralysé par une feuille de papier blanc. Oubliez que c'est une feuille de papier blanc... imaginez que c'est une oreille. Parlez-lui !¹ »

Henry Miller

« Le temps, le temps est versatile, le temps fait des siennes, le temps jouait avec moi, le temps s'étirait comme par provocation, c'était un temps seulement d'attente.² »

Raduan Nassar

¹ Henry Miller, *Big Sur ou les oranges de Jérôme Bosch*, Paris, Buchet-Chastel, 2018, p. 85.

² Raduan Nassar, *La maison de la mémoire*, in *Un verre de colère suivi de La maison de la mémoire*, Paris, Gallimard « Du monde entier », 1985, p. 112.

Remerciements

La thèse est, si je me permettais une comparaison, un peu comme les traversées que j'ai étudiées au cours de cette recherche. Il y a eu beaucoup d'attentes au départ, des rêves et des projections. Puis vint le moment de monter à bord de la recherche, avec ses temps longs, ses tempêtes, son ciel bleu à l'occasion. Avec toujours l'espoir de parvenir au bout, de pouvoir enfin atteindre l'objectif fixé. Et quand cela se termine, la délivrance, la fin d'un voyage qui aura, à l'instar des migrants présents dans cette thèse, provoqué un changement, une mue. Tout cela a été possible par ma seule volonté, mais pas seulement. Je tiens d'ores et déjà à m'excuser auprès de ceux dont le nom ne sera pas cité. À toutes ces personnes, si vous n'apparaissez pas, ce n'est pas pour autant que vous ne comptez pas pour moi.

Je souhaite remercier en premier lieu celui qui m'a poussé à accomplir cette expérience, Laurent Vidal. Cette thèse a pu aboutir grâce à ses conseils, ses indications ainsi que ses mots quand le moral n'y était pas. Sans lui, le départ, tout comme l'arrivée à bon port, n'auraient pas été possible, et je ne pourrais pas prétendre au titre d'historien s'il n'avait pas été là. Je remercie aussi Isabelle Marchesseau, qui m'aura vu très régulièrement au cours de mes années de doctorat. Elle a toujours été d'une infinie patience et d'une grande gentillesse, et je la remercie pour cette aide parfois invisible mais ô combien importante.

Comme pour les migrants, il a fallu des moyens financiers pour parvenir à boucler le voyage. Grâce au contrat doctoral et d'ATER que l'Université de La Rochelle m'a proposé, j'ai pu travailler un temps sans préoccupation d'ordre pécuniaire. Cette université, où j'ai effectué tout mon parcours LMD, aura vraiment été un lieu de rencontres et d'opportunités. Je remercie aussi le lycée Léonce Vieljeux qui m'a fait confiance et permis de finir ce travail.

Partir dans une recherche, c'est laisser un peu de soi derrière. Mais quand l'on a une famille qui croit en nous, alors tout devient possible. Merci à elle, surtout à ma mère, mon frère, mon grand-père, mon parrain et mon père. Je pense par ailleurs à ma grand-mère, qui ne pourra pas assister à ma soutenance, car partie trop tôt.

Il y a aussi les amis qui nous font des signes de la main au moment du départ, autant de soutiens qui nous aident à avancer : Coralie, Élodie, Grecia, Josselin, François, Lucie, Margot, Mathieu, et tous ceux que j'oublie. Il y a également une amie que je souhaiterais remercier,

celle que je connais depuis plus de dix ans, qui a été, malgré la distance, présente à chaque étape de la thèse mais pas seulement. Ma très chère Marion, permets-moi de te remercier pour tout, pour le passé mais également pour les futurs moments à venir.

Au cours d'un voyage, même s'il est seul, le migrant finit par faire des rencontres. C'est également mon cas, entre les collègues de thèse (Jean-Baptiste, Laetitia, Marcel, Marie-Lise, Pascal pour ses magnifiques cartes et bien d'autres, avec une grosse pensée pour ma très chère Paola, une vraie amie) et les personnes du lycée (Alban, Carole, Charlène, Guillaume, Karine, Margot, Nathalie, Roland, Romain, etc.). Soyez sûr de mon amitié et de ma sympathie.

Il y a eu aussi une rencontre, celle de Michel B., qui m'a permis de rencontrer des gens avec qui j'ai grandement progressé dans la vie de tous les jours, avec qui j'ai beaucoup appris (et même aujourd'hui encore). Ces personnes font partie intégrante de ma vie désormais, et sont des soutiens indéfectibles : Adonis, Alain, Bernard, Christopher, Dominique, Gilles, Jean-Claude, Michel R., Raymond et tous les autres. Et puis, grâce aux engagements pris avec eux, j'ai rencontré encore plus de monde, à Montpellier (Marion A., Constance, mais aussi Adrien, Thomas, Florian, Maxime, etc.), à Bordeaux (Jérémy) et Paris (Diane – même si elle est rochelaise –, Mélina, Noémie, et les autres amis d'Harry Potter). Je suis devenu plus tolérant, plus ouvert grâce à eux.

Au cours de ma traversée, j'ai fait une rencontre extrêmement importante. Si au départ ce n'était qu'une collègue du Brésil, elle s'est transformée en une véritable amie. Nous avons fait les 400 coups ensemble, nous avons connu des hauts et des bas, mais nous nous sommes toujours réconciliés. Nos échanges, tant intellectuels que sur la vie en général, m'ont aidé à avancer, ont fait de moi une personne meilleure et plus folle, apparemment. Carina, *obrigado por tudo*.

Cette traversée à travers les eaux de la recherche a été extrêmement agréable, grâce à un soutien particulier, qui a partagé tous mes doutes, mes joies. Cette thèse, c'est un peu mon bébé, mais c'est aussi le sien puisqu'elle m'a assisté dans ma gestation. Julie, sans toi, tout cela ne serait rien

Enfin, il est important de se remercier pour le travail accompli, de se dire que grâce à son abnégation, malgré les coups de moins bien, nous avons réussi à terminer la thèse. Donc merci à moi.

SOMMAIRE

| | |
|--|------------|
| SOMMAIRE | 8 |
| TABLE DES FIGURES | 11 |
| INTRODUCTION | 14 |
| PREMIERE PARTIE : DES « ILES D'ESPERANCE » : QUAND L'ATTENTE SUSCITE LE DEPLACEMENT | 35 |
| Chapitre 1 : Les « villes-lumières », attente profane d'une vie meilleure | 39 |
| La ville, entre déplacement et attente | 41 |
| <i>La personnification de la ville : symbole d'une attirance</i> | 42 |
| <i>Une vie meilleure partagée à plusieurs</i> | 44 |
| <i>La nouvelle vie et la volonté de rester</i> | 47 |
| La « ville-lumière », la construction des hommes | 51 |
| <i>Brasília ou l'espoir perpétuel d'une ville en chantier</i> | 52 |
| <i>Les constructions de la « ville-lumière »</i> | 61 |
| <i>Les attentes déçues de la ville</i> | 68 |
| Chapitre 2 : Le sacré au cœur du déplacement : l'attente eschatologique | 75 |
| L'attente religieuse dans les villes | 77 |
| <i>Brasília, une nouvelle ville religieuse ?</i> | 78 |
| <i>Les attentes eschatologiques de Brasília</i> | 81 |
| <i>La recherche du paradis terrestre</i> | 85 |
| L'attente au cœur des conflits religieux | 89 |
| <i>Les Cristeros, une attente passive-agressive</i> | 90 |
| <i>Canudos, une guerre de religion entre république et sébastianisme</i> | 94 |
| <i>Caldeirão, un territoire de l'attente sacré et contrarié</i> | 106 |
| Chapitre 3 : Les « îles d'espérance » des exilés et des réfugiés | 114 |
| L'exil et l'attente : le retour comme point de repère | 116 |
| <i>L'exil face à la dictature</i> | 116 |
| <i>La vie quotidienne de l'exilé</i> | 119 |
| <i>L'exil, l'impossible retour ?</i> | 129 |
| Fuir une zone de guerre : les réfugiés du conflit armé colombien | 134 |
| <i>Les conflits armés colombiens, aux origines des déplacements</i> | 135 |

| | |
|---|------------|
| <i>La place du conflit armé dans le roman</i> | 139 |
| <i>Les réfugiés des conflits armés</i> | 143 |
| DEUXIEME PARTIE : DES TERRITOIRES DE L'ATTENTE : QUAND LE DEPLACEMENT CREE | |
| L'ATTENTE | 151 |
| Chapitre 4 : « Celui qui part » : les prémices de la migration | 156 |
| L'expérience du départ..... | 158 |
| <i>Les candidats au départs</i> | 158 |
| <i>L'économie, principe de la migration</i> | 162 |
| <i>Les autres facteurs de la migration</i> | 164 |
| La ville comme point de départ..... | 168 |
| <i>La pratique de l'attente temporelle de la ville</i> | 169 |
| <i>Attente et spatialité de la ville</i> | 173 |
| <i>Le regard critique vers l'autre exacerbé par l'attente</i> | 185 |
| Chapitre 5 : Au cours de la migration : les traversées et les arrivées de migrants ... | 190 |
| L'attente au cours de la traversée et de l'arrivée | 192 |
| <i>La traversée : l'attente physique dans le déplacement</i> | 193 |
| <i>La perception de la traversée par le prisme de l'attente</i> | 198 |
| <i>L'arrivée, la fin de l'attente ?</i> | 202 |
| La mise en attente des migrants | 205 |
| <i>Les dispositifs de contrôle des migrants</i> | 206 |
| <i>Les dispositifs de mise en attente</i> | 210 |
| <i>Les migrants au cœur des dispositifs</i> | 217 |
| Chapitre 6 : Les « seuils d'espérance » : l'attente dans l'immobilité | 225 |
| Les « antichambres de l'arrivée » : les conventillos et les <i>cortiços</i> | 227 |
| <i>Les Eldorados sud-américains</i> | 227 |
| <i>La place des conventillos et des cortiços dans les villes sud-américaines</i> | 230 |
| <i>Vivre et exister dans les conventillos et les cortiços</i> | 236 |
| La vie entre deux mondes : la frontière | 244 |
| <i>Une histoire de frontière</i> | 245 |
| <i>Une « frontière emblématique »</i> | 247 |
| <i>Un « tiers-pays » terre de personne</i> | 252 |
| CONCLUSION | 263 |
| ANNEXES | 275 |
| Corpus principal..... | 276 |

| | |
|--|------------|
| Corpus secondaire | 277 |
| Bibliographie | 279 |
| Articles et ouvrages d'intérêt général..... | 279 |
| Amérique latine | 280 |
| Histoire et littérature..... | 283 |
| Migration | 284 |
| Géographie..... | 290 |
| Attente | 294 |
| NOTICES BIBLIOGRAPHIQUES DES SOURCES..... | 296 |
| INDEX DES AUTEURS..... | 304 |
| INDEX DES LIEUX..... | 306 |

TABLE DES FIGURES

| | |
|--|-----|
| Figure 1: L'entrée du China City de Los Angeles (1938-1948) | 45 |
| Figure 2: Situation géographique du Nordeste | 50 |
| Figure 3: Plan du Planato central | 60 |
| Figure 4 : Arthur S. Goss, Traffic, Bloor St. Viaduct | 63 |
| Figure 5 : Arthur S. Goss, Garrison Creek Sewer | 64 |
| Figure 6: Chapelle dom Bosco | 81 |
| Figure 7: Situation de la Cristiada en juin 1929..... | 94 |
| Figure 8: Femmes et enfants prisonniers de Canudos, photo de Flavio de Bárros | 105 |
| Figure 9: Situation géographique possible de la Portuguesa, d'après les indications des romans de Jordi Soler | 122 |
| Figure 10: Itinéraires atlantiques de Jordi Soler, du narrateur et d'Arcadi | 133 |
| Figure 11: Géographique de la Colombie..... | 136 |
| Figure 12: Zones de combats permanentes entre les forces officielles et les guérillas (source : Centro de Recursos para el Análisis de Conflictos, 2012-2013)..... | 138 |
| Figure 13: Situation géographique de Macondo d'après le roman <i>Cent ans de solitude</i> | 143 |
| Figure 14: Villes fréquentées par la famille Krasnansky dans le roman <i>Le Monde libre</i> | 176 |
| Figure 15 : Southwest Eighth Street, surnommé Calle Ocho par les Cubains..... | 178 |
| Figure 16: Quartiers de Miami fréquentés par Yocandra dans <i>Le paradis du néant</i> | 181 |
| Figure 17: Le Trastevere, quartier de Rome où habite Alec et Polina Krasnansky | 183 |
| Figure 18: Via dei Salumi, nommée Via Salumi dans le roman <i>Le Monde libre</i> | 184 |
| Figure 19: Trajet de la famille Joad dans <i>Les raisins de la colère</i> | 196 |
| Figure 20: Trajets des personnages des romans <i>Les chemins de la faim</i> et <i>La terre de la grande soif</i> | 197 |
| Figure 21: Le port de Halifax et le Quai 21 | 207 |
| Figure 22: Situation géographique d'Ellis Island dans le port de New York | 208 |
| Figure 23: Angel Island | 209 |
| Figure 24: Vue en coupe du bâtiment central d'Ellis Island..... | 211 |
| Figure 25: Angel Island Immigration Station administration (premier plan) et baraques de détention (second plan)..... | 213 |
| Figure 26: Registry room d'Ellis Island, dernière étape avant l'autorisation d'entrée aux États-Unis..... | 220 |

| | |
|---|-----|
| Figure 27: Dortoir de femmes, Angel Island | 221 |
| Figure 28: Plan général de Buenos Aires en 1882 | 228 |
| Figure 29: Plan de Rio de Janeiro en 1900 | 229 |
| Figure 30: Situation géographique de Botafogo en 1890 | 232 |
| Figure 31: Situation des quartiers de Buenos Aires comportant des conventillos en 1889.... | 233 |
| Figure 32: Exemple de personnage italien, Don Nicola d'Héctor L. Torino..... | 238 |
| Figure 33: Samuel Rimathé, Un conventillo. Habite [sic] de material, et Un conventillo (habitaciones de madera), 1895..... | 238 |
| Figure 34: Augusto Malta, Interior de um cortiço, Rio de Janeiro, 1906..... | 240 |
| Figure 35: Évolution de la frontière entre les États-Unis et le Mexique | 246 |
| Figure 36: Les villes frontalières entre les États-Unis et le Mexique | 248 |
| Figure 37: Mur marquant la frontière entre les États-Unis et le Mexique sur la plage de Tijuana | 250 |
| Figure 38: Les trois formes des « îles d'espérance » | 273 |

Introduction

Les questions migratoires sont plus que jamais présentes dans l'actualité. Les récentes arrivées de migrants en Europe, les réactions politiques et populaires vis-à-vis de ces flux migratoires témoignent d'une place prépondérante dans les mentalités collectives. Les questionnements et réflexions sont multiples, entre l'incapacité des pays de départ à garder leurs populations et l'intérêt des nations accueillantes à laisser entrer sur leur territoire des personnes en situation d'urgence. Si les interrogations pour ces mouvements migratoires contemporains occupent une place importante dans les médias, elles ne sont en revanche pas récentes.

Penser, repenser la migration

Les problématiques liées aux déplacements de population pour des raisons économiques, sociales, politiques, remontent aux premières enquêtes menées par l'École de Chicago. L'enquête menée par William Thomas et Florian Znaniecki en 1919 est un exemple de travaux sur l'immigration polonaise aux États-Unis¹, vu comme « un livre capital, non seulement pour la sociologie qualitative mais aussi pour les enquêtes d'histoire orale qui nourriront l'histoire des migrations de l'époque contemporaine² ». Il est important également de citer l'article d'Arthur Schlesinger de 1921 dans l'*American Journal of Sociology*, où il définit deux grands thèmes dans l'histoire américaine, « the influence of immigration upon American life and institutions, and the influence of the American environment, especially the frontier in the early days and the industrial integration of more recent times, upon the ever-changing composite population³ ».

Ces premières recherches sont suivies par des travaux de chercheurs issus eux-mêmes de l'immigration, comme Marcus Lee Hansen, et Oscar Handlin, dont l'œuvre la plus importante est *The Uprooted : The Epic Story of Great Migrations that made the American*

¹ William Isaac Thomas et Florian Znaniecki, *The Polish Peasant in Europe and America*, 5 vol., 1918-1920. Il existe une traduction française du volume 3, *Le paysan polonais en Europe et en Amérique. Récit de vie d'un migrant* (Chicago, 1919), Paris, Nathan, 1998.

² Manuela Martini, « Migrations », in Claude Gauvard et Jean-François Sirinelli (dir.), *Dictionnaire de l'historien*, Paris, PUF « Quadrige », 2015, p. 458.

³ Arthur Schlesinger, « The Significance of Immigration in American History », *American Journal of Sociology*, Vol. 27, No. 1 (Jul., 1921), p. 72.

People, publiée en 1951. La notion de « déraciné » (*uprooted*) s'applique alors aux différentes migrations jusque dans les années 60, à une période où la société états-unienne connaît des bouleversements sociaux, particulièrement au moment du mouvement pour les droits civiques des afro-américains. L'immigration apparaît comme une rupture, un déracinement. La ville devient également le lieu de l'expérience assimilatrice de la société américaine.

Au cours des années 70 apparaissent différentes approches de la question migratoire. Les questions autour de l'*Atlantic History* évoquées par Cécile Vidal dans son article paru dans la revue des *Annales*⁴ (comme celle faisant de l'espace atlantique un lieu de passage, mais également d'échanges transatlantiques et transnationaux), l'étude des aspects socioculturels et l'approche internationale des mouvements migratoires, la position marxiste et néomarxiste des rapports entre ethnicité, classe et pouvoir ont apporté de nouvelles réflexions sur la compréhension des phénomènes migratoires. Le « déraciné » laisse ainsi la place dans les études au « transplanté⁵ », dans la mesure où des individus reconstituent un espace communautaire dans le pays d'accueil, permettant à la fois l'intégration solidaire qui ne coupe pas les liens avec le pays natal mais aussi l'exclusion sociale et ethnique.

De fait, les notions de mobilité, de migration, de déplacement changent, évoluent. « Les historiens s'accordent désormais sur le continuum entre mobilité libre et forcée et sur son caractère permanent dans l'histoire humaine⁶ ». La mobilité est largement utilisée en sciences sociales, principalement en géographie. Désignant la « facilité à se mouvoir, à changer, à se déplacer », elle renvoie à un potentiel, une aptitude au déplacement, ainsi que le fait avéré, le mouvement effectif. Dans le cadre de mobilité humaine, elle désigne les capacités des hommes (au sens large) à se mouvoir dans l'espace terrestre. Cela englobe les migrations à l'intérieur et à l'extérieur d'un territoire national, mais également les déplacements de populations. Le terme de circulation, mis volontiers au pluriel, définit également les migrations.

L'emploi du mot migration, en particulier son sens géographique, répond à des paramètres spécifiques : le franchissement d'une échelle d'espace ; les acteurs de la migration ; la résidence et l'habitat ; la vie quotidienne⁷. Ce déplacement de l'individu nécessite un changement de résidence, impliquant une transformation de l'existence sociale.

⁴ Cécile Vidal, « Pour une histoire globale du monde atlantique ou des histoires connectées dans et au-delà du monde atlantique ? », *Annales. Histoire, Sciences Sociales* 2012/2 (67e année), p. 391-413.

⁵ John Bodnar, *The Transplanted. A History of Immigrants in Urban America*, Bloomington, Indiana University Press, 1985

⁶ Manuela Martini, « Migrations », in Claude Gauvard et Jean-François Sirinelli (dir.), *Dictionnaire de l'historien, op.cit.*, p. 457.

⁷ Patrick Poncet et Michel Lussault, « Migration », in Jacques Lévy et Michel Lussault, *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*, Paris, Belin, 2013, pp. 668-669.

Cette polysémie est présente également dans le terme mobilité, dont le sens diffère selon son emploi en géographie ou en sociologie.

Les évolutions dans les études de la migration ont conduit en parallèle à un changement d'échelle, passant d'une histoire des mouvements de masse à une approche microscopique. Ce qui importe n'est plus le nombre mais, à l'instar des « 5 w du journalisme », de comprendre de manière qualitative le qui, le pourquoi, le comment, le où, le quand. Le point de départ devient un élément important dans l'étude de la migration. « Ce sont les voyages d'abord terrestres, ensuite transocéaniques qui frappent les esprits et marquent les mémoires⁸ ». Le lieu de départ construit l'envie d'ailleurs, la nécessité du voyage. En ce sens il convient de revoir les raisons de la migration.

Le mouvement vers l'Amérique de millions d'immigrants au cours du 19^{ème} siècle après les années 1820 n'a pas simplement été un déplacement de paysans pauvres abandonnant des régions sous-développées pour des opportunités riches et sans limites offertes par l'économie américaine. Ce formidable déplacement de population a dépendu non seulement de l'accroissement du capitalisme industriel américain mais également des transformations se produisant dans les pays d'origine des immigrants⁹.

C'est aussi la question du genre du migrant qui change : si la recherche a eu maille à partir avec le cliché de l'homme jeune migrant pour faire fortune au Nouveau Monde aux époques lointaines et très contemporaines, comme nous le disent Manuela Martini et Philippe Rygiel¹⁰, la « redécouverte d'un passé mobile des femmes est autant une nouveauté historique que le résultat de questionnements historiographiques novateurs permettant de réviser à la fois l'histoire des femmes et celle des migrations¹¹ ». L'histoire des femmes dans la migration ouvre de nouveaux champs de recherche, comme autour des questions de l'agriculture, dans les loisirs, la culture politique¹².

La mise en place de nouveaux dispositifs de régulation des flux migratoires est également un sujet de recherche¹³, d'autant qu'il permet de repenser la migration non plus comme un simple bond mais plutôt comme un ensemble de paliers¹⁴. La *step-migration* correspond à tous les déplacements effectués par un individu ou un groupe (comme une

⁸ Nancy L. Green, « Trans-frontière : pour une analyse des lieux de passage », *Socio-anthropologie*, n°6, 2^{ème} semaine, 1999, en ligne.

⁹ John Bodnar, *The Transplanted. A History of Immigrants in Urban America*, *op.cit.*, p. 54.

¹⁰ Manuela Martini et Philippe Rygiel (dir.), *Genre et travail migrant. Mondes atlantiques, XIX^e-XX^e siècles*, Paris, Publibook, 2009.

¹¹ Nancy L. Green, *Repenser les migrations*, Paris, PUF, 2002, p. 105.

¹² Dorothee Schneider, « The Literature on Women Immigrants to the United States », *Actes de l'Histoire de l'Immigration*, vol. 3, octobre 2003, traduit par Nicole Fouché.

¹³ Gildas Simon, *La planète migratoire dans la mondialisation*, Paris, Armand Colin « U », pp. 209-210.

¹⁴ Laurent Faret, *Les territoires de la mobilité. Migration et communautés transnationales entre le Mexique et les États-Unis*, Paris, CNRS Éditions, 2003, p. 61.

famille) dans le temps et dans les espaces. Ces déplacements successifs, aux temporalités aléatoires, constituent autant de seuils, de passages à dépasser pour les migrants¹⁵.

Il est d'ailleurs possible de quantifier ces déplacements transatlantiques, ainsi que d'analyser les raisons de ces phénomènes. En effet, les phénomènes migratoires qu'ont connus les Amériques ont été largement étudiés et du moins ne sont pas étrangers aux recherches historiques. Ces espaces fournissent un sujet d'étude intéressant dans la mesure où les migrations ont été les plus fréquentes, notamment au cours du 20^{ème} siècle. Que ce soit à l'intérieur d'un pays ou vers l'étranger, les migrants n'ont cessé d'exister dans des espaces eux aussi en mouvement. Vers le Nord et le Sud du continent américain, en un siècle les changements notables ont explosé.

Entre 1815 et 1849, quelques 3 millions d'Européens partent (environ 200 000 par an) ; plus de 8 millions quittent le Vieux Continent entre 1850 et 1879 ; de 1880 à 1910, c'est près de 26 millions d'hommes, de femmes et d'enfants qui se déplacent hors de l'Europe. Avec les conflits mondiaux, la montée du fascisme, la crise, le nombre de migrants descend à une quinzaine de millions de départs, essentiellement vers les Amériques. Si les États-Unis sont le pays de destination majoritaire et relèguent les autres pays au second plan, le Canada et les pays d'Amérique latine et du Sud (Mexique, Brésil, Argentine) sont aussi des terres d'arrivée pour les populations quittant leurs pays.

Ces migrants sont comme dit ci-dessus des hommes, des femmes et des enfants. Il a été mis en évidence que c'est avant tout une migration de main-d'œuvre dont les raisons sont multiples (transition démographique européenne, mobilités professionnelles, crises économiques ou politiques). D'autres études ont également fait « émerger l'échelle individuelle, familiale, interfamiliale », ainsi que la place d'autres acteurs comme les États, les compagnies de transport¹⁶. Ce qui importe, c'est d'insister sur l'appartenance culturelle, un point primordial lors de l'établissement du migrant.

Pour une histoire de l'attente

Cette relecture perpétuelle de la migration à partir des étapes des déplacements entraînent également une relecture de la temporalité des mobilités humaines. Car loin d'être

¹⁵ Dès 1885, Ernst Georg Ravenstein proposait l'idée d'une migration par étapes dans son article « The Laws of Migration », dans le *Journal of the Statistical Society of London*. Voir également Nancy L. Green, « Trans-frontière : pour une analyse des lieux de passage », *Socio-anthropologie*, n°6, 2^{ème} semaine, 1999, en ligne.

¹⁶ Didier Poton, Micéala Symington, Laurent Vidal, *La migration européenne aux Amériques. Pour un dialogue entre histoire et littérature*, Rennes, PUR collection « Enquêtes et documents », 2012, p. 16.

homogènes, elles sont « ponctuées par des temps plus ou moins longs d'attente » (Laurent Vidal) ou dans le cas des dispositifs de régulation de mise en attente. Étudier la vitesse, ou en l'occurrence la non-vitesse, permet d'analyser les déséquilibres qui se créent à l'intérieur de la société¹⁷.

Laurent Vidal dans la conclusion de son ouvrage *Mazagão* nous amène à repenser cette notion de l'attente : « Les grandes enquêtes sur le déplacement des hommes à l'époque moderne et contemporaine, ainsi que sur les ports d'émigration, n'ont jamais vraiment insisté sur la vie quotidienne des populations en attente [...] Que fait-il pendant ce temps ? Où loge-t-il ? Que mange-t-il ? Qui rencontre-t-il ?¹⁸ ». Cet entre-deux mérite pleinement sa place dans la recherche historique, et invite à revoir nos réflexions sur la question même de la migration¹⁹, car l'attente permet de comprendre la mobilité et la réception de la mobilité. Il existe en effet deux niveaux d'appréhension, l'attente vécue et l'attente pensée²⁰. La première est comme son nom l'indique l'attente ressentie par les migrants. La seconde correspond à l'attente dont les pouvoirs politiques usent pour réguler les arrivées ou dans un but de mise en attente volontaire de personnes à l'intérieur des états. Comme Roland Barthes nous le rappelle, « Faire attendre : prérogative constante de tout pouvoir²¹ ». Mais ces stades de l'attente ne résument qu'une partie de ce qu'elle peut être. Elle peut être multiple, se développer sous différentes formes²², notamment lors du déplacement, car il n'est pas linéaire ; pour le déplacé, le temps alterne entre langueur et rapidité.

Car l'attente, c'est un phénomène « vécu, s'inscrivant par-là dans le large champ des émotions²³ ». Pour appréhender la notion dans son sens philosophique, il importe d'accepter que chacun ne ressente pas l'attente de la même façon, et que la perception du chercheur n'est pas forcément celle de l'acteur, comme le laisse penser la réflexion de Kenneth Lee Pike sur *emic* et *etic*. Formés sur la distinction linguistique entre *phonemic* et *phonetic*, « différence entre le système des contrastes et différences sonores significatives du point de vue du locuteur (ou *phonemic*), et le système des sons "physiques", c'est-à-dire les ondes acoustiques

¹⁷ Jean Ollivro, *Quand la vitesse change le monde*, Rennes, Éditions Apogée, 2006, p. 16.

¹⁸ Laurent Vidal, « Pour une histoire sociale de l'attente », *Mazagão, la ville qui traversa l'Atlantique*, Paris, Flammarion « Champs histoire », 2008, p. 304.

¹⁹ *Ibid.*, p. 303-304

²⁰ Grégory Bériet, Leticia Parente Ribeiro et Laurent Vidal, « Les sources pour connaître l'attente », in Laurent Vidal et Alain Musset, *Les territoires de l'attente. Migrations et mobilités dans les Amériques (XIXe-XXIe siècle)*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2015, pp. 29-40.

²¹ Roland Barthes, « L'attente », *Fragments d'un discours amoureux, Œuvres complètes V, Livres, textes, entretiens 1977-1980*, Paris, Seuil, 2002, p. 70.

²² Gérard Lefebvre, *Quelques considérations sur l'attente*, Paris, L'Harmattan « Questions contemporaines », 2010, p. 23

²³ Laurent Vidal, *Les larmes de Rio*, Paris, Aubier « collection historique », 2009, p. 141.

produites par les phénomènes articulatoires (ou *phonetic*)²⁴ ». En anthropologie, *l'emic* peut être perçu comme « ce qui se passe "dans la tête" des sujets, même s'il s'agit le plus souvent d'un registre de l'implicite ou de l'inconscient²⁵ ». À l'inverse, le point de vue *etic* entraîne l'utilisation de notions, d'hypothèses préexistantes, qui ne sont pas toujours en rapport avec ce que vit le sujet observé²⁶. En effet, si l'observant considère que son sujet d'étude est dans une situation d'attente, l'observé ne la considérera pas forcément comme telle. Un voyageur en transit dans un aéroport peut nous sembler en situation d'attente, mais elle peut lui paraître différemment, notamment comme une nouvelle étape de son voyage (un ressenti qui se confirme si le voyageur en question est habitué à cette transition). « L'attente s'abrite dans une temporalité dont chacun de nous héberge à la fois la théorie et la pratique²⁷ ».

L'attente, c'est aussi une corporalité, un rapport au corps et à l'espace qui là aussi est personnel pour le migrant ou le déplacé. Car c'est aussi par le corps que l'expérience sensitive est aussi vécue. Il est nécessaire de l'appréhender, de traduire les effets de l'attente sur la chair. Cela permet de saisir l'importance du corps dans l'étude des émotions, et de confirmer ainsi

son infinie noblesse, sa capacité rationnelle et passionnelle à créer *avec* l'histoire et *malgré* elle, puisqu'il est le siège et partie prenante des sensations, des sentiments et des perceptions. Ductile, il s'inclut au monde tant que cela lui est possible. Cela coûte des rires et des cris, des gestes et des amours, du sang et des chagrins, de la fatigue aussi. Le corps, son histoire et l'histoire ne font qu'un²⁸.

Luis Campos Medina et Miguel Angel Aguilar décrivent un corps « entre parenthèses » lorsqu'il est en situation d'attente. Il ne se réactive que lorsqu'il se rapproche de sa destination. Le corps est tourné vers la rapidité, l'efficacité, mais est confronté à une restriction et à une distanciation dues au moyen de transport et à sa capacité à se mouvoir²⁹. La perception de l'attente se vit intérieurement, que ce soit dans le corps comme dans l'esprit, et qu'elle est, comme nous le disions, propre à chaque individu.

Cette perception du corps est parallèle à la perception spatiale de l'attente. En lui-même le terme attente indique une rupture temporelle. Mais il entraîne aussi une perception

²⁴ Jean-Pierre Olivier de Sardan, « Émique », *L'Homme*, tome 38, n°147 « Alliance, rites et mythes », p. 152.

²⁵ *Ibid.*, p. 154.

²⁶ James Lett définit *l'etic* comme des « accounts, descriptions, and analyses expressed in terms of the conceptual schemes and categories regarded as meaningful and appropriate by the community of scientific observers ». James Lett, « Emics and etics: Notes on the epistemology of anthropology », in Thomas N. Headland, Kenneth L. Pike et Marvin Harris, *Emics and etics: The insider/outsider debate*, Newbury Park, Sage Publications « Frontiers of Anthropology volume 7 », 1990, p. 130.

²⁷ Gérard Lefebvre, *Quelques considérations sur l'attente*, *op.cit.*, p. 107.

²⁸ Arlette Farge, *Effusion et tourment le récit des corps. Histoire du peuple au XVIII^e siècle*, Paris, Odile Jacob, 2007, p. 10.

²⁹ Luis Campos Medina et Miguel Angel Aguilar, « L'expérience corporelle de l'attente dans les déplacements en métro », in Laurent Vidal et Alain Musset, *Les territoires de l'attente*, *op.cit.*, pp. 166-167.

sociologique qui lorsqu'on la rapproche avec la pratique de l'espace, conduit à une analyse différente de l'environnement. « La sensibilité qu'induit l'attente déforme la perception de l'environnement, souvent frappé d'irréalité³⁰ ». Que ce soit une ville en déplacement, un groupe de migrants, l'espace n'est pas vécu de la même manière, et surtout éprouvé d'une manière différente en fonction de l'individu. Attendre, c'est ce « qui nous maintient toujours séparés et toujours à distance, au point de nous faire paradoxalement éprouver que nous y sommes et que nous n'en sommes pas³¹ ».

Si la question de l'attente au cœur de la migration a été évoquée par les sociologues et les philosophes³², elle a en revanche été abordée plus tardivement par les historiens. Nancy Green pense que les historiens doivent « historiciser les lieux et les moments de passage tout en dégagant leur profond sens socio-anthropologique³³ ». En proposant une histoire sociale de l'attente, Laurent Vidal nous enjoint à « replacer au cœur de l'analyse historique la multiplicité des expériences du trajet et les incertitudes du déplacement³⁴ ». L'attente, de fait, est à considérer comme un fait social total, pour sa pratique psychique, physiologique, sociale, économique, juridique, sensible, culturelle, géographique, politique³⁵.

Ces réflexions ont amené à penser l'attente comme un élément indissociable de la migration, et à la considérer sous la terminologie de *territoire de l'attente*. Cette dénomination de territoire, à la fois « forte » et surprenante³⁶, ne s'impose pas nécessairement d'emblée, puisqu'on lui préfère la notion de lieu. Pourtant, elle permet de mettre en avant des dimensions qui lui sont propres : c'est un espace de vie, un espace social, un espace vécu³⁷. Comme l'explique Guy Di Méo, le territoire regroupe également et associe les lieux, donnant ainsi une hiérarchie des espaces³⁸, puisque le lieu peut être vu comme « la plus petite unité spatiale complexe de la société³⁹ ».

³⁰ Laurent Vidal, *Mazagão*, *op.cit.*, p. 305.

³¹ Nicolas Grimaldi, *Traité de la banalité*, Paris, PUF, 2005, p. 129.

³² Bergson (*Essai sur les données immédiates*), Bachelard (*La dialectique de la durée*), Arendt (*La crise de la culture*) entre autres se sont penchés sur les rapports qu'entretiennent les hommes avec le temps et l'attente.

³³ Nancy Green, « Trans-frontière : pour une analyse des lieux de passage », *Socio-anthropologie*, n°6, 2^{ème} semaine, 1999, en ligne.

³⁴ Laurent Vidal, « Pour une histoire sociale de l'attente », *Mazagão, la ville qui traversa l'Atlantique*, *op.cit.*, p. 303.

³⁵ Laurent Vidal et Alain Musset, « Introduction », in Laurent Vidal et Alain Musset, *Les territoires de l'attente*, *op.cit.*, p. 10.

³⁶ Paulo Cesar Da Costa Gomes et Alain Musset, « Des lieux d'attente aux territoires de l'attente : une autre dimension existentielle de l'espace et du temps ? », in Laurent Vidal et Alain Musset, *Les territoires de l'attente*, *op.cit.*, p. 61.

³⁷ Idem, p. 65.

³⁸ Guy Di Méo, *Géographie sociale et territoires*, Paris, Nathan Université, 2001, p. 41.

³⁹ Michel Lussault, « Lieu », in Jacques Lévy et Michel Lussault, *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*, Paris, Belin, 2013, p. 613

Cependant, le terme de territoire est polysémique, et correspond autant à un espace indéfini qu'à un espace répondant à un contrôle d'un pouvoir politique (en particulier avec l'expression « territoire national »). D'usage récent, il est aussi empreint d'animalité, expliquant de fait les réactions violentes et les phénomènes de protection. Il est régi par des normes, des règles sociales. Néanmoins, son sens ne peut être restreint à celui présenté ci-dessus. Sa polysémie intrinsèque présente une vision « bifaciale », dans la mesure où le territoire est « abstrait, idéal, vécu et ressenti », quand les lieux « se singularisent, à sa différence, par leur valeur d'usage, par leur saisissante réalité⁴⁰ ».

Cette multiplicité des définitions est au cœur même de la réflexion des *territoires de l'attente*, dans la mesure où ceux-ci recourent deux dimensions de la vie sociale. Comme l'explique Laurent Vidal, si une situation d'attente, ou de pause, conduit à modifier le sens et l'usage d'un espace, il s'agit d'un territoire de l'attente. En revanche, si un dispositif est spécialement conçu pour la mise en attente temporaire de n'importe quelle population en déplacement, alors il convient de parler de lieu de l'attente. Ces deux dimensions, ainsi, forment les *territoires de l'attente*⁴¹.

Ces espaces naissent de la mobilité et naissent au cours de la mobilité. Ils peuvent être aménagés, arrangés pour faire passer l'attente ; ils sont aussi des dispositifs, des « espaces orientés⁴² ». Surtout, « l'attente s'impose non seulement dans un lieu (conçu ou non pour cette fonction) mais aussi sur des individus et des groupes qui sont en interaction (contrainte ou volontaire) avec ce lieu⁴³ » ; elle s'impose sur ce que Milton Santos appelle « des hommes lents⁴⁴ ».

Le roman, une source pour connaître la migration

Atteindre ces individus concernés par la migration et surtout l'attente nécessite une approche différente des sources. S'il existe de nombreuses photos de migrants arrivant à Ellis Island, s'il existe des archives regroupant les noms des passagers ayant transité par la fameuse « porte dorée » de l'Amérique, comment rendre compte de la perception de l'espace qu'en ont

⁴⁰ Guy Di Méo, *Géographie sociale et territoires*, *op.cit.*, p. 41.

⁴¹ Laurent Vidal, « Conclusion générale. Les territoires de l'attente en 10 points », in Laurent Vidal et Alain Musset, *Les territoires de l'attente*, *op.cit.*, p. 295.

⁴² Jacques Le Goff, *La naissance du Purgatoire*, Paris, Gallimard « Bibliothèque des Histoires », 1981.

⁴³ Paulo Cesar Da Costa Gomes et Alain Musset, « Des lieux d'attente aux territoires de l'attente : une autre dimension existentielle de l'espace et du temps ? », in Laurent Vidal et Alain Musset, *Les territoires de l'attente*, *op.cit.*, p. 71.

⁴⁴ Milton Santos, *Technique et temps, raison et émotion*, Paris, L'Harmattan, 1997, p. 230.

eu les migrants ? De manière plus générale, comment approcher les ressentis, les vécus de ces populations en mouvement ?

Il faut à l'historien sortir des archives dites « officielles » et s'approcher de celles qu'il a moins l'habitude de manier à premier abord. Il lui faut admettre que « la littérature a toujours été une impatience de la connaissance⁴⁵ », puisqu'elle a, avant les historiens, voire les sciences humaines en général, embrassé « dans son unité le monde tout entier⁴⁶ ». D'autres chercheurs et penseurs ont posé la question de la place de la littérature dans le réel. Auerbach pense importante l'analyse de l'historicité de la littérature « car la capacité cognitive ou éthique de la littérature est profondément historique, variant selon les genres, les époques, les auteurs⁴⁷ ». À l'instar de Patrick Chamoiseau, il faut voir qu'il n'y a « que des réalités revécues par la sensibilité du romancier. Des situations existentielles qui avalent ou explosent un contexte historique et lui confèrent un sens nouveau, et mieux : une signification. L'historien ne peut s'aventurer là. Glissant appelait cette approche une vision prophétique du passé⁴⁸ ». Ce qu'en somme Boris Vian résumait ainsi : « L'histoire est entièrement vraie, puisque je l'ai imaginée d'un bout à l'autre⁴⁹ ».

Cette véracité de la fiction permet d'accéder à des échelles relativement proches de l'individu et du sensible, pour combler les silences des voix de la migration. L'attente du départ, de la traversée et de l'arrivée, ou bien les attentes que les terres d'accueil diffusent, la manière dont elles rayonnent, autant de questions qui nécessitent l'appui de la littérature. « Tu dois avoir sur le bout de la langue la réponse à toutes les questions. Où est née ton héroïne ? Quel est son premier souvenir ? À quoi ressemble son écriture manuscrite ?⁵⁰ ». Si la littérature permet de créer et de s'affranchir du fait, il n'en demeure pas moins qu'il faut compter autant sur « l'imagination que sur l'Histoire⁵¹ ».

Les historiens ont abordé cette question, en particulier Carlo Ginzburg dans son livre *Le fil et les traces*, où il nous invite à envisager la possibilité de « construire la vérité sur des

⁴⁵ Hermann Broch, *Création littéraire et connaissance*, Paris, Gallimard, *Création littéraire et connaissance*, Paris, Gallimard collection « tel », 1966, p. 254.

⁴⁶ *Ibid.*, p. 241.

⁴⁷ Étienne Anheim et Antoine Lilti, « Savoirs de la littérature », *Annales Histoire, Sciences Sociales*, 65^e année – n°2, mars-avril 2010, p.256.

⁴⁸ Patrick Chamoiseau, *Césaire, Perse, Glissant, les liaisons magnétiques*, Paris, Philippe Rey, 2013, p. 90.

⁴⁹ La suite est tout autant instructive : « Sa réalisation matérielle proprement dite consiste essentiellement en une projection de la réalité, en atmosphère braise et chauffée, sur un plan de référence irrégulièrement ondulé et présentant de la distorsion. On le voit, c'est un procédé avouable, s'il en fut », Boris Vian, *L'Écume des jours*, « Avant-propos », Paris, Gallimard Bibliothèque de la Pléiade, 2010, p.345.

⁵⁰ Colum McCann, *Lettres à un jeune auteur*, Paris, Belfond, 2018, p. 39.

⁵¹ *Ibid.*, p. 38.

fables, l'histoire vraie sur l'histoire fictive⁵² », car « la fiction nourrie d'histoire devient matière à réflexion historique, ou matière à fiction, et ainsi de suite⁵³ ». Roger Chartier, en reprenant le poème de Francisco de Quevedo, *Desde la torre*, propose une lecture singulière des romans, notamment en « écoutant les morts avec les yeux⁵⁴ ».

Ces approches faites par les historiens restent toutefois singulières dans la recherche. En effet, ces derniers ont cherché à faire reconnaître l'Histoire comme une science. Elle s'appuie sur un « savoir fondé sur la connaissance du passé par l'intermédiaire des sources et qui bénéficie à ce titre d'une raisonnable certitude⁵⁵ ». Elle se différencie de la littérature, qui elle ne serait construite que sur la fiction, la fable. Une fois le caractère fictif de l'objet reconnu, ce dernier est alors écarté de la recherche, car non viable avec l'idéal objectif et scientifique de l'historien.

Ce brouillage s'est opéré à partir d'une distinction devenue très nette au cours du XIX^e siècle et qui a trouvé sa formulation dans le dernier quart de siècle [...] L'histoire de type moderne, archivistique et documentaire, progressivement dégagée d'une histoire narrative, a conquis sa scientificité dans l'éloignement et la distanciation avec le roman, quels que soient les formes et les types de romans. Au roman la fiction, les *res fictae* ; à l'histoire les *res factae*, la résurrection, la restitution, ou même la représentation du passé par les traces documentaires qui nous en attestent authentiquement la réalité. Le factuel contre le fictionnel⁵⁶.

La recherche se résume aux archives, dont les données sont la base même d'un travail historique complet. Et c'est seulement dans ce cas que la littérature peut intervenir, servant la plupart du temps de complément d'information, voire d'exergue.

Rares ont été les historiens à se servir de la littérature comme une source à part entière. Un de ces exemples est celui de Louis Chevalier qui en 1958 publie ses travaux sur les classes laborieuses dans le Paris du XIX^e siècle⁵⁷. Pour ce faire, il combine à la fois les données statistiques et la littérature. Par la suite il rédige un article intitulé « *La Comédie humaine : document historique ?* » qui, comme son nom l'indique, réfléchit à l'intérêt de l'œuvre de Balzac dans la compréhension de la société parisienne du XIX^e siècle⁵⁸. Mais pendant plusieurs années encore, sa tentative de conciliation entre histoire et littérature reste lettre

⁵² Carlo Ginzburg, *Le fil et les traces. Vrai faux fictif*, Lagrasse, Verdier, 2010, p.140

⁵³ *Ibid.*, p.13

⁵⁴ *Retirado en la paz de estos desiertos,/con pocos, pero doctos libros juntos,/vivo en conversación con los difuntos,/y escucho con mis ojos a los muertos.* (Retiré dans la paix de quelques déserts/ accompagné de peu mais savants livres/ je vis en conversation avec les défunts/ et j'écoute les morts avec mes yeux). Roger Chartier, *Écouter les morts avec les yeux*, Paris, Collège de France, 2008.

⁵⁵ Krzysztof Pomian, *Sur l'histoire*, Paris, Gallimard « folio histoire », 1999, p.15.

⁵⁶ Pierre Nora, « Histoire et roman : où passent les frontières », *Le débat*, numéro 165, mai-août 2011.

⁵⁷ Cf. la dernière réédition chez Perrin, collection « Tempus », 2007. Louis Chevalier, *Classes laborieuses et classes dangereuses*, Paris, Éditions Perrin collection « Tempus », 2007.

⁵⁸ Paul-André Rosental et Isabelle Couzon, « Le Paris dangereux de Louis Chevalier : un projet d'histoire sociale utile *Classes laborieuses et classes dangereuses* (1958) », *La Ville des sciences sociales*, Paris, Belin, 2001, p. 191-226.

morte. « Il est entendu que le roman ne relève que de la pure imagination, qu'il est affranchi des contraintes de la réalité temporelle, à commencer par la chronologie, et qu'il n'obéit, dans sa construction, ses caractères, sa langue, qu'à l'invention personnelle de l'auteur et à son pouvoir de créer et d'animer un monde⁵⁹ ». Pourtant si cette étude de Louis Chevalier se base sur la littérature, c'est à cause des lacunes des sources sur le Paris populaire du XIXe siècle. Et cela lui permet d'affirmer que « les recherches d'histoire sociale ne peuvent manquer, en une première démarche, de refuser le témoignage de la littérature⁶⁰ ».

La mise en évidence de ces lacunes n'empêche pas les historiens de se désintéresser de la littérature, la reléguant à un rang inférieur de la recherche. Les tentatives de certains critiques littéraires et philosophes comme Roland Barthes, Michel Foucault et Paul Ricœur ne font qu'accroître la réticence historique, même si ces auteurs ont montré que l'histoire était aussi un produit littéraire. Voltaire ne disait-il pas d'ailleurs deux siècles plus tôt que l'histoire «est le récit des faits donnés pour vrais; au contraire de la fable, qui est le récit des faits donnés pour faux⁶¹ » ? Les réflexions avancées par Michel de Certeau et Paul Veyne ne parviendront pas également à faire évoluer les mentalités. Ce n'est qu'avec les réflexions sur « la capacité de la littérature à représenter la réalité sociale⁶² » que les historiens commenceront à revoir leurs positions. Le métier de l'historien est de démêler le vrai du faux et du fictif, ce qui « forme la trame de notre présence au monde⁶³ ». On peut citer en exemple parmi ces historiens, Roger Chartier, Carlo Ginzburg. Les revues historiques ont également des numéros spéciaux autour de ces questions, comme les *Annales* et *Le débat*⁶⁴.

Histoire et littérature, deux domaines à la fois séparés mais en interaction, consciemment ou pas. « The relationship between history and fiction has always been close but problematic⁶⁵ ». Car les historiens sont aussi des lecteurs, que ce soit au cours de leurs recherches ou de leurs temps libres. Les lectures influencent les écrits. « La fréquentation de la littérature informe, d'une manière ou d'une autre, leur conception de l'histoire, suscite des

⁵⁹ Pierre Nora, *Présent, nation, mémoire*, Paris, Gallimard, 2011, p. 117.

⁶⁰ Didier Poton, Micéala Symington, Laurent Vidal, *La migration européenne aux Amériques*, *op.cit.*, p.10.

⁶¹ Voltaire, article "Histoire", *Encyclopédie, ou Dictionnaire raisonné des Sciences, des Arts et des Métiers, par une Société de Gens de Lettres, Tome Huitième (H-IT)*, Neufchâtel, Chez Samuel Faulche & Compagnie, Libraires & Imprimeurs, 1765. <http://www.eliohs.unifi.it/testi/700/voltaire/histoire.html>, consulté le 25 janvier 2016

⁶² Didier Poton, Micéala Symington, Laurent Vidal, *La migration européenne aux Amériques*, *op. cit.*, p.11

⁶³ Carlo Ginzburg, *Le fil et les traces*, *op.cit.*, p. 16-17

⁶⁴ Étienne Anheim et Antoine Lilti, « Savoirs de la littérature », *Annales Histoire, Sciences Sociales*, *op.cit.* ; « L'histoire saisie par la fiction », *Le débat*, *op.cit.*

⁶⁵ Beverly Southgate, *History meets fiction*, Harlow, Pearson, 2009, p. 1.

interrogations théoriques ou stimule leur réflexion⁶⁶ ». À cela s'ajoute la question des objets sociaux transparaissant dans la littérature. Cette dernière est porteuse d'un ensemble de savoirs que les historiens se doivent de saisir pour appréhender les événements du passé, notamment dans des champs que les sources archivistiques ne parviennent pas à atteindre⁶⁷. Comme l'explique Sylvie Servoise, le roman a obtenu un statut particulier dans la description des « rapports socioculturels et politiques », où l'homme est acteur mais aussi victime des événements historiques⁶⁸. « Le romancier [...] prétend connaître l'intime des personnages, cette intimité qui ne laisse pas de traces⁶⁹ ». S'intéresser aux mentalités, aux représentations, aux ressentis des gens du passé par le biais de l'auteur, voilà ce que la littérature peut enseigner aux chercheurs⁷⁰. Comme le dit Ivan Jablonka, « la littérature est douée d'une aptitude historique, sociologique, anthropologique⁷¹ ».

Comprendre « l'expérience intime du migrant » nécessite de voir les « blancs énigmatiques dans lesquels l'écrivain peut trouver une place et une réponse », car à « la différence de l'historien, le romancier est autorisé à façonner l'histoire de ce qui aurait pu se produire, de refuser de trier les événements, de choisir une autre hiérarchie des choses. Et justement, d'une certaine manière, de ressusciter les vies échouées en archive⁷² ». Comme l'affirment Delphine Leroy et Amandine Spire, toute migration doit amener à s'intéresser à la vie du migrant, en tant que récit mais aussi comme facteur de création de récits⁷³. En travaillant la migration par le prisme de la littérature, il s'agit de « rentrer dans l'esprit, l'imaginaire, les émotions ceux-ci pour raconter les sensations et les impressions⁷⁴ ». Et notamment pour mettre en lumière les différentes mutations qui affectent les communautés en déplacement lorsqu'elles se retrouvent en situation d'attente – forcée ou non. C'est, comme nous y invite Walter Benjamin, « s'emparer d'un souvenir tel qu'il apparaît en un éclair à l'instant du danger⁷⁵ ».

⁶⁶ Étienne Anheim et Antoine Lilti, « Savoirs de la littérature », *Annales Histoire, Sciences Sociales*, *op.cit.*, p.259.

⁶⁷ Ivan Jablonka, *L'histoire est une littérature contemporaine*, Paris, Seuil « La librairie du XXI^e siècle », 2014.

⁶⁸ Sylvie Servoise, *Le roman face à l'histoire. La littérature engagée en France et en Italie dans la seconde moitié du XX^e siècle*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2011, p. 14.

⁶⁹ Didier Poton, Micéala Symington, Laurent Vidal, *La migration européenne aux Amériques*, *op. cit.*, p. 13.

⁷⁰ Judith Lyon-Caen, Dinah Ribard, *L'historien et la littérature*, Paris, La Découverte collection « Repères », 2010, p.19.

⁷¹ Ivan Jablonka, *L'histoire est une littérature contemporaine*, *op.cit.*, p. 7.

⁷² Micéala Symington, « Mémoire et effacement. Écrire la migration atlantique », in Didier Poton, Micéala Symington, Laurent Vidal, *La migration européenne aux Amériques*, *op. cit.*, p. 53.

⁷³ Delphine Leroy et Amandine Spire, « Écrire la migration, écrire en migration(s) », *Hommes et migrations*, n°1306, avril-mai-juin 2014, p. 7.

⁷⁴ Micéala Symington, « Mémoire et effacement. Écrire la migration atlantique », in Didier Poton, Micéala Symington, Laurent Vidal, *La migration européenne aux Amériques*, *op. cit.*, p. 56.

⁷⁵ Walter Benjamin, *Sur le concept d'histoire*, Paris, Payot et Rivages « Petite bibliothèque Payot », 2013, p. 60.

C'est de plus le moyen d'accéder à la mémoire de la migration, de comprendre comment une histoire familiale, d'un groupe, perdure et est retransmise, dans sa vérité comme dans sa fausseté⁷⁶. D'autant plus que les historiens comme les romanciers ont comme point commun la mémoire dans leurs travaux⁷⁷. « Les mémoires des migrants mobilisent des souvenirs multiples, parce que leurs identités sont elles aussi multiples et qu'elles se construisent à la croisée de plusieurs groupes sociaux, parfois dans la tension⁷⁸ ». Cette mémoire se transmet aussi malgré elle, par le biais d'intervenants extérieurs (comme des romanciers étrangers, des pouvoirs politiques), soucieux de raconter une histoire, ou bien de rappeler des éléments du passé. Elle gagne cependant l'espace public qu'après un accès à l'espace privé.

Les *migration studies* conduisent à l'interdisciplinarité, pour mieux saisir les formes, les usages, raisons du déplacement. Caroline Brettell et James Hollifield, dans la préface de leur ouvrage *Migration theory*⁷⁹, établissent pour chaque discipline l'intérêt de leur regard pour les *migration studies* :

Migration is a subject that cries out for an interdisciplinary approach. Each discipline brings something to the table, theoretically and empirically. Anthropologists have taught us to look at networks and transnational communities, while sociologists and economists draw our attention to the importance of social and human capital and the difficulties of immigrant settlement and incorporation. Geographers are interested in the spatial dimensions of migration and settlement. Political scientists help us to understand the play of organized interests in the making of public policy; together with legal scholars, they show us the impact migration can have on the institutions of sovereignty and citizenship. Historians portray the migrant experience over time and in all of its complexity, giving us a much greater empathetic understanding of the hopes and ambitions of those who move from one place to another. Demographers have perhaps the best empirical grasp on the movement of people across boundaries, and they have the theoretical and methodological tools to show us how such movements affect population dynamics in both sending and receiving societies⁸⁰.

Si la littérature semble être écartée par les auteurs de l'ouvrage, puisque les sujets portent sur l'anthropologie, l'histoire, les sciences juridiques et politiques, elle n'en demeure pas moins une réflexion importante sur la migration, que ce soit par les sciences humaines⁸¹

⁷⁶ Raimundo Arrais et Laurent Vidal, « Quand la littérature questionne les identités des hommes en attente (deux romans sur les déplacés de la sécheresse au Brésil) », in Laurent Vidal et Alain Musset, *Les territoires de l'attente*, *op.cit.*, p. 206.

⁷⁷ Beverly Southgate, *History meets fiction*, *op.cit.*, p. 72.

⁷⁸ Marianne Amar, Hélène Bertheleu et Laure Teulières, *Mémoires des migrations, temps de l'histoire*, Tours, Presses Universitaires François-Rabelais de Tours, 2015, p. 10.

⁷⁹ Caroline B. Brettell et James F. Hollifield, *Migration Theory. Talking across Disciplines*, New York-Abingdon, Routledge, 2008 (3^{ème} édition : 2015), p. xi.

⁸⁰ *Ibid.*, p. xi

⁸¹ On peut citer entre autres le travail de Russel King, John Connell et Paul White, *Writing across Worlds. Literature and Migration*, Londres-New York, 1995.

que par les études littéraires. Si le concept de « littérature migrante » a été associé à celui de « postcolonial », depuis plusieurs années il existe entre eux une séparation, notamment due au rôle de la migration dans la construction de l'histoire et de la littérature (par exemple en Europe), également avec l'accélération de la décolonisation et des phénomènes migratoires dans le monde⁸².

Cela permet une « reconnaissance d'une "littérature migrante" incitant les chercheurs à des redéfinitions historiques et à l'établissement de nouveaux contours applicables à la littérature nationale dépend[ant] largement du pays en question⁸³ ». Pour autant, cette notion de « littérature migrante » reste lacunaire, dans le sens où elle ne prend en compte que deux éléments : historique (en particulier le 20^{ème} et 21^{ème} siècle), biographique (l'écrivain exprime son expérience biographique – celle de migrant – au travers de sa production littéraire). Cela revient à écarter les récits antérieurs au 20^{ème} siècle, et surtout les auteurs qui ne sont pas issus de l'immigration. De plus, il existe un grand nombre de concepts pour définir certaines particularités de cette littérature transnationale : « littérature de l'immigration », « écriture migrante », etc.

Ces discussions prouvent que la question de la littérature au cœur de la migration reste à construire. Une réponse semble néanmoins possible par l'intermédiaire du concept de « littérature de migration », *migration literature*, comme le propose Elien Declercq : « Cette notion permet de résoudre une double difficulté : d'une part, elle ne se laisse pas confondre avec les expressions "littérature/écriture/poétique migrante", qui attachent une connotation ethnique à cette sorte de production littéraire ; d'autre part, elle souligne que la « littérature migrante » n'est pas le seul fait des migrants⁸⁴ ». La *migration literature* apporte une réflexion culturelle sur la migration et sur son impact dans la perception et la transmission. Elle permet aussi de questionner l'ethnocentrisme et les valeurs d'universalité⁸⁵.

Trois principes se retrouvent dans la *migration literature* : l'hybridité, dans la mesure où il s'agit de montrer « mobility, hybridity, transnationalism and in-betweenness in his work » ; l'ambivalence et l'ajustement, dans la mesure où le migrant se retrouve confronté à des situations particulières, contraires à ce qu'il connaît et dont il ne sort que lorsqu'il s'ajuste à

⁸² Søren Frank, « Globalization, Migration, Literature, and the New Europe », in Théo D'haen et César Domínguez, *Cosmopolitanism and the Postnational*, Leiden-Boston, Brill Rodopi, 2015, p. 121.

⁸³ Elien Declercq, « « Écriture migrante », « littérature (im)migrante », « migration literature » : réflexions sur un concept aux contours imprécis », *Revue de littérature comparée*, 2011/3 (n°339), p. 305.

⁸⁴ Elien Declercq, « « Écriture migrante », « littérature (im)migrante », « migration literature » : réflexions sur un concept aux contours imprécis », *Revue de littérature comparée* 2011/3 (n°339), p. 310.

⁸⁵ Marie Orton, « Writing the Nation : Migration Literature and National Identity », *Italian Culture*, Vol. XXX, n°1, Mars 2012, p. 24.

son nouvel environnement ; l'abandon et le retour, lorsque le migrant réalise l'impossibilité pour lui de rester dans son nouvel environnement et sa volonté de retrouver sa terre natale⁸⁶.

In migration literature above all topics, the levels of ambivalence, of plurality, of shifting identities and interpretations are perhaps greater than many other aspects of life. The relationships between people and their contextual societies and places (homelands) are so intimate that would affect the whole life of migrant after displacement. This causes ambivalence for the migrant unless the struggles reconcile after adjustment process is completed and he reaches a hybrid, heterogeneous character. Migration literature has often been regarded as being an outcome of tensions between the individual's desires and opportunities – as a reflection of past circumstances and of expectations for the future⁸⁷.

Il n'est pas, de plus, nécessaire de retrouver ses trois éléments pour qu'un roman appartienne à la *migration literature*, notamment le principe d'abandon et de retour, n'arrivant que lorsque le migrant ne parvient pas à s'adapter.

Cette notion est néanmoins réfutée par certains chercheurs. « Étant donné que la *migration literature* est fondée sur un critère à la fois biographique et/ou thématique, nous hésitons à souscrire à des observations comme "des non-migrants peuvent parfaitement produire de la littérature migrante [*migration literature*]"⁸⁸ ». Cette « hésitation » conduit à émettre un doute sur la faculté à un auteur non-migrant de produire une « littérature de migration », et conduirait à associer différentes écritures à la *migration literature*, préférant de fait l'emploi de deux notions, « écriture migrante » et « littérature de la migration »⁸⁹.

Mais, cela « limite toujours à l'écrit en négligeant la production orale en contexte migratoire. En deuxième lieu, l'adjectif "migrante" pose également des problèmes puisqu'il souligne, nous l'avons dit, l'origine ethnique de l'auteur⁹⁰ ». L'expression *migration literature*, notamment avec le premier mot, permet d'entrevoir des principes comme « the oscillatory and inconclusive processes that manifest themselves on different levels in the literary work – for example, in relation to personal, national, and cultural identity, language, narrative form, and enunciation⁹¹ ».

Migration literature et les territoires de l'attente : le cas américain

⁸⁶ Fatemeh Pourjafari et Abdolali Vahidpour, « Migration literature : A theoretical perspective », *The Dawn Journal*, volume 3 n°1, janvier-juin 2014, pp. 686-689

⁸⁷ *Ibid.*, p. 690.

⁸⁸ Ursula Mathis-Moser, Birgit Mertz-Baumgartner, « Littérature migrante ou littérature de la migration ? À propos d'une terminologie controversée », *Diogenes*, 2014/2 (n° 246-247), p. 53

⁸⁹ *Ibid.*, p. 59.

⁹⁰ Elien Declercq, « « Écriture migrante », « littérature (im)migrante », « migration literature » : réflexions sur un concept aux contours imprécis », *Revue de littérature comparée*, *op.cit.*, p. 309.

⁹¹ Søren Frank, *Migration and Literature: Günter Grass, Milan Kundera, Salman Rushdie, and Jan Kjærstad*, New York, Palgrave Macmillan, 2008, p. 8.

C'est dans cette optique d'une recherche autour des questions abordées par la *migration literature* que nous nous inscrivons. En effet, l'analyse n'est pas subordonnée à une simple « littérature migrante », puisque les récits d'auteurs extérieurs aux migrations sont autant d'informations que ceux produits par des migrants de la première, deuxième ou troisième génération. C'est « démêler l'écheveau d'une vie autre que la sienne⁹² », au point de vivre la vie du migrant par procuration, « d'avoir l'impression d'être lui⁹³ ».

C'est également un moyen de rendre compte de « la manière dont les expériences migratoires se donnent à voir dans des écrits aux multiples statuts et de la façon dont ces écrits mettent en scène et reconstruisent les fragments de la migration⁹⁴ » ; par ce biais se construit une interprétation des littératures « *par* le migrant, *pour* le migrant et *sur* la figure du migrant et son processus migratoire⁹⁵ ». Cela revient à expliquer dans les grandes lignes les « fonctions de la migration dans le roman⁹⁶ ». Nous nous proposons donc de réfléchir sur les représentations émises par les migrants eux-mêmes, mais également sur celles vécues et transmises par les personnes extérieures à la migration, en particulier lorsqu'ils se retrouvent face aux *territoires de l'attente*.

En effet, le roman permet de mettre en avant la perception de l'attente et de son utilisation par les migrants⁹⁷. La *migration literature* offre deux interprétations de l'attente et de son espace : une première sur l'idée d'une allégorisation de la transition ; une seconde sur la multiplicité historique du temps ainsi qu'un « universalisme paradoxal » de son espace⁹⁸. En se rejoignant, l'historiographie et la littérature nous autorisent à saisir l'allégorisation, l'évocation historique de l'attente ; cela permet de comprendre les « temps de transition que sont les migrations et les séjours contraints⁹⁹ ».

Par l'approche interdisciplinaire et l'utilisation du roman comme source, cette recherche se rapproche aussi des *Migration studies*, dans le sens où les historiens « portray the migrant experience over time and in all of its complexity, giving us a much greater empathetic

⁹² Virginie Lydie, « Écrire l'autre. L'histoire du livre de Mehdi Sayed », *Hommes et migrations*, n° 1306 « Écrire la migration », avril mai juin 2014, p. 58.

⁹³ *Ibid.*, p. 63.

⁹⁴ Delphine Leroy et Amandine Spire, « Écrire la migration, écrire en migration(s) », *Hommes et migrations*, *op.cit.*, p. 7.

⁹⁵ Elien Declercq, « « Écriture migrante », « littérature (im)migrante », « migration literature » : réflexions sur un concept aux contours imprécis », *Revue de littérature comparée*, *op.cit.*, p. 310.

⁹⁶ Søren Frank, *Migration and literature. Günter Grass, Milan Kundera, Salman Rushdie and Jan Kærstad*, *op.cit.*, p. 17.

⁹⁷ Thomas Plançon, « Les territoires de l'attente dans la littérature des Amériques au 20^{ème} siècle : représentations et enjeux », *Amerika* [En ligne], 13 | 2015, <http://amerika.revues.org/6866> ; DOI : 10.4000/amerika.6866 (consulté le 08 mars 2016)

⁹⁸ Micéala Symington et Jean Bessière, « Littérature et mémoire des territoires de l'attente », in Laurent Vidal et Alain Musset, *Les territoires de l'attente*, *op.cit.*, p. 262

⁹⁹ *Ibid.*, p. 268.

understanding of the hopes and ambitions of those who move from one place to another¹⁰⁰ », comment ils vivent le départ, le déplacement et l'installation¹⁰¹. Pris à rebours, les récits permettent de donner un point de départ à ces migrations, de rendre compte d'une réalité qui est celle du départ. Le migrant n'apparaît que dans les registres d'embarquement que l'on trouve dans le port de départ, voire seulement dans le port d'arrivée, alors que son existence est bien plus en arrière dans le temps. Même s'il semble que les lieux de départ « moins représentés dans les récits du voyage que les lieux d'arrivée¹⁰² ».

Les différents exemples que nous proposent les romanciers des Amériques permettent de dégager trois champs d'études : une typologie des *territoires de l'attente*, une approche sociale et économique des *territoires de l'attente*, une réflexion autour des mémoires et des identités¹⁰³. Pour autant, il n'est pas question de faire une simple typologie des *territoires de l'attente*. Chacun des cas étudiés est unique, même si l'on trouve des correspondances, notamment dans la fonction. Nous pouvons aussi ajouter une réflexion autour de l'attente. En effet, prise comme un entre-deux, l'attente peut être vue comme un *entretemps*, une discontinuité temporelle¹⁰⁴. L'attente, dans le cadre où nous l'employons, se différencie d'une temporalité linéaire, de par sa brièveté ou sa longueur, créant une perception alternative, un temps entre-deux. Elle maintient dans une situation à part, « au point de nous faire paradoxalement éprouver que nous y sommes et que nous y sommes pas¹⁰⁵ ». Cette alternance entre un temps « fluide » et un temps « allongé » dans la perception de l'attente se retrouve dans la rupture de l'*entretemps*. L'étude de ces derniers fait partie intégrante des *territoires de l'attente*, puisque de l'attente naît la perception spatiale, et de l'espace (du territoire ou du lieu de l'attente) naît la perception temporelle.

D'où l'idée de comparer les différents territoires, pour y déceler à la fois de ressemblances mais aussi des différences. Marc Bloch entendait « deux conditions pour qu'il y ait, historiquement parlant, comparaison : une certaine similitude entre les faits observés

¹⁰⁰ Caroline B. Brettell et James F. Hollifield, *Migration Theory. Talking across Disciplines*, op.cit., p. xi.

¹⁰¹ *Ibid.*, p. 5.

¹⁰² Nancy Green, « Trans-frontière : pour une analyse des lieux de passage », *Socio-anthropologie*, n°6, 2^{ème} semaine, 1999, en ligne.

¹⁰³ Laurent Vidal et Alain Musset, « Introduction générale », *Les territoires de l'attente*, op.cit., pp. 11-13

¹⁰⁴ Nous utilisons la notion d'*entretemps* à la suite de l'application qu'en fait Patrick Boucheron dans son ouvrage *L'entretemps. Conversations sur l'histoire*. En partant de l'étude du tableau de Giorgione, *Les trois philosophes*, Boucheron montre que le Moyen-Âge est perçu comme une discontinuité dans l'établissement des périodes historiques (en particulier à partir de la Renaissance). De là il invite à sortir d'une lecture continue de l'histoire, pour chercher dans les plis des explications, des commentaires.

¹⁰⁵ Nicolas Grimaldi, *Traité de la banalité*, op.cit., p. 129.

[...] et une certaine dissemblance entre les milieux où ils se sont produits¹⁰⁶ ». La méthode comparatiste porte « un intérêt spécialement vif à la perception des différences, que celles-ci soient originelles ou bien résultent de chemins divergents, pris d'un même point de départ¹⁰⁷ ». Différences qui sont visibles qu'avec un travail sur les détails, comme le propose Carlo Ginzburg à travers le « paradigme indiciaire »¹⁰⁸.

Cela est notamment possible dans le cadre d'une étude de phénomènes d'ampleur transnationale, et dans des pays issus et fortement marqués par la migration. « Pour une telle enquête, les mondes américains, nés du déplacement (volontaire ou forcé) de populations d'origines diverses qui ont marqué de leur empreinte les territoires qu'elles se sont appropriés, s'offrent comme un terrain d'étude particulièrement adapté »¹⁰⁹. Si les États-Unis ont été la destination de prédilection des migrants, façonnant ainsi le pays, l'Amérique du Sud a également attiré des populations majoritairement européennes, et ce jusque dans les années 50-60. .

Cela explique qu'une littérature de la migration existe dans des pays comme les États-Unis, l'Argentine, le Brésil. Mais il existe également une migration « de voisinage », de retour ou d'attraction au sein du continent américain, que l'on retrouve chez des auteurs mexicains ou américains. Enfin, comme nous le disions précédemment, cette « littérature de migration » est aussi le fait d'auteurs qui n'ont pas été en déplacement eux-mêmes, mais qui ont écrit sur la migration.

Les romans qui seront à la base de cette recherche portent sur les années 1880-2010, correspondant à la fois à la période d'accélération des migrations de la fin du XIXe siècle (en l'occurrence les migrations européennes et asiatiques vers les États-Unis), mais également aux nouvelles dynamiques migratoires du continent américain (par exemple Cuba). Ce sont aussi les déplacements au cœur des pays d'Amérique, beaucoup plus contemporain, qu'ils soient à l'intérieur d'une même ou intracontinentaux (comme les migrants mexicains vers les États-Unis). Cette période permet aussi de mesurer l'implantation des populations migrantes et d'en mesurer l'acculturation, ainsi que la représentation que les « locaux », du moins des personnes extérieures à ces phénomènes migratoires.

Les territoires de l'attente, en tant que forme à deux dimensions, définissables comme « territoires de l'attente » et « lieux de l'attente », imposeraient deux conditions de l'attente :

¹⁰⁶ Marc Bloch, « Pour une histoire comparée des sociétés européennes », *Revue de synthèse historique*, 46, 1928, p. 17.

¹⁰⁷ *Ibid.*, p. 31.

¹⁰⁸ Carlo Ginzburg, *Mythes, emblèmes, traces. Morphologie et histoire*, Lagrasse, Verdier, 2010.

¹⁰⁹ Laurent Vidal et Alain Musset, « Introduction », in Laurent Vidal et Alain Musset, *Les territoires de l'attente*, *op.cit.*, p. 7.

une première forme qui verrait l'attente provoquer le déplacement. En effet, c'est l'attraction exercée par certains lieux, comme les villes par exemple, qui fait naître le sentiment, le besoin de partir. L'attente d'une vie meilleure, d'une meilleure situation, serait la source du déplacement et sa cause.

À l'inverse, la deuxième forme serait plutôt celle du déplacement comme raison de l'attente. Au cours de la migration apparaîtraient des temps où les migrants se retrouvent contraints à attendre la suite, donnant une temporalité non-linéaire au voyage. Chaque entre-deux viendrait à la fois du déplacement en lui-même mais aussi des dispositifs mis en place par les pays d'accueil. C'est aussi comprendre si ce qu'il se produit quand le voyage s'interrompt, s'il existe une attente de l'immobilité.

Toutes ces réflexions autour du sujet se découpent autour de deux axes, chacun complétant l'autre. Dans un premier temps, nous avons consacré notre attention sur le déplacement né de l'attente vers ce que Laurent Vidal appelle « des îles d'espérance » (*ilhas de espera*¹¹⁰), c'est-à-dire des espaces construits par l'attente à l'écart de la « réalité quotidienne », comme des îles entourées par un océan de quotidienneté. Sur ces « îles d'espérance », le temps et l'espace ne sont pas vécus de manière habituelle. Souvent ce sont des « villes-lumières » qui sont l'objet de l'attente d'une vie meilleure (chapitre I). Elles conduisent, lorsque les situations ne sont plus favorables, les habitants d'un pays à fuir en espérant trouver mieux. Par ailleurs, si certaines de ces villes sont déjà construites, l'exemple de Brasília permet d'entrevoir les espoirs que certaines personnes ont placés en elle. Dans le cas de Chicago, c'est notamment la marque que les migrants souhaitent laisser qui devient un enjeu.

Mais l'attente, même si elle suscite des déplacements, est également religieuse. Le sacré est source d'attente, en particulier d'une vie meilleure après la mort. Cela se retrouve dans le millénarisme brésilien de la fin du 19^{ème} siècle, en particulier avec le village de Canudos et de Caldeirão. Ce sont aussi les sectes qui deviennent des « phares d'espérance », sorte de lumière qui attire les âmes égarées à la recherche de réponse dans leur vie (chapitre II). Mais si ces « îles d'espérance » aspirent les flux de migrants, elles peuvent provoquer un sentiment de retour, d'autant plus dans le cas des exilés ou des réfugiés de guerre. L'attente donne naissance à un sentiment particulier, celui du retour (chapitre III).

Le deuxième temps de notre recherche s'attardera sur l'attente née au cœur du déplacement, en particulier autour de trois temps de la migration ainsi résumés : le début, le

¹¹⁰ Laurent Vidal, « O deslocamento e a espera, outras raizes do Brasil », *Revista do Instituto Historico e Geografico Brasileiro*, n°461, octobre-décembre 2013, p. 419.

milieu, la fin. Il s'agira de comprendre les prémices de la migration, les motivations qui poussent au déplacement. Ces décisions ne sont jamais clairement explicitées, mais elles se retrouvent au travers d'indices, comme la langue ou les prénoms (chapitre IV). Dans la majorité des romans du corpus, le voyage n'est pas présenté. Pourtant, les quelques « traces » laissent entrevoir des déplacements compliqués voire déplaisants. L'expérience des dispositifs de mise en attente des migrants est elle aussi peu présentée, marquant une première rupture entre l'attente et la réalité (chapitre V). Enfin, nous nous tournerons vers les autres seuils de l'attente, des « antichambres de l'arrivée » (chapitre VI). Ce sont des espaces à la fois dans les villes d'arrivée, mais qui existent en dehors, comme des espaces intermédiaires avant de pleinement s'intégrer. C'est notamment le cas des *conventillos* en Argentine et des *cortiços* au Brésil. La frontière remplit également cette fonction, différenciant ceux qui restent et ceux qui la franchissent.

**Première partie. Des « îles d'espérance » :
quand l'attente suscite le déplacement**

L'attente, par son aspect d'intervalle et de dualité de la temporalité, peut être rapprochée dans sa forme à l'île. En créant l'illusion d'une forme séparée, aussi bien temporellement que spatialement, elle écarte les personnes en attente de celles en mouvement¹. De plus, vivre l'attente représente une distanciation d'avec ceux qui ne subissent pas ce changement. Elle nous « tient à distance et toujours séparés² ». Vue sous une forme insulaire, elle se retrouve à l'écart de l'océan du quotidien.

Cette particularité se retrouve dans la notion même d'île : « entre la terre ferme et les îles, la différence n'est pas seulement de dessin et de contours – ouverts pour les continents, fermés pour les îles et les péninsules – ; il s'agit et d'abord d'une distinction de nature³ ». Elle est un espace à part où « on ne peut pas satisfaire immédiatement tous ses désirs⁴ ». L'attente se construit comme l'île, dans la mesure où c'est « un espace-temps en dehors de toute dépendance continentale, qui se construit comme sa propre référence, comme une forme de microcosme⁵ ».

Ces îles deviennent des espaces désirés, « où se projette l'espoir utopique⁶ ». C'est ce que Laurent Vidal appelle des « îles d'espérance », ou *ilhas de espera*⁷. Ces îles, présentes dans l'histoire du Brésil lors de fondations, de constructions ou de découvertes aurifères, font se presser des milliers de personnes « en direction de ces "nouveaux paradis"⁸ ». Nous pouvons élargir cette définition à l'ensemble du continent américain, puisqu'il provoque, à travers par exemple l'*American Dream*, l'espoir d'une réussite fulgurante. Parfois, certaines de ces îles conservent entre elles des réseaux, des connexions, créant ainsi des « archipels », toujours en particulier dans l'histoire brésilienne⁹. L'attente est donc fonction de mouvement¹⁰. En quête d'une amélioration de leurs conditions, les migrants (ainsi que les déplacés) cherchent un moyen d'atteindre des espaces qui leur seront favorables. Ici, en reprenant la définition heideggerienne, l'espérance (*Erwarten*¹¹) porte « la marque d'un

¹ Laurent Vidal et Alain Musset, « Introduction », in Laurent Vidal et Alain Musset, *Les territoires de l'attente*, op.cit., p. 9.

² Nicolas Grimaldi, *Traité de la banalité*, op.cit., p. 96.

³ Frank Lestringant, *Le livre des îles. Atlas et récits insulaires de la Génèse à Jules Verne*, Genève, Droz, 2002, p. 25.

⁴ Françoise Péron, « Fonctions sociales subjectives des espaces insulaires (à partir de l'exemple des îles du Ponant) », *Annales de Géographie*, t. 114, n°644, 2005, p. 429.

⁵ Comité de rédaction, « Éditorial », *Tracés. Revue de Sciences Humaines* (en ligne), n°3, 2003, p. 5.

⁶ Idem

⁷ Laurent Vidal, « O deslocamento e a espera, outras raízes do Brasil », *Revista do Instituto Histórico e Geográfico op.cit.*, p. 419.

⁸ Idem

⁹ *Ibid.*, p. 420.

¹⁰ Gérard Lefebvre, *Quelques considérations sur l'attente*, op.cit., p. 23.

¹¹ Attente s'écrit *Warten*, d'où une certaine proximité entre les deux mots, malgré deux sens différents.

désir¹² ». Elles peuvent former des hétérotopies, c'est-à-dire des « mondes autres », avec des « systèmes d'ouverture et de fermeture qui les isole par rapport à l'espace environnant¹³ ».

Si l'île est cet espace paradisiaque auxquels aspirent les personnes en mouvement (« l'attrait de l'île tient à sa nature périphérique d'espace topologiquement décentré¹⁴ »), elle peut également être un environnement clos, comme extérieur au continent. « Isoler est une stratégie qui mettrait à distance les objets extérieurs (les autres) en les absentant, en les écartant, en créant une barrière à leur égard¹⁵ ». Fonction que l'on retrouve notamment dans les lazarets, les hospices d'immigrants, les centres de rétention et les hôtelleries de migrants (le plus connu étant Ellis Island ; au Brésil ce sont des *hospedarias*¹⁶). L'isolement est provoqué par le continent, mais il semble dépendre de la vision des insulaires eux-mêmes. « L'isolement insulaire pourrait être avant tout une perception propre à chaque individu¹⁷ ». Chaque migrant vit son isolement personnellement avant de le ressentir collectivement.

Mais cet éloignement conduit dans des cas particuliers à une volonté d'affranchissement, de décloisonnement. L'habitant de l'« île d'espérance » souhaite en sortir, pour retrouver une forme de liberté, retrouver une condition que sa situation d'insulaire n'autorise pas (ou plus). C'est une volonté de quitter son île pour en retrouver une autre. Enfin, une vie quotidienne se constitue au cœur des « îles d'espérance », au cours de la césure que représente l'attente. C'est en soi une forme de retenue, de renoncement¹⁸.

Le migrant peut être vu comme un « être apocalyptique », parce qu'il « perçoit toutes sortes de menace », comme par exemple les voyages dont il est pourtant obsédé. Sa perception de l'attente vient de « ses idées du temps et de l'espace réunis¹⁹ ».

Ces « îles d'espérance » sont présentes dans les récits, puisqu'elles touchent une grande partie des populations immigrés ou nationales. Chaque roman permet de rendre compte de la particularité de la situation dans laquelle se trouvent les protagonistes. Le roman donne « du sens au discours sur l'homme et la société en ordonnant la réalité ; il est le seul à pouvoir rendre compte de la subjectivité sous-jacente aux questions que pose la ville. « La

¹² Emilio Brito, *Heidegger et l'hymne du sacré*, Louvain, Éditions Peeters, 1999, p. 498

¹³ Michel Foucault, *Le corps utopique, les hétérotopies*, Paris, Éditions Lignes, 2009, p. 32.

¹⁴ André-Louis Sanguin, « Introduction », in André-Louis Sanguin (dir.), *Vivre dans une île. Une géopolitique des insularités*, Paris, L'Harmattan « Géographie et Cultures », 1997, p. 11.

¹⁵ Philippe Gutton, « L'insularité », *Adolescence*, n°4, 2005, p. 907.

¹⁶ Grégory Bériet et Ambre Dewaele, « Des quarantaines au centre pour migrants : étude des stratégies d'attente dans les dispositifs biopolitiques (XIXe-XXe siècles) », in Laurent Vidal et Alain Musset, *Les territoires de l'attente*, *op.cit.*, pp. 135-150.

¹⁷ Nina Souliment, *Faire face au changement et réinventer des îles*, thèse de géographie soutenue à La Rochelle, sous la direction de Louis Marrou, 2011, p. 24.

¹⁸ Emilio Brito, *Heidegger et l'hymne du sacré*, *op.cit.*, p. 498.

¹⁹ Critobal Triay Humbert, « Prologue », in André-Louis Sanguin (dir.), *Vivre dans une île*, *op.cit.*, p. 9.

ville échappe en effet à tout discours, et reste inexplicable, gouffre des disciplines, toutes insuffisantes à appréhender la complexité de cette création humaine par excellence, de cet abri démesuré, lieu de l'Homme²⁰ ». La ville est un espace complexe, où l'activité humaine est multiple et qui a besoin d'être interprété à partir de nombreuses sources.

²⁰ Laurette Wittner et Daniel Welzer-Lang, « Poétique et imaginaire de la ville contemporaine », *Théologiques*, vol. 3, n° 1, 1995, p. 28.

Chapitre 1 : Les « villes-lumières », attente profane d'une vie meilleure

La ville est un espace en perpétuel mouvement, « elle redistribue sans cesse les cartes, elle provoque des collisions, elle invente des rimes inédites, des associations surprenantes¹ ». C'est également un espace fortement marqué par une dimension politique, économique. La ville est, par conséquent, un produit économique et social. Comme l'indique Claude Bersay, « la ville est une unité urbaine fortement peuplée dans laquelle se concentrent la plupart des activités humaines² ». La ville possède une aura attractive, que François Weil n'hésite pas à qualifier de « magnétisme » dans le cas de New York³.

Cette particularité de l'espace urbain nous permet de parler de « villes-lumières ». Avec cette notion, il est possible d'envisager la ville comme un phare attirant les migrants. Ce n'est qu'après que la dispersion de la population migrante peut se produire vers l'intérieur du territoire. Il arrive même que la ville ne devienne qu'un point de passage. C'est par exemple le cas des migrants scandinaves. Ils se dispersent à travers les États-Unis, les Suédois privilégiant l'Ouest (notamment l'état de Washington), les Norvégiens plutôt dans le Wisconsin⁴. Les deux Dakota également sont les destinations de choix pour ces personnes, même si la côte Est des États-Unis est aussi privilégiée pour une certaine catégorie de migrants⁵.

La « ville-lumière » se vit comme un espace du possible, dans la mesure où elle alimente le fantasme de la réussite et de la prospérité. Elle est un « havre mythique de la liberté, objet du désir séculaire de millions d'immigrants aux yeux desquels elle incarne le champ du possible⁶ ». Celui qui arrive dans la ville se nourrit des rêves et des espoirs qu'il voit dans la « ville-lumière ». Il vit dans une attente profane d'une vie meilleure.

Elle est complémentaire de l'attente eschatologique, dans la mesure où, même si la ville devient objet de vénération, ce n'est pas le bien-être de l'âme après la mort qui est en jeu, mais la partie matérielle et temporelle de la vie. Elle diffère de la recherche d'une amélioration des conditions de vie dans l'au-delà, comme le prône la religion. L'attente sacrée, par nature, se veut supérieure « en dignité et en pouvoir⁷ » à l'attente profane, proche des préoccupations humaines. Mais si elle incarne l'espoir, l'envers du décor de la « ville-lumière » laisse place également à la désillusion, la ville devenant l'opposé de ce qu'elle

¹ Pierre Sansot, « Préface », *Poétique de la ville*, Payot et Rivages « Petite biblio », 2004, p. 8.

² Claude Bersay, « La ruée vers la ville », *Études sur la mort*, n°1 (n° 137), 2010, p. 89.

³ François Weil, *New York*, Paris, Fayard, 2005, p. 8.

⁴ André Meynier, « Scandinaves aux États-Unis », in *Annales de Géographie*, 1948, t. 57, n°307. p. 284.

⁵ Bruno Marnot, *Les migrations internationales en Europe et aux États-Unis des années 1840 à 1940*, Neuchâtel, Éditions Alphil, 2006, p. 41.

⁶ François Weil, *New York*, *op.cit.*, pp. 9-10.

⁷ Émile Durkheim, *Les formes élémentaires de la vie religieuse. Le système totémique en Australie*, Paris, PUF, 2013, p. 51.

représentait. C'est ce qu'il se produit pour le héros du livre de Kafka *L'Amérique* où il va peu à peu connaître la déchéance.

Ce sont ces éléments que nous retrouvons dans les récits. La ville est un « lieu trouble, de conflits intimes, de contradictions et paradoxes, de complexité et simplicité, d'échanges et indépendance, de permanence et changement, de peur et violence, mais aussi de solidarité et d'appui⁸ ». Elle est double, à la fois « une ville de surface qui ne livre qu'apparence et une ville souterraine du soubresaut des âmes⁹ ».

La ville, entre déplacement et attente.

« La ville, devenue mécanique à habiter, à vivre et à dire le monde, est un objet romanesque universel qui ouvre maintes perspectives à l'imaginaire littéraire, ici appréhendé comme "modèle d'énonciation"¹⁰ ». Dans les romans du corpus, la ville occupe une place centrale dans le récit. Elle n'est pas simplement le décor qui permet aux personnages de se déplacer, elle est un acteur important sans qui le récit ne pourrait pas avancer. Elle suscite autant l'admiration que le dégoût¹¹.

L'attente vécue et ressentie se mélange à l'appréciation de l'espace urbain. « La ville n'est pas que fonction, territoire, milieu ou structure, elle s'offre aussi à nous. Nous pratiquons la ville, nous l'utilisons chaque jour, et nous oublions généralement qu'elle est un cadre qui nous transforme, qui influence nos comportements et nos manières de vivre et de voir le monde¹² ».

La relation entre la personne et la ville est importante puisqu'elle marque la distinction entre l'espoir (cette attente de la vie meilleure) et le rejet (lorsque le migrant s'adapte à sa nouvelle condition dans la ville malgré lui). Régulièrement entrent en compte deux champs

⁸ Laurette Wittner et Daniel Welzer-Lang, « Poétique et imaginaire de la ville contemporaine », *Théologiques*, vol. 3, n° 1, 1995, p. 29.

⁹ Lucette Petit, « Rio : la ville allégorique de la fiction machadienne », in Anne-Marie Quint (dir.), *La ville dans l'histoire et dans l'imaginaire. Études de littérature portugaise et brésilienne*, Paris, Presses de la Sorbonne Nouvelle, 1996, p.73.

¹⁰ Raffaele Cattedra et Anna Madœuf, « Introduction », in Anna Madœuf et Raffaele Cattedra (dir.), *Lire les villes. Panoramas du monde urbain contemporain*, Tours, Presses Universitaires François-Rabelais collection « Villes et territoires, 2012, p. 15.

¹¹ « La ville est un vaste carrefour où se mêlent populations stables et populations mobiles aux parcours et aux projets variés. Même en l'absence de toute autre cause, par simple nécessité démographique, les sociétés urbaines sont des sociétés plurielles où la question des identités et des identifications se pose d'une autre manière que dans les sociétés villageoises plus enracinées ». Bernard Lepetit, « La ville : cadre, objet, sujet », *Enquête* [En ligne], n°4, 1996, <http://journals.openedition.org/enquete/663#tocto1n2>, consulté le 25 mars 2018.

¹² Michel Rautenberg, « Introduction », *Culture & Musées*, n°12, 2008 p. 14.

lexicaux dans les romans, ceux de l'amour et de la beauté, comme pour donner vie à la ville et en faire un être vivant.

La personnification de la ville : symbole d'une attirance

Le livre *La Québécoise* de Régine Robin¹³ n'est pas un simple roman autobiographique. Le récit ne contient « pas d'ordre. Ni chronologique, ni logique, ni logis¹⁴ ». Alternant entre Paris et Québec, la narratrice – à la fois je, tu, elle – expose son parcours entre la France et le Canada, sans construction aucune.

Le corps du récit également n'a aucune construction également. Composé de trois parties, le roman n'a aucun chapitre. Les paragraphes sont aléatoires et entrecoupés par des citations ou des compléments d'information inscrits dans le corps du texte. Le livre s'apparente plus à un carnet de notes, écrites au gré des envies de la narratrice/romancière. Le programme de télévision (de la page 128 à 132), les coupures de journaux (à la fois sportifs ou d'articles racontant certaines crises identitaires au Québec) sont autant d'éléments confirmant l'idée non pas d'un roman à la structure narrative codifiée, mais plutôt d'une évolution au fil des pensées et des envies d'écriture.

Un élément qui revient régulièrement cependant, donnant un fil conducteur au livre, est la présence des villes. Que ce soit les quartiers de Québec, dont Snowdon (« à l'ouest de la montagne et du cimetière Notre-Dame-des-Neiges, une de ces maisons ombragées qui donnent sur Victoria, parallèles ou perpendiculaires à Queen Mary¹⁵ »), ou Paris (« Ligne 6 – Nation – Étoile par Denfert – Rochereau-Nation – avant le RER [...] Bercy-Quai de la gare. Le métro traverse la Seine¹⁶ »), les deux villes sont autant importantes que les personnages. Québec est même personnifié, notamment à travers sa « respiration asthmatique¹⁷ », ou en parlant de silhouette¹⁸. Les villes deviennent des individus magnifiés, comme si ces espaces allaient apporter un bonheur tant recherché, et dont les ressentis se transmettent aux nouveaux arrivants (« La ville, cette première nuit-là, me semblait surexcitée¹⁹ »). La ville s'écoute, se sent. Ce sont des odeurs qui parsèment le quotidien des habitants (« L'eau brune du port sent

¹³ Régine Robin, *La Québécoise*, Montréal, Les Éditions XYZ, « Romanichels poche » 1993

¹⁴ *Ibid.*, p. 15.

¹⁵ *Ibid.*, p. 23.

¹⁶ *Ibid.*, p. 97.

¹⁷ *Ibid.*, p. 22.

¹⁸ Tom Wolfe, *Bloody Miami*, Paris, Pocket, 2014, p.38.

¹⁹ Dany Laferrière, *Tout ce qu'on ne te dira pas, Mongo*, Montréal, Mémoires d'encrier, 2015, p. 9.

l'eau de lessive et clapote doucement²⁰ » ; « un rouleau à vapeur accomplissait son bruyant va-et-vient sur la route fraîchement goudronnée. Il en sortait une odeur de graisse roussie, de vapeur, de peinture chaude²¹ » ; « Les odeurs de la ville assaillirent leurs sens : ail, choucroute, hot dogs, crottin de cheval, bagels, crêpes...²² ». Il y a une dimension sensible qui transparait à travers les métaphores organiques des romanciers. « La ville finit par être un individu » comme l'écrivait Victor Hugo.

La ville prend vie, devient un être à part entière, que ce soit dans sa totalité, ou bien en partie : « Dans le brouillard sombre et vide de la rivière, l'embarcadère bâille soudain, bouche noire avec une gorge de lumière²³ ».

La notion de respiration, en donnant vie à la ville, rend possible l'amour pour cette dernière. « Tu avais aimé toutes les villes²⁴ », « Montréal je t'aime²⁵ », autant de preuves d'amour pour les villes américaines, en particulier canadiennes, qui mettent en avant l'idée que l'attente d'une vie meilleure émise par les migrants envers la ville d'accueil contribue à développer une attraction pour cette dernière. Personnifiée, la ville se pare de doux noms (comme « la très gracieuse ville de Buenos Aires²⁶ ») ou de sobriquets (« Voilà Buenos Aires ! dit-il. La chienne qui pour grandir dévore ses chiots²⁷ »).

Pourtant, les sentiments ne changent pas, surtout chez les personnes qui sont arrivées dans la ville (« La même émotion chaque fois/que j'aperçois la ville au loin²⁸ »). Cette perception peut atteindre son paroxysme avec notamment la comparaison au ventre maternel (« La ville de Granby a été le ventre chaud qui nous a couvés²⁹ »), voire à un espace divin (« Granby a représenté le paradis terrestre³⁰ »).

Comme l'explique Marion Ségaud, un lieu n'est pas qu'un espace abstrait, mais existe matériellement parlant. Ce sont les mots qui le définissent, lui donnant ainsi une forme tangible³¹. En donnant des attributs physiques, les romanciers rendent la ville concrète. Surtout, cela permet par le biais de l'attirance de mettre en avant le bonheur éprouvé à

²⁰ John Dos Passos, *Manhattan Transfer*, Paris, Gallimard « Folio », 1973, p. 86.

²¹ *Ibid.*, p. 141.

²² « The smells of the city assaulted their senses : garlic, sauerkraut, hot dogs, horse manure, bagels, blintzes ». Fred Mustard Stewart, *Ellis Island*, New York, The New American Library, 1983, p. 60.

²³ *Ibid.*, p. 504.

²⁴ Régine Robin, *La Québécoise*, *op.cit.*, p. 17.

²⁵ *Ibid.*, p. 203. Il est intéressant de noter que cet amour pour la ville de Montréal est suivi par la phrase « J'aime ma femme », mettant au second plan la personne au détriment de la ville.

²⁶ Leopoldo Marechal, *Adán Buenosayres*, Paris, Grasset/Éditions UNESCO, 1995, p. 15.

²⁷ *Ibid.*, p. 47

²⁸ Dany Laferrière, *L'énigme du retour*, Montréal, Éditions du Boréal, 2009, p. 13.

²⁹ Kim Thúy, *Ru*, Paris, Le livre de poche, 2012, p. 43.

³⁰ *Ibid.*, p. 49.

³¹ Marion Ségaud, *Anthropologie de l'espace. Habiter, fonder, distribuer, transformer*, Paris, Armand Colin collection « U » sociologie, 2008, pp.72-74.

l'intérieur même de la cité pour mieux montrer l'espoir de cette vie meilleure, écartant de fait une possible déception.

Une vie meilleure partagée à plusieurs

L'individu est confronté directement à la ville. Il la vit au plus profond de lui au point d'éprouver, nous l'avons vu, des sentiments « amoureux » pour son nouvel espace. Mais cela passe aussi par des points de repère, qui se trouvent notamment auprès des compatriotes. Le rapprochement est plus facile lorsqu'il s'agit d'une population dont est issu le migrant, surtout si la venue s'est faite par l'intermédiaire d'une association.

Les regroupements se font en premier lieu par nationalité. C'est le cas du Chinatown de Los Angeles. La diaspora chinoise est issue « des migrations de commerçants et de travailleurs libres vers ces nouvelles aires d'implantation ainsi que vers l'Amérique du Nord, l'Australie et la Nouvelle-Zélande³² ».

Les héroïnes du roman *Filles de Shanghai* font partie de cette diaspora et se retrouvent après diverses péripéties à Los Angeles, en particulier dans un des « rares immeubles de l'ancien Chinatown qui ont échappé à la destruction, comme dans la rue où nous habitons³³ ». Un nouveau se construit, nommé China City, après la proposition de Christine Sterling (1881-1963), femme venant de la bourgeoisie californienne et passionnée d'histoire locale. Elle a participé à la création du quartier mexicain (même si ce dernier ressemble à une vision idyllique du Mexique) et à celle de China City.

Des rêves d'amour orientaux ont été tissés comme des fils de soie à travers China City, est en train de proclamer Christine Sterling. Puissent nos honorables invités retenir l'éclat flamboyant des espoirs et des idéaux qu'incarne ce lieu, en négligeant les imperfections qui entachent encore sa création et qui s'effaceront au fil des ans. Puissent les descendants des générations qui ont peuplé la Chine depuis des millénaires, après avoir survécu aux innombrables catastrophes qui ont ravagé leur mère patrie, trouver ici un nouveau havre où ils pourront satisfaire leur soif d'identité collective, suivre les traces de leurs ancêtres et pratiquer leurs coutumes et leurs immémoriaux en toute sérénité. [...] Laissez derrière vous le monde moderne, chaotique et confus, poursuit Christine Sterling, et pénétrez dans la langueur enchantée de l'Ancien Monde !³⁴

Cet extrait est particulier. En effet, il montre selon le discours de Sterling que l'espoir de la vie meilleure ne se trouve pas pour les émigrants chinois dans la modernité américaine

³²Emmanuel Ma Mung, « Continuité temporelle, contiguïté spatiale et création d'un monde-propre. Le cas de la diaspora chinoise », *L'Espace géographique*, Tome 41, 2012, p. 355.

³³Lisa See, *Filles de Shanghai*, Paris, Éditions J'ai lu, 2012, p. 227.

³⁴*Ibid.*, p. 243

mais plutôt dans cet orient fantasmé par les Occidentaux³⁵. Par ailleurs, pour la narratrice, ce discours paraît invraisemblable, puisqu'il est entrecoupé par un « *Mon Dieu...* » et un « *Vraiment ?* »³⁶.

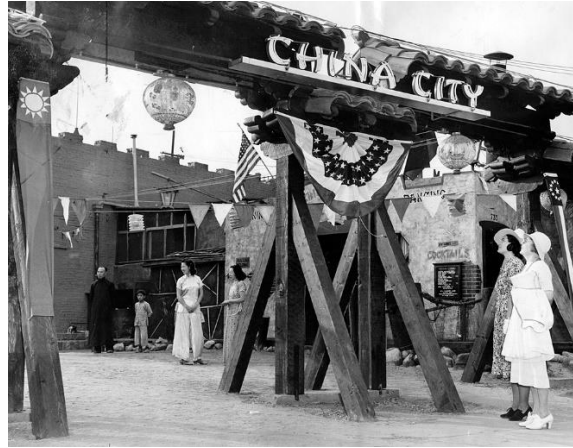


Figure 1: L'entrée du China City de Los Angeles (1938-1948)³⁷

Cela accentue la particularité de la situation, puisque c'est une personne extérieure qui décide de ce qui correspond le mieux aux attentes des immigrants chinois, et notamment un éloignement de la modernité, qui n'est pas sans rappeler le cas du beau-père de la narratrice qui, « pourtant né dans ce pays, a vécu confiné dans Chinatown et n'est même pas capable de faire une phrase correcte en anglais³⁸ ». Pour autant, cet exemple est un cas particulier. L'intention de Christine Sterling est certes d'écarter volontairement les immigrants asiatiques en leur offrant un espace qui serait en rapport avec leur univers, mais cela avec une intention humaniste.

Cela n'a pas été le cas partout. Les regroupements, dans les grandes villes américaines, se sont faits en fonction des origines ethniques, ainsi que religieuses (en particulier juives). Ce sont en général des quartiers « d'immigrants à l'anglais malhabile où subsiste encore l'accent d'Europe centrale, où l'on entend parler yiddish³⁹ ». Les quartiers se définissent en fonction des origines ethniques des habitants, et marque l'appartenance à un ensemble cohérent. Comme l'explique Henry Roth, l'installation des parents du héros du roman *À la merci d'un courant violent* à cinq blocs de leur ancien appartement « s'avéra fatale. Non seulement ils se

³⁵ Edward Saïd, *L'orientalisme. L'Orient créé par l'Occident*, Paris, Seuil « Essais », 2015 [1978].

³⁶ Idem. Dans le texte original, elle dit « *Oh brother* » et « *Really ?* ».

³⁷<http://www.latimes.com/business/la-fi-chinatown-html-htmlstory.html>, consulté le 14 juin 2016.

³⁸*Ibid.*, p. 226.

³⁹ Régine Robin, *La Québécoise*, *op.cit.*, p. 23.

retrouvèrent dans un *b'tveen*⁴⁰ bien moins agréable, un *b'tveen* goy au lieu d'un *b'tveen* juif⁴¹ ». Le déménagement à l'extérieur de cette « zone de confort » ne perturbe pas le père de famille, certain que le quartier deviendrait juif, mais provoquant chez Ira un sentiment particulier, fait de contrastes et d'une prise de conscience que le Harlem juif est pris en étau par un univers goy⁴².

Vivre à l'extérieur de la zone d'appartenance provoque une perte de repères. La communauté devient un moyen de se poser et de se reposer sur les personnes déjà présentes, « c'est un grand réconfort de découvrir qu'il y a rarement un pâté de maisons sans un bar irlandais⁴³ ». Une fraternité se crée aussi grâce aux origines communes. « C'est bien simple : si vous arrivez à mettre un nom sur un légume dans un restaurant irlandais, vous avez droit au prix d'ami⁴⁴ ». Cette fraternité favorise l'emploi des compatriotes au détriment des autres, confiant ainsi des tâches ingrates sans possibilité d'avancement⁴⁵.

Les groupes nationaux souhaitaient en général voir grossir le nombre de leurs compatriotes [...] Ils les accueillaient à l'arrivée, comme les Irlandais le faisaient pour les leurs, en reconstituant le système des clans. Les immigrants de fraîche date constituaient – et c'est encore le cas de nos jours – des groupes d'accueils très efficaces, au risque d'effaroucher un peu plus les immigrants déjà américanisés : ils nourrissaient et abritaient momentanément les nouveaux venus auxquels ils s'efforçaient de trouver un emploi.⁴⁶

Il est ainsi plus facile de prospérer en compagnie de personnes partageant les mêmes origines.

On peut comprendre l'utilité du ghetto. Après avoir été sur le qui-vive toute la journée au travail, on se sent soulagé de se retrouver le soir avec des gens qui partagent la même condition et la même sensibilité que soi. On n'a pas à se forcer ni à se surveiller – on se laisse aller. Le corps mou, et l'esprit endormi. Le ghetto protège. On parle avec des gens qui comprennent nos silences et partagent nos souffrances.⁴⁷

Il en résulte l'attente d'une aide et d'un soutien qui, une fois assouvie, rend la ville attractive et propice à une vie meilleure. Par le regroupement en communauté, c'est un soutien important et qui doit permettre une meilleure intégration que recherchent les migrants, et ainsi se protéger de situations complexes.

⁴⁰ Un *shäiner b'tveen*, ce qui signifie « un joli entre ». Henry Roth, *À la merci d'un courant violent*, Paris, Seuil « Points signatures », 2008, p. 22

⁴¹ *Ibid.*, p. 34.

⁴² *Ibid.*, p. 39.

⁴³ Frank McCourt, *C'est comment l'Amérique ?*, Paris, Pocket, 2002, p. 34.

⁴⁴ *Ibid.*, p. 23

⁴⁵ *Ibid.*, p. 50-53.

⁴⁶ Jean-Pierre Fichou, « L'immigration aux États-Unis », in Guy Richard (dir.), *Ailleurs, l'herbe est plus verte. Histoire des migrations dans le monde*, Condé-sur-Noireau, Arléa-Cordet collection Panoramiques, 1996, p. 205.

⁴⁷ Dany Laferrière, *Tout ce qu'on ne te dira pas, Mongo, op.cit.*, p. 135.

Pour les nouveaux arrivants, si elle est « la ville rêvée pour ceux qui viennent d'ailleurs⁴⁸ », il est important de trouver une solution pour y rester. Cela passe par l'obligation de trouver un moyen de subsistance, bien souvent à la limite du suffisant. « Elle donnerait quelques cours aux Jewish Studies de McGill – un salaire de misère – un travail irrégulier, précaire avec son anglais maladroit n'ayant pourtant rien trouvé dans le secteur francophone – des cours sur la littérature juive soviétique d'entre les deux guerres⁴⁹ ».

Si certaines tâches peuvent être en rapport avec l'éducation, comme présenté ci-dessus, la majorité des activités rémunérées est manuelle. Les emplois sont souvent peu qualifiés, d'où un intérêt pour les immigrants. « Les nouveaux immigrés ont été salués pour avoir apporté leur savoir-faire ou plus simplement leur force de travail à l'industrie, mais ils ont aussi été rendus responsables des cadences infernales, des bas salaires et des conditions de travail archaïques et anarchiques », tout en apportant avec eux leurs particularités, favorisant ainsi une fragmentation et une imagerie particulière de l'immigrant⁵⁰. Ils peuvent être employés par la ville, comme par exemple pour l'amélioration des voies routières (« Pendant une heure, Herman m'apprit le maniement de cette machine. Elle servait à ramollir les routes gelées, afin que l'équipe de cantonniers pût les creuser⁵¹ »).

Il est également question pour certains de travailler dans des établissements particuliers, comme des hôtels. Le narrateur de *C'est comment l'Amérique ?* est embauché comme nettoyeur, « un poste très important⁵² ». Il est chargé d'être « en première ligne dans les salons à épousseter, balayer, vider les cendriers, et c'est important car on juge un hôtel à ses salons⁵³ ». L'origine irlandaise du narrateur est une bonne chose, car « sinon c'est en bas dans la cuisine que je serais, en compagnie des Espingos »⁵⁴. Le fait d'être blanc, qui plus est de la même origine que le patron, permet ainsi d'avoir des tâches « gratifiantes », établissant *de facto* une hiérarchie des nationalités dans l'attribution d'un travail.

Cette hiérarchie existe surtout entre les Noirs et les Blancs. Richard Wright présente bien cette distinction entre une zone blanche et une zone noire (« Black Belt⁵⁵ »), où le travail

⁴⁸ John Dos Passos, *Manhattan Transfer*, *op.cit.*, p. 84.

⁴⁹ Régine Robin, *La Québécoise*, *op.cit.*, p. 31.

⁵⁰ Nancy Green, *Du Sentier à la 7^e Avenue. La confection et les immigrés. Paris-New York 1880-1980*, Paris, Seuil « L'Univers historique », 1998, p. 265.

⁵¹ Mark Helprin, « Ellis Island », *Ellis Island*, Paris, Stock, 1989, p. 210.

⁵² Frank McCourt, *C'est quoi l'Amérique ?*, *op.cit.*, p. 40.

⁵³ *Idem.*

⁵⁴ *Ibid.*, p. 51.

⁵⁵ Richard Wright, *Une faim d'égalité*, Paris, Gallimard « Folio », 1979, p. 19.

se trouve à l'intérieur de la zone blanche. Il sera d'ailleurs dans un premier temps garçon de magasin dans une charcuterie fine tenue par des commerçants juifs. Une activité qui diffère de l'image habituelle du tailleur juif, que l'on retrouve dans certains récits.

Je m'appelle Barvaz Gadol, dit-il en yiddish. Je suis contremaître dans un atelier de confection. Ce matin, deux de nos tailleurs ont repris un combat qu'ils avaient entamé à Odessa de nombreuses années plus tôt. Chacun des deux m'a demandé de renvoyer l'autre. Je les ai priés d'oublier leurs querelles et de retourner au travail. Mais ils se sont montrés inflexibles. C'était l'autre qui avait tort. Il fallait le mettre à la porte. Donc, je les ai renvoyés tous les deux. Je craignais qu'ils ne se poignardent avec les ciseaux – nos ciseaux ressemblent à des épées, parce que nous confectionnons de lourds vêtements d'hiver. Vous avez l'air d'un tailleur, est-ce que je me trompe ?

Bien entendu, je répondis par l'affirmative. Et, puisque je n'avais jamais tenu d'aiguille de ma vie, je renchéris joyeusement⁵⁶.

Ce travail, aussi pénible et contraignant soit-il, est la première étape qui permet de véritablement se fixer. Car pour les nouveaux arrivants, la ville entretient l'espoir d'une amélioration matérielle et sociale. Mais si la ville permet cette ascension, il appartient à chacun de faire l'effort nécessaire pour progresser. Cela passe notamment par l'éducation et le travail intellectuel (« Je voulais savoir⁵⁷ »). La connaissance est le meilleur moyen de s'élever et ainsi de sortir d'une routine insupportable :

Qu'est-ce que je fabrique sur cette terre ? Vais-je passer le reste de ma vie à traîner des pièces de bœuf du camion à la chambre frigorifique et vice versa ? Vais-je finir mes jours dans un petit appartement du Queens tandis qu'Emer aura le bonheur d'élever une famille dans une banlieue complètement protégée par l'assurance ? Vais-je prendre le métro toute ma vie en enviant les gens chargés de livres universitaires ?⁵⁸

Cette réflexion conduit dans un cas à devenir professeur⁵⁹, dans l'autre de rejoindre le Parti communiste et de travailler au sein du *Federal Writers' Project* au cours de la Grande Dépression⁶⁰. Cette Grande Dépression qui est au cœur du roman de John Steinbeck, *Les raisins de la colère*. Pour répondre à la masse de population qui migre vers la Californie, les différents états ont mis en place des systèmes de camp. Aux États-Unis, la politique sociale du président Roosevelt, à travers le *New Deal*, a conduit à la création de camps gouvernementaux pour les populations du *Middle West*, en réponse aux *hooverilles* (nom donné aux bidonvilles, formé avec le nom du président américain Herbert Hoover). Ces derniers sont « aménagés sans ordre. Tentes, baraques, autos étaient disséminées au hasard⁶¹ ».

⁵⁶ Mark Helprin, « Ellis Island », *Ellis Island, op.cit.*, pp. 230-231.

⁵⁷ Richard Wright, *Une faim d'égalité, op.cit.*, p. 87.

⁵⁸ Frank McCourt, *C'est quoi l'Amérique ?, op.cit.*, pp. 221-222.

⁵⁹ *Ibid.*, p. 336.

⁶⁰ Richard Wright, *Une faim d'égalité, op.cit.*, p. 218.

⁶¹ *Ibid.* p. 339.

Que l'arrivée se fasse de manière spontanée ou contrainte, il existe toujours un moment où l'on ne sait pas où l'on se trouve :

- J'sais pas où c'est. Peut-être qu'il faudra attendre le petit jour pour demander à quelqu'un.⁶²

C'est dans la même hébétude qu'ils débarquèrent à la gare du Matadouro.

Et ils se virent emportés par la vague qui descendait, puis entraînés à travers la place sablonneuse ; ils marchèrent sur une chaussée mal pavée et enfin, sans savoir comment, furent jetés à l'intérieur d'un enclos clôturé de fil de fer où une foule de gens se mêlait, parlait, criait, allumait du feu.

Il leur fallut du temps pour reprendre leurs esprits et s'orienter.⁶³

Que ce soit dans la nuit ou bien de manière forcée, l'arrivée au camp désorientée, laisse dans un état de perplexité (« Dans l'obscurité de la nuit tombante, on ne distinguait que des formes confuses⁶⁴ »). Dans un cas, c'est la nuit qui englobe la totalité du camp, causant même une arrivée un peu brusque sur un dos d'âne. Dans l'autre cas, c'est le tourbillon de populations qui ne laissent pas le temps de trouver un repère spatial, jusqu'à ce qu'enfin on se retrouve à l'intérieur du camp, mais dans une situation de contrôle.

Les camps du *Nordeste* fonctionnent de manière autonome. Les *flagelados* des deux romans brésiliens se retrouvent livrés à eux-mêmes, sans contrôle, bien que celui mentionné dans *La terre de la grande soif* soit un des *campos de concentração* créés pour éviter un afflux trop grand de migrants dans la ville.

⁶²*Ibid.*, p. 400.

⁶³ Rachel De Queiroz, *La terre de la grande soif*, Paris, Éditions Anacaona « Collection Terra », 2014, p. 108.

⁶⁴*Ibid.*, p. 109.



Figure 2: Situation géographique du Nordeste (conception : P. Brunello)

« L'objectif du camp de concentration était d'éviter que les *retirantes* n'arrivent à Fortaleza, apportant "le chaos, la misère, la maladie et la saleté", comme informaient les bulletins des pouvoirs publics de l'époque⁶⁵ ». L'idée est ainsi de réguler le flux perpétuel de migrants qui arrivent vers Fortaleza, comme une « foule confuse qui débarquait sans arrêt au camp⁶⁶ ».

Les « nomades », comme les appellent Steinbeck, sont nettement mieux lotis lorsqu'ils se retrouvent dans les camps gouvernementaux, puisqu'ils disposent de l'eau courante, de maisons individuelles. Ce qui frappe également, c'est la façon dont sont gérés ces endroits :

- Alors, comme ça, les gars qui dirigent le camp, c'est simplement des gars qui campent ici ?
- Bien sûr. Et ça marche. Le Comité central assure l'ordre et fait les règlements. Et puis il y a le Comité des dames. [...] Les flics n'ont pas le droit d'entrer ici sans un mandat d'arrestation.⁶⁷

Ce fonctionnement en communauté selon les souhaits des personnes du camp est un exemple d'utopie socialiste, selon laquelle il est possible de vivre harmonieusement et en bonne entente avec le reste des campeurs. Même la notion de loyer s'appuie sur l'intérêt

⁶⁵ Lidiany Soares Mota Travassos, « Uma História não contada : o campo de concentração para flagelados de 1915 em Fortaleza-Ceará », in Luiz C. L. Marques (org.), *Anais Eletrônicos do V Colóquio de História "Perspectivas Históricas: historiografia, pesquisa e patrimônio"*, Recife, 16 au 18 novembre 2011, p. 719, <http://www.unicap.br/coloquiodehistoria/wp-content/uploads/2013/11/5Col-p.717-730.pdf>, consulté le 21 septembre 2016.

⁶⁶ Rachel De Queiroz, *La terre de la grande soif*, op.cit., p. 111.

⁶⁷ John Steinbeck, *Les raisins de la colère*, Paris, Gallimard « Folio », 1972, p. 403.

général : le prix est d'un dollar par semaine, mais cela peut être payé en nettoyage et autres activités. Cela est, aux yeux de Tom, incroyable (« C'est pas Dieu possible ! » à deux reprises, « J'peux pas l'croire », « Eh bien merde, alors !⁶⁸ »). Pour autant, aussi idyllique soit-il, ce passage dans le camp est provisoire, puisqu'il n'y a pas de travail (« Seulement, y avait pas moyen de trouver du travail. Fallu s'en aller⁶⁹ »). Cela se retrouve dans le nom du camp, Weedpatch, dont le terme *weed* désigne la mauvaise herbe, c'est-à-dire que rien de bon ne peut se produire en ces lieux⁷⁰.

De fait, les romanciers permettent de comprendre que la ville possède intrinsèquement une attractivité qui pousse les hommes et les femmes à la rejoindre. Il existe un imaginaire suffisamment fort pour régulièrement inciter les migrants à faire, à tenter le déplacement, et que ces derniers entretiennent une fois installés. La « ville-lumière », naturellement attractive de par son statut, l'est également parce que ce sont les hommes qui l'ont inventée, construite.

La « ville-lumière », la construction des hommes

La « ville-lumière » est pour les populations en mouvement un espoir de sortir des ténèbres et de nouveau entrevoir la lumière ; une fois sur place, ce sont leurs réussites qui enrichissent la luminosité de la ville qui, de fait, gagne en attractivité auprès des personnes qui ne s'y sont pas aventurées, mais également l'image que renvoie les politiques pour attirer une nouvelle main d'œuvre.

Cette réciprocité n'est donc possible qu'à partir du moment où les nouveaux arrivants confirment les premières impressions. Cela se vérifie quand la ville est déjà en place. Comme nous l'avons précédemment évoqué, des villes comme New-York, Buenos Aires ou Sao Paulo possèdent l'attraction nécessaire, et ce même si la vérité ne rejoint pas la fiction. Certains connaissent la réussite, d'autres ont moins de chance.

Il est des cas où la ville n'existe pas, ou n'a pas sa forme définitive de « ville-lumière ». Cela est d'autant plus vrai lorsqu'elle n'a pas de forme concrète. « À quoi sert une ville quand elle n'existe pas ? ou pas encore ? quand elle n'a pas épousé un espace, délimité un territoire, accueilli une communauté, engendré une société qui pourra en retour bousculer

⁶⁸*Ibid.*, p. 404.

⁶⁹*Ibid.*, p. 539.

⁷⁰ Marie-Christine Lemardeley-Cunci, *Les raisins de la colère de John Steinbeck*, Paris, Gallimard « Foliothèque », 1998, p. 28.

ses formes ?⁷¹ ». Lorsque la ville n'est pas une entité existante, elle semble être en mesure de répondre aux attentes des populations, elle n'est pas tangible et est donc pas source d'attente. Moins la ville existe, plus elle attire et plus elle suscite des fantasmes.

Pourtant, même si elle ne dispose pas de réalité, ou alors uniquement dans des cartons d'architectes, elle reste capable de produire une attractivité sur les masses en demande de déplacement. Si elle est en premier lieu une volonté des politiques, comme dans le cas de Brasília, elle devient un projet populaire puisque de nombreuses attentes sont projetées, autant d'espoirs qu'il n'y a de personne pour espérer. Ce qui peut causer des désenchantements lorsque rien ne se produit.

Brasília ou l'espoir perpétuel d'une ville en chantier

Le 20 avril 1960, Juscelino Kubitschek, président de la République Fédérale du Brésil, quitte le palais du Catete, siège du pouvoir à Rio de Janeiro. Il doit s'envoler peu après pour rejoindre la nouvelle capitale établie au centre du pays. Si l'événement donne lieu à tout un cérémonial pour le départ de « l'orgueil du Brésil⁷² », cette création n'est pas issue de la volonté d'un seul homme. Très tôt, l'idée d'une capitale représentative du Brésil a germé. Il est important de préciser que depuis l'installation portugaise, deux villes ont été nommées capitales : Salvador (1549-1763) et Rio de Janeiro (1763-1960).

Par la suite, le projet d'une nouvelle capitale a suivi le cours des événements politiques. Lors de la venue du roi Dom João VI, ce dernier fuyant l'avancée des troupes napoléoniennes, le pouvoir s'installe à Rio de Janeiro, mais envisage de créer une nouvelle capitale, et qu'il a déjà intériorisé du nom de Nova Lisboa. Les réflexions construites autour de la ville conduisent à « un glissement de la représentation de l'espace construit à celui d'un espace mental, un glissement du concept de ville, comme espace politique, lieu d'échanges économiques et sociaux, à son inverse immatériel, à son idéalisation. L'idée de ville nouvelle s'inscrit dès lors dans l'imaginaire collectif⁷³ ». En imaginant une ville nouvelle, on quitte la simple répartition géographique et la fonction classique de l'espace urbain pour une fonction immatérielle mais présente dans les esprits, une forme au-delà de la simple évocation économique.

⁷¹ Laurent Vidal, *De Nova Lisboa à Brasília. L'invention d'une capitale*, Paris, IHEAL Éditions « Travaux et Mémoires de l'IHEAL n°72 », 2002, p. 9.

⁷²École de samba Portela, « Rio de Janeiro, capitale éternelle de la samba », in Laurent Vidal, *Les larmes de Rio*, *op.cit.*, p. 199.

⁷³ Laurent Vidal, *De Nova Lisboa à Brasília. L'invention d'une capitale*, *op.cit.*, p. 48-49.

La guerre d'Indépendance qui suit le départ du roi du Portugal (1821-1824) voit aussi la volonté de fonder une capitale, Cidade Pedrália. Elle se serait trouvée au sud du Brésil, sur une ligne partant de Rio de Janeiro et passant par Sao Paulo. Partant sur les principes des Lumières, elle aurait été une ville posant réflexion sur l'économie mais aussi un point de départ pour une réorganisation de la société brésilienne⁷⁴. Mais cela n'est pas une volonté d'émancipation, puisqu'à l'inverse d'autres pays d'Amérique latine, le Brésil reste gouverné par le fils du roi du Portugal, Pedro I, empereur du Brésil, puis par Pedro II.

Au cours du règne de Pedro II, un autre projet est réfléchi, celui d'un « Saint-Pétersbourg tropical ». La nouvelle capitale aurait eu pour nom Imperatória. La ville aurait eu un double rôle, à la fois comme idée nationale mais également comme élément modernisateur du Brésil. Rio de Janeiro est en effet une vieille ville coloniale, avec un port actif mais une disposition bien trop anarchique. La capitale sera pensée, réfléchie.

On retrouve ces mêmes objectifs dans les projets suivants, ceux de la nouvelle république et lors de la présidence de Getúlio Vargas. Cela fait même partie de la Constitution de 1891, défini par l'article 3, qui prévoit l'installation dans le Planalto central de la République d'une zone de 14 400 km² avec pour objectif la création de Tiradentes, la capitale fédérale⁷⁵. Sous Vargas, une Commission de localisation de la nouvelle capitale fédérale, présidée par le maréchal José Pessoa Cavalcanti de Albuquerque, est en charge de définir l'emplacement de la future capitale. C'est le projet de la Commission Pessoa qui est retenu par Juscelino Kubitschek.

Pour mener à bien le projet, Kubitschek propose la création d'une compagnie en charge de la construction de la ville. Elle est renommée Novacap. Il s'agit d'une entreprise d'état qui prend la totalité des travaux en charge. Elle fonctionne sous l'autorité directe du président. Ce dernier choisit comme architecte Oscar Niemeyer après avoir refusé les propositions de Le Corbusier. Si Niemeyer s'occupe des plans des bâtiments, un concours national est lancé dans le but de proposer un « plan pilote », c'est-à-dire la présentation complète de la ville ainsi que de son organisation. À la suite du concours, c'est Lúcio Costa qui termine premier. Son plan est simple : il s'agit de « deux axes se croisant à angle droit, semblables au fuselage d'un avion avec ses deux ailes, les différentes fonctions urbaines viennent s'ordonner⁷⁶ ». Le plan est novateur et simple à la fois, reposant sur une symbolique moderne.

⁷⁴*Ibid.*, p. 81.

⁷⁵*Ibid.*, p. 116.

⁷⁶ Bartolomé Bennassar et Richard Marin, *Histoire du Brésil*, Paris, Fayard « Pluriel », 2014, p. 497.

Brasília est pensée pour accueillir les trois pouvoirs de l'État brésilien. Les populations ne sont pas prévues pour vivre à l'intérieur. Elles devront résider dans des villes-satellites. Elles ont pour particularité qu'elles sont antérieures à Brasília⁷⁷. C'est que la ville doit être réservée pour les fonctionnaires, selon la volonté de Kubitschek⁷⁸. De fait, la vie sociale se retrouve donc hors de la ville, puisqu'une frontière invisible sépare la ville du reste des habitants. Elle est, selon Francisco de Oliveira, « l'unique ville médiévale du Brésil⁷⁹ », avec son bourg (Brasilia) et les faubourgs hors des murs (les villes-satellites).

Simone de Beauvoir, au cours de son voyage au Brésil, a visité le site de construction de Brasília. Elle en tire la même conclusion au sujet de cette séparation.

Mais la rue, ce lieu de rencontres entre riverains et passants, magasins et résidences, véhicules et piétons – grâce à ce brassage capricieux, toujours imprévue – la rue, aussi captivante à Chicago qu'à Rome, à Londres qu'à Pékin, à Bahia qu'à Rio, parfois déserte et rêveuse, mais dont le silence même est vivant, la rue, à Brasilia n'existe et n'existera pas. Chaque ensemble d'habitation, quinze mille personnes, possède son église, son école, ses magasins, ses terrains de jeu. [...] La ségrégation sociale est plus radicale ici qu'en aucune autre ville, car il y a des « blocs » luxueux, d'autres médiocres, d'autres très modestes : leurs habitants ne se mélangent ; les enfants riches ne coudoient pas les pauvres sur les bancs de la classe ; ni au marché, ni à l'église la femme du haut fonctionnaire ne frôle celle de l'employé⁸⁰.

Plus loin dans le texte, Simone de Beauvoir parle de la « ville libre », Cidade Livre. Si elle parle de cette dernière comme « une ville du Far-West⁸¹ », elle ne s'intéresse pas à la vie quotidienne des *candangos* (*catingsos* dans le texte de de Beauvoir). Pourtant, « Brasília est un roman qui vaut la peine d'être raconté », comme le précise Moacyr Ribeiro, le père du narrateur du roman *Hôtel Brasília*⁸².

Le narrateur raconte comment il a eu l'idée de transcrire la vie dans Cidade Livre, à partir de ses souvenirs et de ceux de son père. Une première mouture, retravaillée par un écrivain, ne donna pas entièrement satisfaction au narrateur journaliste de profession. Lorsqu'il présenta sa version à son éditeur, ce dernier la refusa car le livre ne cadrerait pas avec la ligne éditoriale de sa maison d'édition.

Une connaissance lui suggéra d'écrire un blog, à la manière d'un roman-feuilleton du XIX^e siècle. Ainsi, de cette manière, les autres témoins ont pu apporter des modifications et des ajouts, lorsque les mémoires du narrateur ou de son père font défaut. Il s'est aussi appuyé

⁷⁷ Catherine Aubertin, *Brasilia, le plan pilote en question*, Bondy, Institut Français de Recherche Scientifique pour le Développement en Coopération, 1992, p. 10.

⁷⁸ Laurent Vidal, *De Nova Lisboa à Brasília. L'invention d'une capitale, op.cit.*, p. 242.

⁷⁹ Cité in Laurent Vidal, *De Nova Lisboa à Brasília. L'invention d'une capitale, op.cit.*, p. 242.

⁸⁰ Simone de Beauvoir, *La Force des choses*, Paris, Gallimard, 1963, p. 577-578.

⁸¹ *Ibid.*, p. 579.

⁸² João Almino, *Hôtel Brasília*, Paris, Éditions Métailié, 2012, p. 13.

sur les recherches qui ont porté sur la construction de Brasília. Il remercie à la fin de l'introduction João Almino pour sa révision. De cette manière, João Almino le romancier peut librement raconter une histoire de Brasília à travers l'expérience d'un témoin de la construction, un narrateur d'un récit où Almino est également un personnage. Sur ce point, le narrateur indique que les lecteurs du blog ont cherché à savoir si Almino et le narrateur font un, « comme si l'histoire changeait de sens en fonction de qui est l'auteur », mais il « conserve son anonymat pour la simple raison qu'il [lui] donne davantage de liberté, surtout celle d'être sincère⁸³ ».

Son objectif est d'écrire une histoire relatée « sous la forme d'une épopée d'hommes et de machines en train de créer une nouvelle ville, d'ouvriers du bâtiment, les *candangos*, beaucoup de *candangos*, surtout des hommes arrivant sans leurs femmes, avec l'espoir d'être engagés dans des entreprises de construction ». Il précise que son père n'est pas son père biologique et qu'il a demandé à tante Francisca la possibilité d'élever le jeune garçon. Le narrateur continue en racontant comment le *doutor* Sayão, parce qu'il connaissait une tante du narrateur dans la ville de Ceres, a invité plusieurs membres de sa famille à les rejoindre sur le Planalto central. Bernardo Sayão, « vice-gouverneur du Goiás et un des directeurs de la Novacap – la société d'urbanisation de la nouvelle capitale du Brésil qui venait d'être constituée en vertu d'une loi du 19 septembre de cette année-là, 1956⁸⁴ », de son nom complet Bernardo Saião Carvalho de Araújo, est un proche de Juscelino Kubitschek qui l'a nommé à la tête de la Novacap⁸⁵.

La famille du narrateur résidait à Ceres également. « Tante Francisca fut la première à s'enthousiasmer pour cette idée, ensuite papa s'est convaincu qu'il ne pouvait pas laisser échapper cette occasion et tous deux me parlèrent d'un avenir semblant annoncer rien moins que le bonheur⁸⁶ ». Comme il dit, « le déménagement était la porte donnant sur ce vaste monde où nous attendaient richesse et bonheur⁸⁷ ». Bien que la ville ne soit pas construite, elle possède en elle l'espoir d'une vie meilleure, capable de répondre aux attentes des ouvriers et des travailleurs sur place. Surtout que la « Cidade Livre attirait aussi des gens venant de partout au Brésil, avec une prédominance d'habitants du Minas Gerais et du Nordeste⁸⁸ ».

⁸³*Ibid.*, p. 11.

⁸⁴*Ibid.*, p. 27.

⁸⁵Laurent Vidal, *De Nova Lisboa à Brasília. L'invention d'une capitale*, op.cit., p. 215.

⁸⁶João Almino, *Hôtel Brasília*, op.cit., p. 25.

⁸⁷Idem.

⁸⁸*Ibid.*, p. 36.

Ce sentiment se retrouve dans la fierté du narrateur à habiter la ville, même si elle est une « ville jetable⁸⁹ », construite pour être détruite :

L'attraction principale de la ville, un motif d'orgueil pour moi, était son apparence de Far-West, de ville de film américain qui, comme disait papa, n'existait nulle part ailleurs au Brésil. Comme elle était censée être provisoire et détruite quand Brasília serait inaugurée, toutes les maisons et baraques, en général couvertes de plaques en amiante, en zinc, en aluminium, ou de paille, devaient être construites en bois⁹⁰.

Le problème de ses constructions provisoires est qu'il y a « souvent des incendies ; le bois, par cette sécheresse, s'enflamme vite⁹¹ ». « Une nuit, nous nous réveillâmes en sursaut, aux cris Au feu ! La ville était en flammes !⁹² ». Mais si le fils est fier de sa ville, son père a une vision un peu différente :

Il n'y avait rien à montrer, la ville était un hameau de maisons en planches avec des toits en plaque d'amiante, avec trois larges avenues poussiéreuses à cette époque de l'année : la Troisième avenue, la Deuxième avenue et l'avenue Centrale, Mais quand il pleut, ça devient de la boue à l'état pur, dit papa à Roberto⁹³.

Une des façons de faire passer le temps et le manque de femmes aux travailleurs est la création d'un quartier dans la Cidade Livre réservé à la prostitution, connu sous le nom de Placa da Mercedes⁹⁴. Cette place a même le droit à un article dans *O Globo* du 16 juin 1958, puisqu'elle est responsable d'avoir transformé Brasília en « une ville licencieuse et immorale⁹⁵ ». Chaque *bloco* (pâté de maisons) est bien établi dans Cidade Livre et la future capitale. Par ailleurs certains quartiers construits en premier finissent par s'appeler *Velhacap*, nom au départ donné à Rio de Janeiro, en comparaison à *Novacap*, Brasília.

La ville de Brasília attire, même au cours de sa construction, les personnalités politiques internationales. Le narrateur cite par exemple la venue de Fidel Castro le 13 avril 1959 et celle d'André Malraux, le 25 août 1959. Le père du narrateur, comme « accompagnateur des visiteurs illustres », a eu la possibilité d'être présent lors de ces deux visites et a pu prendre des notes, qu'il a retranscrites pour saisir au mieux l'événement. « João, un jour tu comprendras, tu dois assister à la fête de l'inauguration de Brasília, l'Histoire est en train de s'écrire ici⁹⁶ ».

⁸⁹Idem.

⁹⁰*Ibid.*, p. 44.

⁹¹ Simone de Beauvoir, *La Force des choses*, *op.cit.*, p. 580.

⁹²João Almino, *Hôtel Brasília*, *op.cit.*, p. 168.

⁹³*Ibid.*, p. 107.

⁹⁴*Ibid.*, p. 48. La place porte ce nom en référence aux premiers camions arrivés sur le site, de la marque Mercedes.

⁹⁵*Ibid.*, p. 103. Cette référence à Brasília comme ville du vice peut être vu selon le point de vue de Rio de Janeiro, puisque le *O Globo* est un journal carioca.

⁹⁶*Ibid.*, p. 59.

La vie à Cidade Livre est rythmée par les heures de construction. Moacyr Ribeiro obtient vite un poste de chroniqueur sur la construction de la ville. Cela lui permet d'être au premier rang de la vie de la future capitale et de la ville-satellite, et d'être proche d'un certain cercle de personnes peu fréquentables. Il fréquente également la place de la prostitution, et tombe amoureux d'une prostituée de Bahia, Lucrecia. Il souhaite s'installer avec elle, mais elle repart pour Bahia.

Le narrateur, jeune garçon au moment de la construction, alterne entre l'école et les visites guidées qu'il fait auprès des nouveaux ouvriers. « Petit garçon, je n'avais pas peur de rester à la maison seul avec la porte et les fenêtres ouvertes, ni de me balader dans les environs, indiquant les hôtels, magasins, bars et restaurants aux nouveaux arrivants⁹⁷ ».

Si la construction est rapide, le jour de paye modifie la temporalité de Cidade Livre. « Contrastant avec la cadence des constructions, le temps se traînait lentement en ce jour de paie, quand la population se multipliait au moins par quatre, les avenues se remplissaient d'ouvriers venus des campements des entreprises du bâtiment et des villes voisines⁹⁸ ». Cidade Livre est en temps normal un espace de résidence temporaire. Elle revit lorsque les gens profitent de leur salaire dans « les magasins, les bars, les restaurants, les boîtes de nuit⁹⁹ ».

L'événement particulier aussi modifie la temporalité de la future ville et des villes alentour. Si les venues de dignitaires étrangers sont marquantes, mais pas spécialement pour les populations présentes, celles du président Kubitschek sont plus animées et sont l'occasion de fêtes. L'inauguration de Brasília est attendue de tous. En premier lieu, le président de Novacap, Israel Pinheiro, donne les clés de la ville à Kubitschek le 20 avril 1960 à 17h. La soirée se poursuit avec d'autres événements (un discours de Kubitschek et d'un barbier symbole de représentant du peuple, G. Fedulo Queiroz). Puis le 21, à 8h, le président du Brésil assiste à la montée du drapeau sur la place des Trois Pouvoirs. L'après-midi voit le défilé de « cinq mille soldats, plus de dix mille *candangos* [...] avec leurs outils de travail, des étudiants, des kilomètres et des kilomètres de tracteurs, de jeeps, de camions, de grues, d'engins d'aplanissement, d'excavation, d'enlèvement et de construction¹⁰⁰ ».

Cet événement est riche en symboles, il répond à des attentes particulières, notamment celle d'un futur glorieux. La date du 21 avril n'est pas anecdotique : il s'agit de la date de l'exécution en 1792 de Joaquim José da Silva Xavier, surnommé Tiradentes. Il est le premier

⁹⁷*Ibid.*, p. 43.

⁹⁸*Ibid.*, p. 170.

⁹⁹ Idem

¹⁰⁰*Ibid.*, p. 76.

indépendantiste du Brésil. Par ailleurs, la cloche qui « avait pleuré la mort de Tiradentes¹⁰¹ » a sonné le 21 avril à minuit. Ce symbole se retrouve dans le discours du président retranscrit par le narrateur : « En ce jour du 21 avril, consacré au sous-lieutenant Joaquim José da Silva Xavier, dit Tiradentes, au cent trente-huitième anniversaire de l'Indépendance et au soixante et onzième anniversaire de la République, je déclare, sous la protection de Dieu, inaugurée la ville de Brasília, capitale des États-Unis du Brésil¹⁰² ».

À travers la création de Brasília, les élites ont une attente particulière, que l'on retrouve dans le plan pilote, mais aussi dans les symboles mis en avant. « L'inauguration de Brasília est donc une immense représentation des croyances, des valeurs et des principes du nouveau Brésil. Le mythe Brasília se double du mythe du Brésil moderne¹⁰³ ». La nouvelle capitale doit être plus qu'un symbole, c'est la représentation d'un nouveau Brésil, un mythe, un destin qui s'est enfin accompli.

Pour les *candangos*, cette symbolique et ces attentes ne sont pas identiques. La ville attire pour des raisons qui sont somme toute normales. Une partie des ouvriers a émigré pour « améliorer la vie », même s'il n'y a pas forcément une idée des éléments négatifs de la vie antérieure¹⁰⁴. C'est ce qu'il se produit pour la famille du narrateur qui disposait d'une vie assez normale, mais les possibilités de la ville nouvelle poussent à quitter Ceres pour Brasília. « La population rurale aborde donc le moment de la migration avec un état d'esprit de totale et absolue confiance dans leurs d'accès à la société de consommation. La grande ville (comme Brasília) concentre toutes les activités et tous les services absents dans les zones rurales¹⁰⁵ ». Cet espoir pécuniaire est une des premières raisons de déplacement vers la capitale et la ville en construction.

On remarque également que Moacyr, par son activité de chroniqueur, cherche à transcrire l'événement comme le symbole d'un espoir pour l'avenir. C'est pourquoi il ressent face au paysage une forme d'impuissance que la ville va combler :

Si sur le Planalto Central il s'était senti impuissant devant les horizons infinis, ici [dans les forêts alentours] il se trouvait écrasé par leur absence. Au lieu de se perdre dans l'immensité du vide, sa vue atteignait seulement les lianes qui servaient de tremplins aux sapajous et aux singes *barrigudos*.¹⁰⁶

La modernité ici s'oppose à la nature.

¹⁰¹ *Ibid.*, p. 70.

¹⁰² *Ibid.*, p. 74.

¹⁰³ Laurent Vidal, *De Nova Lisboa à Brasília. L'invention d'une capitale*, *op.cit.*, p. 283.

¹⁰⁴ Du même auteur, *Les chemins de la ville. Migrations et intégration culturelle dans le District Fédéral de Brasília*, Mémoire de DEA sous la direction de Guy Martinière, Université de Grenoble, 1990, p. 29.

¹⁰⁵ *Ibid.*, p. 32.

¹⁰⁶ João Almino, *Hôtel Brasília*, *op.cit.*, p. 142.

Il y a également une attente politique, qui se retrouve dans les intentions politiques de tante Matilda, fortement influencée par le communisme. Elle a acquis ses convictions politiques au contact d'un des architectes. « Je crois que c'est à cette époque que tante Matilde a commencé à prendre goût à l'idée de révolution, influencée par Roberto et par les nouvelles sur les ligues paysannes du Nordeste¹⁰⁷ ». Elle en vient à critiquer

ces inaugurations, Je suis de plus en plus convaincue que ce projet de Brasília est inutile, que c'est un effroyable gaspillage d'argent, Et pourquoi es-tu venue ici ? demandait tante Francisca, Seulement à cause de l'argent, je ne le nie pas, mais c'est indéniablement un gaspillage de ressources dans un pays pauvre, et de plus on construit tout avec les matériaux les plus chers ; imaginez combien d'hôpitaux et d'écoles on aurait pu bâtir avec l'argent qui a été englouti par ce Palais de l'Aurore, la capitale aurait vraiment dû rester à Rio.¹⁰⁸

Cela rejoint les idées du mouvement « Rio capitale », qui voit dans le transfert « la perte des références culturelles du Brésil, de l'identité nationale¹⁰⁹ ».

Une des plus grosses attentes est religieuse. Il y a eu au cours de l'inauguration une messe ainsi qu'une allocution du Pape Jean XXIII :

Brasília représente donc une borne milliaire dans l'histoire déjà glorieuse de la Terre de la Sainte-Croix, ouvrant ainsi de nouveaux sillons d'amour, d'espérance et de progrès pour ses populations qui, unies dans la même foi et une même langue, pourront se lancer dans de plus grandes entreprises encore. Demandons à Dieu de continuer à répandre en abondance Ses grâces et à faire du Brésil une nation toujours plus forte, plus grande et plus libre, à la lumière de l'Évangile et des enseignements de l'Église, contre tout ce qui pourrait saper sa force, compromettre sa grandeur et réduire sa liberté.¹¹⁰

Le personnage de Valdivino, un des ouvriers et des proches du narrateur, ne veut que participer à la construction de la cathédrale de Brasília¹¹¹. « Il pensait qu'aider à bâtir des églises dans la ville nouvelle était la mission à laquelle il était destiné, il avait fait le beau rêve qu'il construisait Brasília et que la ville commençait par la construction d'une église, Je veux continuer à fonder des églises¹¹² ». Il est venu sur le Planalto avec comme but de construire la Ville Éclectique, qui a été construite à 70 km de Brasília. Il suit les préceptes du *Mestre Yokaanam*, le créateur de la Fraternité Éclectique Spirite Universelle.

¹⁰⁷ *Ibid.*, p. 56.

¹⁰⁸ *Ibid.*, p. 145.

¹⁰⁹ Laurent Vidal, *De Nova Lisboa à Brasília. L'invention d'une capitale*, *op.cit.*, p. 306.

¹¹⁰ João Almino, *Hôtel Brasília*, *op.cit.*, p. 71.

¹¹¹ *Ibid.*, p. 73.

¹¹² *Ibid.*, p. 92.



Figure 3: Plan du Planato central (conception : T. Plançon/Réalisation : P. Brunello)

Pour Valdivino, un des objectifs est également de retrouver la ville de Z. C'est « une ville perdue qui se trouve dans cette région, en direction de l'Araguaia, dans un lieu où il y a eu une grande civilisation. Il paraît que l'explorateur qui s'est lancé à la recherche de cette ville a fondé une communauté théosophique [...] Un jour, je retrouverai cette ville perdue¹¹³ ». Cette ville a également été cherchée par l'explorateur Percival Harrison Fawcett, colonel de l'armée britannique disparu au cours de ses recherches dans la jungle amazonienne.

Brasília est la ville de tous les espoirs, ou plutôt « était le refuge du désespoir¹¹⁴ ». Comme le dit Laurent Vidal, les étapes de la construction ont permis des mises en scène, la mise en place de « mythes fondateurs de l'identité nationale brésilienne : la première messe,

¹¹³*Ibid.*, p. 86.

¹¹⁴*Ibid.*, p. 207.

le tracé des axes de la ville, etc.¹¹⁵ ». Ces actes fondateurs se retrouvent dans les actions au quotidien des personnes qui ont construit la ville : leurs attentes ont été comblées dans l'immédiat des cérémonies, connaissant une certaine transcendance (politique et religieuse), mais les espoirs plus profonds n'ont pas eu de réponse à cause de l'exclusion spatiale du tracé.

Les constructions de la « ville-lumière »

Brasília, nous l'avons vu, est un exemple particulier de « ville-lumière » en chantier puisqu'elle se crée *ex nihilo*. Elle est sortie du néant sur le Planalto central et a entraîné avec elle des attentes et des espoirs qu'elle a pu combler en partie.

Certaines villes américaines, à l'inverse de Brasília, ont une histoire plus ancienne. L'attente n'y est pas la même qu'avec Brasília. Cependant, elle propose des possibilités de construction et de participation qui font que les hommes s'engagent pleinement à la construction de la ville d'accueil, la transformant par la suite en « ville-lumière » puisque par leur réussite ou leur travail ils proposent l'image d'une ville en réussite (ce dont la propagande peut se servir pour continuer à garder cette attraction).

On retrouve ces travailleurs sur des édifices et des bâtiments qui doivent permettre de moderniser la ville. Ils sont « le prolongement du marteau, de la mèche, de la flamme¹¹⁶ ». Ils sont là pour édifier le viaduc de Bloor Street (également connu sous le nom de Viaduct Prince Edward) à Toronto. Ce projet, qui a connu des difficultés de mise en route, est lancé dans les années 1910¹¹⁷. Le responsable du projet est Roland Caldwell Harris, Commissioner of Public Works for Toronto de 1912 à 1945, année de sa mort.

Harris est décrit dans le roman de Michael Ondaatje comme un constructeur de ville avec de grandes visions, bien qu'il soit plus proche d'un homme humble¹¹⁸. Cette image particulière d'un homme aux grands projets se retrouve lorsqu'il fait visiter le pont à un Anglais : « Avant que la vraie ville pût naître, il fallait la concevoir et, en ce sens, bruits et bavardages étaient déjà une sorte de plan¹¹⁹ ». Cette phrase reflète la perception de la construction par Harris, perception que l'on pourrait également rattacher à Brasília. Avant de sortir de terre, ces villes sont des constructions de l'esprit, d'une philosophie et doit atteindre

¹¹⁵ Laurent Vidal, *De Nova Lisboa à Brasília. L'invention d'une capitale*, *op.cit.*, p. 309.

¹¹⁶ Michael Ondaatje, *La peau d'un lion*, Paris, Éditions de l'Olivier/Le Seuil « Points », 2003, p. 37.

¹¹⁷ Ann Marie F. Murnaghan, « The City, the Country, and Toronto's Bloor Viaduct, 1897-1919 », *Urban History Review/Revue d'histoire urbaine*, vol. 42, n°1, 2013, p. 41-50.

¹¹⁸ *Ibid.*, p. 47.

¹¹⁹ Michael Ondaatje, *La peau d'un lion*, *op.cit.*, p. 41.

un objectif que les créateurs se sont donné. La ville est créée par les hommes, pour les hommes.

Cet imaginaire de la ville rejoint la volonté d'ascension de Toronto, à l'image de ville comme Chicago ou New York. La cité doit apparaître comme moderne, dans un système de pensée où la nature a une place prépondérante¹²⁰. Le pont est cet exemple de marche en avant. C'est pourquoi il est décidé dès 1912, sur la proposition de Harris, de créer un bureau de photographie de la ville, dont le responsable sera Arthur S. Goss, car « il savait que la ville moderne qu'il essayait de mettre en forme avait besoin de plus qu'une simple mémoire écrite. Il en fallait une visuelle¹²¹ ». Cette trace visuelle permet de figer et d'être plus explicite pour le visiteur qui, ainsi, dispose d'une vue beaucoup plus claire.

Pour Harris, cette création se rapproche de l'imaginaire : « Le pont s'allonge comme en rêve. Il reliera les quartiers est de la ville à ceux du centre. Il transportera véhicules, eau, électricité de l'autre côté de la vallée du Don. Il portera des trains qui n'ont pas été inventés¹²² ». L'emploi du futur permet d'appréhender les espoirs que porte le Commissioner dans ce pont qui, à partir d'un rêve, sont reproduits dans la réalité¹²³. Cela se voit également lors de la création du R. C. Harris Water Treatment Plant : « Harris a rêvé de murs de marbre, de toits cintrés de cuivre [...] Ce monument, Harris le sent, avant même qu'il ne soit, il en connaît chaque facette jusqu'au bout des ongles, d'une aile à l'autre¹²⁴ ».

Cette vision, basée sur le rêve et l'imaginaire, est-elle significative pour les ouvriers sur les chantiers ? Il est un événement qui peut le laisser paraître, et qui a eu lieu avant l'inauguration du pont : « À minuit, les travailleurs sont arrivés, ils ont écarté les autorités qui gardaient le pont pour les cérémonies du lendemain. Ils se sont avancés tenant leurs lanternes vacillantes – leurs cierges aux trépassés du pont –, flux de civilisation, filet de papillons d'été flottant au-dessus de la vallée¹²⁵ ». C'est pour eux la revendication du pont, le moment pour marquer leur présence dans la construction de cet édifice.

D'où le symbole fort lorsqu'un cycliste traverse le pont en franchissant les barrières de sécurité. Ce n'est pas la voiture des officiels. « Sur les photos, l'insaisissable de l'effort. Il en veut la virginité, il veut le luxe de cet espace [...] Par ce geste flou, solitaire, interdit, le

¹²⁰ Ann Marie F. Murnaghan, « The City, the Country, and Toronto's Bloor Viaduct, 1897-1919 », *Urban History Review/Revue d'histoire urbaine*, op.cit., p. 47.

¹²¹ Dennis Duffy, « Furnishing the Pictures : Arthur S. Goss, Michael Ondaatje and the Imag(in)ing of Toronto », *Journal of Canadian Studies/Revue d'études canadiennes*, vol. 36, n°2, 2001, p. 119.

¹²² Michael Ondaatje, *La peau d'un lion*, op.cit., p. 36.

¹²³ Ann Marie F. Murnaghan, « The City, the Country, and Toronto's Bloor Viaduct, 1897-1919 », *Urban History Review/Revue d'histoire urbaine*, op.cit., p. 47.

¹²⁴ Michael Ondaatje, *La peau d'un lion*, op.cit., p. 136.

¹²⁵ *Ibid.*, p. 37-38.

cycliste dans sa course revendiquait le pont. Un tonnerre d'applaudissements le salua à l'autre bout¹²⁶ ». Cette histoire se base sur une des photos de Goss, *Traffic, Bloor ST. Viaduct*. On y voit un cycliste flou qui traverse le pont.



Figure 4 : Arthur S. Goss, *Traffic, Bloor St. Viaduct*

Si Ondaatje réinvente l'histoire de cette photo, qui contraste avec la présentation du romancier (puisque l'on voit clairement des passants sur les trottoirs), il met en avant l'importance des ouvriers dans la construction du pont et leur participation à l'avènement de l'avenir souhaité par Harris. En « ré-imaginant » l'événement, il peut reconstruire la ville¹²⁷, selon le point de vue des ouvriers.

Car au-delà de cet « incident », les ouvriers ne participent pas, comme nous avons pu le voir avec la capitale brésilienne, à la construction des attentes de la ville. Ce sont avant tout des étrangers. Un des personnages, macédonien, a été bercé par les histoires d'un autre émigrant qui est revenu avec un bras coupé (dû à un accident dans les abattoirs) mais qui a pu rentrer riche avec les indemnités.

Ce qui est mis en avant, ce sont les conditions de travail : « Nuit et jour. Lumière d'arrière-saison. Lumière de neige. Ils travaillent sans répit. Chevaux, wagons, hommes, ils arrivent au travail sur le versant Danforth, de l'autre côté de la vallée¹²⁸ » ; « Huit heures de travail et pas un mot. Patrick est aussi silencieux que les Italiens et les Grecs face à leur

¹²⁶ Idem.

¹²⁷ Dennis Duffy, « Furnishing the Pictures : Arthur S. Gross, Michael Ondaatje and the Imag(in)ing of Toronto », *Journal of Canadian Studies/Revue d'études canadiennes*, op.cit., p. 120-121.

¹²⁸ Michael Ondaatje, *La peau d'un lion*, op.cit., p. 36.

brancos de contremaîtres. Huit heures par jour et l'air autour d'eux déverse sa lumière viciée¹²⁹ ». Ce travail est pour eux un moyen de subsister, même s'il se demande son utilité : « Ce projet du délégué Harris pour aller chercher de l'eau à trois mille deux cents mètres au milieu du lac n'est-il pas folle audace ?¹³⁰ ».

Encore une fois une photo d'Arthur Goss permet de remettre en avant les ouvriers qui ont travaillé sur les chantiers : « Dans le tunnel du lac Ontario, sur un remblai boueux, deux hommes se serrent la main. À côté d'eux, une pioche, une lampe. Leurs visages zèbrent la poussière, pivotent vers l'appareil de photo. Le temps que la pellicule absorbe cette image, tout est immobile. Les autres ouvriers sont silencieux¹³¹ ».

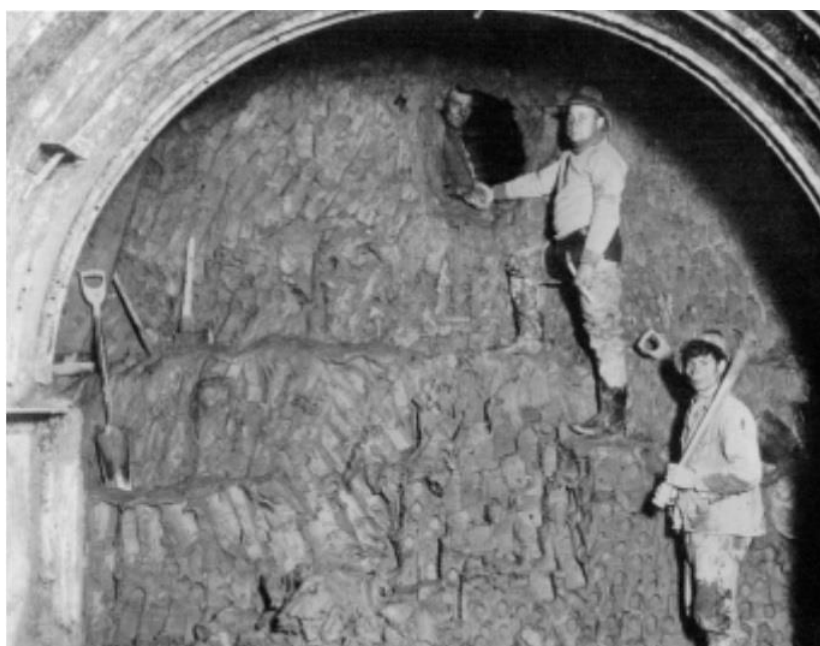


Figure 5 : Arthur S. Goss, Garrison Creek Sewer

Si la photo diffère de l'explication du narrateur, elle rappelle néanmoins la description. Surtout, elle contraste avec les intentions et les rêves du délégué Harris. « Ils sont dans la partie avant du cortex, le petit monde du rêve de Rowland Harris, qui lui se prélassait sur son lit, boulevard Neville Park. Rêve étrange que le sien. Le silence d'hommes sortant d'un trou, nimbés, encoconnés de vapeur. Des chevaux sous le lac Ontario. Ce pont, il le devient. Il absorbe l'eau à deux kilomètres de là, et la draine dans son corps. Il la recrache, pure¹³² ».

Par cette description, il oppose les deux univers, celui d'un bâtisseur dont les rêves et les espoirs sont grands, et celui des ouvriers qui travaillent à réaliser le rêve. D'où l'importance de l'anecdote du cycliste qui renverse la situation. Elle montre que même sans

¹²⁹*Ibid.*, p. 132.

¹³⁰ *Idem.*

¹³¹*Ibid.*, p. 131.

¹³²*Ibid.*, p. 138.

attente précise, comme cela était le cas pour Brasília, les hommes normaux ont permis de rendre possible les rêves d'un seul individu.

Ces rêves, pourtant, semblent s'en aller. Les réponses aux attentes ne sont pas à la hauteur de ce que les migrants imaginaient. Une fois installés dans la nouvelle ville, les conditions de vie produisent un effet inverse chez ces hommes qui sont chargés de construire ou d'alimenter la vie de la ville.

La situation des Mexicains aux États-Unis, et en particulier Chicago, est au cœur du roman de Victor M. Cortés, *El sabor del desdén*. Ce roman retrace la situation des migrants mexicains dans le Chicago des années 2010, marqué notamment par la crise économique. L'auteur est lui-même un migrant, mais il est venu aux États-Unis en 1972. Dès lors, il a été un membre actif dans la communauté mexicaine de Chicago, et lorsque la UNAM (*Universidad Nacional Autónoma de México*) a installé une antenne dans la ville, un lien s'est créé entre les fonctionnaires de l'établissement et l'auteur¹³³.

Si Cortés écrit, c'est parce qu'il aspire à une chose, c'est « laisser un témoignage pour le présent et les années à venir sur l'expérience vitale personnelle et sociale¹³⁴ ». L'auteur cherche en effet à traduire des situations particulières auxquelles il a été confronté. Sa jeunesse a par exemple servi de base pour son premier roman¹³⁵. Puis il s'est intéressé à la marche pro-latino de 2006¹³⁶, réponse à la loi H.R. 4437 intitulée « Du contrôle des frontières, de l'anti-terrorisme et de l'immigration illégale »¹³⁷.

Cette volonté de retranscrire la mémoire sociale des migrants latino-américains, en particulier mexicaine, est possible grâce au style romanesque que l'auteur emploie. Ainsi, il rend compte du « travail, des efforts, de la détermination et l'attitude d'entraide aux compatriotes » des Mexicains, qui ont de fait aidé à « l'obtention de leur dignité et respect aux États-Unis, particulièrement à Chicago¹³⁸ ». Ce décor est loin d'être anodin, puisque les Mexicains constituent le premier groupe immigré de la ville, qui est la troisième métropole du pays en termes de population mexicaine¹³⁹.

Ce groupe est conséquent dans la ville. Et il est loin d'être enclavé comme les autres quartiers d'immigrés comme l'on pourrait le laisser croire (« qui souffre de la discrimination

¹³³ Óscar Alatrisme Guzmán, « Prólogo », in Victor M. Cortés, *El sabor del desdén*, Chicago, Mizisa/Ediciones La Cuadrilla de la Langosta, 2012, p. 9. Toutes les traductions pour cet ouvrage sont personnelles.

¹³⁴ *Ibid.*, p. 10.

¹³⁵ Victor M. Cortés, *Avenida Hidalgo #82*, 2006.

¹³⁶ Du même auteur, *10 de Marzo. La Marcha. Chicago, 2008*, Chicago, Mizisa/Ediciones La Cuadrilla de la Langosta, 2008

¹³⁷ Claudio Lomnitz, « Les "latinos" dans la rue », *Plein droit*, n°71, 2006, p. 37-40.

¹³⁸ Óscar Alatrisme Guzmán, « Prólogo », in Victor M. Cortés, *El sabor del desdén, op.cit.*, p. 10.

¹³⁹ Andrew Diamond et Pap N'Diaye, *Histoire de Chicago*, Paris, Fayard, 2013, p. 427.

en vivant séparé dans des zones où résidaient les hispaniques éloignées de celles des afro-américains et des blancs¹⁴⁰ ») : en effet, le peuplement mexicain, bien que centré sur Pilsen-Little Village, est dispersé à travers la ville, et il n'est pas rare de trouver des *taquerias* dans des quartiers blancs ou noirs¹⁴¹.

Pour autant, le roman de Victor Cortés ne laisse pas d'espoir. Le titre est déjà une première manière de présenter la situation des Mexicains à Chicago : *El sabor del desdén* signifie « le goût, la saveur du mépris ». Ce mépris, c'est celui qui touche les migrants une fois arrivés à Chicago, du fait d'un « racisme structurel de la ville¹⁴² ». C'est aussi cette position de l'immigrant qui a comme un goût amer pour ceux qui vivent dans un endroit différent.

Cela se retrouve notamment lorsque German, l'un des personnages principaux, est sur le point de renvoyer un de ces employés. Ce dernier, lorsque le protagoniste lui parle, ne peut s'empêcher de pleurer. German, alors, essaye de lui expliquer les raisons de son licenciement, et ainsi lui éviter « de faux espoirs » : « lui expliquer que la récession économique que les gourous de l'économie nord-américaine avaient niée pendant plus d'un an, à la fin avait été officialisée [...] que les ventes avaient décliné de plus de 50% et que c'était la vraie raison pour laquelle il perdrait son travail¹⁴³ ». Une part du rêve, à cause de l'économie, s'envole puisque l'économie, qui promet normalement une réussite, est dans une situation critique. L'employé de German doit encore payer les intérêts sur sa maison. Son licenciement conduirait à « un incertain et martyrisant futur¹⁴⁴ ». Il n'y aurait alors pas d'espoir. Il ne reste plus qu'à faire une boule de papier et la jeter à la poubelle, comme le fait l'employer, symbole d'une situation incontrôlable.

La crise économique a eu, pour les populations ouvrières latinas, des conséquences assez difficiles. Le personnage féminin de Leonor est l'exemple de ces populations jetées à la rue.

Leonor Valencia se tient devant les meubles entreposés, sans ordre quelconque, sur le banc en face de l'appartement au sous-sol où elle vivait depuis au moins quatre ans. [...] Elle ferme le passage aux déménageurs, qui chargent avec difficulté la table de la cuisine par l'étroit passage du hall latéral de l'édifice de trois étages.

- Mais où avez-vous cru que vous enlèveriez mes meubles [...] Maintenant vous me ramenez toutes mes choses ou j'appelle la police !

¹⁴⁰ Óscar Alatrisme Guzmán, « Prólogo », in Victor M. Cortés, *El sabor del desdén*, *op.cit.*, p. 11.

¹⁴¹ Andrew Diamond et Pap N'Diaye, *Histoire de Chicago*, *op.cit.*, p. 428.

¹⁴² *Ibid.*, p. 440.

¹⁴³ Victor M. Cortés, *El sabor del desdén*, *op.cit.*, p. 25.

¹⁴⁴ *Ibid.*, p. 26.

- Nous faisons notre travail, mademoiselle [...] On nous apporté la camionnette de l'agence et celui qui a ouvert la porte nous a donné comme instructions de tout récupérer.¹⁴⁵

Cet extrait possède une double lecture. En effet, la femme, mère de deux enfants (ce qui provoque une réaction de colère face à l'un des deux journaliers) se retrouve expulsée de son logement, car elle ne dispose plus de travail. Elle fait face aux déménageurs, dans une tentative désespérée, accentuant ainsi l'effet comique entre des déménageurs au langage particulièrement châtié et une mère de famille aux expressions vulgaires. C'est aussi le moyen de montrer la fin d'un rêve, celui de posséder un logement, du moins un toit où dormir. Nous avons l'exemple de « l'intensité de la souffrance et du désespoir qui règnent dans les rues des quartiers ouvriers noirs et latinos, une situation qui touche les jeunes de ces quartiers plus directement encore¹⁴⁶ ». Les déménageurs, face au désespoir de cette mère, finissent par remettre les meubles en place, et l'un d'entre finira même par offrir un logement dans un autre appartement.

Plus tard, Leonor rencontre German et Facundo, un travailleur ambulant âgé, et ces derniers vont tout faire pour l'aider (la mettant ainsi en relation avec l'un des déménageurs). Elle raconte son histoire à German, lui expliquant que le père des enfants s'est enfui face à la responsabilité. Elle explique également que c'est lui qui a proposé d'aller à Chicago, participant même à « cette marche » qui a fait espérer de bonnes choses pour les sans-papiers. Et avec un certain dépit, elle porte un jugement assez dur sur les années passées : « Ainsi commença une illusion. Et j'ai continué à croire que cela durerait, mais ce n'était qu'un rêve plaisant qui a perduré pour trois ans¹⁴⁷ ».

Cependant, ce rêve n'est pas totalement négatif. En effet, il est un personnage qui semble insuffler une autre vision : c'est celui de Facundo Montuy. Âgé de 76 ans, vendeur ambulant de *paletas* (glace typique du Mexique). Il apporte, par l'intermédiaire de ces souvenirs et de ceux de sa femme, une autre vision, beaucoup moins pessimiste et qui pousse les autres à avancer, notamment en achetant une entreprise de fourrure en crise.

Le roman se termine sur une pensée lucide de German :

Leonor : sud, frontière du Chiapas ; Samuel : D.F., expulsé de la Portales ; Felipe : Durango, parcelle aride à l'abandon ; Jazmín Benavides, Guanajuato, exilée à Chicago avant la naissance ; Moi : Zacatecas, lointaine nostalgie de la révolution inachevée. Tous nous déambulons mélangés, comme l'huile et l'eau, au milieu de la turbulence de l'abondance extérieure, de la désespérance même, de l'indifférence désolée,

¹⁴⁵ *Ibid.*, p. 57-58

¹⁴⁶ Andrew J. Diamond, « Chicago, une ville au bord du gouffre », *La Vie des Idées*, 29 mai 2012, <http://www.laviedesidees.fr/Chicago-une-ville-au-bord-du-gouffre.html>, consulté le 6 novembre 2016.

¹⁴⁷ Victor M. Cortés, *El sabor del desdén*, *op.cit.*, p. 98.

du mépris pour notre teint cuivré ; du quartier abandonné, de l'aller et venu sous les regards silencieux mais accusateurs ; du sans-abri voué à l'âcre destin, de celui qui hier s'enlisa dans une fausse illusion.¹⁴⁸

Cette description est celle de la « nostalgie du migrant et de son illusion frustrée¹⁴⁹ ».

Cependant, la suite du monologue intérieur de German laisse entendre une volonté de s'en sortir dès lors que l'union se fait. Bien que venant de lieux différents, séparés du monde en réussite, il remarque que leur force réside dans un regroupement qui leur permettra d'aller de l'avant et ainsi inonder « les rues de la ville et le bruit secouera les murs et les transpercera, jusqu'à arriver au plus profond des oreilles timides¹⁵⁰ ».

Cette union doit être également bruyante, comme pour se faire remarquer. Il est important de montrer sa présence, pour rappeler que la ville ne s'est pas construite d'elle-même, mais qu'elle est le fruit d'une rencontre plurielle entre différentes cultures et que c'est ainsi qu'elle peut aller de l'avant. C'est l'objectif de Victor Cortés, mais également d'un ensemble d'auteurs mexicains résidant à Chicago, qui peut être appelé *Mester de Migrantía*¹⁵¹ (en rapport avec *Mester de Juglaría* et de *Clerecía*, genre littéraire de la péninsule ibérique qui était itinérante, semblable aux chansons de geste et de chevalerie dans le royaume de France).

Les attentes déçues de la ville

Cependant, la ville est un espace particulier, avec sa géographie propre et son attraction. « La ville exerce une séduction à la fois à l'intérieur et à l'extérieur d'elle-même, domine des espaces en dégradé, trouble l'individuel et le collectif. La ville exerce d'abord une séduction sur ce qui lui est extérieur et étranger. À des degrés divers, l'espace et les hommes qui l'entourent subissent l'attraction de ce qui devient de fait un centre¹⁵² ». De par son attractivité, la ville devient l'espace à atteindre, l'élément central. De fait, elle diffuse et inspire des attentes et des espoirs aux migrants.

Mais que se passe-t-il lorsque ces attentes et espoirs sont déçus ? « On peut être déçu parce que la ville désirée ne se montre pas à la hauteur de ses espérances : elle est beaucoup moins belle qu'elle le promettait, elle manque de grâce, ses habitants sont revêches, incommodants, la vie y est pénible. Le travail souhaité s'évanouit, l'ambition, l'ascension

¹⁴⁸ *Ibid.*, p. 206.

¹⁴⁹ Óscar Alariste Guzmán, « Prólogo », in Victor M. Cortés, *El sabor del desdén*, *op.cit.*, p. 11.

¹⁵⁰ Victor M. Cortés, *El sabor del desdén*, *op.cit.*, p. 206.

¹⁵¹ Benjamín Anaya González, « Nota del Editor. El *Mester de Migrantía* », in Victor M. Cortés, *El sabor del desdén*, *op.cit.*, p. 15-18.

¹⁵² Sylvia Sinapi, « Les séductions de la ville. Approche méthodologique », *Hypothèses*, n°7, 2004, p. 79.

sociale sont retardées, voire refusées. La ville est alors perçue comme trompeuse et ses parts d'ombre se font menaçantes. On ne voit plus que des quartiers insalubres, une ville bruyante, dangereuse, violente¹⁵³ ».

Pour les migrants, la ville n'est plus qu'une coquille vide. Les exaltations laissent place au cynisme et au rejet de cet espace. Un sentiment de rejet provient de cette situation ; pour certains, le moyen de fuir passe par une exclusion volontaire.

Ce désamour peut se produire assez tôt. Il apparaît notamment au moment de l'arrivée sur place. « Le premier aperçu que j'eus des longues étendues plates de Chicago me déprima et me consterna, rendit tous mes rêves dérisoires. [...] Qu'advierait-il de moi ici ? Survivrais-je ?¹⁵⁴ ». L'apparence de la ville ne laisse pas ou peu d'espoir sur les conditions futures, la déception est immédiate.

L'ambiance urbaine conduit aussi au rejet. « Yocandra rejeta Miami dès le premier jour, tout comme Miami la repoussa. Elle eut l'impression que la chaleur et l'extrémisme étaient deux fois plus importants à Miami qu'à La Havane¹⁵⁵ ». Cette « impression » éloigne et fait ressentir que la présence dans la ville ne sera que temporaire et que le protagoniste ne trouvera pas ce qu'elle souhaite chercher.

Au-delà du simple rejet, la ville est aussi un espace qui, en ne répondant pas aux attentes des migrants, jette les personnes qui ne sont pas « acculturées » dans un entre-deux mental, à la fois désespoir et résignation. « La ville elle-même ressemble à d'énormes brisants et il est difficile d'apprendre quoi que ce soit lorsqu'on est emporté, le souffle court, par une mer froide et agitée¹⁵⁶ ». Cette ambivalence des perceptions conduit à une nouvelle réflexion sur soi : « Je regagnai ma chambre et je me rassis de nouveau, décidé à faire honnêtement le bilan de ma vie. Eh bien, qu'avais-je retiré de mon existence de la ville ? Qu'avais-je retiré de mon existence dans le Sud ? Qu'avais-je retiré de mon existence en Amérique ?¹⁵⁷ ». Les réponses dénotent une forte conscience de soi :

"As-tu jamais espéré quelque chose, Bigger ?"

"Pour quoi faire ? J'aurais pas pu l'avoir. J'suis noir [...] J'voulais faire des choses. Mais y avait pas moyen. J'voulais faire ce que faisaient les gosses de blancs que je voyais à l'école. Y en avait qu'allaient à l'Université. D'autres qui entraient dans l'Armée. Mais moi j'pouvais pas."¹⁵⁸

Dès lors, plus rien n'a d'importance et la ville devient en quelque sorte un « tombeau¹⁵⁹ ».

¹⁵³ *Ibid.*, p. 82.

¹⁵⁴ Richard Wright, *Une faim d'égalité*, *op.cit.*, p. 15.

¹⁵⁵ Zoé Valdés, *Le paradis du néant*, Paris, Éditions J'ai Lu, 2013, p. 18.

¹⁵⁶ Mark Helprin, « Ellis Island », *Ellis Island*, *op.cit.*, p. 245.

¹⁵⁷ Richard Wright, *Une faim d'égalité*, *op.cit.*, p. 230.

¹⁵⁸ Du même auteur, *Un enfant du pays*, Paris, Gallimard « Folio », 1988, p. 439.

Il est important de souligner que la majorité des personnages en mesure de se rendre compte de la situation sont issus de milieux divers et variés, mais avec cependant un point commun : leur niveau d'instruction. Certains ne sont certes pas éduqués, mais font preuve d'une curiosité intellectuelle suffisante et arrivent à réfléchir sur leurs situations du moment. Il n'y a que Lemuel Pitkin, héros du roman de Nathanael West *Un bon million !*, qui continue à espérer malgré les nombreuses péripéties qui conduisent à la perte progressive de son apparence humaine (il perd un œil, un bras, ses dents, son pouce et une jambe), continue à croire qu'il peut encore faire fortune car « celui qui n'arrive pas à faire fortune à New York, il y arrive nulle part¹⁶⁰ ». C'est aussi pour l'auteur un moyen de critiquer le « mythe d'Horatio Alger », c'est-à-dire le parcours typique des romans d'Horatio Alger Jr., qui consiste à faire partir son protagoniste du bas pour le conduire vers les sommets. C'est l'exemple littéraire de l'*American Dream*.

Cela est également une marque que les romanciers, à travers les récits, veulent conduire le lecteur à ne plus repenser l'ensemble de ces migrants ou déplacés comme des masses anonymes, mais comme des individualités fonctionnant comme un groupe conscient et cohérent. De fait, ils les sortent de « l'anonymat auquel la *mainstream society* les condamnait en leur redonnant le sens et la tangibilité d'une forme. Car c'est sans doute l'un des plus grands paradoxes de la ville américaine contemporaine que d'être à la fois capable de créer des territoires de relégation et d'y désigner des parias tout en se servant de ces mêmes parias et de leur libre-arbitre pour exalter puis finalement retourner contre eux les principes de liberté, de démocratie et de droits de l'homme dont elle se réclamait¹⁶¹ ».

L'espace urbain américain constitue une zone à la fois riche en espoir, en attente. Les solutions y sont par ailleurs présentes, mais nécessitent une prise en main et une volonté d'action qui, face aux difficultés, peuvent rapidement se transformer en espoirs déçus.

Il est important de noter également que ces textes correspondent à des vécus des auteurs. Certes, la politique n'est jamais très loin, comme c'est le cas pour Richard Wright (ce dernier étant impliqué dans le Parti Communiste américain), mais cela répond aussi à un besoin de parler d'une expérience humaine, tout comme celle de la ville. Nous le voyons notamment chez Régine Robin, Frank McCourt, Zoé Valdés et Henry Roth, ce sont les personnalités qui sont mises en avant, et la ville est un décor où se déroule l'action.

¹⁵⁹ Guillermo Rosales, *Mon ange*, Actes Sud « Babel », 2002, p. 7.

¹⁶⁰ Nathanael West, *Un bon million ! ou Le démembrement de Lemuel Pitkin*, Paris, Éditions La Table Ronde « La Petite Vermillon », 2016, p. 34.

¹⁶¹ Patricia Osganian, « Cosmopolis de Don DeLillo : « ville corps » contre capitalisme », *Mouvements*, 2005/3 (n° 39-40), p. 74.

Les camps chez Steinbeck et Amado ouvrent sur des temps de transition, le répit avant la reprise du voyage dont on ne sait pas quand il se terminera. « Ils iraient de l'avant, ils atteindraient une terre inconnue. Fabiano était heureux et croyait en cette terre, parce qu'il ne savait ni à quoi elle ressemblait, ni où elle se trouvait. [...] Et ils marchaient vers le sud, enfoncés dans ce rêve¹⁶² ». Cette image de la terre promise, présente et obsédante, donne l'image de fantômes partant vers une destination dont ils ne reviendront pas.

D'en haut, la jeune fille les regarda partir, de nouveau accrochés l'un à l'autre, les yeux fixés sur la mer, avec le même regard d'anxiété et d'effroi de toujours.

Ils partaient pour l'inconnu, pour un baraquement de migrants, pour un esclavage de colons...

Ils partaient vers le destin qui les avaient appelés de si loin, des terres sèches et fauves de Quixadá ; qui les avait conduits là, entre la faim, les morts et d'infinies angoisses, et les emportait aujourd'hui, sur les eaux de la mer, vers des terres lointaines où la farine et les pluies d'hiver ne faisaient jamais défaut...¹⁶³

Ici, c'est la crainte qui prédomine, l'inquiétude d'une attente trop longtemps insatisfaite, mais que la romancière compense par la dernière phrase qui montre une situation meilleure à celle qu'ils avaient vécu, même si elle présente un inconnu où se trouve la soumission et l'esclavage. Mais dès lors, le récit ne mentionne plus une seule fois le nom des migrants, l'histoire se focalisant sur un autre personnage. Leur histoire, que soit également chez Steinbeck, reste en suspens, leur sort restant indéfiniment inconnu. Quand ce n'est pas la mort qui s'occupe des personnages. Même un voyage accompli peut s'achever sur un décès. « À Sao Paulo, Jérónimo n'était plus que l'ombre du paysan qui, à l'aube d'un certain jour, avait quitté les terres acquises par le nouveau propriétaire. La tuberculose rongait ses forces et ses chairs¹⁶⁴ ».

La particularité des *Raisins de la colère* et des *Chemins de la faim* tient aussi dans la fin des deux récits. Dans le premier cas, l'histoire se termine comme elle a commencé, sur un cataclysme climatique, en l'occurrence des inondations, dont le chapitre 29 fait état, et le chapitre 30 qui reprend la situation de la famille Joad. Chez Amado, c'est Juvencio dit Nenen, qui représente la fin du cycle puisqu'il retourne dans le *sertão* comme partisan du Parti communiste. Il « partit vers la *caatinga*, empruntant les mêmes chemins qu'avaient suivis un jour Jérónimo et sa famille. Les germes de douleur et de révolte avaient grandi dans cette terre rougie de sang, dans cette terre de famine. Le temps de la récolte était venu¹⁶⁵ ».

Ces récits, tous contemporains d'une époque particulière, démontrent que le chemin jusqu'à la « ville-lumière » est loin d'être aisé. Que ce soit les champs de Californie ou Sao

¹⁶² Graciliano Ramos, *Vies arides*, Paris, Chandeigne, 2014, p. 158.

¹⁶³ Rachel De Queiroz, *La terre de la grande soif*, *op.cit.*, p. 142.

¹⁶⁴ Jorge Amado, *Les chemins de la faim*, Paris, Gallimard « Folio », 1991, p. 425.

¹⁶⁵ *Ibid.*, p. 436-437.

Paulo, l'attente construite autour de la réussite future entraîne un déplacement compliqué, souvent mortel, qui progressivement fait perdre toute identité au profit d'une situation générale. L'individu laisse sa place à la masse en mouvement, qui s'évapore au fur et à mesure que le déplacement s'allonge. C'est l'oubli qui s'installe.

Quand Sérgio Buarque de Holanda, dans *Racines du Brésil*, dit que les Brésiliens sont « encore aujourd'hui des expatriés dans notre patrie¹⁶⁶ », il parle de cette population brésilienne et de ce qui la constitue, c'est-à-dire un mélange entre Amérique et Europe. Elle peut s'appliquer à tous ces migrants qui, au sein de leur pays, ont fui une situation dont la seule solution était d'aller vers un espace diffusant une lumière bienfaitrice mais qui au final s'avère loin des espérances transmises.

Il est important de noter que les « villes-lumières » sont des créations des hommes. C'est par la réussite ou les attentes portées qui sont comblées que la ville devient lumière pour les autres. Elle est à la fois active (par son rayonnement), mais également passive (par ce qu'en font les hommes et les femmes qui s'y déplacent). La « ville-lumière » est l'attente d'une vie meilleure matérielle. Il existe une certaine homogénéité dans l'expérience de l'attente profane, la ville devenant d'une certaine façon libre de toutes interprétations par les migrants¹⁶⁷.

Pour les migrants en déplacement, la « ville-lumière » possède trois temps distincts : la phase d'attraction, la phase de migration, la phase d'installation. La phase d'attraction correspond à l'image que la ville dégage auprès des personnes qui vivent à l'extérieur d'elle, c'est ce magnétisme qui inexorablement conduit les migrants à se déplacer vers elle. Ce phénomène touche l'individu, provoquant chez eux une volonté de se mouvoir vers elle, tout en l'amenant à envisager un regroupement face à un inconnu délicat à appréhender. L'espérance est grande puisque la ville propage un idéal de réussite et de bonheur. Les romanciers jouent sur le caractère sensuel, charnel de la ville, la personnifiant, lui donnant une apparence presque humaine. La ville respire, elle est vivante, presque humaine.

Le second temps est le moment où les migrants font route vers la « ville-lumière ». Ce déplacement se fait par choix, mais également par contrainte, climatique ou économique. La ville joue alors le rôle de phare. Dans l'esprit des migrants, comme le montrent les romanciers, elle est le point qui doit permettre de sortir d'une situation compliquée, elle devient le refuge à atteindre pour enfin entrevoir un avenir un peu plus radieux. L'idée est

¹⁶⁶ Sérgio Buarque de Holanda, *Racines du Brésil*, Paris, Gallimard « Arcades », 1998, p. 37.

¹⁶⁷ Mircea Eliade, *Le sacré et le profane*, Paris, Gallimard « Folio », 1987 [1965], p. 26.

toujours claire dans l'esprit des migrants, c'est là-bas que la vie est meilleure, même si le départ est toujours difficile à vivre. Par ailleurs, les migrants qui ne restent pas et qui critiquent la « ville-lumière » sont écartés, l'imaginaire construit étant plus fort, jusqu'à la confrontation à la réalité.

Le troisième temps est la phase d'installation. Les migrants font finalement face à la réalité de la ville, donc à une situation qui ne correspond pas forcément aux attentes et aux espoirs qu'ils ont portés. Il arrive donc que les espoirs soient déçus, et que les migrants doivent faire le choix de rentrer, ou alors de rester mais en devenant une voix silencieuse, que les romanciers rendent audibles, ne serait-ce que par leurs propres expériences de la ville, lorsqu'ils ont eux-mêmes cédés aux sirènes. Mais également en étant les témoins des conditions de vie de leurs contemporains. Ils entendent les voix silencieuses et par le biais du récit redonnent une compréhension que les sons de la ville ont parasitées.

Attente profane donc de la ville, où le matériel l'emporte sur le spirituel. Mais certains exemples tendent à montrer qu'il existe par ailleurs des attentes religieuses, et que la ville est un moyen pour parvenir à atteindre ce caractère sacré.

Chapitre 2 : Les territoires sacrés au cœur du déplacement : l'attente eschatologique

L'attente est un phénomène sensible. Elle touche l'individu d'une façon matérielle, dans la mesure où l'on recherche une amélioration concrète, immédiate ; elle est aussi une interprétation philosophique puisqu'elle entraîne dans son sillage le besoin d'une vie meilleure. « L'attente est la conscience même¹ », elle est donc perceptible à un niveau tangible, mais également dans la sphère de pensée.

L'attente est donc partie prenante de la dimension profane, uniquement concentrée sur la réalisation de besoins matériels. Elle provoque ainsi un déplacement, qui s'achève lorsque l'objet de l'attente est assouvi. Les écrivains, en pénétrant dans cette échelle du sensible, de l'intime, permettent de comprendre ce caractère profane et d'analyser comment l'espace devient source d'attente.

Si elle atteint la sphère de pensée, elle touche également aux conceptions religieuses des individus. « L'attente est l'un des phénomènes de la sociologie les plus proches à la fois du psychique et du physiologique, et c'est en même temps l'un des plus fréquents² ». Elle touche, elle influe sur les croyances de l'individu. Elle peut conduire des populations à croire au retour de dieux³.

L'attente est un facteur présent dès lors que l'on parle de religion. Il suffit de regarder l'existence du Purgatoire dans l'imaginaire chrétien. C'est un « troisième lieu⁴ », un lieu intermédiaire, à la fois dans le temps mais également « un entre-deux proprement spatial qui se glisse et s'élargit entre le Paradis et l'Enfer⁵ ». Le Purgatoire est la représentation théologique de l'attente, même s'il répond à d'autres problématiques, et qu'il est un produit de son époque, en l'occurrence un Moyen Âge en mutation, à la fois dans les concepts et les découvertes. Il est particulièrement un monde de l'imagination.

L'attente est indissociable de l'espérance, qui possède en elle sa propre théologie. C'est ce que démontre Henri Desroches dans *Sociologie de l'espérance*, notamment dans son premier chapitre⁶. L'espérance religieuse possède ses « pleins » et ses « creux », c'est-à-dire les pendants positifs mais également négatifs. Elle se retrouve dans divers phénomènes

¹ Nicolas Grimaldi, *Traité de la banalité*, op.cit., p. 95.

² Marcel Mauss, « « Rapports réels et pratiques de la psychologie et de la sociologie », communication présentée le 10 janvier 1924 à la Société de Psychologie, p. 23, http://classiques.uqac.ca/classiques/mauss_marcel/socio_et_anthropo/3_Rapports_reels/rapports_reels.pdf (consulté le 12 novembre 2016).

³ Cf. Nathan Wachtel, *La vision des vaincus*, Paris, Gallimard « Folio », 1992 [1971] ; l'explication de la mort de James Cook, in Marshall Sahlins, *Des îles dans l'histoire*, Paris, Gallimard Le Seuil « Hautes études », 1989.

⁴ Jacques Le Goff, *La naissance du Purgatoire*, op.cit.

⁵ *Ibid.*, p. 782.

⁶ Henri Desroches, « L'espérance religieuse : ses pleins et ses creux. Approche anthologique », *Sociologie de l'espérance*, Paris, Calmann-Lévy, 1973, p. 14-59.

religieux⁷, en différents espaces. Les différents messianismes et millénarismes se sont propagés en différents espaces, en différents milieux.

Cela se ressent d'autant plus dans les Amériques puisqu'elle est indissociable des découvertes et de la colonisation du continent américain, que ce soit par les catholiques ou les protestants, ces derniers étant plus présents en Amérique du Nord (États-Unis et Canada). L'Amérique latine est majoritairement chrétienne, particulièrement Catholique et Romaine. Mais d'autres groupes religieux sont aussi à l'œuvre et se retrouvent dans le monde américain, comme certaines sectes, chrétiennes ou non. Elles prennent « leurs racines dans l'épaisseur conflictuelle d'un tissu social spécifique⁸ », ce qui permet notamment à ces groupes de sortir d'une existence résiduelle et ainsi à apparaître de manière brutale. Les terres américaines sont un terreau propice au développement d'interprétations religieuses diverses.

La construction de Brasília a (r)éveillé une perception sacrée de la ville, qui contraste avec la position laïque visible dès lors que les pouvoirs politiques se sont peu à peu écartés de l'Église, permettant ainsi l'émergence de nouvelles religions et de nouvelles conceptions. « Le pluralisme change donc l'interprétation de l'espace urbain comme lieu religieux⁹ », amenant donc à concevoir la ville comme un espace d'attente religieuse. De la même manière que pour l'attente profane, les romanciers semblent également atteindre la perception du sacré et de son imaginaire.

L'attente religieuse dans les villes

Le facteur religieux a une place importante dans la construction urbaine. Il a « contribué à structurer son espace, son territoire, à exprimer sa monumentalité, à forger son identité ou à la réviser¹⁰ », dans la mesure où la ville a été structurée autour des édifices religieux qui symbolisent le centre. Ce n'est que progressivement que le pouvoir politique décale cette hégémonie spatiale, laïcisant par la même occasion l'espace urbain vers une « translation du sacré¹¹ », qui démystifie la ville¹².

Cette laïcisation de la ville ne retire cependant rien à l'imaginaire religieux de la ville. « La ville contemporaine et celle d'aujourd'hui cessent d'être envisagées comme le lazaret de

⁷*Ibid.*, p. 22.

⁸Alain Rouquié, *Amérique latine. Introduction à l'Extrême-Occident*, Paris, Le Seuil « Points », 1998, p. 229.

⁹Isabelle Jonveaux, « Lucine Endelstein, Sébastien Fath, Séverine Mathieu (éd.), *Dieu change en ville. Religion, espace, migration.* », *Archives de sciences sociales des religions*, n°160, 2012, p. 166.

¹⁰Stefano Simiz, « La parole religieuse en ville XVIe -XXe siècles », *Histoire urbaine*, n°34, 2012, p. 5.

¹¹ Jean-Bernard Racine, *La ville entre Dieu et les hommes*, Paris, Anthropos-Economica, 1993, p. 81.

¹² Pierre Sansot, *Poétique de la ville, op.cit.*, p. 84.

la foi¹³ », puisque la religion n'est plus perdue mais recomposée. La religion s'est adaptée aux espaces urbains puisqu'elle touche en premier les Hommes.

La construction de Brasília, comme nous l'avons vu précédemment, a engendré une forte attente d'un point de vue profane. Mais il y a également une forte attente religieuse, à la fois pour les élites qui y voient une symbolique forte, mais également pour les populations qui y transmettent leurs espoirs.

Brasília, une nouvelle ville religieuse ?

La capitale brésilienne est, selon Jean-Bernard Racine, une « ville cartésienne comme les villes hellénistiques étaient des villes platoniciennes¹⁴ ». Nous l'avons vu précédemment, Brasília a brassé un grand nombre d'espoirs, aussi bien politiques que symboliques. Mais elle a également suscité une forte attente religieuse, un espoir spirituel exaltant et qui conduit à une vie intérieure meilleure. D'autant que selon Lucio Costa, « la présente solution [pour le plan de Brasília] est née du geste primaire ce celui qui marque un endroit ou qui en prend possession : deux axes se croisant à angle droit, c'est-à-dire, le signe même de la Croix¹⁵ ». Le plan présenté par l'architecte reprend cette idée, bien que la construction future prenne une forme rappelant celle d'un oiseau. La ville est inspirée par la religion.

L'ouvrier Valdivino, dans le roman *Hôtel Brasília*, vient de Bahia. « Valdivino et son amie étaient venus de Bahia à Rio¹⁶ ». Une fois arrivés à Rio, les deux personnages entrent dans la Fraternité Éclectique Spirite Universelle. Ils obtiennent l'autorisation d'aller sur le Planalto central pour aider à la construction d'une ville à proximité de la future capitale. C'est pour eux un acte pieux.

La religiosité de Valdivino est singulière pour un non-initié : « Quelle religion pratiquez-vous ? a demandé papa, Ce n'est pas une religion, c'est un mélange de ce qu'il y a de mieux dans les religions » ; « Il était pieux, mais pas homme à fréquenter une seule église car Dieu se trouvait là où régnait la bonté et il y avait de la bonté dans toutes les églises, Toutes les croyances et toutes les églises sont vraies¹⁷ ». Cela fait écho à ce que Sergio Buarque da Holanda définit comme un abandon à tous les répertoires d'idées et à une

¹³Stefano Simiz, « La parole religieuse en ville XVIe -XXe siècles », *Histoire urbaine*, n°34, 2012, p. 6.

¹⁴Jean-Bernard Racine, *La ville entre Dieu et les hommes*, *op.cit.*, p. 163.

¹⁵ <http://www.brasilia2012.com.br/ens/index-fr.php?page=sobre>, consulté le 20 novembre 2016.

¹⁶JoãoAlmino, *Hôtel Brasília*, *op.cit.*, p. 84.

¹⁷*Ibid.*, p. 84 et 85.

assimilation facilitée¹⁸. L'exemple de Valdivino montre bien que ce mélange de religions est courant au Brésil.

Si, comme nous l'exposons plus haut, l'une des tantes du narrateur s'est peu à peu convertie au communisme, mettant en doute l'utilité de la construction de Brasília à cause de son coût, l'autre tante prénommée Francisca est celle qui est la plus religieuse, et voit dans la construction de la capitale un événement symbolique. Elle « avait été éduquée avec des principes moraux et religieux très stricts [...]. Elle imposa une seule condition : que je sois élevé dans la religion catholique¹⁹ ». Elle n'hésite pas à incriminer sa sœur engagée politiquement, en avançant l'importance de la construction de la capitale.

Il est normal que Valdivino et Francisca partagent les mêmes points de vue. Entre l'ouvrier et la tante du narrateur une forme d'amitié naît, provoquant la jalousie du narrateur²⁰, ainsi que celle de son père. Valdivino, dans sa position quasi mystique, conçoit la jeune femme comme au-delà de la réalité physique : « il bavardait en croisant et en décroisant les bras, rempli d'admiration pour tante Francisca. Il la regardait comme une sainte sur un autel, il lui posait des questions énigmatiques et lui demandait conseil²¹ ». Cette vision est réciproque, puisque Francisca demande des conseils à l'ouvrier.

Il y a une certaine importance à ce que la ville se dote d'espaces religieux. Cela se ressent notamment avec la construction de la première église de Cidade Livre : « Mais j'ai éprouvé une grande satisfaction en voyant l'église terminée, dit-il, Moi aussi, déclara tante Francisca²² ». Bien que de conception sommaire²³, la présence de cette église est une façon de contrebalancer la présence de la Praça da Mercedes.

Il y a, pour Valdivino, une importance fondamentale dans la construction d'édifices religieux. Pour lui, pas question de dévier de sa vocation première :

Maintenant le premier hôtel est aussi en construction, l'Hôtel Brasília ; après un bâtiment dans lequel confesser ses péchés, un autre où les commettre, Comporte-toi décemment, protesta tante Francisca, Je parle sérieusement, après l'église, tu peux construire un hôtel, suggéra papa, Non, après l'église, seulement une autre église, répondit Valdivino, Un ouvrier ne doit pas choisir son travail, le sermonna papa, C'est que Valdivino n'est pas n'importe quel ouvrier, c'est un idéaliste, le défendit tante Francisca²⁴.

¹⁸Sérgio Buarque de Holanda, *Racines du Brésil*, *op.cit.*, p. 241.

¹⁹ João Almino, *Hôtel Brasília*, *op.cit.*, p. 26.

²⁰*Ibid.*, p. 75.

²¹*Ibid.*, p. 93.

²²*Ibid.*, p. 94.

²³ « Cette église, d'une simplicité manifeste avec ses fenêtres latérales en forme de rectangles horizontaux ornés de frises blanches et une tour solitaire, rattachée à la nef par seulement une toiture reposant sur des piliers marrons comme la boue de la ville », *idem*.

²⁴*Ibid.*, p. 95.

Ce passage montre un point important dans le récit du narrateur : l'opposition entre Moacyr, qui représente une vision désenchantée de la religion et un certain pragmatisme, et le duo Valdivino-Francisca, qui sont les défenseurs d'une religiosité nécessaire pour le bien-être des gens. Elle se retrouve plus loin au cours d'une dispute entre le père et la tante : « Il n'est pas vrai que le Christ soit mort pour nous sauver, car s'il est ressuscité il n'est pas mort [...] Tu iras en enfer, répondait-elle, C'est la religion qui est un enfer, si tu étudiais l'histoire, tu verrais toutes les violences et tous les crimes que la religion a causés²⁵ ». C'est pour l'histoire que Moacyr assiste à la messe célébrée le 3 mai, car en plus d'être symbolique, elle se rapproche de la date à laquelle Cabral a fait célébrer la messe pour marquer la découverte du Brésil. Là où Francisca voit l'importance de l'acte religieux, le père du narrateur n'y voit qu'un symbole historique.

La présence de symboles religieux conforte la position de Valdivino et Francisca. Cette dernière « voulait voir la statue, apportée spécialement de São Paulo, de Notre-Dame Aparecida, patronne du Brésil, qui était depuis six mois, c'est-à-dire depuis le 14 novembre, également la patronne de Brasília²⁶ ». Cette statue n'est pas venue seule puisque l'archevêque de São Paulo, dom Carlos Carmelo de Vasconcellos Motta, a fait le déplacement, pour faire un sermon, dont la retranscription dans le roman s'attarde sur la puissance historique de l'événement²⁷. Ce passage est en soi un argument pour la construction de la ville, tout en enlevant sa portée religieuse.

La symbolique religieuse de Brasília se retrouve également dans la construction de la chapelle dom Bosco, à laquelle participe Valdivino. Pour lui, « ce n'était pas une chapelle comme les autres, car elle se trouverait au bord du lac quand celui-ci se remplirait, et son emplacement, de même que sa forme de pyramide pointue vers le ciel, attireraient des énergies puissantes²⁸ ». Cet édifice, inauguré le 4 mai 1957 et « première construction définitive de Brasília », fait partie de cette volonté religieuse d'un ouvrier bâtisseur qui attend beaucoup de la ville comme d'un espace fortement religieux.

²⁵ *Ibid.*, p. 99.

²⁶ *Idem.*

²⁷ *Ibid.*, p. 100.

²⁸ *Idem.*



Figure 6: Chapelle dom Bosco²⁹

Au-delà de ces attentes, il apparaît que Brasília est un espace religieux avec différents niveaux de lecture. Ne serait-ce qu'entre le personnage de Moacyr et de Francisca. Chacun représente une vision de la religion comme nous l'avons dit plus haut. L'homme symbolise cette déception de la religion ; il est un être vidé en quête de spiritualité, et qui se retrouve emporté par l'importance historique de l'événement. Ainsi il dispose d'un moyen de substitution. En ce qui concerne Francisca, elle représente cette religiosité qui ne s'éteint pas, malgré les difficultés et qui pousse à toujours s'enrichir. Ses escapades vers les édifices religieux et les reliques montrent son attachement à la foi, qu'elle inculque au narrateur, mais également au père, même si cela entraîne des disputes entre eux. La ville provoque en un sens la quête d'une supériorité intérieure. Ce n'est pas pour rien que tout au long du récit, il revient souvent des allusions à la possibilité pour le *doutor* d'épouser Francisca, malgré la rencontre de Moacyr avec une prostituée.

La ville est riche en symboles, et chacun y cherche ce qui lui permettra de grandir spirituellement. La particularité de Brasília est qu'étant créée *ex nihilo*, elle répond à toutes les attentes, mêmes celles qui n'appartiennent pas au catholicisme. Cela laisse notamment la place à diverses interprétations et à des attentes différentes, comme celles de la fin du monde.

Les attentes eschatologiques de Brasília

Si la capitale brésilienne est un espace fortement symbolique, à la fois dans son plan, mais également dans la construction et l'architecture ainsi que dans les ressentis des populations qui ont participé à sa sortie de terre, elle attire aussi parce qu'elle permet de bâtir de nouvelles conceptions religieuses, l'invention de l'avenir.

²⁹<http://www.brasilia2012.com.br/ens/images/cruz-dom-bosco.jpg>, consulté le 20 novembre 2016.

Valdivino, lors de son installation à Rio avant de venir à Brasília, entre dans la Fraternité Éclectique Spirite Universelle (*Fraternidade Eclética Espiritualista Universal*), fondée le 27 mars 1946 à Rio de Janeiro par Mestre Yokaanam. Né Yokaanam Oceano de Sá le 23 février 1911, il s'établit dans une des artères de la ville les plus au centre. Il y fonde une doctrine, la « Doctrine Éclectique », apprenant les « pratiques du spiritisme et de l'*umbanda*³⁰», c'est-à-dire un mélange entre la Bible et « des éléments empruntés à la fois aux religions hindoues, au spiritisme et à différents systèmes philosophiques³¹ ».

La vie de Yokaanam diffère selon les sources. Il aurait très tôt développé des capacités de médium (dès l'âge de 13 ans). Une autre information indique qu'il aurait été en lien avec un extraterrestre au-dessus du futur emplacement de Brasília et ne le croyant pas, l'avion se serait écrasé. Selon Desroches, « un accident d'aviation transforma le pilote brésilien Oceano de Sa en "Messie". Tombé avec son avion dans les environs de Rio de Janeiro, son compagnon tué à ses côtés, le rescapé interpréta son sauvetage miraculeux comme une nouvelle naissance³² ». Quelle que soit la véritable version, celui qui désormais se fait appeler Mestre Yokaanam crée une institution à Rio où ses talents de guérisseur forment autour de lui une forte communauté.

Avec la création de Brasília, une opportunité s'offre pour le Mestre de poursuivre son œuvre. Il donne donc l'autorisation à ses fidèles de se déplacer jusqu'au Planalto Central en tant que pionniers. Le but de l'opération est de « l'aider dans sa mission de salut et de renouveau moral et spirituel de l'humanité avant la fin des temps, Car la Ville Éclectique doit être la nouvelle Jérusalem et Yokaanam a prophétisé que tout se consumera quand l'astre passera³³ ». Cette fondation s'inscrit dans la mouvance millénariste qui voit dans la construction de la nouvelle Jérusalem le lieu de survie face à une fin du monde imminente.

En revanche la Ville n'est pas plus présente dans le roman. L'histoire se concentrant principalement sur l'histoire de Cidade Livre, la communauté du Mestre Yokaanam n'est pas plus évoquée, exceptée dans ce passage : « Dans la communauté les tâches seraient fraternellement partagées entre tous³⁴ ». La courte présentation de la ville met en avant d'une certaine manière la dualité entre une ville exclusivement religieuse et la future capitale au symbolisme individuel. Car dans la Ville Éclectique, « la vie des fidèles sera austère, heureuse et délivrée de toute souffrance car, selon Yokaanam, si l'on suit l'enseignement des livres

³⁰João Almino, *Hôtel Brasília*, op.cit., p. 84.

³¹ Henri Desroches, *Dieux d'hommes. Dictionnaire des messianismes et des millénarismes du 1^{er} siècle à nos jours*, Paris, Berg International Éditeurs, 2010, p. 465.

³² Idem.

³³João Almino, *Hôtel Brasília*, op.cit., p. 84.

³⁴ Idem.

saints "la vie d'ici-bas se transforme en paradis". En fait, Yokaanam avait fait l'acquisition d'une propriété rurale à 200 km de Brasília, pour y établir une colonie agricole³⁵ ».

La cité perdue de Z est aussi au cœur des préoccupations de Valdivino. Cette cité est située « entre l'Araguaia et le Xingu, la capitale de la civilisation amazonienne, une des plus anciennes du monde, remontant à plus de sept mille ans, une ville avec des places, des canaux, des routes et des ponts et même un observatoire astronomique³⁶ ». Si elle est mentionnée, c'est que Valdivino et Lucrécia, la prostituée que Moacyr fréquente, sont tous les deux attirés à Brasília car elle semble être un haut lieu ésotérique : « Brasília est spéciale, tu sais que sur la route des extraterrestres la station Brasília est le septième arrêt ? [...] Je suis venue ici parce que j'ai été appelée, Brasília sera la capitale du troisième millénaire et de la civilisation du Verseau³⁷ ». Cette version rejoint l'histoire selon laquelle le Mestre Yokaanam a été approché par les extraterrestres.

Près de la ville de Z se trouverait également une communauté dirigée par un colonel britannique que nous avons déjà mentionné, Percival Harrison Fawcett. Personnage illustre au cours de sa vie d'explorateur (il sera le modèle pour le personnage de lord John Roxton, dans *Le monde perdu* d'Arthur Conan Doyle), « dernier des grands explorateurs victoriens³⁸ », Fawcett est convaincu de l'existence d'une cité abritant des richesses archéologiques. Sur la base d'un récit daté de 1753 d'un *bandeirante*, le colonel britannique se lance à la recherche des ruines de ce qui pourrait être l'El Dorado. Il l'appelle Z, pour ne pas éveiller les soupçons³⁹. Malheureusement, l'expédition disparaît dans la forêt amazonienne et malgré plusieurs tentatives, personne ne sait ce qu'il est advenu de Fawcett père et fils.

Selon Lucrécia, cependant, Fawcett aurait survécu. Elle est « rentrée en communication avec le colonel Fawcett, [...] Le colonel a fini par se dématérialiser à l'âge de quatre-vingt-dix ans, répondit Lucrécia avec tristesse, ce serait bien de pouvoir attirer à Brasília les survivants de la communauté du colonel⁴⁰ ». Cette présence et la venue de cette communauté ésotérique renforce l'idée que Brasília, au-delà de sa fondation, est un haut centre spirituel, un point important dans le fonctionnement des énergies cosmiques. Cela conforte aussi l'idée que rappelant les Ancêtres fondateurs, les Européens trouvent une grande

³⁵Henri Desroches, *Dieux d'hommes. Dictionnaire des messianismes et des millénarismes du 1^{er} siècle à nos jours*, op.cit., p. 466.

³⁶João Almino, *Hôtel Brasília*, op.cit., p. 125.

³⁷ Idem.

³⁸ David Graan, *La cité perdue de Z. Une expédition légendaire au cœur de l'Amazonie*, Paris, Robert Laffont, 2010, p. 15.

³⁹*Ibid.*, p. 191.

⁴⁰João Almino, *Hôtel Brasília*, op.cit., p. 125.

place dans les processus spirites au Brésil⁴¹. Fawcett est ainsi un sage qui a survécu à son expédition, a fondé une communauté et s'est « dématérialisé » pour rentrer en communication avec Lucrecia. Par ailleurs, cette histoire a été l'objet d'un reportage de la part d'un auteur brésilien, Antônio Callado en 1953, *Le squelette de la lagune verte (Esqueleto na Lagoa Verde)* et qui retrace l'histoire de l'expédition⁴². De cette manière, le romancier accentue le caractère réel de son récit, en incorporant des faits concrets.

Cette idée selon laquelle Fawcett a survécu est par ailleurs tenace. « Plusieurs brésiliens nous avaient dit que, ces dernières décennies, des sectes religieuses s'étaient créées dans lesquelles on adorait Fawcett comme un dieu⁴³ ». Il aurait même, pour d'autres, découvert l'entrée d'un monde parallèle⁴⁴. Cela confirme cette importance et l'entrée dans le panthéon brésilien d'un élément extérieur européen.

Les histoires autour de la ville de Z amènent à penser que Brasília pourrait être d'une certaine façon une nouvelle version de cette ville mythique. La venue d'Aldous Huxley, auteur dont l'ouvrage *Les Portes de la Perception* de 1954, mentionnée en même temps que la ville de Z semble montrer une proximité entre la future capitale brésilienne et l'ancienne capitale mythologique, où une civilisation inconnue se situerait en plein cœur de la région amazonienne. C'est donc une construction dans une continuité historique fantasmée.

Valdivino, dans sa recherche spirituelle, se tourne également vers une communauté fondée par une certaine Tia Neiva. Neiva Chaves Zelaya (1925-1985) est une voyante qui a fondé en 1960 l'Union Spirite Flèche Blanche (*União Espiritualista Seta Branca*). Tia Neiva est connue pour avoir organisé la création de la communauté de Vale do Amanhecer, localisée dans la ville-satellite de Planaltina, à 50 kilomètres de Brasília.

La particularité de Tia Neiva est, qu'avant sa carrière de médium, qu'elle a été chauffeur pour la Novacap : « Je sais qui est tata Neiva – l'interrompt papa –, je me souviens de la baraque en bambou, recouverte d'une bâche, où elle a habité quand elle est arrivée dans la Cidade Livre en 1957 pour travailler comme chauffeur de camion engagée par la Novacap⁴⁵ ». Elle aurait également été la secrétaire de Bernardo Sayão, ce qui explique que ce dernier ait demandé au père du narrateur de veiller sur elle d'un point de vue psychiatrique.

L'amie de Valdivino, sur les conseils de la voyante, est partie s'installer dans la forêt pour créer le *Jardin du Salut*. Celui-ci se trouve sur une colline proche de Brasília, le Morro

⁴¹ Marion Aubrée, « Des Européens dans l'imaginaire social des spirites brésiliens », in Katia de Queiros Mattoso (dir.), *Mémoires et identités au Brésil*, Paris, Centre d'Études sur le Brésil et L'Harmattan, 1996, pp. 101-114.

⁴² João Almino, *Hôtel Brasília, op.cit.*, p. 159.

⁴³ David Graan, *La cité perdue de Z. Une expédition légendaire au cœur de l'Amazonie, op.cit.*, p. 305.

⁴⁴ Idem.

⁴⁵ João Almino, *Hôtel Brasília, op.cit.*, p. 204.

da Batalha. C'est là qu'Íris Quelemém⁴⁶ prêche et sermonne. Elle fait état de la fin du monde prochain à la suite d'une pluie de météorites. Elle explique par ailleurs que les personnes résidant sur le Planalto central ne risquent rien, puisqu'à cet endroit se trouve l'ancien emplacement de la ville de Z. Si Moacyr est choqué, ce n'est pas par cette révélation, mais plutôt parce que la prophétesse n'est autre que Lucrecia, la prostituée qu'il a fréquentée et qui est partie sans laisser d'adresse.

Ici encore s'oppose la vision matérialiste du père du narrateur qui « croyait à la liberté de décider de son propre destin, et Brasília était le lieu de la liberté, où il était possible d'inventer, d'expérimenter, de créer à partir du néant, du vide, de l'inutile, du futile⁴⁷ ». Mais il est contredit par Íris qui continue son sermon en mettant en garde contre l'argent. Elle poursuit aussi sur la non-liberté de nos actions, qui sont décidées par Dieu.

Cette présence millénariste est toutefois rabaissée par l'incident de janvier 1960 où Moacyr est appelé en urgence par Valdivino. En effet, la prophétesse est retrouvée en état de choc. Le père du narrateur tombe alors sur son ancien associé et proxénète, Paulão. « Je suis venu mettre de l'ordre ici, personne ici n'a les pieds sur terre, alors je m'occupe des constructions, des achats, des ventes, de l'argent... elle dépend de moi pour tout⁴⁸ ». Le narrateur conclut également que le *Jardin du Salut* est une source de revenus pour Lucrecia/Íris et Paulão.

L'histoire avec Íris causera plus tard la mort de Valdivino, même si cette dernière n'est pas indiquée dans les journaux de l'époque. Lorsque Moacyr tentera d'avoir des renseignements sur cette affaire, la prophétesse dira que « Valdivino n'était pas mort et était parti à la recherche de la ville de Z ». Ce qui lui fait conclure qu'« il n'y a pas eu de crime, à Brasília il n'y aura pas de crimes⁴⁹ ». Par le meurtre de Valdivino la présence d'un renouveau religieux disparaît, Brasília quitte la sphère sacrée pour devenir un espace profane, d'un Eden probable à une vie sur terre.

La recherche du paradis terrestre

Cette communauté brésilienne sur le Planalto central répond à un besoin de symbolique, dont plusieurs personnages ont besoin pour comprendre l'intérêt de la

⁴⁶ Le personnage d'Íris Quelemém est également présent dans *Idéias para Onde Passar o Fim do Mundo*, qui fait partie du « Quinteto de Brasília » d'Almino et publié en 1987.

⁴⁷ *Ibid.*, p. 208.

⁴⁸ *Ibid.*, p. 210.

⁴⁹ *Ibid.*, p. 214.

construction de la capitale. Le mystique s'oppose au rationalisme et d'une certaine manière scinde la famille du narrateur d'*Hôtel Brasília* en deux groupes.

Le fonctionnement du Jardin du Salut repose sur la conviction que des forces extraterrestres envoient des messages sur Terre et que quelques personnes perçoivent ces informations. On retrouve cette dimension cosmologique dans certaines organisations comme par exemple dans certaines sectes, ainsi qu'au sein de l'Église de Scientologie.

Cette dernière a été fondée en 1954 par Lafayette Ronald Hubbard. Jusqu'à cette date, il était un auteur de science-fiction. On en retrouve des traces dans certaines explications autour des perturbations personnelles, provoquées par la présence autour de nous des âmes des races extraterrestres.

Le roman *Des amis imaginaires (Imaginary Friends)* rappelle à la fois le mouvement scientologue, ainsi que le Jardin du Salut que l'on retrouve chez João Almino. Publié en 1967, ce roman raconte l'étude de terrain de deux chercheurs en sociologie de l'État de New York, le jeune Roger Zimmern et le professeur Thomas McCann. L'histoire se focalise sur la rencontre entre les deux univers, celui du chercheur et celui de l'objet d'étude.

Les deux hommes se rendent à Sophis, une ville de l'État de New York. Pour les deux protagonistes, il s'agit de faire une étude sociologique, se basant sur l'idée « qu'un groupe bien établi ne serait pas vraiment affaibli par une récusation de ce type, tant que ses membres étaient ensemble pour y faire face⁵⁰ ». La récusation dont parle le narrateur est celle des contradicteurs de la pensée des adeptes de la secte. Les personnes qu'ils doivent rencontrer sont « des inadaptés sociaux ; des rêveurs. Des gens insatisfaits de leur vie dans une zone rurale en déclin⁵¹ ». Cette description, peu flatteuse et empreinte de supériorité, laisse envisager que les personnages finiront par se laisser influencer ou du moins avoir leurs convictions remises en cause.

Avant de partir pour Sophis, le professeur McCann donne quelques conseils à son assistant : « Pour obtenir des données non biaisées sur un sujet sensible, pour obtenir des données tout court, en fait il fallait user d'un écran [...] "S'ils savent que dès le départ nous n'avons pas la moindre foi en leur système, me dit-il textuellement, ils se sentiront tellement menacés que nous n'en tirerons fichtrement rien."⁵² ». Nous retrouvons ici la distinction entre *emic* et *etic*, c'est-à-dire la position du chercheur face à son sujet et la perception que ce dernier a du phénomène. McCann, de son point de vue *etic*, cherche à démontrer l'importance

⁵⁰ Alison Lurie, *Des amis imaginaires*, Paris, Rivages, 1991, p. 13.

⁵¹ *Ibid.*, p. 15.

⁵² *Ibid.*, p. 18.

du conflit dans la constitution du groupe qu'il s'apprête à étudier. Pour les Chercheurs de la Vérité, ces questions ne sont pas réfléchies.

La première rencontre entre le narrateur et les Chercheurs de la Vérité se fait au domicile de la femme qui reçoit les messages d'une autre planète, Verena Roberts. Il fait face en premier lieu à la tante de cette dernière. Il arrive dans une rue typique, avec des maisons identiques, construites à la suite. Après quelques minutes, elle lui explique les interprétations des Chercheurs :

Les Chercheurs n'étaient pas affiliés à l'Association Spiritualiste Nationale, m'expliqua-t-elle, encore que certains d'entre eux aient été membres de l'Église Spiritualiste d'Atwell. [...] Nous devons apprendre à nous mettre dans un état de disponibilité mentale, et débarrasser notre esprit de toutes les images pesantes des choses de ce monde, afin que notre conscience supérieure puisse s'élever comme une onde électromagnétique, se mettre à l'écoute des vibrations et entendre les secrets de l'univers. La Connaissance c'est le Pouvoir, et une fois qu'on aura établi le contact, on ne peut pas savoir de quoi on sera capable ici-bas sur cette terre, de choses qu'on n'aurait jamais cru possibles.⁵³

Les Chercheurs de la Vérité sont proches de l'Église Spiritualiste⁵⁴, en ce sens où ils croient en l'épanouissement de l'âme. Pour autant, ils diffèrent sur certains points, comme l'importance de la communication avec les âmes des défunts, ce que réfutent les Chercheurs, dans la mesure où cela perturbe le développement des âmes⁵⁵. Ces positions font penser au narrateur que les Chercheurs ne diffèrent pas des autres associations qui existent aux États-Unis et que par conséquent il n'y a pour lui aucun intérêt à travailler sur cette thématique.

Tout comme Brasília, Sophis se trouve au centre d'importants phénomènes surnaturels. Cette proximité avec ce monde en dehors du monde accentue la possibilité d'interventions extérieures au monde des hommes : un célèbre voyant serait né dans la région, Joseph Smith y aurait rencontré l'ange Moroni et lui aurait donné les tablettes en or pour l'écriture du *Livre de Mormon*. Enfin, Sophis se situerait non loin de Cardiff dans l'État de New York où en 1869, un géant de pierre fut retrouvé⁵⁶.

L'interaction des deux chercheurs au sein du groupe religieux finit par avoir des conséquences inattendues puisque Verena Roberts quitte le groupe et McMann devient Ro de Varna, c'est-à-dire la matérialisation de l'être qui s'adressait à Verena (« Tout est faussé depuis le début à mon avis. Notre présence ici a changé trop de choses pour les Chercheurs.

⁵³ *Ibid.*, p. 23.

⁵⁴ Elle est issue du mouvement spiritualiste anglo-saxon apparu dans les années 1840.

⁵⁵ Le point 5 de la « Déclaration de Principes » de 1899 indique notamment l'affirmation « que la communication avec ceux que l'on appelle les morts est un fait établi et prouvé par les phénomènes du Spiritualisme ».

⁵⁶ Alison Lurie, *Des amis imaginaires*, *op.cit.*, p. 33.

Sans nous, ils n'auraient sans doute jamais eu l'idée d'une chose comme la Venue [...] La Venue, c'est nous qui en avons besoin, pour vérifier votre théorie⁵⁷ »).

Dès lors les attentes des disciples changent, puisqu'en présence de l'être venu d'ailleurs, un transfert s'effectue pour les adeptes, dont la tante de Verena qui se retrouve à coucher avec Ro/McMann, car « toutes les femmes n'ont pas l'occasion de faire l'amour avec leur dieu⁵⁸ » (alors qu'elle est mariée et contre l'adultère). Il n'y a plus besoin d'intermédiaire, seul compte la réincarnation de l'expéditeur des messages vers la Terre. On retrouve ce même basculement dans l'interprétation que Valdivino a sur sa présence sur le Planalto central : au départ dans la recherche symbolique, il se dirige vers une adoration de la prêtresse une fois qu'est créé le Jardin du Salut.

Cette similitude entre les deux mouvements décrits dans les deux récits ne s'arrête pas là, puisque Zimmern et le père du narrateur dans *Hôtel Brasília* ne sortent pas indemnes de leur confrontation avec l'univers spiritualiste. « Notre présence ne pouvait manquer d'avoir un effet, même si nous n'ouvrons pas la bouche⁵⁹ ». Les questions que les expériences soulèvent sont marquantes, au point là aussi de basculer l'attente matérialiste (la construction d'une ville d'un côté, une étude sociologique de l'autre) vers un doute intellectuel et spirituel. « Et ensuite, qui sait ? [...] D'ici un an, il se peut qu'il y ait un millier, ou même plusieurs milliers de Chercheurs de la Vérité⁶⁰ ».

Il semble que dans le cas de Brasília, comme dans celui de Sophis, ce sont les événements qui influencent les actions et les pensées des hommes.

Maintenant tout le monde est sur le point de croire à la communication avec d'autres mondes, « plus avancés » que le nôtre. Nous ne cessons pas de lancer des fusées, et nous ravalons notre déception quand nous découvrons successivement que toutes les planètes sont composées de gaz toxique chaud ou de poussière froide... Une civilisation scientifiquement et moralement supérieure à la nôtre, pleine d'intérêt et de bienveillance pour nous, avec un « maître et guide » personne pour chaque terrien – que demander de plus ?⁶¹

Dans un cas comme dans l'autre, les faits conduisent les interprétations de chacun : il en résulte l'attente d'une vie meilleure, l'espoir d'une sortie d'une épiphanie qui conduirait à « un mode de vie où, sur le plan individuel, la religion n'est pas compartimentée, mais au contraire, inspire l'ensemble du quotidien⁶² », à l'amélioration morale et spirituelle. On

⁵⁷ *Ibid.*, p. 225.

⁵⁸ *Ibid.*, p. 273.

⁵⁹ *Ibid.*, p. 277.

⁶⁰ *Ibid.*, p. 278.

⁶¹ *Idem.*

⁶² Deirdre Meintel, « La stabilité dans le flou : parcours religieux et identités de spiritualistes », *Anthropologie et Sociétés*, vol. 27, n° 1, 2003, p. 59.

retrouve cette idée dans les situations de fin imminente du monde, comme ce fut le cas avec le 21 décembre 2012.

Que ce soit chez João Almino ou Alison Lurie, la ville dispose d'un caractère sacré, d'autant plus fort chez le romancier brésilien qu'elle est aussi un territoire d'attente profane. Non-homogène, cet espace est le lieu de différentes expériences religieuses, mais également en confrontation avec le non-religieux⁶³. Les romans nous apprennent l'existence de différentes échelles d'interprétations de la part des habitants de ces espaces, qui cohabitent et finissent par s'imbriquer lorsque certains événements (comme le meurtre de Valdivino) retirent toute sacralité. Il y a une certaine passivité de la part de ces groupes de croyants, qui sont dans l'immobilité.

L'attente au cœur des conflits religieux.

Nous le constatons, les formes religieuses étudiées agissent de manière passive, dans la mesure où elles subissent les événements et attendent que s'accomplissent leurs prophéties. Mais cette passivité ne signifie pas forcément une inaction de la part de ces groupes. En effet, il existe diverses formes de réactions, le plus souvent agressives face à ce qui paraît être une injustice. Nous pouvons parler de passivité-agressive⁶⁴ car, malgré une position en retrait des communautés religieuses face à l'événement et en attente, elles n'en demeurent pas moins réactives face aux agressions extérieures. Ici, il ne s'agit pas de « *moyens* mis en œuvre par une minorité ou par une autre : violents ou non-violents », comme le définit Henri Desroches⁶⁵, mais plutôt de *fins*, puisque les sociétés ou groupes étudiés réagissent à une agression extérieure.

La passivité inhérente aux attentes qu'imposent l'orientation religieuse est contrebalancée par une réaction souvent armée. Cette réponse à une action extérieure est souvent en adéquation avec les orientations que proposent les courants religieux et millénaristes, comme une façon de démontrer la véracité de leurs propos. La prise d'armes est donc une action normale pour ces communautés, comme un acte de défense face au monde extérieure, par essence mauvais et corrompu. Les romanciers se font ainsi les témoins de ces confrontations entre sacré menacé et profane menaçant.

⁶³ Mircea Eliade, *Le sacré et le profane*, *op.cit.*, p. 25.

⁶⁴ La notion de personnalité passive-agressive désigne, en psychologie une personne qui donnera l'impression d'être d'accord mais agira de manière inverse, notamment dans la prise de traitement.

⁶⁵ Henri Desroches, *Sociologie de l'espérance*, *op.cit.*, p. 128-130.

Les Cristeros, une attente passive-agressive

La Révolution mexicaine (1910-1920) commence en réaction à la tentative de réélection de Porfirio Diaz à la tête de l'état mexicain. Francisco Madero, en exil aux États-Unis, publie le *Plan de San Luis Potosí* (5 octobre 1910), où il déclare nulles les élections et où il se déclare président provisoire. S'ensuit des arrestations de la part du pouvoir, entraînant une réaction armée qui aboutit en mai 1911 à la destitution et à la fuite de Porfirio Diaz en Europe.

Cet événement est le début d'une décennie marquée par les luttes entre les nombreuses factions qui se battent pour le pouvoir. La mort de Madero en 1913 ouvre sur une dictature du général Victoriano Huerta, lui-même combattu par Emiliano Zapata et Sancho Villa. La fin de ce court régime ouvre sur une période instable, où les révolutionnaires luttent entre eux, malgré des tentatives de paix et de réconciliations (notamment la Convention d'Aguascalientes), ainsi qu'à une invasion américaine au cours de l'année 1917.

Si l'élection d'Álvaro Obregón en septembre 1920 met fin à une dizaine d'années de révoltes⁶⁶, les politiques anticléricales initiées par Venustiano Carranza ainsi que la Constitution de 1917 à travers les articles 3, 24 et 130 ont posé les bases d'une instabilité sur le plan religieux. « L'article 130 refusait toute personnalité juridique à l'Église et donnait au gouvernement le pouvoir d'intervenir selon la loi en matière de culte et de discipline externe⁶⁷ ». Cette ingérence, bien que modérée par la suite par Obregón et Calles, a été difficilement acceptée par les catholiques mexicains.

La rupture a lieu en 1926, lorsque le président Calles renforce par une loi – qui par la suite portera son nom – l'article 130 de la Constitution sur le plan pénal : la religion relève dès lors du droit commun⁶⁸. En réponse, l'épiscopat annonce la fin du culte public, entraînant ainsi une réaction chez le peuple. À partir de 1927, le Centre-Ouest mexicain se soulève. S'ensuit une série d'affrontements qui touchent la partie centrale du pays. Certaines régions tombent aux mains des populations scandant le nom du *Cristo Rey* (« Christ-Roi »), d'où l'appellation de *cristeros*. L'État du Jalisco a notamment été touché par les affrontements entre les troupes régulières et les partisans de la *Cristiada*.

⁶⁶ Alexandre Fernandez, *Le Mexique des insoumis. La grande révolution de 1910*, Paris, Éditions Vendémiaire, 2015, p. 180-181.

⁶⁷ Jean Meyer, *La Rébellion des Cristeros. L'Église, l'État et le peuple dans la Révolution mexicaine*, Paris, Éditions CLD, 2014, p. 28.

⁶⁸ *Ibid.*, p. 65.

Cette guerre civile a été l'objet de plusieurs interprétations littéraires, notamment par Graham Greene dans son journal

Juan Rulfo naît à Sayula le 16 mai 1917. Il est jeune lorsqu'il assiste aux affrontements entre les deux armées. « L'horreur de la guerre civile, Rulfo l'a vécue de l'intérieur⁶⁹ », puisqu'il vit au moment de la *Cristiada* dans le Jalisco et assiste aux actions et exactions de chaque camp. « Les images que Juan en a reçues, ce sont les représailles de l'armée fédérale, les exécutions sommaires, les prisonniers pendus aux arbres à l'entrée des villages, mais aussi les vengeances cachées, les règlements de compte⁷⁰ ». On retrouve donc cet environnement dans son recueil de nouvelles *El Llano en llamas*, paru en 1953.

Les histoires se situent principalement dans les régions du Michoacán et du Jalisco, décrivant les paysages désertiques et les hommes qui les habitent. Deux nouvelles s'intéressent en particulier aux événements de la Révolution et de la *Cristiada* : « Le Llano en flammes » (*El Llano en llamas*) et « La nuit où on l'a laissé seul » (*La noche que lo dejaron solo*). Une troisième porte en filigranes les événements de 1926-1929, « Anacleto Morones ».

Le personnage que nous suivons se nomme Feliciano Ruelas. Il marche avec ses compagnons mais finit par les perdre de vue dans les collines. Dès le début de la nouvelle Feliciano fait preuve d'impatience : « Pourquoi marchez-vous si lentement. A demandé Feliciano Ruelas à ceux qui le précédaient. On va finir par s'endormir. Vous n'êtes pas pressés d'arriver peut-être ?⁷¹ ». Si le personnage semble impatient d'arriver, c'est qu'il veut rejoindre « les Cristeros du Quatorzième⁷² ». Ce Quatorzième, *El Catorce*, est Victoriano Ramírez. Son surnom vient de son régiment, les « *Dragones del Catorce* ». Engagé très tôt dans la lutte des *cristeros*, il est trahi à la fin du conflit par ses compagnons d'armes et fusillé.

Ramírez représente ici la lutte armée, que Feliciano Ruelas cherche à rejoindre, montrant son envie d'en découdre. Ruelas symbolise cette jeunesse prête à prendre les armes pour une cause qui lui semble juste. Cette jeunesse est confirmée plus loin dans le texte : « On dit qu'ils étaient trois, alors il nous en faut trois. On dit que celui qui manque, c'est un gosse ; gosse ou pas, c'est lui qui a tendu cette embuscade au lieutenant Parra, et qui a descendu ses hommes⁷³ ». Son engagement auprès des *cristeros* se ressent au moment où il se lance dans la

⁶⁹ Jean-Marie Gustave Le Clézio, « Préface », in Juan Rulfo, *Le Llano en flammes*, Paris, Gallimard « Folio », 2003, p. 13.

⁷⁰ Idem.

⁷¹ Juan Rulfo, « La nuit où on l'a laissé seul », in *Le Llano en flammes*, *op.cit.*, p. 153.

⁷² *Ibid.*, p. 158.

⁷³ Idem.

descente de la colline : « "Cristo !" a-t-il dit. Et il allait crier : "Viva Cristo Rey !" mais il s'est retenu⁷⁴ ».

L'accompagnent deux oncles dans sa marche vers *El Catorce*⁷⁵. Ils sont « plus vieux et plus malins⁷⁶ », même s'ils ont été interceptés par des soldats qui se trouvaient en bas et pendus. Le dialogue suivant la découverte des corps par le jeune homme est significatif des exactions de l'armée :

L'officier m'a dit que s'il n'apparaît pas d'ici demain, on tombera sur le premier qui passe et que comme ça on aura exécuté les ordres.

- Et pourquoi n'irait-on pas plutôt le chercher ? Au moins, on ne s'embêterait pas comme ça.

- Pas la peine. Il va venir ici. Ils ont tous pris la direction du massif de la Comanja pour rejoindre les Cristeros du Quatorzième. Il ne doit plus en rester lourd. Ce serait bien de les laisser passer, pour qu'ils aillent donner un peu de fil à retordre aux nôtres, du côté de Los Altos.

- Oui, alors. Tu ne vois pas qu'après ça ils nous envoient là-bas nous aussi.⁷⁷

On remarque chez les soldats une forme d'attente similaire à celle du jeune *cristero*. Les deux camps veulent combattre et mettre un terme à l'injustice envers la religion d'un côté, l'insurrection contre la république et le gouvernement de l'autre.

La nouvelle « Anacleto Morenes » n'est pas une histoire à proprement parlé sur la *Cristiada*, mais Lucas Lucatero – le narrateur – revient sur cet épisode :

- Tu te confesses d'abord, et tout sera réglé. Depuis quand ne t'es-tu pas confessé ?

- Hou ! Ça fait au moins quinze ans. Depuis que les Cristeros ont voulu me fusiller. Ils m'ont enfoncé un fusil dans le dos, m'ont fait m'agenouiller devant le curé et j'ai raconté là des trucs que je n'avais pas faits. Comme ça, j'ai même confessé les péchés à venir.⁷⁸

Le ton ironique du narrateur, en accord avec les critiques de la religion de la nouvelle, donne une vision négative de la rébellion⁷⁹, de la même manière qu'ont été traités les soldats réguliers dans la nouvelle « La nuit où on l'a laissé seul ».

Le seul roman de Juan Rulfo, *Pedro Páramo*, mentionne également le conflit, même si cela n'est pas un élément central du roman. Mais les quelques mentions permettent d'appréhender les raisons qui ont pu pousser les catholiques à prendre les armes :

Le Boa revenait toujours.

« Maintenant, on est avec Venustiano Carranzo.

- C'est bien.

- Maintenant on est avec Álvaro Obregón.

⁷⁴ *Ibid.*, p. 157.

⁷⁵ *Idem.*

⁷⁶ *Ibid.*, p. 158

⁷⁷ *Idem.*

⁷⁸ Juan Rulfo, « Anacleto Morenes », in *Le Llano en flammes*, *op.cit.*, p. 222.

⁷⁹ Bong-Seo Yoon, « Revolución mexicana y guerra cristera en la obra de Juan Rulfo », *Revista iberoamericana*, 13, 2002, p. 217.

- C'est bien.
- Là-bas, on a fait la paix. On est désœuvré.
- Attends, ne désarme pas tes hommes. Ça ne va pas durer longtemps.
- Le père Rentería a pris les armes. On se met avec lui ou contre lui ?
- Ça ne se discute pas. Mets-toi du côté du gouvernement.
- Mais on est des irréguliers. On nous considère comme des rebelles.
- Alors, va te reposer.
- Avec la poigne que j'ai ?
- Fais ce que tu veux, dans ce cas.
- Je vais soutenir le petit père. J'aime leur cri de ralliement. De plus, on va y gagner notre salut.
- Fais ce qui te chante. »⁸⁰

Ce dialogue entre Pedro et le Boa se déroule sur plusieurs années, bien que la discussion semble être instantanée. Mais ce qui importe, c'est que les troupes du Boa participent à la fois à la Révolution puis à la *Cristiada*. Il semble indiquer que l'opposition entre les catholiques et le gouvernement est comme la suite logique de la Révolution⁸¹. S'ajoute à cette instabilité politique le facteur foi, puisque cela permettra le salut des troupes du Boa (en plus d'aimer le cri de ralliement)⁸². Le père Rentería, confesseur du village où se déroule l'action du roman, s'est vu refuser au cours du récit le pardon de la part d'un évêque car il portait en lui trop de péchés. Son entrée en guerre du côté des *cristeros* est un moyen pour lui de racheter son âme.

D'autant que le personnage du père Rentería ressemble aux prêtres mexicains du début du 20^{ème} siècle. La région décrite dans le roman est un espace à la frontière entre fantastique et religion. Comme l'explique l'ambassadeur français Ernest Lagarde en 1926, « le catholicisme mexicain est encombré de pratiques superstitieuses et tend nettement à l'idolâtrie⁸³ ». C'est ce qu'explique le curé du village voisin au père Rentería : « Je veux bien croire qu'ils ont encore tous la foi, mais ce n'est pas à toi qu'ils la doivent ; s'ils croient, c'est par superstition et par crainte⁸⁴ ». Le choix d'entrer dans le conflit est donc un acte saint, plus qu'un acte de résistance, contrairement à d'autres curés⁸⁵.

⁸⁰ Juan Rulfo, *Pedro Páramo*, Paris, Gallimard « Folio », 2009, p. 174.

⁸¹ Cf. l'ouvrage de Jean Meyer, *La révolution mexicaine 1910-1940* (Tallandier, 2010), où il étend la chronologie de la Révolution au-delà des dates établies, faisant ainsi de la *Cristiada* une prolongation du conflit.

⁸² Bong-Seo Yoon, « Revolución mexicana y guerra cristera en la obra de Juan Rulfo », *Revista iberoamericana*, 13, 2002, p. 217.

⁸³ Ernest Lagarde, « M. Ernest Lagarde, chargé d'affaires de la République française au Mexique à son Excellence, M. Aristide Briand, ministre des Affaires étrangères », 18 septembre 1926, cité in Jean Meyer, *La Rébellion des Cristeros*, *op.cit.*, p. 60.

⁸⁴ Juan Rulfo, *Pedro Páramo*, *op.cit.*, p. 106.

⁸⁵ *Ibid.*, p. 178.



Figure 7: Situation de la Cristiada en juin 1929 (conception : T. Plançon/Réalisation : P. Brunello)

La *Cristiada* est un conflit de résistance à la politique anticléricale que le gouvernement mexicain a mis en place. L'attente des prêtres et des hommes d'église est plus de l'ordre d'un retour à l'ordre normal, plus qu'à une défense millénariste. Par ailleurs, une fois les accords trouvés entre le gouvernement mexicain et le Vatican en juin 1929, les *cristeros* rendirent progressivement les armes.

Canudos, une guerre de religion entre république et sébastianisme

La Première République brésilienne succède à l'Empire en 1889. C'est l'âge d'or de l'exploitation du café, café brésilien qui représente les trois quarts du marché mondial en 1906⁸⁶. C'est un temps important de l'immigration et notamment européenne. L'Europe des grandes villes influencent également l'architecture et le façonnement des grandes villes du Brésil, en particulier Rio de Janeiro et São Paulo.

La nouvelle république est influencée par le positivisme d'Auguste Comte, au point de retrouver une devise comtienne sur le drapeau, *Ordem e progresso* (« Ordre et progrès »). Mais l'élite brésilienne, en charge du pouvoir, apparaît comme éloignée des préoccupations locales

⁸⁶ Bartolomé Bennassar et Richard Marin, *Histoire du Brésil*, op.cit., p. 383

du Brésil intérieur. Le système se veut oligarchique, accentué par « la politique des gouverneurs » mise en place : le Président de la République obtient le soutien des présidents des États en échange d'un appui dans la politique locale. De plus sont installés des moyens de succession évitant ainsi la vacance du pouvoir mais pérennisant l'accès aux hautes fonctions de certaines élites.

C'est dans cette période qu'apparaissent plusieurs mouvements religieux, en particulier le *Nordeste*, qui connaît une « effervescence messianique⁸⁷ ». Pour certaines populations, un nouveau messie doit apparaître. Ce phénomène va bien au-delà de la simple croyance puisque plusieurs croyants se retrouvent pour former une communauté⁸⁸. Comme l'explique Maria Isaura Pereira de Queiroz, les messianismes brésiliens de la fin du 19^{ème} siècle sont perçus comme des réactions à la modernité et au progrès, qu'il soit économique, social ou politique⁸⁹. Le prophète va de village en village, agit de manière religieuse en reconstruisant les cimetières ou en installant des croix. Il possède également quelques pouvoirs de guérison, ce qui accentue son aura.

Le messianisme, qui consiste en l'attente du retour d'un saint ou d'un personnage illustre, peut s'accompagner de la refondation totale du monde, en passant alors par sa destruction. Ainsi doit renaître un monde perdu. C'est en quelque sorte une réédition « *en avant* d'un régime plus ou moins identique expérimenté *en arrière*⁹⁰ ». Le retour du Messie annonce un monde nouveau mais que l'humanité a déjà expérimenté auparavant, une époque sans trouble et sans problème.

Ce messianisme-millénarisme « fomenté un dieu renouvelé ou même un dieu nouveau contestataire de l'ordre social et religieux établi ou dominant, attestataire d'une nouvelle manière d'envisager ou même d'implanter le règne d'un nouveau dieu sur un homme nouveau⁹¹ ». Pour réussir cette implantation, il passe par un état de révolte et agit avec violence contre l'ordre établi, en l'occurrence la nouvelle république brésilienne. Dans les deux cas, que ce soit dans le messianisme ou le millénarisme, on remarque l'implantation très forte de l'attente. En fait, « le phénomène messianique *dure dans le temps*. Il dure avec le temps. Car le messianisme, s'il est fait d'une humanité en attente, est aussi, et

⁸⁷ Henri Desroches, *Sociologie de l'espérance*, *op.cit.*, p. 99.

⁸⁸ Maria Isaura Pereira de Queiroz, « Classifications des Messianismes brésiliens », *Archives de sociologie des religions*, volume 5, numéro 1, 1958, p. 111.

⁸⁹ Du même auteur, « Mouvements messianiques et développement économique au Brésil », *Archives de sociologie des religions*, volume 16, numéro 1, 1963, p. 112.

⁹⁰ Henri Desroches, *Dieux d'hommes. Dictionnaire des messianismes et des millénarismes du 1^{er} siècle à nos jours*, *op.cit.*, p. 32.

⁹¹ Du même auteur, *Sociologie de l'espérance*, *op.cit.*, p. 63.

complémentairement, le fait d'une humanité attendue⁹² ». L'homme attend le retour du Messie, le retour à un passé glorieux où l'homme communiait directement avec Dieu. C'est un homme en attente de l'avènement d'une humanité meilleure.

Au cours du 19^{ème} siècle, plusieurs mouvements messianiques apparaissent au Brésil, comme celui de 1838 dans le Pernambuco⁹³. La naissance de la République a transformé les messianismes en millénarismes, puisque les prophètes annoncent désormais la fin de ce régime impur et le retour du Royaume de Dieu sur terre. C'est notamment le cas avec la révolte millénariste de Canudos.

« Un cri. Un cri qui ne surgit pas du Sud du Brésil, du littoral ou des terres qui lui sont proches, mais de cette région que l'on connaît à peine, que l'on craint et que l'on ignore : le Nordeste. Ce cri, c'est la révolte de Canudos⁹⁴ ». Les regards que les contemporains portent sur cet événement sont ceux des vainqueurs, des « modernes » contre les « anciens temps ». La République progressiste a maté une rébellion monarchiste.

Un journaliste, Euclides da Cunha, publie en 1902 *Os Sertões*, qui relate cet affrontement. Au-delà d'un simple compte-rendu du conflit, da Cunha offre une vision semblable à celle de Zola sur la France de la Troisième République. Il décrit les faits sans parti pris : « l'ardent républicain, convaincu de rencontrer une conspiration monarchiste, une Vendée *sertaneja*, est vite écœuré par l'imbécillité et la férocité gratuite des forces de la République⁹⁵ ». De cette façon, il est à contre-courant des positions de l'époque. Il critique à la fois l'hystérie du petit groupe de Canudos, mais se permet de critiquer l'attitude tout autant bestiale des forces républicaines⁹⁶.

Cependant, si l'ouvrage de Da Cunha est une excellente photographie de la situation dans le *Nordeste*, dans un souci de description du paysage, il ne s'intéresse que très peu aux raisons religieuses du conflit⁹⁷. Le texte ne permet pas d'appréhender la vie quotidienne des habitants de Canudos, cette vie quotidienne au sein de la communauté religieuse et les attentes que chacun ressent.

⁹² Henri Desroches, *Dieux d'hommes. Dictionnaire des messianismes et des millénarismes du 1^{er} siècle à nos jours*, *op.cit.*, p. 19.

⁹³ Maria Isaura Pereira de Queiroz, « Mouvements messianiques et développement économique au Brésil », *Archives de sociologie des religions*, volume 16, numéro 1, 1963, p. 120.

⁹⁴ Jorge Coli et Antoine Seel, « Quelques sentiers dans les *Sertões* », in Euclides da Cunha, *Hautes terres. La guerre de Canudos*, Paris, Métailié « Bibliothèque brésilienne », 2012, p. 13.

⁹⁵ *Ibid.*, p. 19.

⁹⁶ Bartolomé Bennassar et Richard Marin, *Histoire du Brésil*, *op.cit.*, p. 426.

⁹⁷ Maria Isaura Pereira de Queiroz, « Mouvements messianiques et développement économique au Brésil », *Archives de sociologie des religions*, volume 16, numéro 1, 1963, p. 118.

« Il était naturel que ces couches profondes de notre stratification ethnique se soulevassent dans un extraordinaire anticlinal – Antônio Conselheiro⁹⁸ ». Le personnage du Conseiller est central dans l'affaire de Canudos. Par ses actions et ses prêches, il attire à lui toutes sortes d'individus qui finissent par s'attacher à lui et à le suivre jusque dans les derniers instants de la cité millénariste.

L'histoire familiale d'Antônio Vicente Mendes Maciel (qui n'est pas encore le *Conselheiro*), telle que nous la décrit Da Cunha, est particulièrement mouvementée. Pour des accusations de vol, le chef de famille et un grand-père d'Antônio sont assassinés. Un oncle, Miguel Carlos, devient un *sertanejo*, un habitant du *sertão* dont la vie rocambolesque « resta longtemps célèbre, et lui-même et ses parents jouirent de l'estime et du respect de leurs contemporains⁹⁹ ».

La vie d'Antônio semble tracée dans les pas de son père, propriétaire d'un magasin. Employé modèle, sans histoire, c'est à partir de 1858 que les choses se transforment. Il devient de moins en moins sédentaire. Son mariage malheureux le conduit à s'exiler dans le *sertão* et à errer pendant une dizaine d'années, pendant lesquelles aucune mention n'est faite du personnage.

L'analyse d'Antônio *Conselheiro* qu'en fait le journaliste Da Cunha est fortement marquée par la psychologie. Il emploie les termes de « hallucinations », « évolution de son esprit¹⁰⁰ », « névrose¹⁰¹ ». Il termine même son ouvrage par « C'est que n'existe pas encore un Maudsley pour les folies et les crimes de nationalités...¹⁰² ». Il fait référence à Henry Maudsley, psychologue anglais (1835-1918). Cette utilisation de la psychologie dans la compréhension du personnage du *Conselheiro* fait de da Cunha un naturaliste¹⁰³, mais ne permet pas de comprendre au-delà des apparences.

Lorsqu'il réapparaît après ses 10 ans d'errance dans le *sertão*, Antônio est changé. « L'homme était grand et si maigre qu'il semblait toujours de profil. Sa peau était foncée, les os saillants et son regard brûlait d'un feu perpétuel. Il portait aux pieds des sandales de berger et la bure violette qui couvrait son corps rappelait l'habit de ces missionnaires qui, de temps en temps, visitaient les villages du *sertão*¹⁰⁴ ». Ses apparitions se font toujours à l'improviste, « seul au début », toujours avec comme objectif de se rendre dans les églises pour prier – si

⁹⁸ Euclides da Cunha, *Hautes terres. La guerre de Canudos*, op.cit., p. 171.

⁹⁹ *Ibid.*, p. 179-180.

¹⁰⁰ *Ibid.*, p. 186.

¹⁰¹ *Ibid.*, p. 197.

¹⁰² *Ibid.*, p. 594.

¹⁰³ Vanderlei Sebastião de Souza, « O naturalismo de Euclides da Cunha : ciência, evolucionismo e raça em *Os Sertões* », *Revista de História e Estudos Culturais*, vol. 7, n°2, 2010.

¹⁰⁴ Mario Vargas Llosa, *La guerre de la fin du monde*, Paris, Gallimard « Folio », 1987, p. 15.

ces dernières le permettent – et attend le soir pour prodiguer ses conseils aux hommes et aux femmes venus l’écouter.

Ses paroles sont toujours les mêmes :

Il parlait de choses simples et importantes [...] Des choses que l’on comprenait parce qu’obscurément connues depuis des temps immémoriaux et apprises dès la plus tendre enfance. Des choses actuelles, tangibles, quotidiennes, inévitables, comme la fin du monde et le Jugement dernier, qui pouvaient peut-être bien arriver avant que le village eût le temps de relever les ruines de la chapelle. [...] Des choses pratiques, quotidiennes, familières, telles que la mort, qui conduit à la félicité si on l’aborde avec une âme propre, comme une fête. [...] Il leur parlait du ciel et aussi de l’enfer, la demeure du Chien, pavée de braises et de crotales, et leur disait comment le démon pouvait se manifester étrangement sous un visage inoffensif.¹⁰⁵

Les interventions du *Conselheiro* portent exclusivement sur le salut de l’âme et de l’importance de la religion. Le terrain est, comme l’explique da Cunha, propice : « Toutes les croyances ingénues, du fétichisme barbare aux aberrations catholiques, toutes les tendances impulsives des races supérieures, librement exercées dans l’indiscipline de la vie *sertaneja*, se condensèrent dans son mysticisme extravagant et féroce¹⁰⁶ ».

Cela se retrouve dans cette crainte de la fin de siècle, de la fin du monde après le 1^{er} janvier 1900, rappelant les craintes à l’approche de l’An Mil, même si ces craintes ne sont pas nécessairement dues à cet événement¹⁰⁷. « Est-ce que le siècle arriverait à son terme ? Le monde atteindrait-il l’an 1900 ?¹⁰⁸ », semblent se poser comme questions les *sertanejos*. Le Conseiller répond à leurs appels et à leurs craintes :

En 1900 les lumières s’éteindraient et il pleuvrait des étoiles. [...] 1896 verrait un millier de troupeaux courir de la plage au sertão, la mer deviendrait le sertão, le sertão la mer. En 1897 le désert se couvrirait de pâturages, bergers et troupeaux se mélangeraient si bien qu’il n’y aurait plus qu’un seul troupeau et un seul berger. 1898 verrait croître le nombre de chapeaux et diminuer celui des têtes. En 1899 les fleuves deviendraient rouges et une nouvelle planète traverserait l’espace.

Il fallait, donc, s’y préparer.¹⁰⁹

C’est au fur et à mesure de ses déplacements et des conseils qu’il prodigue qu’« Antonio Vicente et son nom Mendes Maciel, fut bientôt appelé le Conseiller¹¹⁰ ».

Euclides da Cunha fournit au sujet de la relation entre les *sertanejos* et le *Conselheiro* une analyse intéressante : selon lui, la société du *sertão*, à la religiosité complexe et bercée par

¹⁰⁵ *Ibid.*, p. 17.

¹⁰⁶ Euclides da Cunha, *Hautes terres. La guerre de Canudos*, *op.cit.*, p. 171.

¹⁰⁷ Pierre Bonnassie, « Les inconstances de l’An Mil », *Médiévales. L’An Mil en 2000*, volume 18, n° 37, 1999, pp. 81-90.

¹⁰⁸ Mario Vargas Llosa, *La guerre de la fin du monde*, *op.cit.*, p. 18.

¹⁰⁹ *Idem.*

¹¹⁰ *Ibid.*, p. 19.

de faux prêcheurs, a su trouver dans l'anachorète un moyen d'extérioriser ses attentes. « Elle avait besoin de quelqu'un qui traduisît son idéalisation indéfinie, et la guidât dans les sentes mystérieuses qui mènent aux cieux¹¹¹ ». Le Conseiller a trouvé un public pour l'écouter, le *sertão* une voix qui répond à ses craintes, ses espoirs et ses désirs.

Si au départ le personnage se déplace seul, vivant d'aumônes et dormant dans un dénuement extrême, ses prêches et ses conseils vont progressivement attirer à lui du monde. Les personnes qui le suivent deviennent ses fidèles. Dans le cas d'Antônio Beatinho (« le petit béat ») dit le Ravi, l'apparition du Conseiller complète un désir profond de religion. Son surnom vient du fait qu'il « sortait des prêches le regard absent à ce qui l'entourait et comme purifié des scories¹¹² ». Il tombe sous le charme du *Conselheiro*, veut le rejoindre. Ce dernier lui demande de porter un cilice et lorsqu'il revient, le Ravi est autorisé à rejoindre les fidèles les plus proches.

Cette part importante de la religion est également présente chez deux personnages féminins que Vargas Llosa nous décrit, Maria Quadrado et Alejandrinha Correa. La première est une femme qui fait un pèlerinage jusqu'à Monte Santo, en traînant une croix en bois. Elle accomplit son voyage en « expiation de ses péchés¹¹³ ». Si au départ les habitants sont surpris par la présence de cette femme, par la suite elle devient vite objet de dévotion, au grand dam des missionnaires. Vivant presque à l'écart des hommes, elle s'approche néanmoins du Conseiller et finit par le rejoindre. En ce qui concerne Alejandrinha Correa, elle a été plus jeune connue pour ses talents de sourcière. Lorsqu'un nouveau curé arriva à Cumbe, elle s'installa avec lui et eut trois enfants. Mais les prêches d'Antônio *Conselheiro* finissent par lui donner « des signes de croissante religiosité¹¹⁴ ».

L'intelligence du Conseiller parvient à interpréter la situation météorologique qui touche le nord de l'État de Bahia, une sécheresse importante, qu'il analyse comme les prémices de la venue de l'Antéchrist. Il parvient également à convaincre des *cangaceiros*¹¹⁵ (bandit du *sertão* du *Nordeste*), qui deviennent les membres d'une armée future, en lutte avec les armées du Chien. Ces *cangaceiros* font partie du paysage du *sertão*. C'est un « phénomène social de longue durée », que l'on retrouve dès le 17^{ème} siècle¹¹⁶. Ce sont des bandes extrêmement mobiles, qui rançonnent les villages. « Avec la faim les bandes de brigands se multiplièrent comme le pain et le poisson bibliques. Ils s'abattaient, voraces et criminels, sur

¹¹¹ Euclides da Cunha, *Hautes terres. La guerre de Canudos*, op.cit., p. 183.

¹¹² Mario Vargas Llosa, *La guerre de la fin du monde*, op.cit., p. 23.

¹¹³ *Ibid.*, p. 60.

¹¹⁴ *Ibid.*, p. 157.

¹¹⁵ *Ibid.*, p. 32.

¹¹⁶ Bartolomé Bennassar et Richard Marin, *Histoire du Brésil*, op.cit., p. 426.

les villages déjà décimés par la catastrophe pour s'emparer des ultimes denrées, outils et vêtements, et criblaient de balles les habitants qui osaient leur tenir tête¹¹⁷ ».

Cette conversion est visible également chez le Lion de Natuba, un jeune homme instruit mais difforme, appelé « Lion peut-être pour se moquer, sûrement à cause de sa tête énorme qui plus tard, comme pour donner raison aux plaisantins, se couvrirait en effet d'une épaisse crinière¹¹⁸ ». Son déplacement se fait exclusivement à quatre pattes. Alors qu'il subissait le courroux d'un père ayant perdu sa fille, et dont il tenait le Lion pour responsable, le Conseiller intervint et libéra le garçon. Dès lors il suivit l'anachorète tout au long de l'aventure de Canudos et devint son scribe.

Hommes et femmes retrouvent dans le *Conselheiro* un personnage capable de répondre à leurs attentes religieuses. Le peuple est « ému jusqu'aux entrailles par ce qu'il entendait et par la musique de ces paroles¹¹⁹ ». Il réussit à subjuguier les foules, avec « le souci de l'effet produit par telle ou telle phrase qu'il voulait plus incisive¹²⁰ ». Cohérent dans ses prêches et avec sa mission, il attire et souvent ne fait face qu'à peu de réactions, hormis quelques officiels de l'Église¹²¹.

Bientôt, le groupe de fidèles devient conséquent, et le Conseiller décide de s'installer sur les terres d'un propriétaire terrien, le baron de Canabrava¹²². « Vers quel port se dirigeait le Conseiller dans son errance incessante¹²³ » ? D'une certaine façon vers Canudos – plus tard appelé Belo Monte –, « vieille *fazenda* de bétail au bord de Vaza-Barris, était, en 1890, un hameau abandonné d'une cinquantaine de mesures en pisé¹²⁴ ». Selon Euclides da Cunha, bien que florissante, la *fazenda* porte en elle les germes du désordre et du crime. Le terrain est propice aux insurrections, et la venue du Conseiller ne fait qu'accentuer les phénomènes¹²⁵.

Quand le *Conselheiro* y arriva, en 1893, le bourg était en pleine décadence : abris à l'abandon ; cabanes vides ; et, sur une hauteur du mont de la Favela, sans toit, réduite aux murs extérieurs, l'ancienne demeure du propriétaire, en ruine...

C'est cette même année que date la renaissance et la croissance rapide du village. Cet éphémère groupement de *matutos* [paysans] oisifs, centré autour de la vieille église qui existait déjà, allait se métamorphoser, s'agrandir en peu de temps, et devenir la Troie de torchis des *jagunços*.

¹¹⁷ Mario Vargas Llosa, *La guerre de la fin du monde*, *op.cit.*, p. 31.

¹¹⁸ *Ibid.*, p. 129.

¹¹⁹ *Ibid.*, p. 48.

¹²⁰ Euclides da Cunha, *Hautes terres. La guerre de Canudos*, *op.cit.*, p. 189.

¹²¹ *Ibid.*, p. 193-194.

¹²² Mario Vargas Llosa, *La guerre de la fin du monde*, *op.cit.*, p. 21.

¹²³ *Ibid.*, p. 33.

¹²⁴ Euclides da Cunha, *Hautes terres. La guerre de Canudos*, *op.cit.*, p. 201.

¹²⁵ Elise Grunspan-Jasmin, « "L'épidémie de folie" de Canudos : Nina Rodrigues et Euclides da Cunha », in Idelette Muzart-Fonseca Dos Santos et Denis Rolland (coord.), *Le Brésil face à son passé : la guerre de Canudos*, Paris, L'Harmattan « Recherches Amériques latines », 2005, pp. 105-109.

C'était le lieu sacré, ceint de montagnes, où ne pénétrait point l'action du gouvernement maudit.¹²⁶ Cette image d'une « Troie de torchis » montre bien l'idée que se font les habitants du village renaissant. La procession ne découvre que tardivement l'abolition de l'esclavage et l'installation de la république. Mais pour les paysans du *sertão*, rien ne change, que ce soit un empereur ou un président. « Mais pourtant quelque chose avait changé avec la République. Pour le malheur et la confusion du monde : l'Église avait été séparée de l'État¹²⁷ ».

Pour le Conseiller, cela est inadmissible. Ce scandale vient, pour lui, des protestants et des francs-maçons. Les nombreuses décisions prises par la République alimentent la pensée rétrograde du *Conselheiro* : « le Conseiller, avant d'aller prier à l'église de la Conception, annonça aux habitants de ce coin reculé une grave nouvelle : l'Antéchrist était venu sur terre et s'appelait République¹²⁸ ».

Sur place, on trouve « une quantité de gens haves, cadavériques, entassés dans des huttes de terre et de paille, et armés jusqu'aux dents "pour protéger le Conseiller, que les autorités avaient déjà essayé de tuer auparavant"¹²⁹ », ainsi que plusieurs criminels, que le chef de Canudos accueille pour les remettre sur le droit chemin. Pour les observateurs extérieurs, notamment religieux, cela est invraisemblable. « Ils sont méconnaissables. Il y a en eux trouble et exaltation. Ils parlent en criant, ils s'arrachent la parole pour affirmer les pires stupidités que puisse entendre un chrétien, des doctrines subversives de l'ordre, de la morale et de la foi. Du genre de : qui veut se sauver doit aller à Canudos, car le reste du monde est tombé entre les mains de l'Antéchrist¹³⁰ ».

Petit à petit, le Conseiller et ses fidèles redonnent vie au village, reconstruisent les maisons. Sous l'impulsion du *Conselheiro*, un temple est construit. La ville devient bientôt la deuxième plus grosse cité de l'État de Bahia avec 25 000 habitants, une « grosse bourgade aux constructions anarchiques¹³¹ » où « on vit des groupes de curieux, de pêcheurs, de malades, de vagabonds, de fuyards qui des quatre coins cardinaux se dirigeaient vers Canudos avec le pressentiment ou l'espoir d'y trouver pardon, refuge, santé, félicité¹³² ». La tranquillité de l'âme est recherchée, c'est pourquoi de nombreuses personnes cherchent à rejoindre Canudos¹³³.

¹²⁶ Idem.

¹²⁷ Mario Vargas Llosa, *La guerre de la fin du monde*, op.cit., p. 36.

¹²⁸ *Ibid.*, p. 38.

¹²⁹ *Ibid.*, p. 68.

¹³⁰ *Ibid.*, p. 69.

¹³¹ Bartolomé Bennassar et Richard Marin, *Histoire du Brésil*, op.cit., p. 427.

¹³² Mario Vargas Llosa, *La guerre de la fin du monde*, op.cit., p. 72.

¹³³ Dans le roman, nous suivons le personnage de Jurema. Elle est la femme de Rufino, un guide des *sertões*. Ce dernier aide un Écossais révolutionnaire, Galileo Gall, qui après une altercation avec des républicains viole la

À l'intérieur du village, il est demandé l'austérité, la mortification et l'abstinence. « La diversité humaine coexistait à Canudos sans violence, au milieu d'une solidarité fraternelle et un climat d'exaltation que les élus n'avaient pas connus. Ils se sentaient vraiment riches d'être pauvres¹³⁴ ». Grâce à l'activité d'un commerçant venu s'installer avant le Conseiller à Canudos, le village ne meurt pas de faim, et ce en dépit du nombre croissant d'habitants.

Il leur faut malgré tout se préparer aux venues incessantes de l'Antéchrist (« "Le feu va brûler ce lieu", dit le Conseiller¹³⁵ »). Jusqu'au retour du roi Sébastien. La disparition du roi Sébastien le 4 août 1578 au cours de la Bataille des Trois Rois, en plus du traumatisme de cette perte, a donné naissance à une légende, consécutive à la lutte contre les Maures mais aussi à la domination espagnole sur le royaume du Portugal : le roi reviendra de l'île des Brumes pour redonner au Portugal sa grandeur.

Si au départ ce mouvement est essentiellement portugais, il s'enracine dans le monde brésilien car on imagine qu'avec son retour, le roi distribuerait ses richesses à tous, en particulier ses fidèles¹³⁶. Ce retour est également attendu à Canudos, car en plus d'apporter la paix, il s'occupera des mauvais hommes. C'est de cette manière que le Conseiller le définit à des policiers venus l'interroger :

En vérité je vous le dis, quand les nations se querellent avec les nations, le Brésil contre le Brésil, l'Angleterre contre l'Angleterre, la Prusse contre la Prusse, des ondes de la mer dom Sebastião sortira avec toute son armée.

Depuis le commencement du monde il fut enchanté avec son armée et il l'a remise en guerre.

Et quand il fut enchanté il ficha son épée dans la pierre, elle s'enfonça jusqu'à la garde et il dit : Adieu monde !

Jusqu'à mille et quelque, mais pas deux mille, tu arriveras ! Ce jour-là quand il sortira avec son armée il les passera tous au fil de l'épée ceux qui ont un rôle dans la République. La fin de cette guerre s'achèvera dans la Sainte Maison de Rome et on verra le sang monter jusqu'à la haute assemblée...¹³⁷

Le mouvement d'Antônio *Conselheiro* fait partie des mouvements basés sur les croyances chrétiennes, proposés par Maria Isaura Pereira de Queiroz¹³⁸. On peut également voir dans l'attitude du Conseiller une forme de prétention à la messianité¹³⁹ : au départ il est

femme. Ensemble ils se dirigent jusqu'à Canudos, mais le mari s'entretue avec l'Écossais. Jurema, restée seule avec un ancien artiste de cirque, se rend au village du Conseiller pour obtenir l'absolution de ses péchés et ainsi regagner les bonnes grâces divines.

¹³⁴ Mario Vargas Llosa, *La guerre de la fin du monde*, *op.cit.*, p. 119.

¹³⁵ *Ibid.*, p. 195.

¹³⁶ Henri Desroches, *Dieux d'hommes. Dictionnaire des messianismes et des millénarismes du 1^{er} siècle à nos jours*, *op.cit.*, p. 409.

¹³⁷ Euclides da Cunha, *Hautes terres. La guerre de Canudos*, *op.cit.*, p. 191.

¹³⁸ Maria Isaura Pereira de Queiroz, « Classifications des Messianismes brésiliens », *Archive de sociologie des religions*, n°5, 1958, p. 114.

¹³⁹ Henri Desroches, *Sociologie de l'espérance*, *op.cit.*, p. 117.

un messager (comme l'attestent les prêches) qui prend conscience de sa position de messie, puisqu'il se fait appelé, mon Père, ainsi que Bon Jésus.

La situation à Canudos devient difficilement acceptable pour les autorités de Bahia. Une première rencontre avec des gendarmes se déroulent mal. Bientôt c'est une petite troupe qui part pour Belo Monte. Arrivée à Uauá le 19 novembre 1896, les soldats sont attaqués à l'aube par les *jagunços*. Bien qu'ayant perdu qu'une dizaine d'hommes (contre 150 environ), la troupe fuit.

Nous étions un contre huit, un contre dix.

- À crier : à mort ! l'interrompt la petite voix impertinente.

- À mort la République ! dit le lieutenant Pires Ferreira. À mort l'Antéchrist ! [...] Ils étaient armés jusqu'aux dents. Ils avaient des fusils, des carabines, des mousquetons, des machettes, des poignards, des bâtons.¹⁴⁰

Ce premier échec met le gouverneur Viana dans une position délicate. À Bahia « les autorités, critiquées impitoyablement par le *Jornal de Notícias* et le Parti Républicain Progressiste à la suite des événements de Uauá, organisaient une seconde expédition six fois plus nombreuses que la première¹⁴¹ ». Cette troupe est cette fois-ci dirigée par Febrônio de Brito. Cette fois encore, la situation n'est pas favorable pour les armées républicaines. Malgré une situation militaire favorable – les morts sont nombreuses pour les *jagunços*, les soldats sont aux portes de Canudos – c'est une nouvelle déroute.

« La déroute de l'expédition militaire commandée par le major Febrônio de Brito et composée des 9^e, 26^e et 33^e régiment d'infanterie et les indices croissants de complicité de la couronne anglaise et des propriétaires terriens de Bahia aux idées autonomistes et nostalgies monarchistes bien connues avec les fanatiques de Canudos¹⁴² » : ici débute une opposition entre les progressistes, soutiens de la République, et ceux qu'ils accusent de soutenir la cause de Canudos. L'article informe par ailleurs qu'une partie de l'assemblée a fait appel à Moreira César, soldat réputé pour avoir aidé à écraser la rébellion fédéraliste de l'état de Santa Catarina en 1894.

Militaire malgré un physique « inapte à la carrière qu'il avait embrassée¹⁴³ », Moreira César jouit du prestige de ses campagnes passées¹⁴⁴. Nationaliste avant d'être républicain, il considère l'armée au-dessus des lois. « Vous avez terni l'image de l'Armée, et par conséquent

¹⁴⁰ Mario Vargas Llosa, *La guerre de la fin du monde*, op.cit., p. 40 et 41.

¹⁴¹ *Ibid.*, p. 115.

¹⁴² *Ibid.*, p. 168.

¹⁴³ Euclides da Cunha, *Hautes terres. La guerre de Canudos*, op.cit., p. 308 et suivantes pour la description physique du colonel.

¹⁴⁴ Mario Vargas Llosa, *La guerre de la fin du monde*, op.cit., p. 183-184.

de la République », dit-il à Febrônio de Brito¹⁴⁵. Mais ce personnage, aussi charismatique soit-il, n'est pas pour autant exempt de reproches.

Le colonel Moreira César ! Sa venue n'était pas une bonne chose. C'était un fanatique et, comme tous les fanatiques, il était dangereux. Il se rappela la façon implacable avec laquelle il avait réprimé la révolution fédéraliste de Santa Catalina, il y avait quatre ans de cela, et se souvint comment, lorsque le Congrès Fédéral lui demanda de venir rendre compte des exécutions sommaires auxquelles il avait fait procéder, il avait répondu par un télégramme qui était un modèle de laconisme et d'arrogance : « Non. »¹⁴⁶

Ces attitudes sont en particulier le fruit de crises d'épilepsie, qui s'accroissent au cours de la campagne vers Canudos¹⁴⁷. Il y ordonnera également des exécutions¹⁴⁸, d'où le surnom donné par les rebelles de Coupe-cous¹⁴⁹. Cette expédition connaît pourtant le même sort que les deux précédentes, avec la mort du colonel Moreira César.

La dernière expédition, dirigée par Artur Oscar, met fin à l'épopée de Canudos, malgré là aussi des difficultés assez importantes. Cette fin totale de la ville s'accompagne de la mort le 22 septembre du Conseiller. Cette mort n'est pas annoncée tout de suite aux villageois : « Veux-tu leur planter un couteau dans le dos ? Vas-tu leur dire qu'il est mort alors qu'ils combattent pour lui bien qu'il n'y ait plus ni balles ni vivres ? Vas-tu être aussi cruel ? Ne serait-ce pas pire que les méchancetés des francs-maçons ?¹⁵⁰ ». Progressivement, les derniers défenseurs sont faits prisonniers ou meurent sous les assauts et les bombardements d'artillerie des soldats républicains. Le corps d'Antônio *Conselheiro* est exhumé et est décapité¹⁵¹.

¹⁴⁵ *Ibid.*, p. 186.

¹⁴⁶ *Ibid.*, p. 213.

¹⁴⁷ Euclides da Cunha, *Hautes terres. La guerre de Canudos*, *op.cit.*, p. 310.

¹⁴⁸ Mario Vargas Llosa, *La guerre de la fin du monde*, *op.cit.*, p. 247.

¹⁴⁹ *Ibid.*, p. 264.

¹⁵⁰ *Ibid.*, p. 633.

¹⁵¹ *Ibid.*, p. 563.



Figure 8: Femmes et enfants prisonniers de Canudos, photo de Flavio de Bárros

La guerre de Canudos marque un tournant dans l'histoire brésilienne. Si d'autres mouvements millénaristes similaires se produisent dans les premières années du 20^{ème} siècle (en particulier l'épisode du *Contestado*), celui relaté par da Cunha et Vargas Llosa marque les esprits. D'autant que le personnage du Conseiller connaît une transcendance :

Et le Conseiller, et le Conseiller ? entend-il dire presque à son oreille. Est-ce vrai qu'il est monté au ciel, que les anges l'ont emporté ? [...]

- Il est monté, acquiesce le Lion de Natuba, avec une claire perception que c'est la meilleure chose qu'il puisse faire pour elle en ce moment. Les anges l'ont emporté.¹⁵²

« Malgré la défaite, la croyance messianique ne disparaît pas et la légende autour de la personne du *Conselheiro* se forme : il n'était pas mort, il avait disparu de la terre pour quelque temps, mais reviendrait pour fonder une nouvelle "ville sainte" et reconduire les fidèles à la « divine monarchie », qui était aussi le paradis terrestre¹⁵³ ». Même l'acte de décapitation ne peut pas retirer le côté symbolique et messianique du *Conselheiro*.

Si l'histoire de Canudos est un événement marquant, c'est aussi pour sa portée au-delà de l'Histoire. Pour Vargas Llosa, c'est un moyen, à la suite d'Euclides da Cunha, « pour

¹⁵² *Ibid.*, p. 668.

¹⁵³ Rosuel Lima-Pereira, *Mythogénèse, syncrétisme et pérennité du sébastianisme dans l'identité brésilienne du XX^{ème} et du début du XXI^{ème} siècle (l'état du Maranhao et ses manifestations socioreligieuses)*, Université Michel de Montaigne - Bordeaux III, 2012, p. 146.

comprendre ce qu'est l'Amérique latine et ce que n'est pas l'Amérique latine¹⁵⁴ ». C'est aussi une façon d'appréhender une autre écriture de la fiction. « Je ne crois pas qu'un roman historique ait l'obligation d'être fidèle à l'Histoire. Comme pour *La guerra del fin del mundo*, j'essaie de me documenter, de tout lire sur elle mais pas pour être fidèle à ce qui était sa biographie. Je crois que le roman a le droit de changer l'Histoire, de changer la vie, de donner une vision différente de ce qu'est la vision d'un sociologue, d'un ethnologue ou d'un historien¹⁵⁵ ». Si cette vision diffère, en cela que la fiction s'éloigne de l'Histoire, elle permet, à travers la réalité de l'écrit, d'appréhender et de concevoir le monde tel qu'il semble avoir été.

Caldeirão, un territoire de l'attente sacré et contrarié

Si Canudos est un événement marquant dans l'histoire de la jeune république brésilienne, ne serait-ce que par la couverture littéraire faite par Euclides da Cunha, et plus tard avec le roman de Mario Vargas Llosa, il n'est en revanche pas le seul fait en rapport avec le millénarisme dans la région du *Nordeste*. Dans cette région, le fait religieux est particulièrement présent et rythme la petite et la grande histoire.

Dans le Brésil d'avant 1914, et plus particulièrement dans l'état du Ceará, le curé du village brésilien de Juazeiro do Norte (à ne pas confondre avec Juazeiro dans l'état de Bahia) acquiert la réputation d'homme saint et de thaumaturge. Né dans la microrégion du Cariri au sud de l'état de Ceará, Cicero Romão Batista est un jeune curé envoyé à Juazeiro pour s'occuper de la chapelle de Nossa-Senhora das Dores en 1875. En mars 1889, alors qu'il donne l'hostie à une *beata* (la version féminine du *beato*), celle-ci se retrouve la bouche pleine de sang. Il n'en faut pas moins pour que la foule crie au miracle¹⁵⁶.

Si l'Église n'a pas reconnu les miracles et a même condamné le curé¹⁵⁷, la réputation de celui que l'on appellera « Padre Cicero » est faite. Dès lors, Juazeiro devient une ville importante de l'état, d'autant plus que le Padre Cicero prendra part aux luttes politiques¹⁵⁸. Son aura est importante à la fois dans sa ville mais aussi dans le paysage politique et religieux du Ceará. Au point d'être lui-même l'objet d'un messianisme encore très présent à l'heure

¹⁵⁴ Claude Couffon et Mario Vargas Llosa, « Mario Vargas Llosa parle de son livre », *América : Cahiers du CRICCAL*, volume 2, n°14, 1994, p. 206.

¹⁵⁵ *Ibid.*, p. 209-210.

¹⁵⁶ François Vilesy, « Juazeiro do Norte et le Padre Cicero », *Caravelle*, n°5, 1965, p. 63.

¹⁵⁷ Maria Isaura Pereira de Queiroz, « Mouvements messianiques et développement économique au Brésil », *Archives de sociologie des religions*, volume 16, numéro 1, 1963, p. 114.

¹⁵⁸ François Vilesy, « Juazeiro do Norte et le Padre Cicero », *Caravelle*, n°5, 1965, p. 64.

actuelle, bien qu'il s'est toujours gardé d'aller à l'encontre des institutions religieuses ; il est, par ses actions, « à l'origine d'un messianisme pacifiste¹⁵⁹ ».

L'activité du Padre Cicero au cœur de sa ville d'adoption rend compte d'un véritable élan pour l'organisation et l'amélioration des conditions de vie des paysans, aidant les plus pauvres d'entre eux à s'installer sur des terres qu'il possédait. Il reçut de leur part le surnom de Parrain, les paysans devenant d'une certaine manière ses « filleuls »¹⁶⁰. Un de ses « filleuls » se retrouve au cœur d'une aventure humaine et religieuse d'importance : il s'agit de José Lourenço.

José Lourenço est né en 1872, selon les explications du Mestre Bernardino, un des personnages du roman *Complainte Nocturne*¹⁶¹. C'est un noir analphabète, sans aucune instruction, quelle qu'elle soit. La famille de ce dernier quitte la Serra do Lagomé pour rejoindre Juazeiro et le Padre Cicero, à la fois pour des conseils et pour une aide face aux conditions de vie difficiles.

Au moment où la famille arrive à Juazeiro, José Lourenço a fugué. Cette situation, au début prompt à rendre furieux le père de José, finit par devenir pesante au fur et à mesure de sa présence dans la ville du Padre Cicero (comme l'annonce une phrase plus tôt dans le récit : « Non, José Lourenço, tu n'es pas le cheval et ton père n'est pas toi en train de fouetter le cheval. Il n'y a pas de faute, aussi grande soit-elle, qui ne puisse se racheter. Notre-Dame des Douleurs a dû enseigner ça à ton père. Si tu as des difficultés, essaye d'en parler avec le *padrinho* [parrain] Cicero¹⁶² »).

Jusqu'à ce qu'il retrouve sa famille, José Lourenço baigne dans un univers empli de religiosité, dont la figure centrale est Cicero. Il croise des pèlerins¹⁶³, des pénitents¹⁶⁴, et même une de ces sœurs est entrée dans les ordres¹⁶⁵. Dans cette situation, le jeune homme se retrouve confronté à de nombreux questionnements moraux, en rapport avec sa vie mais également ses péchés, en particulier la zoophilie¹⁶⁶. Sa rencontre avec le *padrinho* le trouble, puisque lors de leur première rencontre, le curé dit : « José, je t'attends depuis longtemps,

¹⁵⁹ Henri Desroches, *Sociologie de l'espérance*, *op.cit.*, p. 99.

¹⁶⁰ Maria Isaura Pereira de Queiroz, « Mouvements messianiques et développement économique au Brésil », *Archives de sociologie des religions*, volume 16, numéro 1, 1963, p. 114-115.

¹⁶¹ Cláudio Aguiar, *Complainte nocturne*, Paris, L'Harmattan « L'Autre Amérique », 2005, p. 27.

¹⁶² *Ibid.*, p. 46.

¹⁶³ *Ibid.*, p. 53.

¹⁶⁴ *Ibid.*, p. 68.

¹⁶⁵ *Ibid.*, p. 65.

¹⁶⁶ *Idem.*

José. Tu étais déjà choisi, José. Depuis longtemps, José. Tu vas m'aider à porter le poids de la sainte croix pour le salut du genre humain, José¹⁶⁷ ».

Ces paroles, mêlées à la rencontre avec les pénitents, poussent José Lourenço à se construire une immense croix qu'il traîne pour le laver de ses péchés, même si le Padre Cicero n'accepte pas totalement ce genre de repentir. Une fois encore, il emploie une métaphore :

José, j'ai déjà cherché de nombreux endroits pour y mettre cette croix, mais la meilleure place que j'ai trouvée, c'est seulement ton épaule, José. Tu dois la garder, José.

Bien sûr, le *padre* s'est servi d'une image et José Lourenço l'a prise au pied de la lettre. Il a continué à pratiquer ses pénitences.¹⁶⁸

Les événements politiques auxquels le Padre Cicero s'est mêlé sont contés, mais José Lourenço n'y participe pas. Seulement est fait mention de la situation à Baixa da Anta, la propriété que le curé de Juazeiro a obtenu en prêt pour José Lourenço et sa famille, qu'ils parviennent à rendre prospère jusqu'à ce que la guerre se déclenche. De plus s'ajoute les difficultés nées des conditions calamiteuses de 1915¹⁶⁹.

Pourtant la vie de le *sítio* (petite ferme agricole de peu de valeur) s'améliore. En retour le Padre Cicero offre un bœuf à la communauté. Mais bien vite, l'animal devient une sorte de « saint ». « Beato Lourenço dirigeait le culte et recevait dons et aumônes¹⁷⁰ ». Pourtant, selon Mestre Bernardino, « avec la vérité sur le bout de la langue, que le *beato* n'a jamais conseillé à personne de considérer le bœuf comme un animal sacré¹⁷¹ ». Ces deux versions montrent les deux points de vue qui s'affrontent entre les personnes au plus près de José Lourenço et des personnes extérieures.

Peu après, toujours selon le Mestre Bernardino, le *beato* a été enfermé par le docteur Fuloro, personnage important de la révolution de 1914 dans l'état, à la fois en réponse à l'affaire du bœuf (qui sera sacrifier sur ordre du Padre Cicero¹⁷²), mais aussi pour réduire l'importance grandissante des *beatos* dans la région. Lourenço fait une grève de la faim, et fait céder le docteur en premier.

Alors qu'il rentre pour rejoindre Baixa da Anta, le propriétaire du *sítio* João de Brito annonce la vente de la propriété¹⁷³. En désespoir de cause, le *beato* rend visite au *padrinho*

¹⁶⁷ *Ibid.*, p. 60.

¹⁶⁸ *Ibid.*, p. 73.

¹⁶⁹ Cf. Chapitre 2.

¹⁷⁰ Maria Isaura Pereira de Queiroz, « Mouvements messianiques et développement économique au Brésil », *Archives de sociologie des religions*, volume 16, numéro 1, 1963, p. 116.

¹⁷¹ Cláudio Aguiar, *Complainte nocturne*, *op.cit.*, p. 107.

¹⁷² Maria Isaura Pereira de Queiroz, « Mouvements messianiques et développement économique au Brésil », *Archives de sociologie des religions*, volume 16, numéro 1, 1963, p. 116.

¹⁷³ Cláudio Aguiar, *Complainte nocturne*, *op.cit.*, p. 126-127.

pour lui demander conseil. Une fois obtenue sa réponse, il indique aux habitants de Baixa da Anta ce qu'il est prévu :

Je tiens à vous avertir que notre cher *padrinho* Cicero ne souhaite plus voir les souffrances s'accumuler sur notre dos. Aujourd'hui, quand il m'a fait appeler, il a dit : « José, maintenant tu iras au Caldeirão. Le Caldeirão m'appartient. C'est un bon bout de terre de trois lieues carrées, José. Tu iras là, José et travaille sans préoccupations pour toute ta vie et pour l'éternité. Là, tu ne seras plus soumis à personne ni dérangé par qui que ce soit. Vas-y, José, travaille éternellement, pendant dix ans, José. »¹⁷⁴

Cet accord est bénéfique pour les deux hommes : pour le *beato*, c'est un moyen d'assurer la survie des hommes et des femmes dont il a la charge ; pour le Padre Cicero, il peut ainsi développer l'agriculture dans une région vierge¹⁷⁵.

Le groupe se dirige vers Caldeirão. « Combien regardaient de ce côté-là et se demandaient ce que nous allions devenir ? Bien peu, je crois¹⁷⁶ ». Cette réflexion du Mestre Bernardino pendant le trajet montre qu'il existe une forme d'attente au cours de la marche vers la nouvelle terre, celle de l'inconnu. Cet inconnu ne semble concerner que peu de monde, et c'est par sa faculté de réflexion que le narrateur envisage les possibilités de l'avenir. Pour le reste du groupe, ce qui prime, ce sont les besoins naturels comme manger¹⁷⁷.

Une fois sur place, et après la découverte d'une source par le Mestre Bernardino, la vie prend forme. Un homme, Zaías, « distribuait les tâches ; homme pratique et intelligent, venu des Alagoas, il a vite gagné la confiance du *beato* et l'amitié des autres personnes¹⁷⁸ ». José Lourenço est à la tête de la communauté. Il impose des règles aux autres membres, tout en les appliquant à lui-même. Contrairement à Canudos, ou même au Padre Cicero, le *beato* n'est pas charismatique, ce sont ses actions qui l'intronisent naturellement comme chef.

La vie au Caldeirão est rythmée par le travail : « Dans ses sermons, Beato Lourenço affirmait que les prières étaient insuffisantes pour assurer à quiconque une place dans le paradis, le travail des champs seul avait ce pouvoir ; plus on travaillait la terre, plus on était sûr d'échapper à la catastrophe qui se préparait et de jouir du bonheur futur, dont la communauté donnait déjà un avant-goût¹⁷⁹ ». Cela est fait tellement naturellement que personne ne se rend compte que le fil du temps continue¹⁸⁰. Et le Caldeirão devient prospère

¹⁷⁴ *Ibid.*, p. 133

¹⁷⁵ Maria Isaura Pereira de Queiroz, « Mouvements messianiques et développement économique au Brésil », *Archives de sociologie des religions*, volume 16, numéro 1, 1963, p. 116.

¹⁷⁶ Cláudio Aguiar, *Complainte nocturne*, *op.cit.*, p. 137.

¹⁷⁷ *Idem.*

¹⁷⁸ *Ibid.*, p. 143.

¹⁷⁹ Maria Isaura Pereira de Queiroz, « Mouvements messianiques et développement économique au Brésil », *Archives de sociologie des religions*, volume 16, numéro 1, 1963, p. 116.

¹⁸⁰ Cláudio Aguiar, *Complainte nocturne*, *op.cit.*, p. 145.

et grandit, attirant de plus en plus de personnes, devant s'habituer aux règles et tâches quotidiennes.

Cette quotidienneté laisse transparaître une attente que l'on peut qualifier de transitoire, dans la mesure où ne dure que le moment où on la ressent¹⁸¹. La population du Caldeirão, au fur et à mesure de ses travaux, se retrouve dans une position où l'on espère que les éléments seront cléments, au moins jusqu'à la prochaine fois. De plus, chacun place dans l'espace – tel que le définit Michel de Certeau¹⁸² – une attente de réussite et de survie. Les habitants du Caldeirão transforment leur environnement, le conditionnent pour qu'il réponde aux espoirs. Au-delà de tous les rêves, le village devient plus que prospère, parvenant même à engranger des bénéfices immédiatement réinvestis dans de nouveaux outils.

Bientôt, cette situation conduit les alentours à jalouser la réussite de Caldeirão. Des rumeurs circulent et plusieurs expéditions de soldats et de gendarmes se rendent vers l'exploitation agricole. La mort du Padre Cicero le 20 mars 1934¹⁸³ n'arrange pas une situation déjà intenable. Des rumeurs font du Caldeirão un repère de communistes, car toute la vie dans la communauté rappelle pour certains cette idéologie¹⁸⁴, ce même dans des états lointains du Brésil¹⁸⁵.

L'armée est finalement envoyée pour disperser la population du Caldeirão. Si une partie s'accommode de la présence militaire, l'autre en revanche n'attend que sa fin. Elle se retrouve dans une attente incertaine, sans rapport avec ce qu'ils ont connu plus tôt. On en appelle même au Padre Cicero, récemment décédé. Il est compliqué de prévoir, même à court terme, puisque les soldats agissent de manière incohérentes, certains sont violents quand d'autres ne font qu'obéir aux ordres.

L'attente devient encore plus floue et angoissante dans la mesure où, pour éviter au *beato* d'être victime d'une exécution, José Lourenço est parti se cacher dans la forêt alentour. Or, il est devenu à la mort de Cicero le chef de la communauté et le représentant du curé. « La forêt entretient la nature incertaine de l'attente, car elle ne permet pas un contact régulier¹⁸⁶ ». D'où les réactions parfois incohérentes d'habitants qui fraternisent avec l'ennemi, cherchant une réponse pragmatique là où le *beato* ne propose qu'incertitude dans l'avenir.

¹⁸¹ Thomas Plançon, « *Complainte nocturne* », in Laurent Vidal et Alain Musset (dir.), *Les territoires de l'attente*, *op.cit.*, p. 262

¹⁸² Michel de Certeau, *L'invention du quotidien. 1. arts de faire*, Paris, Gallimard « Folio essais », 1990, p. 173.

¹⁸³ Cláudio Aguiar, *Complainte nocturne*, *op.cit.*, p. 216. La date exacte de la mort du *padrinho* est le 20 juillet 1934.

¹⁸⁴ *Ibid.*, p. 220.

¹⁸⁵ *Ibid.*, p. 231.

¹⁸⁶ Thomas Plançon, « *Complainte nocturne* », in Laurent Vidal et Alain Musset (dir.), *Les territoires de l'attente*, *op.cit.*, p. 263.

Le village est démantelé et les populations dispersées dans l'état. Mais quelques-uns se regroupent et tentent de répondre aux actions des militaires. Severino Tavares, un homme qui a côtoyé Lourenço au cours de ses questionnements personnels, et devenu *conselheiro*, propose de réagir de manière pacifique, pour ne pas envenimer la situation¹⁸⁷. Mais comme pour les *Cristeros*, certains souhaitent prendre les armes et répondre à la force par la force¹⁸⁸.

Une guérilla se forme et harcèle les troupes de l'armée au sol. Plusieurs escarmouches ont lieu et sont victorieuses pour les rebelles. Mais l'époque n'est plus comme au moment de Canudos, et la réaction de l'armée est plus radicale puisque des bombardiers sont envoyés avec pour ordre d'éradiquer les populations visibles. L'idée est de brûler le *mato* pour mettre fin à la rébellion¹⁸⁹.

L'aventure du Caldeirão est loin d'être un « messianisme raté » comme le pense Roger Bastide, et loin d'une forme de vengeance d'un noir sur les blancs¹⁹⁰. Cette histoire prend place dans un univers façonné par les millénarismes et les conceptions religieuses non pas erronées, mais construites par des interprétations et des superstitions nées des mélanges entre différentes cultures. Au-delà du cas de José Lourenço, elle retrace des attentes et des espérances propres à une population délaissée et qui a trouvé dans le *beato* mais aussi dans le *padrinho* le moyen de s'en sortir.

De cette façon, le récit d'Aguiar permet de comprendre cette époque du *Nordeste*, en particulier les figures de Cicero et Lourenço. Si aujourd'hui encore le Padre Cicero est emblématique de la région, au point d'être le point de ralliement pour de nombreux pèlerinages, le personnage de Lourenço a été quelque peu oublié, ou bien étudié selon les prismes psychologiques et économiques. Avant tout, « l'histoire du Caldeirão est d'abord l'histoire de ses habitants, vécue et rapportée de leur point de vue¹⁹¹ ». Ce sont leurs attentes qui transparaissent dans le récit.

C'est également un moyen de redonner vie à une histoire somme toute oubliée, du moins les exactions de l'armée face à une population civile victime de bombardements. Le livre paraît en 1982, un documentaire sur le village sort en 1986 et réalisé par Rosemberg

¹⁸⁷ Cláudio Aguiar, *Complainte nocturne*, *op.cit.*, p. 313.

¹⁸⁸ *Ibid.*, p. 310-311.

¹⁸⁹ *Ibid.*, p. 349.

¹⁹⁰ Roger Bastide, « Le Messianisme raté », *Archives de sociologie des religions*, n°5, 1958, p. 32-33

¹⁹¹ Sylvie Debs, « Mestre Bernardino, la voix du Caldeirão », in Cláudio Aguiar, *Complainte nocturne*, *op.cit.*, p. 8.

Cariry¹⁹². Et même si Aguiar se défend de raconter l'histoire vraie des faits et des personnages¹⁹³, il redonne par le biais du récit vie au peuple du Caldeirão.

L'attente religieuse prend, nous pouvons le constater, plusieurs formes, selon les observations des différents romanciers. Loin d'être anodine, elle est partie intégrante de nombreux déplacements. Qu'elle soit traditionnelle, spiritualiste ou millénariste, elle conditionne les esprits et place sur un plan sacré les espérances des hommes. « C'est dans cette Attente avivée, frénétique, exaspérée, brûlante que se circonscrit sans doute la première moitié du phénomène messianique¹⁹⁴ ». La religion donne naissance à des hommes de l'attente en réponse à des « anxiétés vagues ». L'attente n'est possible que parce qu'elle est en mesure de sortir l'homme d'une position qui, spirituellement, lui est inconfortable.

Mais si cette attente se vit psychologiquement et philosophiquement, elle transpire aussi dans le monde matériel. Elle se déplace sur les espaces et les lieux, donnant ainsi du sens à la présence humaine. Dans le cas de Brasília, l'espoir religieux se vit comme une solution à l'actualité. On recherche dans tous les cas une antichambre à un paradis perdu, une transition avant le retour de l'Eden. Ce qui explique les réactions parfois violentes face à ce qui transparait comme de l'incompréhension, de l'ignorance voire dans les cas les plus extrêmes comme une attaque commanditée par le malin. Au-delà d'une défense spirituelle, le lieu habité devient la forteresse face aux troupes maléfiques.

La vie en communauté permet également d'atteindre plus facilement le but recherché. Au sein de cette « île d'espérance », où chacun peut cohabiter avec une personne partageant les mêmes conceptions métaphysiques, une sociabilité basée sur l'expérience et la compatibilité religieuse donne le sentiment de communier pour un même objectif, rendant ainsi la tâche beaucoup moins difficile à accomplir.

¹⁹² Rosemberg Cariry, *Caldeirão Da Santa Cruz Do Deserto*, 1986.

¹⁹³ Cláudio Aguiar, *Complainte nocturne*, *op.cit.*, p. 20.

¹⁹⁴ Henri Desroches, Henri Desroches, *Dieux d'hommes. Dictionnaire des messianismes et des millénarismes du 1^{er} siècle à nos jours*, *op.cit.*, p. 18.

Chapitre 3 : Les « îles d'espérance » des exilés et des réfugiés

Qu'elles soient profanes ou sacrées, les « îles d'espérances » ont intrinsèquement les mêmes particularités : elles répondent aux interrogations et aux craintes que les migrants ont construites autour d'elles. Elles naissent des espoirs que les populations en déplacement se construisent tout au long du trajet. L'attente a une place « dans les pratiques et les imaginaires de la mobilité¹ », puisqu'elle est présente dans les différentes étapes de la migration. Ainsi, « les îles d'espérance » que les migrants imaginent sont le fruit d'une attente inhérente au déplacement.

Si ces « îles d'espérance » naissent d'un déplacement volontaire, elles le sont également au cours de déplacements forcés. Les personnes obligées de partir de leurs terres au cours de conflits armés connaissent ces instants d'attente, d'autant plus forts que l'exilé subit une véritable fracture. « L'exil est vécu comme une coupure, une fracture, une perte² ». L'attente devient un moyen de combler cette fracture, un baume sur les plaies de l'exilé, laissant espérer un possible retour. Dans ce cas, les exilés conçoivent des « îles d'espérance » qui ne sont qu'une étape, une transition dont ils attendent la fin, au contraire des autres « îles » qui sont un but.

L'exilé connaît à la fois une cassure physique, du fait de l'éloignement avec la terre dont il est originaire, mais aussi une cassure psychologique. « Dans la plupart des dictionnaires, l'exil est défini comme l'état d'une personne qui a été expulsée de sa patrie, de son lieu de résidence. Seul l'exil extérieur, l'éloignement matériel, est décrit dans cette définition. Toutefois, la plupart du temps, cet exil extérieur est accompagné d'une souffrance intérieure liée à la séparation d'avec son ancien lieu de vie. Ce sentiment de déracinement traduit le sentiment d'exil³ ». Cette identité de l'exilé existe car il y a une rupture entre une ancienne vie, connue et sans doute tracée à l'avance, et une nouvelle vie faite d'inattendus et d'imprévus. C'est cette perte de repères qui permet la mise en place inconsciente et du besoin de l'attente, pour ne pas être en errance.

L'exil est autant une expérience visible qu'invisible, « une expérience d'un déplacement qui répète indéfiniment la question de la place de l'individu dans un lieu, un monde, un contexte, à un moment donné⁴ ». L'exil est une dimension qu'il est difficile d'appréhender, de fait notamment de ce caractère invisible. C'est dans cet espace que la

¹ Laurent Vidal, Alain Musset, « L'attente comme état de la mobilité », in Laurent Vidal et Alain Musset, *Les territoires de l'attente*, op.cit., p. 27.

²Olivia Bianchi, « Penser l'exil pour penser l'être », *Le Portique* [En ligne], 1-2005, Varia, mis en ligne le 12 mai 2005, consulté le 20 février 2017.

³Ségoène Payan, « Du déplacement au sentiment d'exil », *Recherches en psychanalyse*, n°9,2010, p. 176.

⁴ Michel Agier, *Le couloir des exilés. Être étranger dans un monde commun*, Paris, Éditions du Croquant, 2011, p. 23.

littérature peut s'insérer. Les « romances de l'errance et de l'exil (des fictions fortement inspirées de l'actualité) sont des tentatives de rendre de l'intérieur, dans une écriture empathique, des histoires qui deviennent sous la plume de leurs auteurs des récits héroïques, en outre indiscutables dans le champ de la légitimité esthétique⁵ ». Le romancier, par son expérience personnelle ou l'actualité dont il est témoin, sort du silence les exilés, tout en rendant compte de leurs sentiments face à l'événement. Il a une part active dans la diffusion de la voix silencieuse des exilés, plus encore lorsque l'auteur est lui-même une personne en situation d'exil.

L'exil et l'attente : le retour comme point de repère

Pour l'exilé, une des phases de son déplacement est marquée par la volonté d'un retour. « La construction du mythe du retour constitue l'avant-dernière étape du travail d'exil et se retrouve dans le "syndrome d'Ulysse". L'exilé est engagé dans le désir d'aller trouver un mieux-être ailleurs, et les épreuves subies lors de ce parcours restent supportables grâce au *mythe du retour* que le migrant entretient comme certificateur de son identité⁶ ». Si l'exil est en soi une rupture avec son passé, le retour – et par conséquent l'attente du retour – est le moyen de conserver une identité en lien avec ce qui a été laissé. Le retour donne naissance à une « île d'espérance », lieu qui doit achever une situation transitoire.

Le déplacement forcé n'est donc pas une fin en soi, mais bien une étape (voire un contretemps). Toute la personnalité de l'exilé se construit autour de cette notion de retour, et l'attente participe à ce phénomène. C'est une façon pour lui de ne pas perdre pied dans cet univers terriblement nouveau qu'est la terre d'accueil. « L'exilé se meut alors dans une certaine incertitude. Il n'est alors pas rare d'observer des expériences de déréalisation qui vont du "qui suis-je ?", inquiétant, perplexe, à ce "où suis-je ?" de l'enfant dans le noir⁷ ». Des liens forts naissent alors entre les exilés, pour conserver cette unité d'identité.

L'exil face à la dictature

⁵ Du même auteur, « Préface. La littérature d'exil est dans l'atelier », in Delphine Leroy et Marie Leroy (eds.), *Histoires d'écrits, histoires d'exils. Perspectives croisées sur les Écritures en migration(s)*, Tübingen, Narr Verlag, 2014, P. X.

⁶Sécolène Payan, « Du déplacement au sentiment d'exil », *Recherches en psychanalyse*, n°9, 2010, p. 180.

⁷ Idem.

Au cours du 20^{ème} siècle, la montée des régimes dictatoriaux a conduit de nombreuses populations à fuir leurs pays d'origine. Que cela se soit passé en Europe ou dans les Amériques, ce déplacement de personnes a pour origine une volonté de quitter un territoire où un gouvernement a obtenu le pouvoir par la force. L'Océan Atlantique a été le lieu de nombreuses migrations provoquées par un départ forcé.

L'exil des républicains espagnols au cours des années 30 est un de ces exemples de mouvement de populations. Alors que l'Espagne était une république socialiste, le général Franco rentre en dissidence et s'oppose au gouvernement. S'ensuit une guerre civile qui débute en 1936 et se termine en 1939 avec la victoire du général. Dès lors, l'Espagne devient une dictature fascisante, même si elle restera neutre par rapport à l'Allemagne nazie et à l'Italie mussolinienne. Le retour à la démocratie en 1975, avec l'accession au pouvoir de Juan Carlos I^{er} (pourtant désigné par Franco comme successeur) est vu comme une « phase dite de transition et de consolidation démocratiques, une politique officielle de réconciliation a dominé la vie publique. Celle-ci s'est concrétisée par l'octroi de grâces, la promulgation de lois d'amnistie et l'adoption de mesures réparatrices en faveur des vaincus du camp républicain⁸ ».

Avec cette volonté de faire table rase du passé, c'est avant tout une politique d'oubli qui est mise en avant, « une amnésie pour les franquistes, *via* le renoncement à soumettre les actes de violence institutionnelle commis au cours de la dictature à des procès judiciaires⁹ ». Aujourd'hui encore, il reste une forme de silence autour des exactions franquistes ainsi que de nombreux débats¹⁰, en particulier l'exil des Républicains.

Les combats ont opposé républicains armés, soutenus faiblement par les démocraties occidentales européennes, et les troupes militaires du général Franco avec l'appui de l'aviation allemande nazie. La défaite des premiers a été suivie par une vague migratoire de populations vers la France, « à laquelle on donne le nom de *Retirada* (retraite, exode), est à l'origine de l'émigration la plus massive qu'ait connue l'Espagne au cours de son histoire¹¹ ».

⁸Danielle Rozenberg, « Le « pacte d'oubli » de la transition démocratique en Espagne. Retours sur un choix politique controversé », *Politix* 2006/2 (n° 74), p. 176.

⁹*Ibid.*, p. 178.

¹⁰ Un d'entre concerne le vol d'enfants par les pouvoirs franquistes : dans le but de parfaire la société espagnole, le pouvoir politique a favorisé l'adoption par des familles proches du parti d'enfants issus de milieux pauvres voire de parents communistes. Récemment, un téléfilm produit par Telecinco retrace de manière générale cette histoire : *Niños robados* de Salvador Calvo, 2013.

¹¹ Vincent Parello, *Des réfugiés espagnols de la guerre civile dans le département de l'Hérault (1937-1939)*, Perpignan, Presses Universitaires de Perpignan, 2010, p. 13.

Si une grande partie de ces exilés restèrent en France ou furent renvoyés en Espagne, un petit nombre choisit de poursuivre leur exil en partant pour l'Amérique latine¹², dont le Mexique.

Ces républicains ont répondu à l'appel lancé par le président mexicain de l'époque, Lazaro Cardenas (1895-1970). Devenus des *destierros* (exilés), ils ont donc traversé l'Atlantique avec l'aide du Service pour l'Évacuation des Réfugiés Espagnols (SERE). Bien qu'intégrés dans la société mexicaine, les Espagnols conservent une partie de leur identité. C'est ce que le philosophe José Gaos – lui-même exilé républicain en 1939 et naturalisé mexicain en 1941 – appelle des *transterrados*¹³.

Cette traversée de l'Atlantique Europe-Amériques existe également dans l'autre sens, c'est-à-dire des Amériques vers l'Europe. C'est le cas des exilés chiliens, qui fait suite au coup d'état d'Augusto Pinochet du 11 septembre 1973. Les répressions et la dictature mises en place par le nouveau chef du pouvoir chilien ont provoqué l'exil de centaines de milliers de chiliens. « Les Chiliens le savent, leur pays est une île. De hauts murs le séparent du reste du monde. A ces barrières d'autres sont venues s'ajouter qui ont coupé le pays en deux. Je veux parler des murs bâtis par la dictature militaire¹⁴ ».

Durant la période de la présidence de Pinochet à la tête de l'État chilien (1974-1989), ce sont un million de personnes qui quittent le pays, soit 7,5% de la population. Sur ce million, il a été établi de manière générale que 250 000 chiliens ont quitté le pays pour des raisons politiques, les trois quart restant pour des raisons économiques ou autres¹⁵.

Parmi ces populations qui fuirent la junte militaire se trouvent des intellectuels et des romanciers. Une littérature de l'exil naît parmi ses « écrivains » chiliens. « Un rapport demandé par l'Unesco en 1989 a déterminé à 1 700 le nombre de livres, revues, brochures publiés par les exilés chiliens entre 1973 et 1989 rien qu'en France. 1700 ouvrages. Il s'agit d'un nombre considérable et d'un fait unique dans l'histoire du Chili et même du monde, si l'on pense que les exilés chiliens en France n'ont jamais dépassé les 15 000¹⁶ ». Cette activité littéraire montre qu'une forme de résistance est apparue face au pouvoir chilien. « Cette

¹²Geneviève Dreyfus-Armand, *L'exil des républicains espagnols en France. De la Guerre civile à la mort de Franco*, Paris, Albin Michel, 1999, p. 80.

¹³Ce néologisme est formé sur la notion de *transtierro*, qui s'oppose à la notion de *destierro*, en ce sens où les républicains espagnols se sont intégrés à la société mexicaine, sans pour autant renier leurs racines ibériques. Voir Adolfo Sánchez Vázquez, « Del destierro al transtierro », in Alicia Alted et Manuel Llusia (dir.), *La cultura del exilio republicano español de 1939*, vol. II, Madrid, UNED, 2003, pp. 627-636 ; Aurelia Valero Pie, « Metáforas del exilio: José Gaos y su experiencia del "transtierro" », *Revista de Hispanismo Filosófico*, n°18, 2013, pp. 71-87.

¹⁴Bernardo Toro, « Littérature chilienne hors les murs », *Hommes et migrations*, n°1305, 2014, p. 114.

¹⁵Fanny Jedlicki, « De l'exilé héroïque à l'illégitimité du retornado. Les retours des familles de réfugiés chiliens en France », *Anuario de Estudios Americanos*, vol. 64 n°1, 2007, p. 89.

¹⁶Bernardo Toro, « Littérature chilienne hors les murs », *Hommes et migrations, L'exil chilien en France*, n°1305, 2014, p. 116-117.

communauté d'intellectuels chiliens qui a été arrachée à son sol natal a trouvé dans l'écrit non seulement un instrument de lutte politique, mais aussi une sorte de territoire¹⁷ », un territoire où se sont mêlés des sentiments contradictoires, toujours avec comme fil conducteur l'attente. Il peut être vu une similarité entre la production chilienne et celle des républicains espagnols, puisque les mêmes attentes se retrouvent et sont vécues par les exilés.

La vie quotidienne de l'exilé

La défaite des troupes républicaines espagnoles conduit les combattants à fuir vers le Nord et à traverser les Pyrénées pour rejoindre la France. Les conditions dans lesquelles ils sont accueillis ne sont pas très bonnes et ressemblent plus à un internement plutôt qu'à un accueil de soldats en déroute. Certaines villes frontalières reçoivent dans des campements improvisés à la va-vite les soldats, notamment Argelès-sur-Mer, où entre 65 000 et 75 000 républicains¹⁸ sont parqués dans la « prison sur la plage¹⁹ ».

Cette présence espagnole sur les plages françaises, coincée entre la mer et les troupes qui surveillent s'éternise jusqu'à la venue de Luis Rodríguez (1905-1973), chef de la légation mexicaine en France et ami proche du président mexicain. Cardenas informe en juillet 1940 que « le Mexique est disposé à accueillir tous les réfugiés espagnols des deux sexes résidant en France [...]. Si le gouvernement français accepte sur le principe cette idée, veuillez déclarer que dès le moment de leur acceptation tous les réfugiés espagnols seront la protection du drapeau mexicain²⁰ ».

L'ambassadeur Rodríguez ne ménage pas ses efforts pour intéresser les Espagnols en déroute. D'autant que depuis la défaite française de 1940, c'est avec le Gouvernement de Vichy que traite l'état mexicain. Et le maréchal Pétain n'apprécie pas cette présence étrangère sur son territoire, comme le montre le dialogue entre l'ambassadeur mexicain et le chef de l'État français dans le roman *Les exilés de la mémoire* :

PETAINE – Pourquoi cette noble intention de favoriser ces gens indésirables ?

¹⁷ Idem.

¹⁸ David Wingeate Pike, *Vae Victis ! Los republicanos españoles refugiados en Francia 1939-1944*, Paris, Ruedo Iberico, 1969, p. 32.

¹⁹ Geneviève Dreyfus-Armand, Émile Temime, *Les Camps sur la plage, un exil espagnol*, Paris, Éditions Autrement, 1995, p. 24.

²⁰ Instructions du président du Mexique. Message reçu le 1^{er} juillet 1940, Segovia Rafael, *Misión de Luís I. Rodríguez en Francia. La protección de los refugiados españoles 1940*, México, SRE/Colmex/Sep/Conacyt, 2000, cité in Claudia Davila Valdes, « L'émigration des réfugiés espagnols de France au Mexique. Les relations franco-mexicaines 1939-1942 », *Cahier des Amériques latines*, 72-73, 2013, p. 167.

RODRIGUEZ – Je vous supplie de la considérer, monsieur le maréchal, comme un fervent désir de rendre service à des éléments dont le sang et l'esprit sont les nôtres, et de les protéger.

PETAÏN – Et s'ils vous étaient préjudiciables, comme à tout le monde, vu qu'ils sont renégats à leurs coutumes et à leurs idées ?

RODRIGUEZ – Nous aurions gagné, de toute façon, des groupes de travailleurs, et des mieux qualifiés pour nous aider à exploiter les richesses naturelles que nous possédons.

PETAÏN – Beaucoup de cœur et peu d'expérience...

RODRIGUEZ – Si je peux vous poser une question, monsieur le maréchal, que problème pourrait-il y avoir si ma patrie veut servir en toute loyauté la France, et désire alléger la lourde charge qui pèse sur ses épaules, en faisant émigrer le plus grand nombre de réfugiés espagnols ?²¹

Si cette discussion est fictive, elle montre néanmoins la position délicate dans laquelle se trouve l'ambassadeur du Mexique. Cela explique d'autant plus son regain d'activité dans les camps après cette entrevue avec Pétain, en distribuant notamment des listes pour les volontaires qui souhaitent partir²².

Parmi ces Espagnols prêts au départ se trouve Arcadi, le grand-père du narrateur des *Exilés de la mémoire* et sur lequel se concentre l'histoire du roman. Alors qu'il est décidé de le renvoyer dans un « train de Franco²³ », Arcadi s'échappe d'un wagon abimé et rejoint à Montauban l'ambassade du Mexique²⁴. Il parvient ensuite à rejoindre Bordeaux d'où il part le 16 octobre 1940 à destination de New York, pour ensuite arriver au Mexique²⁵. Sa femme restée en Catalogne le rejoint en 1943 avec leur fille, qu'il n'a jusque-là pas connue. Elles mettent 15 jours pour traverser l'Atlantique, de Vigo à La Havane et de La Havane à Veracruz²⁶.

Les retrouvailles sont un instant difficile pour le couple. « Ma grand-mère redoutait le pire de ces retrouvailles, personne ne sort indemne de tant de mois passés dans un camp de prisonniers²⁷ ». C'est surtout la réaction de la fille d'Arcadi, Laia, qui frappe les deux adultes, puisqu'avec son regard d'enfant, elle juge la personne qui fait face à elle : « Regarde, voici ton père. [...] Comme si la tension n'était pas suffisante, Laia l'accrut, de façon imprévue, en

²¹ Jordi Soler, *Les exilés de la mémoire*, Paris, 10/18 « Domaine étranger », 2008, p. 143.

²² L'activité de l'ambassadeur, mise en avant dans le roman de Jordi Soler, ne doit pas faire oublier que son prédécesseur, Narcisso Bassols, avait activement agi pour l'accueil des réfugiés espagnols au Mexique. Cf. Bartolomé Bennassar, *La Guerre d'Espagne et ses lendemains*, Paris, Perrin, 2004, pp. 417-425.

²³ Jordi Soler, *Les exilés de la mémoire, op.cit.*, p. 107.

²⁴ *Ibid.*, p. 144 et 146.

²⁵ *Ibid.*, p. 185.

²⁶ *Ibid.*, p. 47.

²⁷ *Ibid.*, p. 48.

disant, sans lâcher la main de sa mère : *Aquest no és le meu pare*²⁸ ». La petite fille n'a en effet connu son père que par la photo que sa mère transporte dans un sac²⁹.

Dès lors, il s'agit pour l'homme de s'établir dans ce nouveau monde. Un nouvel enfant naît, cette fois-ci en terre mexicaine.

Marianne était la sœur mexicaine de Laia, la tête d'une lignée qui à cause de la guerre naîtrait dans cette forêt. Pour Arcadi, cette enfant était le retour à l'ordre, la fin d'une parenthèse de nomade et d'exilé parce qu'avoir des enfants, devait-il penser à l'époque, signifie s'ancrer dans la terre où ils sont nés, avoir un autre pays, se montrer sous une autre latitude, ce qui n'était pas rien pour ce soldat qui plus d'une fois avait considéré que sa vie était irrémédiablement détruite et qu'il ne lui restait plus qu'à en attendre la fin.³⁰

Le physique de Marianne diffère de ce qu'il existe à la Portuguesa, la plantation qu'Arcadi et des compatriotes ont fondée en 1946³¹. Elle est grande et blonde. Pourtant, elle est perçue comme la consolidation de l'installation des Catalans en terre mexicaine, elle est « comme la fondation émotionnelle de la République que leur avait arrachée le général Franco, une illusion, en fin de compte, que la naissance de Marianne, la première républicaine native de la plantation, renforçait³² ». Ici, Marianne symbolise le lien entre le Mexique et la Catalogne, elle représente « l'île d'espérance », qui trouve une personnification à travers un enfant de l'exil. Elle devient, sans le vouloir, une image du retour souhaité par Arcadi.

²⁸ Idem.

²⁹ Au point de dire « *Aquest és le meu pare* ». Idem.

³⁰ Jordi Soler, *La dernière heure du dernier jour*, Paris, 10/18 « Domaine étranger », 2010, p. 41.

³¹ Jordi Soler, *Les exilés de la mémoire*, op.cit., p. 214.

³² Jordi Soler, *La dernière heure du dernier jour*, op.cit., p. 42.



Figure 9: Situation géographique possible de la Portuguesa, d'après les indications des romans de Jordi Soler (Conception : T. Plançon / Réalisation : P. Brunello)

Le prénom de cette enfant n'est pas anodin, puisqu'il s'agit du prénom Marianne, symbole de la République française, et par conséquent à forte valeur républicaine pour ces exilés républicains. Le choix d'Arcadi n'est pas anodin. Celui du romancier non plus. « Marianne est la métaphore de ce roman. Elle est l'enfant avec qui les Espagnols ont démarré cette "nouvelle république" outre-mer. C'était une enfant normale jusqu'à sa maladie et que cette "nouvelle république" parte dans tous les sens. D'ailleurs en France, la Marianne désigne la République, c'est pour cela que j'ai appelé mon personnage Marianne³³ ». Métaphore et symbole comme pour marquer l'attachement à un système politique perdu, une façon de résister à la dictature, mais également métaphore « de la défaite et de l'oppression³⁴ ». La maladie du personnage montre une première cassure : cette maladie mentale représente la corruption peut être perçue comme l'impossibilité de rentrer au pays.

Comme l'explique Jordi Soler, cette république finit par partir à vau-l'eau. Tout commence avec la maladie mentale de Marianne vers l'âge de trois ans, symbole sans doute

³³ « Interview de Jordi Soler », *La Lettrine*, <http://www.laettrine.com/article-23150771.html> (consulté le 26 février 2017).

³⁴ « Marianne, la sacrifiée », *L'Humanité*, jeudi 25 septembre 2008, <http://www.humanite.fr/node/402267> (consulté le 26 février 2017).

de la folie de la transposition dans ce territoire de la république européenne. Dans la réalité, la tante de Jordi Soler a eu une méningite jeune, mais n'a pas autant souffert que le personnage du roman, qui est tout de même attachée à un mur comme un simple chien. De plus, c'est la première fois qu'est traité ce personnage, puisque *Les exilés de la mémoire* ne la mentionne pas.

Les romans fonctionnent comme autant de *flashbacks* pour le narrateur, qui n'est connu que sous le nom de « Je ». Dans *La dernière heure du dernier jour*, « Je » raconte sa vie au sein de la Portuguesa, une plantation de café qu'Arcadi a développé avec ses collaborateurs catalans. Il parle également de Marianne, et ce jusqu'en 1974. Tout démarre d'un appel de sa mère, en pleine procédure judiciaire pour récupérer la parcelle d'un ancien partenaire de son grand-père. « Je » quitte Barcelone où il réside pour retourner sur les terres de son passé, découvrant une terre vierge, de la même façon qu'Arcadi 60 ans plus tôt³⁵.

Ce territoire perdu dans les forêts de l'état de Veracruz est devenu, par les efforts des anciens combattants, « leur pays d'exil, leur république, leur Catalogne, l'Espagne qu'il leur restait³⁶ », où il n'est pas rare de voir hissé le drapeau de la République espagnole. En se coupant du reste de la population, les Catalans exilés se retrouvent dans un état de « non-appartenance³⁷ ». Mais en même temps, ils sont confrontés à deux quotidiens, deux environnements qui cohabitent, où l'ancienne vie (symbolisé par exemple par la levée du drapeau républicain) se mélange avec la nouvelle (les activités de la plantation de café).

La dernière heure du dernier jour, en s'intéressant à la vie dans la Portuguesa jusqu'en 1974, propose une vision résignée d'Arcadi et de ses compagnons. En effet, il semble que ces derniers ne veulent plus se battre et supporte l'exil notamment grâce à la « fiction d'espoir que donne la bouteille³⁸ ». Elle apporte à sa façon un réconfort, une tranquillité d'esprit au déracinement et à la séparation avec la terre natale. Cette « fiction d'espoir » combat « un mal être et des troubles de l'adaptation qui se manifestent au travers de la nostalgie, par moments l'apathie³⁹ ». Ils sont à mi-chemin entre le *transterrado* et le *desterrado*.

Tout au long des deux romans, « Je » rappelle qu'Arcadi a été artilleur et que Laia, la mère du narrateur, est née à Barcelone. Ce n'est pas le cas du narrateur, mexicain et

³⁵ « Je » redécouvre la Portuguesa en écoutant une chanson de Benjamin Biolay, « La dernière heure du dernier jour ». Les dernières paroles (« La dernière heure/Du dernier jour/A la bonne heure/A nos amours ») le motivent à poursuivre son expédition dans les ruines de la plantation. Jordi Soler, *La dernière heure du dernier jour*, *op.cit.*, p. 88-89.

³⁶ *Ibid.*, p. 26.

³⁷ Edward Saïd, « Réflexions sur l'exil », in *Réflexions sur l'exil et autres essais*, Paris, Actes Sud, 2008, p. 245.

³⁸ Jordi Soler, *La dernière heure du dernier jour*, *op.cit.*, p. 16.

³⁹ Ségolène Payan, « Du déplacement au sentiment d'exil », *Recherches en psychanalyse*, n°9, 2010/1, p. 176.

parfaitement intégré, malgré une enfance dans un univers catalan où on parlait catalan, mangeait des plats catalans et où il était convenu de ne pas sortir le 15 septembre de chaque année, jour de l'indépendance du Mexique, « parce que les Mexicains de Galatea et des environs avaient l'habitude de célébrer cette fête en rossant les Espagnols⁴⁰ ». Ce sentiment est accentué par les ressentis des habitants⁴¹. La communauté est dans un « territoire de l'indéfinition⁴² » : ni espagnole parce qu'en exil, ni mexicaine parce qu'ils représentent l'opresseur.

Cette absence de territoire véritable, combinée à l'expérience des camps en Europe, conduit à cette distanciation. Le roman, en mettant en scène cette situation, insiste sur la dichotomie de l'exilé : à la fois présent dans un Mexique qui n'est qu'une terre d'accueil, mais aussi ailleurs, dans cette Catalogne qu'Arcadi et sa famille ont été contraints de fuir pour éviter la répression. En conservant, ou plutôt en essayant de conserver ses traditions, c'est la Catalogne qu'il essaye de maintenir.

Mais en faisant cela, il se coupe d'avec sa nouvelle vie. Jordi Soler le précise bien, lorsqu'il parle de la tradition des Mexicains de Galatea qui s'en prennent aux Espagnols : en se mettant volontairement à l'écart, les Catalans projettent leurs différences aux yeux de tous, provoquant ainsi une aversion de la part des autochtones (que l'on retrouve dans *La dernière heure du dernier jour* avec l'invasion de la plantation).

Pour sortir de cette situation d'enfermement au cœur de l'exil, une certaine « solidarité exagérée⁴³ » naît de cette incapacité à intégrer ce monde nouveau. Les exilés accentuent cette impossibilité en maintenant leur particularité régionale, leur identité, à travers la langue catalane. L'espagnol, déjà ressenti comme non naturel pour les Catalans, « est ici vécu comme une intrusion⁴⁴ ». En tant qu'entité déjà existantes, Arcadi et ses compagnons rejettent toute forme de transculturation (ce cheminement vers la culture d'accueil), mais pas les petits-enfants. « Une telle absence d'ouverture à cet autre monde semble traduire une tentative de parage à la déréliction. Le "repli communautaire" constitue un mécanisme défensif. On y observe un maintien des habitudes "du pays". C'est *comme si* on était "là-bas"⁴⁵ ».

Une façon pour les Catalans d'agir *comme si* est d'agir contre le général Franco, en fomentant un complot pour l'éliminer, et ainsi permettre leur retour. Cela débute lorsque l'Espagne entre aux Nations-Unies le 14 décembre 1955 (la nouvelle arrive à la Portuguesa le

⁴⁰ Jordi Soler, *Les exilés de la mémoire*, op.cit., p. 52.

⁴¹ Jordi Soler, *La dernière heure du dernier jour*, op.cit., p. 73.

⁴² *Ibid.*, p. 74.

⁴³ Edward Saïd, « Réflexions sur l'exil », in *Réflexions sur l'exil et autres essais*, op.cit., p. 247.

⁴⁴ Rajaa Stitou, « Exil et déplacements culturels », *Cliniques méditerranéennes*, n°80, 2009/2, p. 273.

⁴⁵ Ségolène Payan, « Du déplacement au sentiment d'exil », *Recherches en psychanalyse*, n°9, 2010/1, p. 175.

15 décembre)⁴⁶. « La nouvelle de l'ONU avait annulé la possibilité qu'il s'en aille de son plein gré, ce qui les plaçait devant l'autre choix [...] Il faut tuer Franco⁴⁷ ». Ce projet est vite abordé dans *La dernière heure du dernier jour*⁴⁸, mais est au cœur du récit des *Exilés de la mémoire*. C'est là, pour les Catalans, un moyen de garder le lien avec leur « île d'espérance », de continuer à avoir une part active dans le combat politique qui a été le leur ; de cette façon, ils ne ferment pas le voyage.

Suite à l'annonce des Nations-Unies d'intégrer l'Espagne, la communauté de la Portuguesa élabore un plan pour éliminer Franco et ainsi pouvoir rentrer en Catalogne⁴⁹.

Deux semaines plus tard, Arcadi, Bages et Fontanet, à bord de la voiture décapotable de ce dernier, allèrent à Mexico pour rencontrer un groupe de républicains qui partageaient la même inquiétude et qui, à ce qu'avait appris Bages par ses camarades exilés en France, avaient déjà fait une partie du chemin et possédaient des contacts opérationnels à Madrid.⁵⁰

Pour ce faire, les trois hommes de la Portuguesa rencontrent « une vingtaine de personnes de tout poil : avec les exilés républicains discutaient des représentants du Parti communiste mexicain, un leader du Syndicat des travailleurs, deux chefs d'entreprise dont la fonction n'était pas très claire et un sénateur en activité du PRI⁵¹ ». Pour mener à bien les tractations sur l'assassinat du général espagnol, Arcadi fait un voyage en Allemagne⁵². Mais à son retour, l'enthousiasme n'est pas le même, d'autant que par la suite cette association se solde par un échec, chacun partant dans des directions opposées.

C'est aussi à la même époque que naît son premier petit-fils, symbole d'une lignée en construction dans ce territoire « hostile ». « Mon grand-père et ses associés avaient passé plus d'années au Mexique que dans leur pays, et ils avaient eu des enfants et des petits-enfants qui les attachaient à cette terre, à cette plantation qui petit à petit s'était convertie en une sorte de village, dans lequel je suis né en 1963⁵³ ». D'où ce sentiment contrasté après le retour d'Allemagne d'Arcadi.

⁴⁶ Jordi Soler, *Les exilés de la mémoire, op.cit.*, p. 218.

⁴⁷ *Ibid.*, p. 219.

⁴⁸ « Tu savais qu'Arcadi et moi on a été à deux doigts de descendre Franco ? ». Jordi Soler, *La dernière heure du dernier jour, op.cit.*, p. 98.

⁴⁹ Elle fait partie des nombreuses conspirations qui ont cherché à éliminer Franco. Cf. Geneviève Dreyfus-Armand, *L'exil des républicains espagnols en France. De la Guerre civile à la mort de Franco*, Paris, Albin Michel, 1999, pp. 227-296.

⁵⁰ Jordi Soler, *Les exilés de la mémoire, op.cit.*, p. 221.

⁵¹ *Ibid.*, p. 222.

⁵² *Ibid.*, p. 225.

⁵³ « Mi abuelo y sus socios habían pasado más años en México que en su país, y habían tenido hijos y nietos que los ataban a aquella tierra, a esa plantación que poco a poco se había ido convirtiendo en una suerte de aldea, en la que nací yo en 1963 ». Jordi Soler, « El catalan del ultramar », *El País*, 8 octobre 2014, http://internacional.elpais.com/internacional/2014/10/08/actualidad/1412800058_154396.html (consulté le 27 février 2017), traduction personnelle.

Il y a dans l'exil ce moment où le pays d'accueil devient la nouvelle terre, une nouvelle maison. Cela passe notamment avec la famille, qui finit par s'intégrer et entraîne un processus d'acculturation, d'acceptation de la nouvelle vie locale. L'exil reste présent, mais un nouveau cycle s'enclenche, qui voit, dans le cas d'Arcadi, un retour par le biais du narrateur qui redécouvre son passé. Il finit par y avoir une adhérence avec la terre d'accueil, qui peut être plus ou moins longue, selon la capacité de chacun.

Ces interprétations ne sont pas uniques dans le cadre de l'exil. Ce sentiment de ne pas appartenir au pays d'accueil se retrouve également dans les romans d'auteurs chiliens en exil, comme José Donoso⁵⁴ et Bernardo Toro⁵⁵. Chacun, à leur façon, retrace cette situation étrange dans laquelle ils se trouvent, à travers les personnages de leur roman qui vivent des moments qui ne sont pas étrangers aux romanciers.

Le narrateur du *Jardin d'à côté*, Julio Mendez, est un écrivain chilien en exil en Espagne. Il vit avec sa femme Gloria. C'est un écrivain qui cherche à écrire « une œuvre maîtresse, supérieure à toute cette littérature de consommation, aujourd'hui à la mode, qui a porté aux nues des faux dieux comme García Márquez, Marcelo Chiriboga et Carlos Fuentes⁵⁶ ». Cependant, il se retrouve dans l'incapacité d'écrire, après que son roman ait été refusé⁵⁷.

Un ami du couple, Pancho Salvatierra, leur propose d'habiter son appartement de Madrid. Le nom de ce personnage n'est pas anodin, puisque la traduction littérale de son nom est « terre sauve ». Une façon de désigner un espace où les protagonistes seront à l'abri, en *salva tierra*. Pancho Salvatierra est également chilien, mais avec un regard différent porté sur Pinochet, dont il loue la capacité de redresser le pays⁵⁸.

En arrivant à Madrid et dans la maison de leur ami, Julio découvre le jardin de la maison d'à côté. Ce jardin lui évoque automatiquement celui qu'il a connu au Chili⁵⁹. En projetant son passé dans ce jardin, le narrateur reconstruit un environnement familial, bien que chargé émotionnellement. « Le fait de projeter sa vie intérieure sur le jardin d'à côté est, entre autres, symptomatique de son étrangeté et de la quête d'un espace à habiter : Julio semble prisonnier de son exil, de son couple, de sa stérilité littéraire⁶⁰ ». Ce sentiment se retrouve lorsque les locataires de la maison d'à côté reviennent de vacances : « et la pelouse

⁵⁴ José Donoso, *Le jardin d'à côté*, Paris, Calmann-Lévy, 1983.

⁵⁵ Bernardo Toro, *Contretemps*, Paris, Les Petits Matins, 2006.

⁵⁶ José Donoso, *Le jardin d'à côté*, *op.cit.*, p. 13.

⁵⁷ *Ibid.*, p. 16.

⁵⁸ *Ibid.*, p. 19.

⁵⁹ *Ibid.*, pp. 63-65

⁶⁰ Catherine Pélagie, « Une littérature de l'entre-deux », *Hommes et migrations, L'exil chilien en France*, n°1305, 2014, p. 130.

s'anime de nouveau d'une vie étrangère, pour perdre le caractère d'espace neutre, propice à nos fantasmes. Il faut que nous partions ! Je ne supporte pas cette intrusion dans mon territoire !⁶¹ »

Ce jardin le confronte également à la douloureuse question du retour. Son frère resté au pays souhaite vendre la maison familiale, ce à quoi s'oppose Julio.

Quand cette maison n'existera plus, je n'aurais plus d'endroit où revenir. Ni de raison de revenir ? On rêve de retourner dans son pays, abstraction matérialisée par davantage que le hasard du lieu de sa naissance, parce que le rêve du retour correspond à une fenêtre précise donnant sur un jardin précis, à un tapis de verts entrelacés d'histoires personnelles qui illuminent des relations d'êtres et de lieux.⁶²

Le narrateur est constamment dans un entre-deux, à la manière du personnage d'Arcadi. Partagé entre le Chili et sa nouvelle vie en Espagne, il ne parvient pas à séparer les deux univers, se mettant volontairement à l'écart du nouveau monde auquel il est confronté. Les refus successifs de l'agent littéraire pour les manuscrits de Julio montrent également cette distance : le premier est refusé car trop personnel (le narrateur souhaite raconter son emprisonnement), le second trop marqué par les auteurs qu'il critiquait au début et manquant d'authenticité. Le personnage de Julio Mendez est constamment tiraillé entre passé et présent, qu'il ne parvient pas à conjuguer.

Le narrateur du roman *Contretemps* est aussi dans l'indécision. « Je » est ici un Chilien dont nous suivons la jeunesse puis l'exil à Paris au début des années 80. Durant une courte période il fréquente des exilés chiliens comme lui, mais ne se reconnaît pas dans cette « piètre comédie de pays reconstitué⁶³ ». Ses compatriotes lui paraissent ne pas sortir du cercle où ils se trouvent, « toujours la même rengaine, les mêmes mesures, le même refrain lancinant. Un peuple de fantômes, d'âmes laissées pour compte recréant dans les limbes leur vie d'autrefois⁶⁴ ». L'inconnu auquel il fait face le place dans un trouble identique aux personnages précédemment cités : « Je portais mon pays comme une blessure. Combien de temps allais-je devoir marcher à la dérive et endurer la solitude avant de pouvoir enfin dire : "Je suis chez moi à Paris !" ⁶⁵ ».

Cette notion d'errance se retrouve dans les nombreux déplacements du personnage. Il est rare de le voir se poser à un endroit, toujours en mouvement, à la recherche de sa place en

⁶¹ José Donoso, *Le jardin d'à côté*, *op.cit.*, p. 208.

⁶² *Ibid.*, p. 64.

⁶³ Bernardo Toro, *Contretemps*, *op.cit.*, p. 32.

⁶⁴ *Ibid.*, p. 65.

⁶⁵ *Ibid.*, p. 41.

France⁶⁶. Sa rencontre avec Laura, une jeune femme qu'il a connue au Chili et qui a dû fuir également, pourtant le ramène inexorablement dans son univers exilé.

En quittant Santiago, j'avais dû opérer une grande rupture, arriver au bord de l'effacement : changer de vie, de langue et même de peau. Ce matin-là, la voie que je m'étais moi-même ouverte décrivait subitement une courbe et se refermait derrière moi. Libre, de mon propre gré, j'étais revenu à mon point de départ. [...] C'était aussi [...] un pan de mon histoire qui revenait en trombe par-dessus la grille du balcon. Une nouvelle fois, comme dans mes rêves, j'avais l'impression d'enjamber ce pont imaginaire. Santiago et Paris, passé et présent, tout était à nouveau mélangé.⁶⁷

Pourtant, les deux personnages finissent par vivre des chemins parallèles. Laura ne parvient pas à oublier son passé, vivant et revivant ses souvenirs (notamment lorsqu'elle est entrée dans la résistance à la dictature), alors que le narrateur cherche à sortir de ce qui lui semble être une impasse. Chacun vit une attente différente : pour l'un, c'est la possibilité de dépasser l'exil ainsi que son passé pour s'intégrer, être plus qu'un *transmierro*, et cela passe par la connaissance de la ville d'accueil ; pour l'autre, c'est une situation temporaire qui doit inexorablement conduire à un retour sur sa terre natale.

Cela se retrouve dans l'adaptation à la vie française. « Ces gens-là ne vivent pas en France ! ironisaient les mieux intégrés. Ces gens-là. Laura, les autres. C'était le cas pour la plupart des exilés. Les échappées hors des frontières étaient discrètes, dès le seuil de la porte ils adoptaient un masque que leur accent leur ôtait⁶⁸ ». La femme souhaite rentrer au Chili. En se démarquant de la société dans laquelle elle se trouve, Laura finit par développer des crises d'angoisse, la (sur)vie devient trop lourde pour elle, comme pour le reste des exilés chiliens⁶⁹. N'ayant aucun but comme ont pu avoir Arcadi et Julio Mendez, des buts qui d'une certaine façon ont nourri l'attente et leur ont permis d'appréhender de nouveaux territoires, au point de devenir leurs nouvelles terres, la jeune femme se retrouve coincée dans une attente trop contraignante, où son désir ne pourra pas être assouvi.

Au cours du déplacement, les exilés développent des « îles d'espérance » qui s'avèrent être des îles transitoires. En choisissant de rester en France et d'accepter cette nouvelle culture, le narrateur de *Contretemps* met un terme à son exil : il quitte son « île d'espérance » transitoire pour finalement s'ouvrir à un nouvel environnement. Pour autant, ce territoire n'est qu'un lieu de subsistance, une étape qui doit reconduire au lieu d'origine. La terre natale est

⁶⁶ Catherine Pélagé, « Une littérature de l'entre-deux », *Hommes et migrations, L'exil chilien en France*, n°1305, 2014, p. 132.

⁶⁷ Bernardo Toro, *Contretemps*, *op.cit.*, p. 79.

⁶⁸ *Ibid.*, p. 107.

⁶⁹ *Ibid.*, p. 200.

l'image du souvenir, mais ce souvenir devient la copie d'un fait⁷⁰. L'exilé se construit un imaginaire et interagit dans le lieu d'accueil de façon à ne pas conserver d'attaches lorsqu'il lui faudra partir. Il a juste besoin de subsister, et par conséquent ne s'approprie pas son environnement au point de le faire sien.

L'exil, l'impossible retour ?

Selon Edward Saïd, « l'exil est issu de la pratique antique de l'ostracisme. Une fois frappé d'ostracisme, l'exilé a une vie anormale et misérable, et porte les stigmates de son statut d'étranger⁷¹ ». C'est par le biais de l'attente du retour qu'il cherche à dissiper cette étrangeté dont il est porteur, ainsi que de « solitude et de spiritualité⁷² ». Malgré la présence de compatriotes, l'exilé vit cette expérience seul, confronté à ses propres angoisses et à ses propres attentes. « En se prouvant à eux-mêmes que le retour définitif est une utopie, les migrants s'érigent en exilés, et ce statut leur permet alors de s'inventer une histoire commune et de fédérer leurs identités multiples⁷³ ». Le retour laisse entrevoir la possibilité de retrouver un espace qui ne lui est pas inconnu, de sortir du cercle dans lequel il se trouve (comme le mentionne Bernardo Toro).

Pour Arcadi, ce retour doit se faire avec la mort de Franco, qu'il souhaite accélérer avec le complot qu'il a monté avec les autres Catalans et les soutiens mexicains. Mais l'entreprise ne parvient plus à le motiver à partir de 1963 :

c'était l'imminence de la naissance de son premier petit-enfant qui déséquilibrait le plus Arcadi ; l'arrivée de la deuxième génération de ses descendants le faisait revaloriser son existence à La Portuguesa, tout ce qu'il avait construit, sa vie rangée et paisible que l'attentat mettrait en danger, en échec [...]. À ce moment-là, vers la fin 1963, Arcadi avait passé plus de la moitié de sa vie dans cette forêt que, soudain, secoué qu'il était par l'éventualité de la quitter, il considérait comme son véritable foyer.⁷⁴

Le personnage, même s'il souhaite rentrer en Espagne, éprouve une certaine difficulté à faire le chemin inverse. Même s'il conserve ses traditions catalanes, comme un souvenir de son passé, il ne parvient pas à replonger dans l'inconnu que serait en fait de clôturer son exil. La fin de la boucle est plus effrayante du fait de son long séjour en un autre lieu que lors du départ.

⁷⁰ Gaston Bachelard, *La poétique de l'espace*, Paris, PUF « Quadrige », 1957, p. 100.

⁷¹ Edward Saïd, « Réflexions sur l'exil », in *Réflexions sur l'exil et autres essais, op.cit.*, p. 250.

⁷² Idem.

⁷³ Ségolène Payan, « Du déplacement au sentiment d'exil », *Recherches en psychanalyse*, n°9, 2010/1, p. 175.

⁷⁴ Jordi Soler, *Les exilés de la mémoire, op.cit.*, p. 230.

La mort de Franco en 1975 provoque un choc profond chez Arcadi. « Après les informations tout le monde se réunit sur la terrasse de Bages, non pas pour faire la fête, comme ils l'avaient toujours imaginé, mais pour se demander ce qu'ils feraient désormais⁷⁵ ». Le désir du retour soudain s'estompe une fois la disparition du dictateur. Comme le dit Nicolas Grimaldi, « la satisfaction du besoin clôt cette temporalité inquiète et inaugure une temporalité sans impatience ni attente, où le présent semble se dilater dans la torpeur de l'immédiation⁷⁶ ». L'attente de la mort de Franco, dont découlait celle du retour, une fois terminée, les exilés se retrouvent sans objectif, sans raison de terminer leur exil. Si tant est que leur exil n'était pas achevé, puisque comme nous l'avons remarqué plus haut, Arcadi n'était pas certain d'avoir encore la motivation de rentrer.

D'étranger au Mexique, le grand-père du narrateur devient étranger dans son pays natal. Il repousse longtemps son voyage de retour, et ce qui devait être un long séjour devient un court passage dans une ville dont il ne reconnaît plus rien. Sa sœur, avec qui pourtant il entretenait une correspondance téléphonique lui est étrangère. Mais c'est surtout la langue, ce lien avec son identité, qui lui fait se rendre compte de la distance qui le sépare de sa terre natale : « Mais ce qui lui porta le coup de grâce, apparemment, ce fut sa langue : le catalan qu'il avait préservé, avec ses amis, pendant si longtemps à La Portuguesa, et qu'il avait transmis à deux générations, était une langue contaminée, hybride, avec un notable accent d'outre-mer⁷⁷ ». Cette langue, devenue corrompue, qui n'est plus celle de ses racines, prouve qu'Arcadi a – même involontairement – métissé son identité, il n'est plus un Catalan en exil, il est le fruit de la rencontre de deux cultures.

Ce retour d'Arcadi n'est pas sans évoquer le retour du grand-père de Jordi Soler, à qui il est arrivé la même expérience :

Le 26 novembre 1975, ma grand-mère a acheté des billets à Iberia pour rentrer. L'idée était de rester à Barcelone six mois, mais mon grand-père n'a seulement enduré qu'une quinzaine de jours. Ses enfants et petits-enfants étaient mexicains ; il n'a pas reconnu la ville, même pas le bâtiment dans lequel il avait vécu ; il parlait un catalan d'outre-mer, mélangé avec du castillan et des langues indigènes, que l'on ne comprenait pas à Barcelone, et, de plus, il y avait un abîme entre les Soler du Mexique et ceux d'ici.⁷⁸

⁷⁵ *Ibid.*, p. 253.

⁷⁶ Nicolas Grimaldi, *Traité de la banalité*, *op.cit.*, p. 113.

⁷⁷ Jordi Soler, *Les exilés de la mémoire*, *op.cit.*, p. 254.

⁷⁸ « El 26 de noviembre de 1975, mi abuela compró billetes a Iberia para regresar. La idea era estar en Barcelona seis meses, pero mi abuelo sólo aguantó 15 días. Sus hijos y nietos eran mexicanos; no reconoció la ciudad, ni siquiera el edificio en que había vivido; hablaba un catalán de ultramar, mezclado con castellano y con lenguas indígenas, que no entendían en Barcelona, y, además, había un abismo entre los Soler de México y los de aquí ». Rosa Mora, « " Los nietos de la guerra también somos mutilados", Entrevista : Jordi Soler, escritor », *El País, Cultura*, 10 juin 2005, http://elpais.com/diario/2005/06/10/cultura/1118354406_850215.html (consulté le 1er mars 2017).

Ce retour tant attendu n'est au bout du compte pas celui espéré. Une fois rentré à La Portuguesa, commence une nouvelle vie pour l'ancien soldat, « un voyage vital dont il ne reviendrait jamais⁷⁹ ». Le narrateur, par ailleurs, lors d'une dernière entrevue avec son grand-père, le perçoit comme la représentation de la défaite : « Le repli d'Arcadi avait à voir avec sa capitulation, avec sa retraite, c'était la représentation de la défaite, au fond, cela ressemblait au repli des milliers d'individus qui avaient vécu la guerre et qui, placés face au souvenir de cette horreur, avaient décidé, comme lui, de se retirer⁸⁰ ».

Pour Julio Mendez, nulle question de se retirer puisque, comme nous l'avions évoqué, l'idée d'un retour est envisagé, notamment dans son opposition à vendre la maison familiale bien qu'il soit de l'autre côté de l'Atlantique. Mais son retour n'est ici que fantasmé, avec le jardin voisin à celui de la maison qu'il occupe. Par ailleurs, il lui est impossible d'envisager un retour puisque le lecteur découvre dans le dernier chapitre du roman que Julio Mendez n'est que le personnage d'un roman que sa femme a écrit sur son mari. Il est prisonnier du récit, et ne peut par conséquent pas faire le chemin en sens inverse dont il rêverait. Julio Mendez est coincé dans une histoire qui n'est pas la sienne, ou qui n'est plus la sienne. Cette métaphore de la condition de l'exilé montre que ce dernier crée une fiction qui lui permet de conserver son identité et qui le sort de cette situation d'entre-deux ; l'exilé est prisonnier de son histoire, et de l'Histoire. Le roman, qui devait permettre de l'aider à sortir du cercle, l'enferme un peu plus.

Pour le narrateur de *Contretemps*, même s'il est intégré dans la société française après ses études à Paris, il effectue le voyage de retour vers le Chili. Et comme marqueur de la dernière étape de son exil, il écrit un roman sur les expériences des Chiliens en France, dont le personnage central est Laura. Inconsciemment, il accomplit le retour au pays, à travers le récit de son aventure d'exilé dans un pays étranger (« la boucle était bouclée, malgré tout⁸¹ »), alors que la femme dont il s'est épris, en revenant au pays définitivement, est restée d'une certaine façon en France, puisqu'elle tient un restaurant français (« Laura [...] se servait du prestige d'un pays dont elle s'était toujours plainte, était revenue au sein d'une société qu'elle méprisait⁸² »).

En acceptant son passé tout en s'étant acclimaté à son nouvel environnement, le narrateur de *Contretemps* est devenu un *transterrado* : symbole d'intégration dans un nouveau monde tout en conservant – et particulièrement en acceptant – ses origines. Il termine ainsi un

⁷⁹ Jordi Soler, *Les exilés de la mémoire*, op.cit., p. 254.

⁸⁰ *Ibid.*, p. 261.

⁸¹ Bernardo Toro, *Contretemps*, op.cit., p. 329.

⁸² *Ibid.*, p. 341.

voyage que Laura n'a pas terminé. Elle est une *retornada* (« rapatriée »), une personne qui est revenue, mais qui sont aussi étrangers d'une certaine manière dans leur pays (« Si, par faiblesse, les *retornados* venaient un jour à pleurnicher, on les remettait vite à leur place – pour leur bien. [...] Qui avait été le plus durement touché, ceux qui avaient été obligés de partir ou ceux qui avaient eu le courage de rester ?⁸³ »), et qui cherchent « un peu de reconnaissance, une petite place au soleil⁸⁴ ». Exilée, elle est retournée physiquement au pays, mais spirituellement est encore à la recherche d'un territoire où elle peut être complètement elle, de la même façon qu'Arcadi qui existe comme un « fantôme de l'Atlantique ».

Le préfixe « trans- », qui signifie « qui traverse l'espace ou la limite » selon le Centre National de Ressources Textuelles et Lexicales, désigne parfaitement cette notion de passage, d'entre-deux spatial et temporel. Le *transterrado* franchit la terre, il a fait l'effort de dépasser ce qui le rattachait à son espace natal, à sa culture, pour faire sienne cette nouvelle terre où il s'est arrêté, accomplissant ainsi le passage.

Le roman permet de clôturer l'exil, permet d'y mettre un terme et autorise les personnages, et par conséquent des personnes bien réelles, à enfin trouver la place qui est la leur. Le narrateur des *Exilés de la mémoire*, comme celui de *Contretemps*, termine l'exil de son grand-père : c'est un mexicain, universitaire à la UNAM (*Universidad Nacional Autónoma de México*) qui au cours d'une rencontre avec des étudiants à Barcelone se fait questionner sur l'origine de son nom. En tirant le fil de son histoire familiale, il remonte jusqu'à l'exil d'Arcadi. Dans *La dernière heure du dernier jour*, il vit à Barcelone et retourne dans la plantation de son enfance. Son introspection dans son passé se conclut avec la recherche du frère d'Arcadi, Oriol, dans *La fête de l'ours*⁸⁵, le dernier roman de ce que l'on pourrait appeler la « trilogie d'Arcadi ».

⁸³ *Ibid.*, p. 313.

⁸⁴ *Ibid.*, p. 326.

⁸⁵ Jordi Soler, *La fête de l'ours*, Paris, Belfond, 2011.

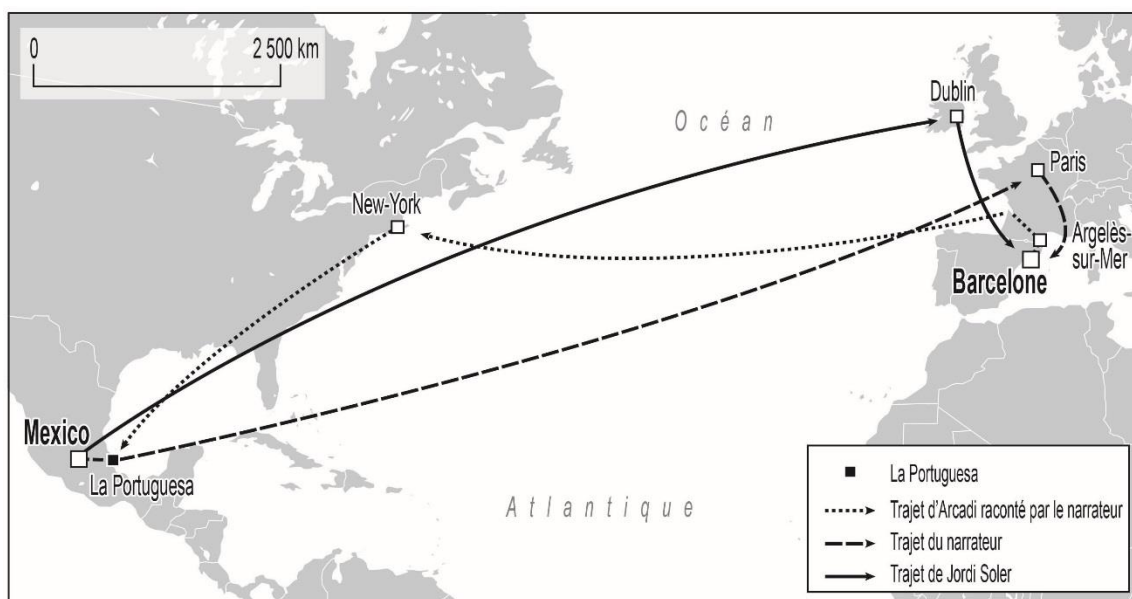


Figure 10: Itinéraires atlantiques de Jordi Soler, du narrateur et d'Arcadi (Conception : T. Plançon / Réalisation : P. Brunello)

Ce voyage se double également d'un voyage dans la mémoire, d'une histoire grâce au roman. Le titre original des *Exilés de la mémoire* est *Los rojos del ultramar*, « Les rouges d'outre-mer ». Si le titre français diffère, l'auteur n'en est pas pour autant mécontent : « Le titre français a été choisi par la maison d'édition mais je ne le récuse pas, je l'aime bien parce qu'il a plusieurs sens : il peut aussi bien se référer aux personnes qui sont laissées en marge de la mémoire, en marge de l'histoire, qu'à ce qu'est l'écriture de l'histoire et de la mémoire. En cela je le trouve très satisfaisant⁸⁶ ».

Jordi Soler propose une mémoire multidirectionnelle, avec pour objectif une optique comparative⁸⁷, « où le rappel du passé fait l'objet de négociations entre groupes, où les références au passé peuvent se croiser et se répondre, où les emprunts se multiplient, et où les représentations qui en résultent ne s'annulent pas, quand bien même elles divergent fortement. Une mémoire en quelque sorte *productive* et non *privative*, où les croisements qui s'opèrent n'impliquent pas nécessairement une rivalité, mais plutôt une coopération⁸⁸ ». Cette écriture, bien que créant un passé alternatif, permet d'entretenir le souvenir⁸⁹.

⁸⁶ Isabelle Roche, « Entretien avec Jordi Soler », *Le littéraire.com*, 17 septembre 2012, <https://lelitterairecom.wordpress.com/2012/09/17/entretien-avecjordi-soler-les-exiles-de-la-memoire/> (consulté le 1^{er} mars 2017).

⁸⁷ Elina Liikanen, « La herencia de una guerra perdida. La memoria multidireccional en *Los rojos de ultramar* de Jordi Soler », *Olivar* [online], vol.14, n.20, 2013, http://www.scielo.org.ar/scielo.php?pid=S1852-44782013000200005&script=sci_arttext (consulté le 1^{er} mars 2017).

⁸⁸ Jean-Louis Jeannelle, « Au-delà des guerres de mémoires. Histoire du temps présent et mémoire " multidirectionnelle" », *Critique*, n°762, 2010/11, p. 945.

⁸⁹ Lubomír Doležel, *Possible worlds of fiction and history. The postmodern stage*, Baltimore, The John Hopkins University Press, 2010, p. 88.

L'intention est de redonner une voix aux exilés. « Bien sûr, mais les exilés ne peuvent pas en parler. Ce n'est pas le courage qui leur manque, mais la distance, c'est-à-dire la capacité d'assumer jusqu'au bout leur exil. Eux, ils ont déjà beaucoup donné, et aujourd'hui ils sont tenus de choisir. Le passé ou le futur, l'exil ou la nouvelle famille. Et ils ont choisi le futur, seul moyen de continuer à vivre, et la famille, c'est-à-dire l'oubli⁹⁰ ». En rendant compte des espérances et des attentes des exilés, ainsi que les doutes, les romanciers reconstruisent une mémoire.

Cependant, si cette mémoire passe par la démonstration des difficultés rencontrées par les exilés, entraînant souvent une contrainte due à l'exil, les victimes de ces déplacements forcés sont dans les premiers temps de leurs installations dans une dynamique de retour. C'est l'allongement de la résidence, en partie provoqué par la situation politique, qui tend à faire disparaître la volonté de retour. Les exilés sont d'une certaine façon coincés sur deux « îles d'espérance » : celle où ils sont contraints de stationner, et celle qu'ils souhaitent rejoindre.

Fuir une zone de guerre : les réfugiés du conflit armé colombien

Le terme de réfugié désigne, selon la convention de Genève signée en 1951, toute personne qui

par suite d'événements survenus avant le 1er janvier 1951 et craignant avec raison d'être persécutée du fait de sa race, de sa religion, de sa nationalité, de son appartenance à un certain groupe social ou de ses opinions politiques, se trouve hors du pays dont elle a la nationalité et qui ne peut ou, du fait de cette crainte, ne veut se réclamer de la protection de ce pays ; ou qui, si elle n'a pas de nationalité et se trouve hors du pays dans lequel elle avait sa résidence habituelle à la suite de tels événements, ne peut ou, en raison de ladite crainte, ne veut y retourner.⁹¹

Est considéré, de fait, comme réfugié un individu qui a quitté son pays pour des raisons politiques ou religieuses. La « crise des migrants » de 2015, où des populations syriennes fuyant le conflit sur place, a rappelé cette situation critique pour des personnes dont le déplacement est contraint et forcé par une situation de guerre. Les gouvernements européens ont été confrontés à des personnes en difficulté, qu'il a été plus ou moins facile d'accueillir, entraînant des passions toujours plus grandes.

Mais cette définition, en donnant une dimension au-delà des frontières d'une nation, écarte les déplacés qui sont confrontés à une situation de guerre et qui fuient à l'intérieur de

⁹⁰ Bernardo Toro, *Contretemps*, *op.cit.*, p. 327.

⁹¹ The UN Refugee Agency, *Convention et protocole relatif au statut des réfugiés*, 2007, <http://www.unhcr.org/fr/4b14f4a62> (consulté le 5 mars 2017), p. 16

leur pays, sans pour autant le quitter. Elles ont un statut différent, celui de « déplacé interne », puisque l'état garantit encore pour ses individus une protection. « Les personnes déplacées à l'intérieur de leur propre pays jouissent, sur un pied d'égalité, en vertu du droit international et du droit interne, des mêmes droits et libertés que le reste de la population du pays. Elles ne font l'objet, dans l'exercice des différents droits et libertés, d'aucune discrimination fondée sur leur situation en tant que personnes déplacées à l'intérieur de leur propre pays⁹² ».

C'est le cas pour les victimes du conflit armé qui a touché la Colombie depuis les années 50 à nos jours. Selon la terminologie officielle, il convient de parler de « déplacés internes ». Mais comme le rappelle Michel Agier, nous sommes confrontés à des *desplazados*, « "réfugiés" à l'intérieur de leur propre pays à cause de la guerre interne⁹³ ». Ces personnes se retrouvent dans des situations proches de celles vécues par les réfugiés, malgré la présence de l'état pour leur venir en aide.

Les conflits armés colombiens, aux origines des déplacements

L'histoire de la Colombie est rythmée par les conflits armés. De son indépendance, acquise dans les premières décennies du 19^{ème} siècle, à aujourd'hui, le pays a été marqué par des affrontements violents. Si le système démocratique républicain est apparu vers 1848, de nombreuses rébellions ont vu le jour durant ces années. L'arrivée au pouvoir des conservateurs en 1880 (qui a été nommée la Régénération) ne change pas la donne, et ce sont toujours des luttes qui agitent le pays.

⁹² *Principes directeurs relatifs au déplacement de personnes à l'intérieur de leur propre pays*, <http://www.unhcr.org/fr/protection/idps/4b163f436/principes-directeurs-relatifs-deplacement-personnes-linterieur-propre-pays.html> (consulté le 5 mars 2017), p. 5.

⁹³ Michel Agier, « La vérité vraie. Mises en scène de témoignages de guerre et d'exil », *Vacarme*, n°25, 2003/4, p. 82.



Figure 11: Géographique de la Colombie (Conception : T. Plançon / Réalisation : P. Brunello)

« L'interlude libérale » des années 1930 jusqu'à la fin des années 1940 est une période relativement calme, bientôt marquée par l'assassinat de Jorge Eliécer Gaitán, candidat aux élections présidentielles de 1950. Ce meurtre est le déclencheur d'une révolte populaire, *el Bogotazo* qui, bien qu'ayant réussi quelques coups de force, n'a pas mené à la prise du pouvoir. Mais elle a donné naissance à la période de *la Violencia*, qui est déterminante puisqu'elle prépare « le terrain pour une insurrection endémique de gauche⁹⁴ ».

⁹⁴ Forrest Hylton, *Colombie. Les heures sombres*, Paris, Éditions imho, 2008, p. 75.

À partir de 1953 arrive au pouvoir le général Gustavo Rojas Pinilla par un coup d'état. Si dans un premier temps son accession est saluée puisque l'armée était restée neutre dans les affrontements politiques, le comportement de Rojas Pinilla, qui agit de plus en plus comme un dictateur, provoque de nombreuses craintes pour les deux blocs politiques colombiens que sont le parti conservateur (dirigé par l'ancien président Laureano Gómez) et le parti libéral d'Alberto Lleras Camargo (qui a également été président de 1945 à 1946), qui voit dans la politique de Rojas Pinilla la mise en place d'un régime répressif, supprimant toute liberté de presse, et clérical.

Les deux opposants au dictateur se rencontrèrent en Espagne pour discuter des modalités de gouvernance : à tour de rôle, les partis occuperont la présidence et les fonctions les plus importantes. Le pacte est conclu juillet 1956 sous le nom de Pacte de Benidorm, mettant en place le Front national, « un étrange parti unique du genre siamois⁹⁵ », puisqu'ils conservaient leur autonomie tout en collaborant et en évitant les attaques. La particularité de ce régime tient dans cette alternance volontaire.

C'est durant les années 60 qu'une nouvelle guérilla, active jusqu'à nos jours, réapparaît. C'est à cause de la partition politique qu'une partie de la gauche colombienne choisit de prendre les armes et créent des groupes armés, produits de « leurs temps de guerre froide et de l'affirmation de Cuba : guérilla castriste, guévariste, maoïste⁹⁶ ». L'élément marquant est la naissance du Blocue Sur (« Bloc sud ») en 1964.

Le 27 mai 1964, Manuel Marulanda Velez, qui est surnommé Tirofijo (« tir juste »), et un petit groupe armé de paysans combattent l'armée à Marquetalia. Deux ans plus tard, les paramilitaires changent de nom pour Farc (*Fuerzas Armadas Revolucionarias de Colombia*). Par la suite, la guérilla se multiplie avec l'EPL (*Ejército Popular de Liberación*), le M-19 (*Movimiento 19 de abril*), l'ELN (*Ejército de Liberación Nacional*), l'ADO (*Autodefensa Obrera*), le MAQL (*Movimiento Armado Quintín Lame*).

Depuis 52 ans, le bilan de ce nouveau conflit armé est lourd : 220 000 morts, près de 45 000 disparus, 36 000 enlèvements et 6,7 millions de déplacés⁹⁷. Ce sont les actions des groupes armés, mais également des réactions contre-insurrectionnelles qui provoquent les déplacements. Ce sont également les orientations économiques de ces institutions paramilitaires qui provoquent des mouvements de populations, en particulier à cause de la production de drogue. Daniel Pécaut parle d'un « conflit interne, irrégulier, avec des racines

⁹⁵ *Ibid.*, p. 266.

⁹⁶ Édouard Vernon, « Farc : cinquante ans de guérilla », *L'Histoire*, n°433, mars 2017, p. 68.

⁹⁷ *Ibid.*, p. 66.

idéologiques, de faible intensité, dans lequel les principales victimes sont la population civile et où les drogues illicites sont le principal combustible⁹⁸ ». La guerre, en générant une violence perpétuelle, a provoqué une dislocation sociale mais également familiale, de fait alimentant la violence sociale et provoquant une boucle dont il est difficile de sortir⁹⁹.

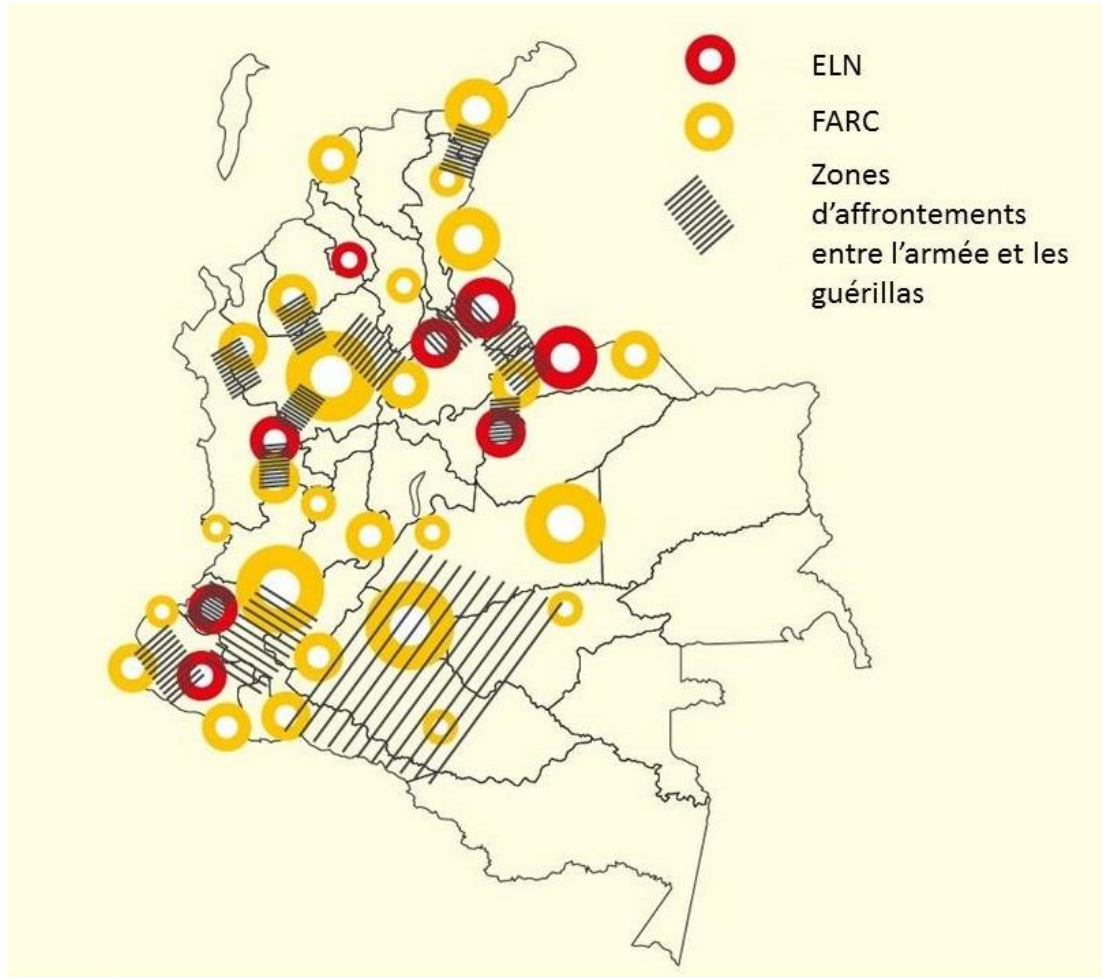


Figure 12: Zones de combats permanentes entre les forces officielles et les guérillas (source : Centro de Recursos para el Análisis de Conflictos, 2012-2013)¹⁰⁰

En produisant de la cocaïne revendue sur les marchés américains, les groupes ont la possibilité de gagner de l'argent facilement, puisque la coca est plus plante facile à faire pousser et robuste pour les milieux montagneux, avec des rendements importants pour des investissements très faibles¹⁰¹. Les populations rurales sont confrontées à deux choix : rester

⁹⁸ « Un conflicto interno, irregular, con raíces ideológicas, de baja intensidad, en la cual las principales victimas son la población civil y cuyo combustible principal son las drogas ilícitas ». Daniel Pécaut, *Crónica de cuatro décadas de política colombiana*, Bogotá, Editorial Norma, 2006, p. 317-318.

⁹⁹ Paola Chiquillo Puentes, *Mujeres colombianas en el conflicto armado*, Mémoire de Master 2 en Langues et Aires culturelles sous la direction de Lissel Quiroz Pérez, Université de Rouen, 2012-2013, p. 8.

¹⁰⁰ <http://zonecool.weebly.com/colombia.html>, consulté le 10 mars 2017.

¹⁰¹ Jean-Pierre Minaudier, *Histoire de la Colombie*, op.cit., p. 300.

et par conséquent aider les guérillas et les paramilitaires, ou partir. Situation d'entre-deux accentuée par l'opposition avec les *narcos*, ces cartels mafieux de la drogue.

Pour autant, les groupes armés disposent de ressources financières importantes, et si les premiers temps toutes les guérillas sont soutenues par la population, notamment chez les étudiants marqués par la révolution et le communisme¹⁰², aujourd'hui la stratégie militaire importante davantage¹⁰³ et les revendications politiques (la révolution ainsi que la redistribution des terres) sont mises au second plan.

La place du conflit armé dans le roman

La violence est présente dans la construction de la Colombie comme état, de son indépendance à la construction républicaine et démocratique¹⁰⁴. Elle a imprégné les différentes couches de la société, comme l'économie, la politique, l'armée. Cette violence est également visible dans l'espace culturel du pays. Il est possible de lire les années de guerre civile et de guérilla « à travers la littérature, en incluant dans le corpus une partie de la narration liée à la violence, constante historique qui a été décisive tant dans la formation et construction de la ville que dans la représentation des fractures de l'identité nationale¹⁰⁵ ». Les romanciers, témoins des crises et des tensions au cœur de la société colombienne, ont rendu compte des événements, et ce bien avant les études sur la question.

Le roman *Cent ans de solitude* de Gabriel García Márquez retrace la vie du village de Macondo, petit hameau perdu au cœur de l'Amérique du Sud. L'histoire se concentre particulièrement sur la famille Buendia, et sur le siècle passé dans cet espace. Au cours de ces cent ans, plusieurs révoltes ont lieu, et notamment le « massacre des bananeraies » de 1928. Il s'agit au départ d'une grève de travailleurs de la société United Fruit dans la région de Santa Marta. Au bout de plusieurs semaines de conflits, l'état déclare l'état de siège et fait tirer l'armée sur la foule de la ville de Ciénaga, pour plus tard faire une immense répression dans les localités alentours.

¹⁰² *Ibid.*, p. 289.

¹⁰³ Georges Couffignal, « "L'Amérique latine rêve encore d'unité" », *L'Histoire*, n°322, juillet-août 2007, p. 107.

¹⁰⁴ Clément Thibaud, *Républiques en armes. Les armées de Bolívar dans les guerres d'indépendance du Venezuela et de la Colombie*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2006

¹⁰⁵ « a través de la literatura, tomando como corpus parte de la narrativa relacionada con la violencia, constante histórica que ha sido decisiva tanto en la formación y construcción de la ciudad como en la representación de las fracturas en la identidad nacional ». Luz Mary Gilardo, « Narradores colombianos y escrituras del desplazamiento. Indicios y pertinencias en una historia social de la literatura », *Revista Iberoamericana*, vol. LXXIV, n°233, avril-juin 2008, p. 423. Traduction de Paola Duval Chiquillo.

Le village de Macondo n'est pas épargné par ce conflit puisque le village devient un lieu prisé pour les « amerloks¹⁰⁶ », mais également pour des populations en fuite devant les exterminations :

Néanmoins, on n'eut pas le temps de s'attarder beaucoup sur cette pensée car à peine les habitants de Macondo eurent-ils commencé à se demander, méfiants, ce que diable il était en train de leur advenir, que leur village s'était déjà transformé en un campement de bicoques en bois recouvertes de zinc, peuplé d'étrangers qui arrivaient en foule par le train, non seulement sur les sièges et les plates-formes mais jusque sur le toit des wagons.¹⁰⁷

Le terme « étrangers » désigne autant les Américains de la société d'exportations de fruits, mais également les populations en déplacements, qui cherchent à trouver un espace propice. Cette même cité qui est apparue en rêves à un des membres de la famille Buendia, José Arcadio, une cité dont « les murs étaient faits de miroirs¹⁰⁸ ». Pour y parvenir, José Arcadio, sa femme enceinte et quelques personnes de passage¹⁰⁹ ont marché pendant plus de deux ans¹¹⁰. Macondo, d'une certaine façon, possède une « résonance surnaturelle¹¹¹ », qui la rend encore plus attractive pour les populations en fuite, comme l'était José Arcadio et sa femme Ursula, ainsi que les victimes de la répression du gouvernement. Le village perd son statut de nulle part pour devenir quelque part : « On n'est de nulle part tant qu'on n'a pas un mort dessous la terre¹¹² ». Macondo, c'est une « île d'espérance », la résolution d'une situation transitoire, mais qui demande de sortir de l'Histoire pour pouvoir y accéder.

L'événement mentionné dans *Cent ans de solitude* n'est pas sans rappeler celui de Ciénaga. Bien que né en 1928, l'année de la grève et de la répression qui a suivi, la réaction du pouvoir a marqué profondément les esprits en Colombie¹¹³. Cette transposition de cette crise, ainsi que de la Guerre des Mille Jours (1899-1902), montre l'importance des conflits armés dans l'imaginaire et la culture colombienne. Si dans le roman les dates ne sont pas indiquées, les faits marquants le sont. La capitulation¹¹⁴ ou l'armistice de Neerlandia¹¹⁵ offrent la possibilité de situer temporellement le récit : cet armistice correspond à celle qui a

¹⁰⁶ Gabriel García Márquez, *Cent ans de solitude*, Paris, Éditions du Seuil « Points », 1995, p. 259 et 260.

¹⁰⁷ *Ibid.*, p. 258-259.

¹⁰⁸ *Ibid.*, p. 41.

¹⁰⁹ « La petite troupe de compagnons de son père avait un air de naufragés perdus corps et biens, mais son effectif s'était accru pendant la période de l'expédition et chacun se sentait tout disposé (ce qui arriva) à mourir de vieillesse ». *Idem.*

¹¹⁰ *Idem.*

¹¹¹ *Ibid.*, p. 41-42.

¹¹² *Ibid.*, p. 30.

¹¹³ Jean-Pierre Minaudier, *Histoire de la Colombie, op.cit.*, p. 214.

¹¹⁴ Gabriel García Márquez, *Cent ans de solitude, op.cit.*, p. 127.

¹¹⁵ *Ibid.*, p. 271 et 276.

mis fin à la Guerre des Mille Jours, d'abord signée à l'hacienda Neerlandia (près de Ciénaga)¹¹⁶ puis à bord de l'USS Wisconsin.

Les déplacements subis par les personnages, que ce soit au début du roman ou au moment de la crise de 1928 et des grèves des bananeraies, aboutissent à installer les personnages dans un nouvel environnement.

Ce roman magistral montre à plusieurs reprises comment la rupture avec un passé traumatisant donne vie à un territoire, à une histoire et à des êtres qui depuis le déracinement font face à de nouvelles manières de vivre. Dès les deux premiers chapitres se révèlent des liens avec le sens de la recherche de l'exil ou du glissement, révélant ce caractère angoissant et errant de l'être humain conduit à braver, à se détacher, à chercher.¹¹⁷

Pour les personnages, le déplacement demande une nouvelle identité. La fuite première des Buendia, due à la mort d'un individu par le fondateur de Macondo, emporte avec elle le crime commis et ce n'est que par la (re)naissance que l'absolution peut venir. Par ailleurs, les apparitions du fantôme ¹¹⁸ corroborent cette idée, puisqu'une fois arrivé à Macondo, les époux Buendia ne voient plus le spectre.

Le roman *La Mala Hora*¹¹⁹ met également en avant cette notion de transformation du territoire. Il raconte la vie d'un petit village colombien. Un jour apparaissent des affiches révélant des éléments de la vie privée des habitants et finissent par provoquer un meurtre. Au-delà de l'histoire, ce sont les événements passés qui resurgissent à travers les faits mentionnés par les affiches.

Si la date n'est pas mentionnée dans le récit, divers éléments permettent d'affirmer que le récit se déroule en 1955, sous la présidence de Gustavo Rojas Pinilla¹²⁰, durant les années de la *Violencia*. Ce sont les exactions et les crimes passés qui resurgissent à cause des affiches, point central de l'histoire. Ainsi, en se concentrant sur cette anecdote, le romancier peut « nous faire pénétrer peu à peu la réalité du village où les drames des années précédentes

¹¹⁶ Jean-Pierre Minaudier, *Histoire de la Colombie, op.cit.*, p. 193.

¹¹⁷ « La magistral novela muestra reiteradamente cómo la ruptura con un pasado traumático da origen a un territorio, a una historia y a unos seres que desde el extrañamiento enfrentan nuevas maneras de vivir. Desde los dos primeros capítulos se revelan nexos con el sentido de la búsqueda desde el exilio o el desprendimiento, reflejando ese carácter angustioso y errante en el ser humano que lo lleva a desafiar, a desprenderse, a buscar ». Luz Mary Gilardo, « Narradores colombianos y escrituras del desplazamiento. Indicios y pertinencias en una historia social de la literatura », *Revista Iberoamericana*, vol. LXXIV, n°233, avril-juin 2008, p. 425. Traduction de Paola Duval Chiquillo.

¹¹⁸ Gabriel García Márquez, *Cent ans de solitude, op.cit.*, p. 39-40.

¹¹⁹ Du même auteur, *La Mala Hora*, Paris, Le Livre de Poche, 1988.

¹²⁰ Jacques Gilard, « *La Mala hora* de Gabriel García Márquez : l'écrivain et la politique », *Cahiers du monde hispanique et luso-brésilien*, vol. 17, n°1, 1971, p. 63.

ont laissé des traces profondes, presque des habitudes¹²¹ ». Les responsables politiques et religieux du village, en écartant le passé du lieu, le voient revenir et provoquer sa déréliction.

Pour autant, Gabriel García Márquez n'écrit pas sur les faits importants du pays. Il ne se sert des événements historiques que pour servir de décors à ses romans. L'objectif est ailleurs et ne concerne pas une critique de la vie politique ou sociale du pays, mais bien d'une réflexion autre. « Gabriel García Márquez n'assume pas l'évocation des faits réels : il les fait entrer dans l'expérience de ses personnages. [...] De tels détails ont plus d'importance aux yeux du romancier que tous les incidents qui ont pu se produire à Bogota, ou ailleurs au cours de ces années troublées¹²² ».

Les conflits armés chez Gabriel García Márquez ne sont pas au cœur des récits, ils ne servent que comme éléments de fond, d'une certaine façon servent de justification aux événements locaux qui vivent les personnages, même s'ils éclairent une réalité tout aussi vivante¹²³. S'ils ne sont pas au centre de l'histoire, les conflits sont une présence lointaine dont les personnages entendent les échos, en ressentent les effets. Sans eux, il n'y aurait pas de récit. Bien que toile de fond, le conflit influence les hommes.

Il existe par ailleurs une littérature colombienne où l'histoire du pays est un élément central du roman, puisque l'histoire de la Colombie, « comme le disent non seulement les historiens mais également les écrivains, se reflète dans une littérature qui en de nombreuses époques rend compte des diverses formes de déplacement¹²⁴ ».

Pour les romanciers et les chroniqueurs, s'emparer des conflits armés avec leurs moyens, c'est « arrêter de traiter la violence comme une pathologie pour la voir de l'intérieur, de l'œil et du cœur de ses protagonistes et de ses victimes, qui bien souvent sont les mêmes¹²⁵ ». Le roman rend compte d'une mémoire collective, c'est-à-dire d'un « groupe vu du dedans », ainsi que d'un « tableau de lui-même qui, sans doute, se déroule dans le temps, puisqu'il s'agit de son passé, mais de telle manière qu'il se reconnaisse toujours dans ces

¹²¹ *Ibid.*, p. 70.

¹²² *Ibid.*, p. 79-80.

¹²³ « Les dates et les événements historiques ou nationaux [...] peuvent être tout à fait extérieurs, en apparence au moins aux circonstances de notre vie ; mais, plus tard, quand nous y réfléchissons, nous "faisons bien des découvertes", nous "découvrons le pourquoi de bien des événements" ». Maurice Halbwachs, *La mémoire collective*, Paris, Albin Michel « Bibliothèque de l'Évolution de l'Humanité », 1997, p. 103.

¹²⁴ « La historia de Colombia, lo dicen no sólo los historiadores sino también los narradores, se refleja en una literatura que en diversas épocas da cuenta de diversas formas de desplazamiento ». Luz Mary Gilardo, « Narradores colombianos y escrituras del desplazamiento. Indicios y pertinencias en una historia social de la literatura », *Revista Iberoamericana*, vol. LXXIV, n°233, avril-juin 2008, p. 424. Traduction de Paola Duval Chiquillo.

¹²⁵ « Dejar de tratar la violencia como una patología para verla desde adentro, desde el ojo y desde el corazón de sus protagonistas y de sus víctimas, que por lo demás son los mismos ». Alfredo Molano, « Prólogo a la segunda edición », *Los años del tropel. Crónicas de la Violencia*, Bogotá, Prisa Ediciones « punto de lectura », 2013, p. 9-10. Traduction personnelle.

images successives¹²⁶ ». C'est un témoignage, une façon d'interpréter des événements¹²⁷ qui marquent la vie quotidienne des Colombiens. C'est également une façon de leur donner la parole.

Les réfugiés des conflits armés

Si l'exil est un phénomène, nous l'avons vu, qui a été traité par des romanciers de différentes nationalités et de différents pays, dont les victimes d'affrontements militaires en Colombie, il existe également des histoires autour des réfugiés qui n'ont pas eu l'opportunité ou la chance de pouvoir quitter le pays.

Les premières victimes de ces conflits sont les populations des zones rurales, celles où s'affrontent les guérillas et les forces armées, mais pas uniquement. Comme nous le mentionnons, la création du village de Macondo dans *Cent ans de solitude* provient du départ des époux Buendia quittant leur ancienne résidence pour s'éloigner du fantôme de la victime du mari. À eux s'ajoutent des populations sans véritablement de résidence, formant ainsi un cortège de personnes sans terre, sans doute victimes de l'instabilité politique des années 1850.

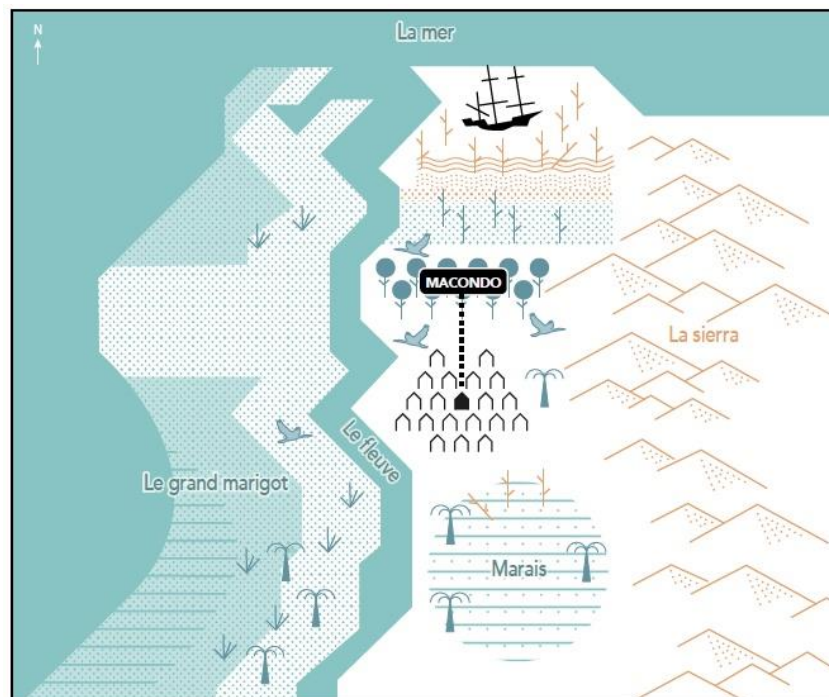


Figure 13: Situation géographique de Macondo d'après le roman *Cent ans de solitude* (Réalisation : P. Brunello, d'après une carte en espagnol¹²⁸)

¹²⁶ Maurice Halbwachs, *La mémoire collective*, *op.cit.*, p. 140.

¹²⁷ « Nous faisons appel aux témoignages, pour fortifier ou infirmer, mais aussi pour compléter ce que nous savons d'un événement dont nous sommes déjà informés de quelque manière alors que, cependant, bien des circonstances nous en demeurent obscures ». *Ibid.*, p. 51

La situation géographique de Macondo, comme le montre le plan ci-dessus, n'est pas anodine. Le village se trouve au milieu de zones difficilement habitables voire inhospitalières. Les hommes du village mènent par ailleurs une expédition pour essayer de définir les alentours de Macondo. José Arcadio Buendia se reproche son « total manque de bon sens¹²⁹ » dans le choix de l'emplacement du lieu. Mais là où le mari voit la mort, sa femme Ursula y voit un lieu de vie, un espace propice à la survie de ses enfants.

Le village se transforme en île (« *Carajo !* jura-t-il. Macondo est entouré d'eau de toutes parts¹³⁰ »), comme l'île de l'Utopie après qu'Utopos ait coupé l'isthme. Mais ce qui peut sembler être un désavantage devient, comme lui indique Ursula, une force et un moyen de s'établir durablement, eux qui étaient en fuite à cause d'un meurtre. Macondo est un refuge et sa situation géographique accentue cet effet. Le travail de José Arcadio Buendia y est aussi pour beaucoup :

[José Arcadio Buendia] avait réglé la disposition des maisons de telle manière que de n'importe laquelle, on eût accès à la rivière et pût se ravitailler en eau sans avoir à fournir plus d'efforts que le voisin, et il traça les rues avec tant de soin et de bon sens qu'aucune maison ne recevait plus de soleil qu'une autre aux heures de grosse chaleur. En quelques années, Macondo devint le mieux administré, le plus laborieux de tous les villages au-dessus de trois cents habitants connus jusqu'alors.¹³¹

Il est possible de penser que Macondo en revanche connaît les mêmes problèmes que le village de *La Mala Hora*, c'est-à-dire ceux de la *Violencia*. Les conflits actuels ont amené la plupart des populations à quitter leurs terres. « Il y a moins de deux ans on comptait près de quatre-vingt-dix familles, mais avec l'arrivée de la guerre – narcotrafic et armée, guérilla et paramilitaires – seize seulement sont restées. Beaucoup ont été décimées, les autres ont dû partir de force et, depuis, qui sait combien de familles vivent encore là-bas¹³² ».

Les habitants de ces villages se retrouvent confrontés à la violence malgré eux. Ils doivent cohabiter avec les forces armées régulières ou irrégulières. « Un soldat demande nos papiers, un autre vérifie le numéro sur l'écran d'un appareil portable. Les habitants de San José qui dormaient encore commencent à sortir de chez eux. Ils savent très bien que nous sommes les malchanceux qui se sont levés de bonne heure. C'est tombé sur nous¹³³ ». Cette présence militaire transforme le quotidien des villageois, qui sont soumis à l'autorité militaire, devenant par la même occasion suspects d'intelligence avec les forces rebelles, qui arrête

¹²⁸ http://www.biografiasyvidas.com/reportaje/garcia_marquez/cien_anos.htm, consulté le 12 mars 2017.

¹²⁹ Gabriel García Márquez, *Cent ans de solitude*, *op.cit.*, p. 29.

¹³⁰ *Idem*.

¹³¹ *Ibid.*, p. 25.

¹³² Evelio Rosero, *Les Armées*, Paris, Éditions Métailié « Bibliothèque hispano-américaine », 2008, p. 49.

¹³³ *Ibid.*, p. 51.

jeunes comme vieux : « Nous entendons maugréer Rodrigo Pinto, jeune, inquiet, il proteste timidement en triturant son chapeau blanc, il vit dans la montagne, relativement loin du village, mais il est arrêté et le restera qui sait jusqu'à quand¹³⁴ ».

Cette attitude de l'armée régulière se retrouve également dans le cas des conflits de l'état de Guerrero au Mexique. Les paysans de cet état réclament des terres, ce à quoi le gouvernement répond par l'envoi de militaires. Naît alors un sentiment d'injustice, puisque si le Mexique apporte son soutien aux guérillas d'Amérique du Sud, il réprime les revendications de ces propres paysans¹³⁵.

C'est dans ce contexte que Lucio Cabañas se souleva pour défendre les droits des travailleurs, donnant naissance à une guérilla qui aujourd'hui se fait sentir, notamment dans les revendications du mouvement néo-zapatiste de 1994 du sous-commandant Marcos au Chiapas. L'armée répond de manière violente, assumant « le problème militairement¹³⁶ ». Cela passe par des contrôles fréquents et rudes, embarquant les hommes et les enfants pour vérifier que personne ne participe à la guérilla¹³⁷. Cette attitude renforce, dans un cercle vicieux, l'engagement populaire dans la lutte de Lucio Cabañas.

Pourtant, cette présence militaire dans les villages de Colombie n'empêche pas les enlèvements pratiqués par les guérillas et les paramilitaires (« "Quelqu'un a été enlevé", commentent les habitants. Qui ont-ils enlevé cette fois ?¹³⁸ », « - Vous êtes au courant ? On a enlevé le Brésilien¹³⁹ »). Ces disparitions sont fréquentes, puisque comme l'explique Édouard Vernon, puisqu'elles s'accompagnent également d'une demande de rançon¹⁴⁰. Il faut pour les habitants « jongler » entre d'un côté une rigueur militaire semblable à celle d'un état en guerre¹⁴¹, et des combattants qui n'hésitent pas donc à rançonner les habitants, voire à les tuer.

Loin du village, à l'approche du sentier muletier, alors que la nuit ne se sépare pas encore du jour, trois ombres jaillissent des fourrés, bondissent sur moi et m'entourent de si près que je ne peux pas voir leurs yeux. Impossible de savoir si ce sont des soldats [...]

- Où tu vas comme ça, le vieux ?

Ils se collent contre moi, me pressent, je sens la pointe d'un couteau contre mon ventre et le froid d'un canon sur ma nuque. [...]

- Gardez la poule, je leur dis.

Ils l'empoignent et la sortent du sac.

¹³⁴ *Ibid.*, p. 52

¹³⁵ Alain Musset, *Le Mexique*, Paris, PUF « Que sais-je ? », 2015, p. 27.

¹³⁶ Carlos Montemayor, *Guerre au Paradis*, Paris, Gallimard « Du monde entier », 1999, p. 97.

¹³⁷ *Ibid.*, pp. 84-85.

¹³⁸ Evelio Rosero, *Les Armées*, *op.cit.*, p. 52.

¹³⁹ *Ibid.*, p. 53

¹⁴⁰ Édouard Vernon, « Farc : cinquante ans de guérilla », *L'Histoire*, n°433, mars 2017, p. 69.

¹⁴¹ Jean-Pierre Minaudier, *Histoire de la Colombie*, *op.cit.*, p. 290 et p. 303.

- Il a sauvé sa peau ! s'exclame l'un en éclatant de rire. [...]

Quand je suis arrivé à la cabane, un silence écrasant m'a appris ce que je devais apprendre. Otilia n'était pas là. Il n'y avait que le cadavre de maître Claudino décapité [...]. Sur les murs était écrit au charbon : "Pour avoir collaboré".¹⁴²

La collaboration est passive de morts, et quel que soit le camp qui a été aidé, les représailles sont toujours les mêmes : « "Tu as vendu de la coca aux paramilitaires. [...] Tu as enfreint l'une des règles et tu dois être puni"¹⁴³ » ; « "[Les paramilitaires] ont tué les porcs et les poulets et mangé toute la nourriture [...]. Ils ont accusé mon mari d'aider les guérilleros. Regardez ce qu'ils lui ont fait". Elle souleva le drap. Les bras de l'homme étaient croisés sur son ventre. Ses deux mains avaient été coupées, et les moignons étaient enveloppés dans des chiffons ensanglantés attachés avec de la ficelle¹⁴⁴ ». L'« île d'espérance » devient un espace régi par une force extérieure qui impose une loi martiale et à sens unique. Les habitants deviennent enfermés d'un espace dont il est compliqué de sortir.

Ce *statu quo* entre les combattants n'est que relatif, il n'est pas rare qu'ils apportent les affrontements au cœur des villages (« Nous sommes passés d'une pièce à l'autre, en fonction des détonations, fuyant leur proximité, plongés dans leur vertige, et nous avons fini derrière la fenêtre du salon d'où nous avons pu entrevoir, hallucinés, les vagues des troupes combattantes, sans distinguer à quelle armée elles appartenaient¹⁴⁵ »). Pour les habitants, il y a une cassure en ce qui concerne la perception qu'ils ont de leur environnement. Alors qu'il est censé être familier, l'espace se transforme en un lieu sans repère (« Qu'est-ce que c'est ? [...] ce n'était donc pas une *autre* guerre, c'est la guerre pour de vrai, nous sommes en train de devenir fous, ou nous le sommes devenus, mais où suis-je ?¹⁴⁶ ». À la fin du roman, le narrateur se retrouve complètement seul, perdu physiquement dans une ville en crise, totalement détruite, et perdu psychologiquement, traumatisé par la disparition de sa femme et par la perte du village.

Les enlèvements de personnes servent également à renforcer à la fois les troupes, mais également à obtenir de la main d'œuvre pour les différentes plantations. C'est ce qui se produit dans le village de Mariquita. Un jour de novembre 1992, des guérilleros arrivent dans le village et s'adressent aux habitants : « ¡ Viva la Revolución ! [...] Nous sommes l'armée du peuple, déclara l'un d'eux avec un mégaphone. Nous nous battons pour que tous les Colombiens puissent travailler et être payés selon leurs besoins, mais nous ne pouvons pas le

¹⁴² Evelio Rosero, *Les Armées*, op.cit., pp. 87-89.

¹⁴³ James Cañón, *Dans la ville des veuves intrépides*, Paris, Belfond, 2008, p. 57.

¹⁴⁴ *Ibid.*, p. 107.

¹⁴⁵ Evelio Rosero, *Les Armées*, op.cit., p. 80

¹⁴⁶ *Ibid.*, p. 50.

faire sans votre soutien ! [...] S'il vous plaît, poursuit l'homme, aidez-nous, apportez-nous tout ce que vous pouvez¹⁴⁷ ».

Cependant, leur appel reste vain et après avoir récupéré des provisions, finissent par embarquer les hommes valides (« Les femmes de Mariquita s'étaient massées des deux côtés de la rue principale, laissant un passage juste suffisant à la file d'hommes et de garçons que les guérilleros emmenaient¹⁴⁸ »). Cela fait écho à une précédente venue des combattants dans les années 90, où une guérilla avait convaincu des hommes à les rejoindre¹⁴⁹. Le village vit alors uniquement avec des femmes et un prêtre.

Il ne reste alors que la solution de la fuite. Une fuite sans but, sans réelle destination. « "Tu vas dire à ta maman qu'elle a jusqu'à demain soir pour quitter le village" me dit l'homme qui avait tué mon père. Là-dessus, ils avaient disparu. Nous emballâmes quelques vêtements et des ustensiles de cuisine et partîmes le soir même pour la ville. C'était il y a quatre ans. Depuis, nous habitons des bidonvilles¹⁵⁰ ». Fuir vers la ville, fuir vers où ? Parfois, les déplacés se dirigent sans but, avec comme seul bagage un symbole, une façon de se raccrocher à leur passé. « Les survivants de l'extermination employèrent leur dernière réserve de courage à sauver leur sainte patronne, celle qui avait donné son nom au village¹⁵¹ ».

L'auberge que Sept fois Trois (ainsi nommé parce qu'il a un orteil en plus) habite dans le roman de Laura Restrepo est un havre de paix momentanée, un repos pour un voyage qui n'est pas certain de se terminer. Ce lieu possède certains attributs de la maison, comme le définit Gaston Bachelard, c'est-à-dire un « corps d'images qui donnent à l'homme des raisons ou des illusions de stabilité¹⁵² ». La narratrice du roman de Restrepo est une Française présente dans les zones de conflits où elle tient donc un établissement qui sert de lieu de repos pour des populations en quête d'un nouvel environnement propice à leur survie : « il me voit comme un point fixe où il peut s'arrimer ; comme une des poutres qui soutiennent l'auberge qui l'accueille au milieu de son voyage sans fin¹⁵³ ».

Sept fois Trois est à la recherche d'une femme, Matilda Lina, qui a été comme une mère pour le jeune homme. S'il est confiant dans l'idée de la retrouver, c'est qu'elle représente le dernier lien avec sa vie passée.

¹⁴⁷ James Cañón, *Dans la ville des veuves intrépides*, *op.cit.*, p. 13.

¹⁴⁸ *Ibid.*, p. 27.

¹⁴⁹ *Ibid.*, p. 18.

¹⁵⁰ *Ibid.*, p. 58.

¹⁵¹ Laura Restrepo, *La multitude errante*, Paris, Calmann-Lévy, 2006, p. 32.

¹⁵² Gaston Bachelard, *La poétique de l'espace*, *op.cit.*, p. 34.

¹⁵³ Laura Restrepo, *La multitude errante*, *op.cit.*, p. 67.

Comment puis-je lui dire qu'il ne la trouvera jamais alors qu'il a perdu sa vie à la chercher ? [...] Si je pouvais lui parler sans lui briser le cœur, je lui répéterais avec force, pour qu'il oublie ses insomnies et ses errances en quête d'une ombre. Je lui dirais : Ta Matilde est partie aux limbes, là où habitent ceux qui ne sont ni vivants ni morts. Mais ce serait scier les racines de l'arbre qui le nourrit.¹⁵⁴

En s'accrochant à l'espoir de retrouver Matilda, Sept fois Trois espère reconstruire son identité et son passé, de manière à mettre fin à son errance provoquée par les conflits. C'est pourquoi il revient régulièrement à l'auberge. Il s'enquit régulièrement de Matilda, « comme si ne plus la nommer eût signifié la perdre tout à fait ou si l'évoquer devant moi était la meilleure façon de la retrouver¹⁵⁵ ».

Malgré tout, l'attente est longue, à la fois pour le personnage de Sept fois Trois, à la recherche de l'être aimé, mais également pour les populations en mouvement, à qui l'on promet une vie meilleure. « Poussés par la nécessité, ils accouraient par milliers à cette fois aux illusions, voyant dans l'or noir leur planche de salut et attirés par les rumeurs qui flottaient dans l'air, portées par un souffle d'avenir¹⁵⁶ ». De la même manière que l'on promettait aux travailleurs du *Midwest* et du *Nordeste* du travail à foison, une sécurité retrouvée, les déplacés colombiens connaissent cet espoir dans un avenir possible. L'attente se conjugue toujours au futur : l'exilé pense, écrit et envisage des actions qu'il doit projeter par rapport à la situation où il se trouve. Par conséquent, il construit un avenir qui est plus qu'incertain, puisque son actualité est transitoire et indécise.

Ces promesses ne fonctionnent qu'un temps, notamment lorsque le travail n'est pas suffisant pour répondre aux attentes des nouveaux arrivants. « L'offre de travail abonda pour les premiers arrivants, suffit pour les deuxièmes, se raréfia pour les troisièmes. Le bureau d'embauche ferma ses portes et ceux qui restaient attendirent dès lors, dans une endurance sans limites, le jour indéterminé où la grille s'ouvrirait à nouveau pour les accueillir¹⁵⁷ ». La cité de Tora, lieu où se trouve la raffinerie et qui promettait la réussite, devient un espace d'attente contrainte, le temps de trouver un moyen de subvenir à ses besoins. Ici, la ville, toujours une « île d'espérance », change cependant de forme, puisqu'elle n'est plus un havre de paix et une zone définitive, elle devient un espace transitoire, un entre-deux temporel entre le passé et l'avenir.

Cette situation se transmet également aux personnes immobiles, celles qui restent pour venir en aide aux autres. Pour la narratrice du roman, « d'une certaine façon et sans que les

¹⁵⁴ *Ibid.*, p. 13-14.

¹⁵⁵ *Ibid.*, p. 20.

¹⁵⁶ *Ibid.*, p. 60-61.

¹⁵⁷ *Ibid.*, p. 63-64.

autres s'en rendent compte, je fais moi aussi partie de la multitude errante qui m'entraîne, au gré de rencontres et de rendez-vous manqués, au rythme puissant de son va-et-vient¹⁵⁸ ». La mobilité touche également les immobiles, au point d'en perturber l'existence. Sept fois Trois, en allant et venant, conditionne la perception que la narratrice se fait de lui, au point d'en tomber amoureuse. Mais sa propre perception est faussée (« "Tu es revenu, lui dis-je [...] Le suis-je ?" me répondit-il par une question [...] comme s'il ne savait pas encore s'il était ou non en accord avec sa propre action¹⁵⁹ »). Mais même dans ce cas, le refuge se trouve dans un retour à la quotidienneté, à une routine de vie normale.

Que ce soit dans l'exil ou dans la fuite d'un conflit armé, le migrant cherche à trouver un espace où il sera en sécurité. Ici, son « île d'espérance » sera celle qui pourra mettre fin au calvaire du déplacement, pour devenir un havre de paix où il pourra se poser et peut-être reconstruire une identité. En devenant un *transterrado*, le migrant met fin à un cercle qui, loin de le placer dans une situation transitoire, le laisse en errance, sans véritable lieu pour se fixer et pour reconstruire un avenir sur des fondations certes détruites mais pas annihilées.

Mais cela se peut si le voyage se fait à l'extérieur du pays. Lorsqu'un conflit conduit à quitter une terre sans pour autant sortir du pays, cette errance est d'autant plus forte que le réfugié est comme coincé dans un espace qui n'est plus connu et qui est incertain. Il se retrouve comme étranger de son propre pays. Gaston Bachelard définit le nid comme « précaire et cependant il déclenche en nous une *rêverie de la sécurité*¹⁶⁰ ». Ici, le réfugié n'est en sécurité en aucun lieu, constamment exposé au danger des combats. Dès lors, son monde, qui peut aller de la maison au village, perd sa fonction protectrice et familière.

Pour le réfugié, les lieux traversés, même s'ils sont transitoires, deviennent des lieux d'où il est impossible de partir véritablement. Il habite, il pratique un lieu¹⁶¹ ; il fait avec un espace qui lui est imposé et d'où il ne peut sortir. Il est coincé dans un espace-temps à part, où son passé est douloureux du fait des souvenirs compliqués et où son avenir est incertain, comme naufragé sur une île déserte. Seule la reconstruction par la recréation de liens sociaux et humains peut l'en sortir, comme dans le roman *La multitude errante*, où Sept fois Trois finit par se reconstruire auprès de la narratrice, mettant ainsi un terme à l'errance que la recherche de Matilda Lina a provoqué.

¹⁵⁸ *Ibid.*, p. 67.

¹⁵⁹ *Ibid.*, p. 117.

¹⁶⁰ Gaston Bachelard, *La poétique de l'espace*, *op.cit.*, p. 102.

¹⁶¹ Mathis Stock, « L'habiter comme pratique des lieux géographiques », *EspacesTemps.net*, 18 décembre 2004, <https://www.espacestemp.net/articles/habiter-comme-pratique-des-lieux-geographiques/>, consulté le 13 février 2018.

**Deuxième partie : Des *territoires de l'attente* :
quand le déplacement crée l'attente**

Les « îles d'espérance » que nous avons présentées précédemment sont sources d'attraction pour des populations en recherche de réalisation de leurs attentes. Elles ont contribué à transformer une « planète nomade » en planète migratoire vivante, active, génératrice de sentiments et de représentations opposées, contradictoires. Certains rêvent d'y entrer, et risquent tout pour cela [...] elle exprime, elle révèle le monde dans son ensemble tel qu'il est, tel qu'il va, avec ses lignes de forces, de contradictions, ses crises, ses espoirs, ses utopies, mais par bien des côtés, c'est aussi un monde à part, comme d'autres planètes tout aussi spécifiques (football, finances, cinéma).¹

Cela est en notament vrai lorsque l'on se penche sur les phénomènes migratoires transatlantiques et américains.

Il est possible de quantifier ces déplacements transatlantiques, ainsi que d'en analyser les raisons. Les phénomènes migratoires qu'ont connus les Amériques ont été largement étudiés, du moins ne sont pas étrangers aux recherches historiques. Ces espaces fournissent un sujet d'étude intéressant dans la mesure où les migrations ont été les plus fréquentes, notamment au cours du 20^{ème} siècle. Que ce soit à l'intérieur d'un pays ou vers l'étranger, les migrants n'ont cessé d'exister dans des espaces eux aussi en mouvement. Vers le Nord et le Sud du continent américain, en un siècle les changements notables ont explosé.

Entre 1815 et 1849, quelque 3 millions d'Européens part (environ 200 000 par an) ; plus de 8 millions quittent le Vieux Continent entre 1850 et 1879 ; de 1880 à 1910, c'est près de 26 millions d'hommes, de femmes et d'enfants qui se déplacent hors de l'Europe. Avec les conflits mondiaux, la montée du fascisme, la crise, le nombre de migrants descend à une quinzaine de millions de départs, essentiellement vers les Amériques. Si les États-Unis sont le pays de destination majoritaire et relèguent les autres pays au second plan, le Canada et les pays d'Amérique latine et du Sud (Mexique, Brésil, Argentine) sont aussi des terres d'arrivée pour les populations quittant leurs pays.

Nous imaginons qu'une migration, un déplacement se définissent par une construction en trois étapes : le départ (début), le voyage (milieu), l'arrivée (fin). L'étymologie des mots « départ » et « arrivée » est éloquente à ce sujet : départ vient de l'ancien français, *departir*, signifiant « s'en aller » ; arrivée, substantif formé sur le verbe arriver, vient quant à lui du latin populaire *arripere*, « toucher la rive, aborder ». Ces mots accompagnent par ailleurs les voyageurs dans les gares et les aéroports, comme pour marquer la singularité qu'est le déplacement.

¹ Gildas Simon, *La planète migratoire dans la mondialisation, op.cit.*, p. 3.

Si cette image d'une chronologie linéaire de la migration facile à appréhender, elle n'est en revanche aucunement représentative de la réalité du phénomène. La migration se doit d'être vue plutôt comme une succession d'étapes, de paliers si l'on reprend la terminologie utilisée par Laurent Faret². La *step migration* correspond à tous les déplacements effectués par un individu ou un groupe (comme une famille) dans le temps et dans les espaces. Ces déplacements successifs, aux temporalités aléatoires, constituent autant de seuils, de passages à dépasser pour les migrants³. Dès lors l'espace maritime traversé devient « le lieu du *fleet in being*, où l'on ne va plus d'un point à un autre, mais où l'on tient tout l'espace à partir d'un point quelconque : au lieu de strier l'espace, on l'occupe avec un vecteur de déterritorialisation en mouvement perpétuel⁴ ».

Ce découpage à l'intérieur de la migration entraîne une réinterprétation du déplacement, que ce soit des vécus des migrants comme des dispositifs mis en place pour le contrôle des passages⁵. C'est aussi casser l'image que le départ se fait forcément d'un port ou d'une ville portuaire ; l'arrivée physique comme mentale ne s'effectue pas nécessairement dans le port d'arrivée mais bien souvent dans un lieu au-delà, bien souvent la ville où l'on souhaite aller. Il faut aller en amont de la migration, comprendre les lieux d'origine des migrants. Cela sous-entend remonter le courant du déplacement, utiliser cette « linéarité à rebours⁶ » propre aux recherches sur les migrations. Le départ reste certes un élément de la migration, mais peut être pris séparément et analysé sans tenir compte du point d'arrivée. Cela est valable pour les autres moments du déplacement, comme la traversée ou l'arrivée.

Le principe de *step migration* n'intègre pas l'attente comme phénomène structurant chacun des paliers du déplacement. Or l'attente doit être vue, tant comme notion que comme pratique, comme un processus impliquant des perceptions, des vécus de l'espace. « Les circulations migratoires, loin d'être linéaires et continues, sont semées d'arrêts et d'attente. Ces temps morts dans le trajet des migrants peuvent être dus aux aléas des pratiques et techniques de déplacement (changement de moyen de transport, haltes, pannes...)⁷ ». L'attente produit du sens, une réalité pour les migrants qui se retrouvent confrontés à une temporalité et à une spatialité à part.

² Laurent Faret, *Les territoires de la mobilité*, *op.cit.*, p. 61.

³ Nancy L. Green, « Trans-frontière : pour une analyse des lieux de passage », *Socio-anthropologie*, n°6, 2^{ème} semaine, 1999, en ligne.

⁴ Gilles Deleuze, Félix Guattari, *Capitalisme et schizophrénie. Mille plateaux*, Paris, Les Éditions de Minuit, 1980, p. 481.

⁵ *Idem*

⁶ Nancy Green, *Repenser les migrations*, *op.cit.*, p. 3.

⁷ Laurent Vidal, Alain Musset, Dominique Vidal, « Sociétés, mobilités, déplacements : les territoires de l'attente. Le cas des mondes américains (d'hier à aujourd'hui) », *Confins*, n°13, 2011, p. 23

Cela est d'autant plus vrai que l'attente induit une perception singulière du voyage. « Ouvrant une brèche dans le temps et dans l'espace, leur attente mobile figure une grammaire de terre et d'eau⁸ » : le migrant se retrouve à la fois entre deux mondes, celui du déplacement, fait d'une traversée souvent emplie de peur, de danger, d'espoir, et celui de l'arrivée, à la fois fin du voyage mais aussi possibilité de se fixer à une terre (toucher la rive en quelque sorte).

⁸ Laurent Vidal, *Ils ont rêvé d'un autre monde*, Paris, Flammarion, 2014, p. 76.

Chapitre 4 : « Celui qui part » : les prémices de la migration

Le déplacement n'est pas un phénomène linéaire, il est plutôt question d'une succession d'étapes qui conduisent à une forme d'arrivée. Cependant, c'est cette dernière étape qui semble être mise en avant dans les différents médias que sont le cinéma¹, la photographie², la littérature. Les migrants semblent apparaître uniquement au moment de leur arrivée, comme si leurs existences d'avant n'étaient pas perceptibles et que seule la captation de cette fin de voyage parvenait à les rendre tangibles.

C'est, d'une certaine façon, oublier que pour arriver, il faut partir. Il est donc nécessaire de penser « à rebours », », tirer le fil vers les terres d'origines des migrants. « Ce sont les voyages d'abord terrestres, ensuite transocéaniques qui frappent les esprits et marquent les mémoires »³. Le lieu de départ construit l'envie d'ailleurs, la nécessité du voyage. En ce sens il convient de revoir les raisons de la migration. Ces bateaux que nous trouvons dans les films, les romans, les photographies, sont partis d'un port d'Europe.

Le mouvement vers l'Amérique de millions d'immigrants au cours du 19^{ème} siècle après les années 1820 n'a pas simplement été un déplacement de paysans pauvres abandonnant des régions sous-développées pour des opportunités riches et sans limites offertes par l'économie américaine. Ce formidable déplacement de population a dépendu non seulement de l'accroissement du capitalisme industriel américain mais également des transformations se produisant dans les pays d'origine des immigrants⁴.

Remonter aux sources de la migration, qu'elle soit transatlantique ou pas, revient à identifier les lieux de départs, les migrants et leurs motivations, comprendre « ce qui les a poussés à entreprendre un tel voyage et sans doute à tout quitter »⁵. C'est deviner les conditions de départ et les diverses raisons. Évidemment, il n'est pas possible de remonter après tous les migrants qui ont effectué le voyage vers les Amériques⁶, seulement de rendre compte d'un ensemble de vies. C'est cependant écarter l'approche de l'individu à un moment donné, à « l'instant du danger » comme l'évoque Walter Benjamin⁷.

¹ On pense particulièrement à certains films montrant l'arrivée dans le port de New-York, avec des plans de la Statue de la Liberté. On peut citer entre autres *The Immigrant* de Charlie Chaplin (1917), *America America* de Elia Kazan (1963), *Le Parrain 2* de Francis Ford Coppola (1974), *The Immigrant* de James Gray (2013).

² Il est possible d'avoir un aperçu de ces photos sur le site officiel du musée d'Ellis Island www.libertyellisfoundation.org, mais également teacher.scholastic.com/activities/immigration/tour/, qui propose à l'usage des élèves de parcourir Ellis Island et qui offre une chronologie de la migration allant en amont du port de départ.

³ Nancy L. Green, « Trans-frontière : pour une analyse des lieux de passage », *Socio-anthropologie*, n°6, 2^{ème} semaine, 1999, en ligne (consulté le 2 avril 2017).

⁴ John Bodnar, *The Transplanted. A History of Immigrants in Urban America*, *op.cit.*, p. 54.

⁵ Laurent Vidal, *Ils ont rêvé d'un autre monde*, *op.cit.*, p. 15.

⁶ À titre d'exemple, environ 16 millions de migrants entre 1892 et 1924 effectuèrent la traversée vers les États-Unis (Gildas Simon, *La planète migratoire dans la mondialisation*, *op.cit.*, p. 33).

⁷ « Exprimer le passé en termes historiques ne signifie pas à le reconnaître "tel qu'il a réellement été". Cela revient à s'emparer d'un souvenir tel qu'il apparaît en un éclair à l'instant du danger ». Walter Benjamin, *Sur le concept d'histoire*, *op.cit.*, p. 60.

Mais c'est aussi comprendre que l'attente est un phénomène présent tout au long de la migration, qui se vit à l'arrivée mais également au départ. Comme le définissent Laurent Vidal et Alain Musset, l'attente est état de la mobilité⁸, par conséquent elle est présente à l'arrivée, durant la traversée mais aussi au départ.

L'expérience du départ

« Les lieux du départ semblent moins représentés dans les récits du voyage que les lieux d'arrivée, la nouveauté frappant plus que le familier ?⁹ » Comme nous l'exprimions plus haut, ce n'est qu'au moment de leur arrivée que les migrants existent, leur donnant une existence concrète. Il y a dans l'arrivée une dualité de perceptions : celle du migrant qui d'une certaine façon revit en laissant derrière lui le souvenir douloureux du départ ; celle que les habitants de la terre d'accueil se font de ces étrangers, qui perdent leur caractère lointain pour devenir une fois débarqués concrets.

Mais malgré le déplacement, les migrants emmènent avec eux cette identité qui constitue leur racine. Et même s'il faut reconstruire *a posteriori* les éléments du départ, il est possible de retracer les différents parcours des migrants qui ont fait le choix de partir pour tenter leur chance dans un environnement qui n'a rien en commun avec ce qu'ils ont pu connaître jusque-là.

Les candidats au départ

Partir, cela signifie faire le choix de quitter sa terre natale. C'est ne pas envisager de retour sur les territoires de nos ancêtres. Il s'agit de tirer un trait sur le passé et de penser une installation durable. Les migrants s'aventurent sur des chemins compliqués, sous l'égide d'Ulysse,

métaphore du voyage et de l'aventure ; la référence au héros grec permet d'évoquer ces odyssees d'un nouveau temps et d'un nouveau genre, parsemées d'échecs, d'espoirs, de tentations et de femmes. Comme Ulysse, les parcours erratiques des migrants d'aujourd'hui sont eux aussi parsemés d'obstacles et

⁸ Laurent Vidal et Alain Musset, « L'attente comme état de la mobilité », in Laurent Vidal et Alain Musset (dir.), *Les territoires de l'attente*, *op.cit.*, pp. 19-28.

⁹ Nancy L. Green, « Trans-frontière : pour une analyse des lieux de passage », *Socio-anthropologie*, n°6, 2^{ème} semaine, 1999, en ligne (consulté le 2 avril 2017).

d'épreuves qui semblent insurmontables, mais à la différence du héros grec, ils ne débouchent que rarement sur des succès¹⁰.

Partir, c'est tenter de changer de condition. Mais l'exemple des exilés et des réfugiés dénotent qu'il n'est pas facile de se dépareiller de ses origines, et cela est également présent pour les migrants. Ils ne viennent jamais totalement de nulle part, ils sont originaires d'espace qui pour les autochtones sont synonymes de lointain, un lointain qui finit par devenir proche dû notamment à cette proximité avec les immigrants. C'est la mention de « l'altérité et [de] l'étrangeté¹¹ ».

Mentionner ses origines est une manière d'introduire l'autre et l'étranger dans un territoire défini.

Sur le bateau certaines d'entre nous venaient de Kyoto, elles étaient blanches et délicates car elles avaient passé leur vie dans des pièces sombres, au fond des maisons. Certaines venaient de Nara, elles priaient leurs ancêtres trois fois par jour et juraient entendre encore sonner les cloches du temple. Certaines étaient filles de paysans dans la région de Yamaguchi, elles avaient les épaules larges, les poignets épais et ne s'étaient jamais couchées au-delà de neuf heures du soir. Certaines étaient issues d'un petit village de montagne de Yamanashi et avaient découvert le chemin de fer il y a peu. Certaines venaient de Tokyo, elles avaient tout vu, parlaient un japonais très beau et ne se mêlaient guère aux autres. Beaucoup étaient de Kagoshima et baragouinaient un rude patois du Sud, que celles de Tokyo feignaient de ne pas comprendre. D'autres étaient d'Hokkaido, au climat froid et enneigé [...] Celles qui venaient d'Hiroshima [...] avaient de la chance d'être sur ce bateau [...]. La plus âgée, trente-sept ans, était de Niigata. [...] L'une des nôtres venait de Kumamoto [...]. Une autre était issue d'un village dans la région de Fukushima [...]. L'une d'entre nous avait été danseuse à Nagoya.¹²

En indiquant les lieux d'origines de chacune des passagères, la narratrice transpose les particularités de chacune dans ce qui sera l'environnement où elles se rendent, c'est-à-dire la côte Ouest des États-Unis. Pourtant issues d'une même nation, ces femmes sont autant d'autres qu'elles proviennent d'endroits différents. Par là ce sont les attentes qui transparaissent puisqu'en fonction de la région ou de la ville de départ, ce ne sont pas les mêmes espoirs qui les animent.

Il avait appris l'anglais. Il lui suffisait d'aller leur dire : *Bonjour, vous êtes américaines ?* Et il leur suffisait de répondre : *Oui*.

- *Où habitez-vous en Amérique ?*

- *À Chicago. Et vous venez d'où ?*

- *De Riga, en Lettonie. Union soviétique.*

¹⁰ Fatiha Idmhand, « Heureux qui comme Vladimir... Portrait d'un migrant par Carlos Liscano », in Teresa Orecchia Havas et Norah Giraldi Dei Cas, *Sujets migrants : rencontres avec l'autre dans les imaginaires hispano-américains*, Berne, Peter Lang AG, 2011, p. 203.

¹¹ Hervé Le Bras, *L'âge des migrations*, Paris, Autrement « Angles & Reliefs », 2017, p. 17.

¹² Julie Otsuka, *Certaines n'avaient jamais vu la mer*, Paris, Phébus, 2012, pp. 16-17.

- *Passionnant. Nous n'avons encore jamais rencontré personne d'Union soviétique. Où allez-vous ?*
- *À Chicago.*¹³

Indiquer, même succinctement, le lieu d'origine est également une forme de nostalgie. C'est garder en mémoire les éléments de sa vie passée qui sont comparés avec ceux de la nouvelle vie. S'entremêlent alors les souvenirs et les histoires, donnant ainsi le sentiment d'une perte complète de repères, comme c'est le cas dans *La Québécoise*, où la narratrice mélange son ancienne vie parisienne avec sa nouvelle vie québécoise, sans logique aucune. En revenant souvent sur ce qui faisait son expérience d'avant, elle se trouve confuse et laisse paraître une mélancolie de sa vie d'antan face à l'inconnu de sa vie future.

Ce qui transpose particulièrement l'altérité et donne l'idée de la région d'origine du migrant, ce sont les langues natales. Elles permettent d'analyser les pays de départ dans les phénomènes migratoires à différentes périodes que les romans retranscrivent.

Les aventuriers, non sans une effusion de sympathie, identifièrent aussitôt l'image drolatique de Cocoliche.

- *Sono venuto a l'Argentina per fare l'America*, déclara celui qui était apparu. *E sono in America per fare l'Argentina.*¹⁴

Excusez-moi, lui dis-je avec des inflexions italiennes, êtes-vous chrétien ?

- *Certamente !* répondit-il, outré et profondément satisfait.
- Pouvez-vous me dire alors quelle sorte de chrétiens sont les Norvégiens ?
- Bien sûr, me répondit-il. *No cristiani là. Ci sono pagani.* Tous des diables !¹⁵

Ces deux personnages italiens, l'un vivant aux États-Unis et l'autre en Argentine, sont contemporains des flux migratoires en provenance de l'Italie : si les premiers pays de destination de ces populations sont européens (environ 6 millions d'Italiens sur la période 1876-1915 partent vers les pays limitrophes comme la France, l'Allemagne, la Suisse). Mais ce sont les pays américains qui voient débarquer le plus grand nombre de migrants italiens : sur la période citée, 4 156 944 Italiens migrent vers les États-Unis, 1 225 171 vers le Brésil, 1 795 916 vers l'Argentine¹⁶.

Si le point de départ n'est pas mentionné, l'utilisation de la langue d'origine permet néanmoins de l'envisager.

- *Gehen vir voinen du ? In Nev York ?* [On va habiter ici ? À Nev York ?]

¹³ David Bezmozgis, *Le monde libre*, Paris, Belfond, 2012, p. 14.

¹⁴ « Je suis venu en Argentine pour faire l'Amérique [...] Et je suis en Amérique pour faire l'Argentine ». Leopoldo Marechal, *Adán Buenosayres*, *op.cit.*, p. 177.

¹⁵ Mark Helprin, « Ellis Island », in *Ellis Island*, Paris, Stock « Nouveau cabinet cosmopolite », 1989, p. 176.

¹⁶ Chiffres tirés de la conférence de Lorenzo Prencipe, « Les émigrations italiennes, 1840-2008 », disponible en version audio et retranscrite sur le site suivant : <http://www.approches.fr/Les-emigrations-italiennes-1840> (consulté le 2 avril 2017).

- *Nein. Brownsville. Ich hob dir schoïn geschribben* [Non. À Brownsville. Je te l'ai déjà dit]¹⁷

Cet emploi de l'allemand par les deux protagonistes se fait à l'arrivée, donnant ainsi une indication de la provenance de ces deux passagers. Le roman *À la merci d'un vent violent* accentue cette idée d'appartenance à une communauté de départ, en particulier juive dont les expressions reviennent régulièrement au cours de l'ouvrage (et qui nécessite l'utilisation d'un glossaire en fin de roman¹⁸). C'est aussi le moyen d'en apprendre un peu plus sur le lieu d'origine de la famille du narrateur.

« De quel bord t'es ? T'es quoi ? Allemand ? Tu viens d'Autriche ? » [...]

« Non. Pas moi.

- T'es quoi alors ?

- Hongrois. Les Hongrois n'aiment pas les Autrichiens. » [...]

« Dis quelque chose en hongrois.

- Ouais. *Choig iggid bolligid*. Ça veut dire je vous aime bien.

- Comment on peut savoir ? demanda un de ses acolytes.

- Je peux le répéter, proposa Ira.

- Dis en hongrois que t'es du côté des Italiens, ordonna le chef.

- *Choig iligid bolligid Itollyyanis*.¹⁹

Par ce biais, il est possible de retracer le chemin parcouru par les migrants, même si cela se fait « à rebours ». Ce sont les expériences une fois sur place, sur la façon de se remémorer le passé qui permettent de revoir les racines du migrant. C'est aussi un moyen de défense, de garder une assise sur une terre étrangère.

Cela ne concerne pas uniquement les migrants partant dans des territoires dont la langue est étrangère à celle de départ. Ce phénomène se retrouve également dans le cas de migrations de populations vers des pays ayant pour point commun un idiome similaire. Elle indique malgré tout son lieu de départ, comme un marqueur d'étrangéité (« Vous êtes française, à ce que j'entends, vous plaisez-vous chez nous ? Et l'hiver ? Paris ne vous manque-t-il pas ?²⁰ »). C'est pour le migrant « être en exil dans sa propre langue²¹ », ne pas avoir de repères, être entre deux mondes.

Les exemples prouvent par ailleurs que parmi les candidats au départ, il y a aussi des femmes. Il convient de se poser la question du genre du migrant. La recherche a eu maille à partir avec le cliché de l'homme jeune migrant en route pour faire fortune au Nouveau Monde aux époques lointaines et très contemporaines, comme nous le disent Manuela Martini et

¹⁷ Henry Roth, *L'Or de la terre promise*, Paris, Bernard Grasset, 1968, p. 24.

¹⁸ Henry Roth, *À la merci d'un vent violent*, *op.cit.*, pp. 397-407.

¹⁹ *Ibid.*, p. 112.

²⁰ Régine Robin, *La Québécoise*, *op.cit.*, p. 105.

²¹ *Ibid.*, p. 95.

Philippe Rygiel²². Pour autant, la « redécouverte d'un passé mobile des femmes est autant une nouveauté historique que le résultat de questionnements historiographiques innovateurs permettant de réviser à la fois l'histoire des femmes et celle des migrations²³ ». Le roman redonne une voix à la migrante, offre la possibilité de rendre compte d'une expérience féminine de la migration.

Elle se produit dans un cadre familial (« La proche famille de Ma devait arriver en Amérique d'ici quelques jours, partie du petit village de Veljich, en Autriche-Hongrie²⁴ », « Au dernier moment, Marija Berczynskas, une cousine d'Ona, se joignit à eux²⁵ »), il n'est pas rare également qu'elle se fasse dans un cadre plus solitaire ou alors en très petit nombre (« C'étaient les magnifiques cheveux blond doré d'une jeune femme faisant partie d'un groupe d'immigrants norvégiens²⁶ »).

Qu'il s'agisse d'un homme ou d'une femme, le migrant se déplace seul ou à plusieurs, dans un cadre familial ou pas. Mais en se souvenant que les femmes ont aussi été des populations en migration, il y a une revalorisation d'une « certaine image de celles qui restent, tout en s'interrogeant sur le sort de celles qui bougent²⁷ ». C'est un « être en mouvement », qui malgré son genre développe les mêmes espoirs et les mêmes attentes. Il vit par ailleurs les mêmes facteurs qui provoquent le départ, ces mêmes raisons qui conduisent à faire le grand saut dans la migration.

Les romans ne donnent que peu d'exemples du départ des personnages, ou de manière succincte, écartant de fait cette étape. L'action est surtout centrée sur l'arrivée et l'installation. Mais en donnant des éléments expliquant en partie la motivation d'une migration, il est possible de reconstruire l'expérience individuelle du migrant. Son histoire ne commence pas à son arrivée comme le montre souvent les récits. Ils transportent avec eux les raisons de ce déplacement.

Cela permet de répondre à cette volonté de travailler « à rebours », dans la mesure où même si la vie avant le départ n'est pas explicitée, elle fonde et façonne la migration des personnages. La perception de l'arrivée est inhérente aux attentes du départ et aux espoirs qu'elles ont mis en place dans l'esprit des migrants.

²² Manuela Martini et Philippe Rygiel (dir.), *Genre et travail migrant. Mondes atlantiques, XIX^e-XX^e siècles*, op.cit., 2009.

²³ Nancy L. Green, *Repenser les migrations*, op.cit., p. 105.

²⁴ Henry Roth, *À la merci d'un courant violent*, op.cit., p. 22.

²⁵ Upton Sinclair, *La Jungle*, Paris, Le Livre de Poche « biblio », 2003, p. 38.

²⁶ Mark Helprin, « Ellis Island », in *Ellis Island*, op.cit., p. 172.

²⁷ Nancy L. Green, *Repenser les migrations*, op.cit., p. 112.

L'économie, principe important de la migration

La migration, comme phénomène humain, demande une débauche d'énergie et de moyens. Si aujourd'hui nous sommes entrés dans une ère où l'*homo migrans* ne cesse de se déplacer constamment et sans interruption (au point de presque l'appeler *homo migrans migrans*²⁸), les époques précédentes ne permettaient pas une migration à outrance. Migrer, se déplacer indiquait une volonté définitive, au moins sur du temps long. Cela signifiait partir à cause de facteurs bien particulier.

Le premier facteur mis en avant est le facteur économique. Les immigrants sont selon John Bodnar les enfants du capitalisme : lorsque les industries ont commencé à permettre une production de grande ampleur, et ont laissé entrevoir la possibilité d'obtenir plus grâce aux capacités intrinsèques²⁹. C'est également la terre des possibles, l'Eldorado qui permettra d'accroître sa condition³⁰.

C'est la promesse d'une vie meilleure basée sur une réussite dans le travail qui conduit à tout quitter pour tenter l'aventure.

C'est Jonas qui avait proposé qu'ils partent tous pour l'Amérique, où l'un de ses amis avait fait fortune. Tout le monde travaillerait, lui, les femmes et sans doute certains des enfants. Ils arriveraient à bien s'en sortir. Jurgis aussi avait entendu parler de l'Amérique. C'était un pays, disait-on, où un homme pouvait gagner ses trois roubles par jour. Jurgis calcula ce que représentait cette somme par rapport aux prix lituaniens et décida sur-le-champ qu'il irait en Amérique. Il s'y marierait et, en plus, il deviendrait riche.³¹ Partir, c'est aller vers un espace qui promet bien plus que le lieu d'origine. « Elle a aussi parlé des opportunités qui s'offraient à nous, des dollars, de l'argent à gagner, de la vie meilleure, de la possibilité de quitter ce sinistre merdier. [...] Elle a parlé d'avoir enfin un endroit pour nous deux où prospérer, et même d'avoir des enfants³² ».

Pour le migrant, partir revient donc à trouver ailleurs ce qu'il lui manque. Cela passe donc par une réussite économique et dont l'image s'agite comme un foulard, attirant dès lors des personnes en difficulté (« De toute façon, pourquoi me soucier de ce qu'on raconte sur Limerick ? Je n'ai eu là-bas que du malheur³³ »). L'argent et le travail est donc une façon de sortir de cette mauvaise situation. Comme le rappelle Nancy Green, « les facteurs

²⁸ En référence à la distinction faite entre *homo sapiens* et *homo sapiens sapiens*.

²⁹ John Bodnar, *The Transplanted. A History of Immigrants in Urban America*, *op.cit.*, p. 1.

³⁰ Cet imaginaire n'est pas propre au 19^{ème} siècle : en effet, les pouvoirs politiques européens en possession de colonies incitèrent leurs populations à tenter leur chance dans ces territoires décrits comme propice à l'installation durable. Serge Courville, *Immigration, colonisation et propagande. Du rêve américain au rêve colonial*, Sainte-Foy, Éditions Multimondes, 2002, pp. 127-224.

³¹ Upton Sinclair, *La Jungle*, *op.cit.*, p. 39.

³² Jorge Franco, *Paraíso Travel*, Paris, Métailié « suites », 2004, p. 10.

³³ Frank McCourt, *C'est comment l'Amérique ?*, *op.cit.*, p. 12.

économiques restent l'un des moteurs importants des mouvements migratoires. Le migrant n'est pas seulement un étranger, mais aussi, la plupart du temps, un travailleur³⁴ ». Que ce soit à cause d'une population trop grande pour un espace où le travail (« Entre 1750 et 1850 la population de l'Europe augmenta d'environ 65 %, passant de 162 millions à 265 millions³⁵ ») n'est pas suffisant ou à cause de crises économiques, l'économie est un facteur important qui conduit à la migration.

Ce sont aussi les besoins des industries des pays d'accueil qui poussent les migrants au départ.

Je suis tailleur.

- Parfait. Vous trouverez du travail en dix minutes.³⁶

Ce court passage montre par exemple l'importance de la migration dans l'industrie textile à la fin du 19^{ème} et au début du 20^{ème} siècle. Le narrateur se retrouve à travailler dans un atelier de confection, où « une centaine de tailleurs travaillaient sur des machines et cousaient avec des aiguilles d'argent, piquant des manches, assemblant des fourrures³⁷ ». Mais la particularité du personnage est qu'il est tout sauf tailleur. Mais la connaissance du besoin lui permet d'essayer de trouver du travail malgré ses lacunes, comme pour beaucoup de migrants³⁸. De plus la taille de l'atelier montre que le narrateur travaille dans une entreprise en pleine croissance, entraînant l'augmentation des capitaux et les valeurs de production³⁹ (l'utilisation de peau de renard le montre⁴⁰).

Cette migration économique, même si elle doit se faire du point de vue international⁴¹, concerne également les populations à l'intérieur d'un même pays. Dans le roman *Un bon million !*, Nathanael West met en scène Lemuel Pitkin, un jeune homme de 17 ans contraint de partir pour New York dans l'espoir d'y faire fortune, afin de rembourser les dettes contractées par sa mère pour leur maison (« Oui. Monsieur Joshua Bird, votre propriétaire, m'a chargé de saisir votre maison en raison de l'hypothèque qui pèse sur elle. Ce qui veut dire qu'il l'a fera saisir, ajouta-t-il précipitamment, si vous n'avez pas rassemblé la somme nécessaire quand la dette viendra à échéance dans trois mois⁴² »).

³⁴ Nancy L. Green, *Repenser les migrations*, op.cit., p. 78.

³⁵ Patrick Verley, *La Révolution industrielle*, Paris, Gallimard « collection folio histoire », 1997, p. 239.

³⁶ Mark Helprin, « Ellis Island », in *Ellis Island*, op.cit., p. 190.

³⁷ *Ibid.*, p. 132.

³⁸ Bruno Marnot, *Les migrations internationales en Europe et aux États-Unis*, op. cit., p. 60.

³⁹ Nancy Green, *Du Sentier à la 7^{ème} avenue*, op.cit., Paris, Seuil, 1998, p. 67.

⁴⁰ Mark Helprin, « Ellis Island », in *Ellis Island*, op.cit., p. 190.

⁴¹ Nancy L. Green, *Repenser les migrations*, op.cit., p. 79.

⁴² Nathanael West, *Un bon million !*, op.cit., p. 13.

En quittant une partie du territoire américain qui n'est pas en mesure d'offrir les moyens suffisants de subvenir à ses besoins et aux soucis financiers de sa mère, et en prenant la direction d'une plus grande ville, le personnage cherche à rejoindre la source d'une sécurité financière certaine, effectuant le même trajet que ceux qui viennent d'autres contrées.

Ces migrations, motivées par l'aspect économique, montrent la volonté exprimée plus haut par certains personnages d'accéder à une réussite qui leur assurera une stabilité que le pays d'origine ne permet pas. Mais c'est aussi la nécessité d'une main d'œuvre pour les pays d'accueil qui conduit les migrants à tenter la traversée. En revanche, les romans du corpus ne permettent pas de voir les moyens mis en œuvre pour attirer des populations, seulement l'imaginaire de réussite que provoquent notamment les États-Unis (comme le montre l'extrait tiré du texte d'Upton Sinclair).

En revanche, l'attraction économique du pays d'accueil entraîne une attente pour les migrants. Ils perçoivent leur nouveau monde comme l'espace d'une probable réussite. Tant que la volonté est présente, il n'est pas impossible d'obtenir ce que l'on souhaite. Les migrants se nourrissent d'une certaine façon d'un imaginaire de succès économique, mais également l'alimente. « C'est Jonas qui avait proposé qu'ils partent tous pour l'Amérique, où l'un de ses amis avait fait fortune » comme le raconte Upton Sinclair. Cependant la vie à Chicago n'est pas des plus faciles, et le silence des nouveaux arrivants sur les mauvais traitements entretient la chimère d'un Eldorado. C'est leur histoire qui devient alors motif de départ, et il est rare que soit contredit ce rêve (« Je ne vais *pas* bien », « Je n'ai *pas* assez d'argent », « Je ne suis *pas* en bonne santé », « Je ne dors *pas* bien »⁴³)

Les autres facteurs de l'émigration

Si les exemples ci-dessus rendent compte d'une migration née d'une nécessité économique, il existe d'autres cas concernant des migrations environnementales, mais aussi idéologiques, à la fois politiques et religieuses. Elles ont « contribué à contrarier les cycles migratoires théoriquement commandés par la seule conjoncture économique⁴⁴ ». Migrer à cause d'un environnement devenu hostile, d'idéaux politiques ou bien religieux est d'autant plus présent dans la littérature de la migration que les événements de la seconde moitié du 19^{ème} siècle et ceux perpétuels qui ont eu lieu au cours du 20^{ème} siècle.

⁴³ Ismet Prcić, *California dream*, Paris, Éditions Les Escales, 2013, pp. 33-34.

⁴⁴ Bruno Marnot, *Les migrations internationales en Europe et aux États-Unis*, op. cit., p. 67.

La migration environnementale a joué un rôle peut-être pas majeur mais pourtant présent. Comme nous l'avons vu au premier chapitre, certaines migrations sont provoquées par des conditions climatiques compliquées et qui poussent des populations à quitter leurs terres pour tenter la migration vers des contrées plus accueillantes. Les premières pages du roman *Les raisins de la colère* présentent les conditions météorologiques qui poussent les paysans du *Midwest* à quitter leurs terres⁴⁵. Cela est également le cas dans les romans *O Quinze* de Rachel de Queiroz et *Vidas secas* de Graciliano Ramos.

Ces migrations, certes internes, ne sont pas différentes de celles subies par les populations européennes qui quittèrent le « Vieux continent » pour rejoindre les terres américaines. Que ce soit à cause d'un parasite de la pomme de terre (pour l'Irlande) ou de mauvaises récoltes (comme c'est le cas dans les années 1868-1869 dans les pays scandinaves), la migration environnementale a joué un rôle peut-être pas majeur mais pourtant présent. Là, ce sont les populations rurales qui choisissent de tenter leurs chances ailleurs (parfois encouragées par des décisions politiques, comme le *Home Stead Act* américain de 1862). Ici aussi, il existe une notion de *push* et *pull*⁴⁶.

Ces migrations sont semblables dans la mesure où ce sont les conditions climatiques qui ont poussé les populations américaines ou brésiliennes à tenter leur chance ailleurs. « En règle générale, la plupart des migrations liées à des facteurs environnementaux sont des déplacements internes, souvent sur de courtes distances⁴⁷ ». Les romans précédemment cités font état de cette situation, mettant en scène des personnages victimes de phénomènes météorologiques difficiles. Surtout, les cas irlandais et scandinaves montrent que les migrations environnementales sont aussi internationales. Elles peuvent sembler différentes de par les origines des populations en mouvement, mais elles doivent néanmoins affronter un même regard que des individus d'un même pays (comme le montre l'arrivée de la famille Joad en Californie), c'est-à-dire de la défiance à leur encontre.

Autre cas pouvant entraîner une migration, l'opposition idéologique ou religieuse. Le mouvement anarchiste est à la fin du 19^{ème} siècle présent à la fois sur le continent européen mais également américain. La lutte fonctionne sur le principe de « la propagande par le fait », c'est-à-dire la mise en place d'une action basée sur les attentats à la bombe, soit dans le but de

⁴⁵ John Steinbeck, *Les raisins de la colère*, *op.cit.*, p. 7-8.

⁴⁶ « La recherche se focalise généralement sur des facteurs qui ont un impact négatif et poussent les populations à partir (« *push factors* »), mais on ne peut exclure que d'autres facteurs environnementaux puissent attirer de nouvelles populations (« *pull factors* »). Christel Cournil, Benoît Mayer, *Les migrations environnementales. Enjeux et gouvernance*, Paris, Presses de Sciences Po, 2014, p. 28.

⁴⁷ François Gemenne et Agathe Cavicchioli, « Migrations et environnement : prévisions, enjeux, gouvernance », *Regards croisés sur l'économie*, 2010/2, n°8, p. 88.

faire des dégâts, mais également par l'assassinat de personnalités politiques ou des élites. Le mouvement italien est par ailleurs actif à cette époque.

Parce qu'il est tombé amoureux d'une jeune Norvégienne et qu'il ne la voit pas embarquer sur le ferry conduisant les immigrants à New York, le narrateur de la nouvelle « Ellis Island » crie face au juge qu'il est anarchiste⁴⁸. Seulement, lors de sa première rencontre avec une fonctionnaire, cette dernière lui traça dans le dos une lettre, correspondant à l'appréciation qu'elle s'est faite du narrateur. Si la situation lui convient au début, il regrette finalement cette situation. « Mon plan avait échoué et maintenant j'allais passer le reste de ma vie dans une prison génoise, avec les autres anarchistes italiens⁴⁹ ». L'engagement politique est une raison qui peut conduire à un départ puisque la liberté de ses opinions n'est pas ou plus garantie par le pouvoir en place.

Cette fuite des répressions politiques sont également au cœur des migrations cubaines vers les États-Unis.

J'ai été enfermé dans trois asiles de fous au moins depuis que je suis ici, dans cette ville de Miami où je suis arrivé il y a six mois pour fuir la culture, la musique, la littérature, la télévision, les événements sportifs, l'histoire et la philosophie de l'île de Cuba. Je ne suis pas un exilé politique. Je suis un exilé total.⁵⁰

Elle avait fui de Cette Île : une île qui a voulu construire le Paradis et a créé l'Enfer [...] À cette époque elle avait voulu demander l'asile politique, mais elle préféra retourner à La Havane et intégrer le mouvement picturale qui s'y développait alors [...] Revenir ne fut pas une erreur. L'erreur fut de croire qu'on pouvait transformer le pays avec des moyens d'expression culturels. Elle résista, jusqu'à n'en plus pouvoir ; la prison ou l'exil. L'exil.⁵¹

La mise en place d'un système politique communiste répressif à Cuba a entraîné un flux constant de migrants cubains vers les États-Unis, en particulier Miami. La « capitale des Caraïbes » fait partie de cet archipel ethnique cubain, disséminé sur l'ensemble du territoire américain et dont Miami serait la plus grosse île⁵². En quittant Cuba, c'est avant tout un régime qui est fui. Cela se retrouve également avec le départ vers l'Ouest de Juifs lettons, comme le raconte le roman *Le Monde libre* de David Bezmozgis.

Les guerres poussent également les populations à migrer. Dernier conflit européen du 20^{ème} siècle, la Guerre du Kosovo a opposé les troupes yougoslaves à l'armée du Kosovo

⁴⁸ Mark Helprin, « Ellis Island », in *Ellis Island, op.cit.*, p. 175.

⁴⁹ *Ibid.*, p. 181.

⁵⁰ Guillermo Rosales, *Mon ange, op.cit.*, p. 7

⁵¹ Zoé Valdés, *Le paradis du néant, op.cit.*, pp. 16-17.

⁵² Kevin E. McHugh, Ines M. Miyares et Emily H. Skop, «The Magnetism of Miami: Segmented Paths in Cuban Migration », *Geographical Review*, 1997, Vol. 87, No. 4, p. 504.

alliée d'une coalition internationale sous l'égide de l'OTAN. Cette guerre a entraîné une grande partie de la population de cette région à fuir le conflit. C'est cette histoire que raconte Ismet Prcić dans son roman *California dream*. Écrit comme un assemblage de documents personnels, mélangeant le journal intime du personnage principal, Ismet, sa correspondance et un récit exécuté comme un témoignage, le récit prend place véritablement dans cette période de guerre. Pour accentuer cette image du conflit, un chapitre se retrouve ponctués par l'onomatopée « boum », rendant compte des explosions et provoquant ainsi la nécessité de fuir cette présence dérangeante et lourde de sens. On le trouve au moins une fois par page, puis sa présence augmente progressivement, le chapitre se terminant sur une succession de « boum » ne laissant plus de place au récit

Tu attends quelque chose – n'importe quoi. Mais que se passe-t-il, bordel ?

BOUM ! [...]

Il est peut-être

BOUM ! [...]

La famille ne semble pas s'en

BOUM ! [...]

Tu hoches la tête.

BOUM ! Qu'est-ce qu'il a dit ? Tu essayes de t'en souvenir. C'était quoi, sa question ? Tu te le demandes dans un murmure, mais tu es incapable de répondre. Tu t'adosses au mur. La perspective de passer tes journées dans cette pièce te rend brusquement

BOUM ! Tu ne te souviens plus de rien. Tu te recroquevilles contre le mur...

BOUM !

... le mur est rêche...

BOUM !

... rien...

BOUM ! BOUM ! BOUM !⁵³

La guerre est également présente dans un autre récit, *Filles de Shanghai*. Le départ des deux héroïnes se fait lors de la Bataille de Shanghai qui opposa les troupes impériales japonaises à l'armée nationale révolutionnaire chinoise. En plus de mariages arrangés, le conflit oblige les deux héroïnes Perle et May à quitter la Chine, fuyant l'avancée militaire japonaise et les viols possibles⁵⁴. L'auteur confirme par ailleurs en introduction que l'histoire se déroule au début du conflit jusqu'à la seconde moitié des années 50⁵⁵. La guerre est une motivation du départ, encore plus lorsque les réfugiés sont de sexe féminin ou de jeunes hommes en âge de se battre.

⁵³ Ismet Prcić, *California dream*, op.cit., p. 101.

⁵⁴ Lisa See, *Filles de Shanghai*, op. cit., pp. 127-136

⁵⁵ « L'action de *Filles de Shanghai* se déroule de 1937 à 1957 ». *Ibid.*, p. 9.

Ces exemples présents dans les romans du corpus démontrent qu'il est aussi fréquent de traiter de migrations économiques que non-économiques. Même, il semble que les deuxièmes sont plus représentatives des romanciers contemporains, rendant plus facilement compte de déplacements provoqués par des conflits ou des situations environnementaux que pour des motifs uniquement pécuniaires.

Ces histoires, par ailleurs, sont plus facilement autobiographiques. *California dream* d'Ismet Prcić, comme nous l'indiquions plus haut, met en scène le personnage d'Ismet Prcić. L'écriture devient d'une certaine façon un moyen d'exorciser une situation de trouble ou d'incertitude. « Il dit que, pour m'en sortir, je dois essayer de mettre mon expérience en perspective. D'après lui, c'est ça qui m'aidera à donner du sens à mon histoire. C'est lui qui m'a suggéré d'écrire mes mémoires. Je lui ai demandé ce que je devais écrire pour que cette thérapie fonctionne et il m'a répondu : "Écrivez tout"⁵⁶ ».

L'attente naît du déplacement, mais elle naît également avant celui-ci. Dans les cas que nous avons énoncés, c'est l'attente d'une sortie de crise (politique, religieuse, météorologique) qui pousse les populations à quitter leurs terres pour tenter l'aventure dans un pays étranger. Elle engendre le déplacement et participe grandement à la volonté de départ, créant ainsi une « île d'espérance » dans laquelle se trouve le futur migrant : il entre dans un espace particulier où sa chance de sortie se trouve dans le déplacement. La sortie mentale n'est possible que par la sortie physique.

La ville comme point de départ

La ville est partie intégrante de l'expérience du départ, même si elle n'est pas nécessairement la première étape de la migration. Le déplacement peut s'effectuer tout d'abord dans des zones rurales. La ville n'est qu'un moment de la migration, c'est une ville de transit. Dans les romans que nous avons cités, le point de départ n'est jamais précisé, ce sont soit des régions, soit des pays, comme si seule comptait la motivation et la raison de la migration.

Pour autant, si elle peut ne sembler être qu'une étape, la ville est vécue comme la première partie du voyage. C'est l'instant de la rupture avec l'ancien monde, la ville jouant le rôle de porte vers une nouvelle destination. Tout comme le port dans les premières

⁵⁶ Ismet Prcić, *California dream*, *op.cit.*, p. 35.

migrations, elle représente l'ouverture, le passage nécessaire pour accéder à l'immensité de l'extérieur.

Le migrant est donc confronté à une expérience particulière de la ville. Si ce n'est sans doute pas sa première expérience d'un environnement urbain, ce dernier en revanche peut apparaître comme le point de départ de la migration. C'est ici que se prépare le déplacement, mais également que se vit une attente plus corporelle. Avant, c'est une attente de l'image qui est perçue par le futur migrant dans la mesure où il confronte un imaginaire d'une vie meilleure à sa situation, donnant naissance à une attente imaginée. La ville quant à elle entraîne une perception « tangible » de l'attente.

La pratique de l'attente temporelle de la ville

La ville est un espace géographique, mais c'est également un espace en relation avec le temps. Par exemple, traverser une ville se fait à la fois spatialement parlant, passant d'une partie à une autre, mais ce déplacement s'envisage aussi par sa durée. Il faut prendre en compte l'heure de départ, les endroits que l'on souhaite emprunter et anticiper alors la possible fréquentation. Ce n'est par ailleurs plus en distance que l'on calcule mais bien en durée, le temps devenant une mesure étalon dans le mouvement.

Dans ce sens, de nouvelles réflexions se sont portées sur l'aspect temporel de la ville, notamment du point de vue politique. « Traditionnellement en France, dans le champ de la réflexion et de l'action publique, on a dissocié l'approche du temps vécu de celle de l'espace. Depuis quelques années cependant, les pouvoirs publics, à l'échelon du gouvernement comme à celui des collectivités locales, portent une attention nouvelle aux questions temporelles et à leur inscription territoriale⁵⁷ ». Cela suppose d'observer et d'examiner « les usages qui font la ville, la façon dont les espaces – publics notamment – sont effectivement travaillés par des pratiques variées, comment donc se synchronisent ou s'opposent les espaces urbains, les personnes qui y sont et les temps qui séquent leurs activités⁵⁸ ». Les services publics, les transports sont envisagés non plus dans un ordre spatial, mais en fonction des besoins temporels des personnes. Il s'agit de se calquer sur les habitants pour offrir de meilleures prestations.

⁵⁷ Jean-Yves Boulou, « Les temps de la ville. Au-delà d'un aspect fonctionnel (l'organisation des services publics), les politiques des temps visent à un "bien-être temporel", offrant disponibilité et prévisibilité à tous. », *Revue Projet*, n°273, 2003/1, p. 64.

⁵⁸ Patrick Vassallo, « Ville et politiques temporelles », *Mouvements*, n°39-40, 2005/3, p. 112.

Mais cela nécessite une intention de rester, de se fixer dans un espace donné. Or, la ville peut devenir dans certaines situations un point de départ pour une migration, même si ce point est bien plus ancien chronologiquement parlant. Les candidats au départ se retrouvent face à une attente temporelle, produit de la ville qui ne devait être pour eux qu'un passage.

Le temps, une fois confronté à ce besoin de quitter la ville, semble se dilater pour les personnes qui cherchent à partir. Le découpage du roman de David Bezmozgis semble conforter cette idée : la première partie, intitulée « Juillet », contient 10 chapitres. La seconde partie, « Août », est quant à elle composée par 18 chapitres. « Septembre », la troisième partie, 7 chapitres. Enfin, « Novembre », dernière partie, en a 14.

Cette inégalité dans la composition du roman accentue le sentiment « d'instabilité de l'attente » : le temps passe de manière anarchique, indiquant que pour les personnages, l'attente de l'autorisation du départ fluctue selon le rythme de l'attente. C'est une attente, comme l'indique Laurent Vidal, « placée désormais sous le signe de l'incertitude⁵⁹ ». L'impossibilité de répondre au besoin créé par l'attente influe sur la temporalité ressentie par les migrants, ce que l'organisation du roman indique parfaitement : une alternance entre des instants courts et longs, où les événements s'enchaînent plus rapidement à certaines époques.

Le temps du roman passé dans la ville correspond au temps requis pour obtenir l'autorisation d'un départ. Ce temps peut varier en fonction des candidats au départ. « Comparé à la plupart de ses compatriotes, le temps passé à Miami fut relativement bref : seulement un an et un jour ; la durée nécessaire pour retrouver des papiers et pouvoir réaliser son rêve⁶⁰ ». Cette période, nécessaire pour obtenir le sésame qui permettra de véritablement débiter la migration, est régie par une attente mêlée d'angoisse de se voir refuser le droit au voyage.

La politique des temps de la ville est « liée à la nécessité de repenser les fonctionnements collectifs (notamment ceux des services) dans un contexte de flexibilisation des temps travaillés et de mutation des modes de vie⁶¹ ». Cela est vrai pour les habitants de la ville, mais écarte de fait les personnes de passage. Penser le temps de la ville demande à la fois de comprendre l'interprétation du temps pour les usagers mais aussi ceux qui doivent vivre l'urbanité en transit.

⁵⁹ Laurent Vidal, *Ils ont rêvé d'un autre monde*, op.cit., p. 145.

⁶⁰ Zoé Valdés, *Le paradis du néant*, op.cit., p. 16.

⁶¹ Jean-Yves Boulin, « Les temps de la ville. Au-delà d'un aspect fonctionnel (l'organisation des services publics), les politiques des temps visent à un "bien-être temporel", offrant disponibilité et prévisibilité à tous. », *Revue Projet*, n°273, 2003/1, p. 67.

Nous le constatons, les temps passés se font sur des périodes relativement longues, entre six mois (dans le cas des réfugiés lettons) et un an (pour la jeune femme cubaine de Zoé Valdés). Il faut alors trouver un moyen d'attendre, puisque la situation dans laquelle se trouvent les personnages n'est qu'un entre-deux. Aussi, les populations dans cette situation vivent la ville en « décalé », en contretemps, comme le propose Charlotte Pujol en parlant des temporalités urbaines et de l'accessibilité des services comme les crèches⁶². Mais les migrants, comme le sont les personnages des deux romans, sont en dehors de toute temporalité urbaine et construisent leurs propres temps, accentuant cette mise à l'écart : « C'était la fin d'après-midi d'un jour de semaine, si ses souvenirs étaient bons (les jours de la semaine ne se distinguaient plus beaucoup désormais⁶³ »). Il devient compliqué de se projeter dans un avenir proche. « À Miami elle n'avait rien à faire, ou plutôt oui : attendre enfermée dans la maison que quelqu'un vienne la chercher en bagnole⁶⁴ » ; « [c']était une ville écrasante, où chaque pas semblait un mauvais pas gênant. [...] Il n'y avait aucune limite, semblait-il, au sentiment de dislocation qu'éprouvait Polina⁶⁵ ».

Pour mettre fin à cette situation où ils sont à la fois dans la ville mais temporellement à l'extérieur, les migrants choisissent de travailler en attendant le départ, pour subvenir à ces besoins, dans le cas où la situation deviendrait plus longue. Ne pas travailler pour les migrants, c'est être condamné à repartir « vers un ailleurs qui jamais ne le satisfait » et est « coupable de se promener dans une ville qui n'est pas la sienne⁶⁶ ». Travailler, c'est sortir de cette incertitude, c'est une façon d'intégrer le rythme urbain et de s'acclimater à l'ensemble de la population.

Ces activités peuvent prendre différentes formes, comme par exemple la vente sur des marchés : « C'était une belle matinée pour se promener [...] ; seulement voilà : les deux bras d'Alec étaient alourdis par les marchandises⁶⁷ » ; « Le commerçant auquel Lyova m'a présentée s'appelle Giovanni. [...] Leur magasin est petit, le salaire proposé modeste, mais je pourrai conserver un pourcentage sur mes ventes⁶⁸ ».

La vente sur le marché est composée de biens matériels avec une valeur marchande non négligeable dans la situation des personnages : « Il tenait dans une main la fameuse valise

⁶² Charlotte Pujol, « Temporalités urbaines et accessibilité des services », in Jean Soumagne, René-Paul Desse, Arnaud Gasnier, Lionel Guillemot et Charlotte Pujol (coord.), *Temps et usages de la ville*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2015, p. 99.

⁶³ David Bezmozgis, *Le Monde libre*, op.cit., p. 82.

⁶⁴ Zoé Valdés, *Le paradis du néant*, op.cit., p. 19.

⁶⁵ David Bezmozgis, *Le Monde libre*, op.cit., p. 49.

⁶⁶ Pierre Sansot, *Poétique de la ville*, op.cit., p. 198.

⁶⁷ David Bezmozgis, *Le Monde libre*, op.cit., p. 160.

⁶⁸ *Ibid.*, p. 191.

en contreplaqué contenant des albums stéréo [...]. Dans l'autre, un sac rempli d'objets en cuir fabriqués en Lettonie, des boîtes en laque, des chaussons de danse, et divers jouets et babioles⁶⁹ ». Ici, la vente est purement matérielle et sert un intérêt à court terme, celui de pouvoir s'offrir un logement décent.

Le constat est le même dans le roman de Zoé Valdés, même si le personnage de Yocandra semble réfractaire à sa situation : « Elle réussit à trouver du boulot dans un bureau, mais elle était allergique au langage bureaucratique [...]. On lui proposa d'être correctrice dans un journal local, ce à quoi elle travailla pendant une semaine, mais on la payait si mal qu'elle préféra aller changer les *pampers* des vieillards à l'asile, de ceux qu'on appelle *homes*⁷⁰ ». Cela lui évite notamment de renoncer « à tout, absolument à tout. Elle s'enfermait chez elle pour dormir⁷¹ ».

Cette activité permet aux personnages de se raccrocher à la durée, permettant ainsi de définir un début et une fin. La mention « un an et un jour » dans le roman *Le paradis du néant* permet de situer temporellement le séjour de Yocandra. À l'inverse, le roman *Le Monde libre*, avec sa chronologie dilatée, ne permet pas d'établir de manière fiable le temps du séjour de la famille Krasnansky, alors que d'autres personnages connaissent le temps passé à Rome dans l'attente de pouvoir partir (« L'Australie. Même l'ambassade est dirigée par des kangourous. Nous attendons depuis sept mois⁷² »).

Cela est également accentué par les indicateurs de temps en début de chapitre, qui restent flous : tant que la famille s'installe, il y a peu de marqueurs, ce qui n'est plus le cas une fois que la famille est absorbée par la ville (« Au matin », p. 67 ; « À son troisième jour de travail », p. 115 ; « À six heures dimanche matin », p. 160 ; « Le premier jour », p. 208 ; « Après sa journée au bureau du traitement du dossier », p. 211 ; « Un après-midi de la fin du mois d'août », p. 237 ; « Les cloches du Vatican sonnaient, le soir où Polina et Alec prirent le train », p. 293)⁷³. Le roman est également parsemé de lettres de Polina qui écrit à ses sœurs, où il n'y a aucune indication de date. Sans doute l'auteur évite ainsi de perdre son lecteur dans des soucis chronologiques. Cela augmente par ailleurs l'impression de ne plus avoir de repères de temps. Cela est inhérent à l'attente d'un départ immédiat, puisque l'intention n'est pas de s'installer de façon durable, mais de simplement de combler le vide provoqué par l'absence de départ.

⁶⁹ *Ibid.*, p. 160.

⁷⁰ Zoé Valdés, *Le paradis du néant*, *op.cit.*, pp. 25-26.

⁷¹ *Ibid.*, p. 24.

⁷² David Bezmozgis, *Le Monde libre*, *op.cit.*, p. 39

⁷³ *Ibid.*

Le temps devient un élément fondamental de la ville. Si les habitants vivent au rythme que la métropole leur donne, les migrants sont eux dans une situation transitoire, à la fois à l'extérieur d'une temporalité qu'ils ne souhaitent pas intégrer mais obligés d'une certaine façon de s'y conformer pour ne pas perdre complètement pied. Cette intégration forcée dans un temps qui n'est pas le leur sert toutefois à occuper l'attente et à réintégrer une durée du voyage que l'immobilité avait estompée.

Pratiquer la ville, c'est une expérience du temps qui n'est pas sans importance, notamment dans le cas de migrants en attente d'un départ. L'écriture de la ville rend compte de la durée et de la place de celle-ci dans la construction des migrants, et ne se base pas uniquement sur une perception spatiale, même si cette dernière lui est indissociable.

Attente et spatialité de la ville

Si l'attente est une expérience avant tout d'un temps singulier, elle peut également prendre une forme spatiale. L'attente se vit également à travers un espace. Dans leur introduction générale, Laurent Vidal et Alain Musset définissent l'attente comme un fait social total, et notamment dans des dimensions géographiques, « l'espace contraignant ou aux ressources à découvrir⁷⁴ ». Deux types d'environnement sont envisageables : des endroits où l'individu est obligé de se mettre en position d'attente (on peut penser aux différentes salles d'attente), mais aussi les espaces qui demandent une implication et par conséquent un travail sur le lieu.

La ville apparaît clairement comme détentrice de ces deux dimensions pour le migrant en mouvement. C'est un « espace contraignant » dans la mesure où, alors que le voyage n'est pas encore commencé, les personnes sont obligées de s'arrêter avant de pouvoir poursuivre leur pérégrination. Elles sont soumises aux aléas de l'administration et par ailleurs mises à l'écart par les habitants.

La ville se double alors de l'autre dimension, riche de « ressources à découvrir ». Le fait d'être en situation d'immobilité au cœur de la cité amène les migrants à s'adapter à la situation et à essayer de conduire une vie en parallèle, qui permet à la fois de ne pas perdre de temps dans la migration mais aussi d'assurer une stabilité à la fois physique et morale, en attendant de pouvoir reprendre la route et de véritablement débiter la traversée vers l'autre côté de l'Atlantique.

⁷⁴ Laurent Vidal et Alain Musset, « Introduction générale », *Les territoires de l'attente*, op.cit., p. 10.

Surtout, l'attente géographique se vit à différentes échelles : il y a celle de l'habitation, où la quotidienneté est modifiée par la situation d'entre-deux ; une deuxième échelle, où la rue, regroupement de plusieurs habitations, devient elle aussi propice à l'attente dans les interactions avec le reste des locataires ; la troisième est celle du quartier, englobant ainsi plusieurs rues et où peuvent se regrouper une seule et même communauté ; enfin la ville dans sa globalité.

L'habitation est la première expérience spatiale de l'attente dans la ville. C'est là que se vit l'attente dans le quotidien. À l'intérieur de la maison, l'attente enferme, rendant l'espace oppressant. Bachelard définissait la maison comme « le premier univers⁷⁵ ». Dans le cas d'une situation d'attente, cet univers se retrouve non plus sans limite mais bien limité par les murs. Pour sortir de l'attente, il faut sortir de la maison : « attendre enfermée dans la maison que quelqu'un vienne la chercher en bagnole pour pouvoir se balader sur l'unique rue piétonne⁷⁶ ». Pour Yocandra, prisonnière de son logement, le remède temporaire est d'en sortir pour découvrir autre chose, reprenant les dimensions de la contrainte et de la découverte.

Le roman *Le monde libre* s'attarde plus sur la vie dans les logements. L'hôtel dans lequel la famille Krasnansky est logée en premier lieu n'est pas forcément accueillant :

À Vienne, Alec et Polina disposaient d'une chambre, minuscule mais privée. À Rome, ils n'eurent pas cette chance. Karl, Rosa et les garçons reçurent une chambre à eux tandis qu'on imposa à Alec et Polina de partager la leur avec Samuil et Emma au quatrième étage de l'hôtel. L'ascenseur était soit hors d'usage, soit interdit, ce n'était pas très clair. Au rez-de-chaussée, un panneau rédigé en russe et en italien avait été placé sur les portes de l'appareil. Dans une langue, il disait « *Ascenseur en panne* », mais sur l'autre on avait griffonné les mots « *Pour les Russes* » devant le mot « *Ascenseur* ». [...] Leur chambre était au nombre de celles dépourvues de toilettes. Des salles d'eau communes se trouvaient dans le couloir. Elles servaient à trois autres chambres, chacune occupée par quatre personnes.⁷⁷

La position dans laquelle se trouvent les membres de la famille n'est pas évidente. Les contraintes imposées du dîner de piètre qualité poussent les occupants à essayer de faire réchauffer leur propre nourriture, au détriment de l'installation électrique⁷⁸.

Pour les deux frères, il convient de ne pas s'attarder plus longtemps dans l'hôtel. D'autant que l'attente pour obtenir un visa peut être relativement longue.

Ce serait pareil tous les soirs, disait Karl. Plus tôt ils quitteraient cet hôtel, mieux cela vaudrait.

- Tu sais que le Joint couvre les frais d'hôtel pendant huit jours, dit Alec.

- Tu veux rester ici sept jours de plus ?

⁷⁵ Gaston Bachelard, *La poétique de l'espace*, op.cit., p. 24.

⁷⁶ Zoé Valdés, *Le paradis du néant*, op.cit., p. 19.

⁷⁷ David Bezmozgis, *Le Monde libre*, op.cit., pp. 36-37.

⁷⁸ *Ibid.*, p. 44.

- Je suis prêt à partir tout de suite. [...]

- À notre étage, il y a un chauffeur d'autobus de Tula. Il est là depuis quatre jours. Chaque nuit, un putain de plomb saute.⁷⁹

Il est donc important de ne pas rester sur place pour éviter, comme le chauffeur d'autobus mentionné par l'un des personnages, « de revenir ici pleurer dans la salle de bains⁸⁰ ».

La scène de la coupure d'électricité est l'occasion pour l'ensemble des occupants de fonctionner en communauté. « Pour la première fois dominait le sentiment qu'ils formaient une communauté. Mettant provisoirement un terme à leurs querelles, les gens s'unissaient pour se plaindre de cet hôtel de merde : pas d'ascenseur, pas de nourriture, pas d'électricité⁸¹ ». Bien qu'en situation d'attente, les migrants appréhendent l'espace et ne veulent pas le subir, mais du moins avoir un certain contrôle sur lui.

La famille va pourtant quitter l'hôtel et se séparer en deux groupes : les grands-parents, l'aîné, sa femme et les deux enfants partent pour une ville du bord de mer, Ladispoli ; quant au cadet et sa compagne, eux restent à Rome en colocation. Les nouveaux logements apparaissent comme plus agréables (« C'est bien, fit Polina⁸² », « Si nous habitons tous les deux dans ce palais, je paie ma part⁸³ »). En choisissant des logements certes plus chers mais où ils peuvent vivre selon leurs envies, les personnages se donnent l'opportunité d'attendre le précieux sésame qui les conduira vers leur nouvelle destination.

Subir un lieu de vie même s'il est temporaire, c'est subir le même emprisonnement que Yocandra ressent en ne sortant pas de sa maison. Dans le cas des Krasnansky, si leur départ de Lettonie est perçu par certains comme une évacuation (« Est-ce que tout ça n'est pas une autre forme d'évacuation ? Émigration, évacuation ; je ne vois pas beaucoup de différence. Au moins, cette fois, tout le monde est ensemble⁸⁴ »), par conséquent un déplacement forcé, la famille montre une volonté de ne pas se laisser enfermer dans un environnement qui finalement reviendrait à les harmoniser avec le reste des migrants. Le groupe cherche à garder une identité propre et ne plus faire partie d'un ensemble statistique. Posséder une adresse, c'est « l'expression même de la lutte contre l'anonymat que la ville est censée créer⁸⁵ ».

⁷⁹ *Ibid.*, pp. 47-48.

⁸⁰ *Ibid.*, p. 48.

⁸¹ *Ibid.*, p. 46.

⁸² *Ibid.*, p. 74.

⁸³ *Ibid.*, p. 81.

⁸⁴ *Ibid.*, p. 38

⁸⁵ Maurice Garden, « Histoire de la rue », *Pouvoirs*, n°116, 2006, p. 5



Figure 14: Villes fréquentées par la famille Krasnansky dans le roman *Le Monde libre* (réalisation : P. Brunello)

Pourtant, si les personnages disposent d'un toit où dormir, il n'y a que de vagues indications quant aux lieux où ils résident, les auteurs accentuant ainsi cet anonymat. Disposer d'un logement ne signifie donc pas sortir de l'anonymat de la ville, ils sont encore dans une posture d'étranger, n'ayant pas le droit d'avoir une adresse. Par ailleurs, les lettres que reçoit une des protagonistes sont toutes sans mention de date ni de lieu.

Pour autant, les maisons ne sont que faiblement décrites. La majeure partie de l'action du roman de Bezmozgis se déroule à l'extérieur comme si, de la même manière que chez Zoé Valdés, la maison était un espace contraignant. « Je voulais te dire aussi autre chose. Je voulais te décrire le nouvel appartement – bien qu'il n'y ait pas grand-chose à décrire. Il se résume en vérité à deux pièces que nous partageons avec un homme de Kichinev⁸⁶ ». Ce qui semble toutefois important, c'est l'espace de la cuisine : « Polina pénétra dans la cuisine et jeta un coup d'œil sur les placards et sur la cuisinière⁸⁷ » ; « La porte principale ouvrait sur une cuisine équipée d'un poêle à gaz et d'un réfrigérateur étroit qui, selon les critères

⁸⁶ David Bezmozgis, *Le Monde libre*, *op.cit.*, p. 76.

⁸⁷ *Ibid.*, p. 73.

soviétiques, auraient fait figure d'antiquités⁸⁸ ». La cuisine est cet « espace privé », qui reste au centre de la mémoire et des rêves du logement⁸⁹, faisant de cette pièce un endroit particulier.

L'attente se vit à l'intérieur du domicile. Si le logis délimite la propriété pour l'habitant, « l'espace privé » qui offre un répit au temps du quotidien, pour les migrants en attente du départ définitif il devient un espace restrictif. Confrontés à l'attente, la maison devient un espace « carcéral » où se vit l'entre-deux. D'où cette volonté de sortir.

La rue devient un lieu où le migrant essaye de contrecarrer l'attente. En s'offrant au regard de l'autre, le migrant intègre une population qui se croise au sein même de cet espace. « La rue est le discours muet du seul avec l'autre ; la cité, le discours muet de la promiscuité de l'un contre l'autre⁹⁰ ». En entrant dans ce « discours », les migrants recréent des interactions sociales que l'attente ne permet pas. C'est une manière pour eux de retrouver une existence sociale en dehors de la proximité familiale.

Pour certains, la rue est donc le moyen d'échapper à l'enfermement de la maison. C'est le cas de Yocandra qui, nous l'indiquions plus haut, trouve dans ses escapades dans « l'unique rue piétonne » de Miami : Lincoln Road. « Pour qui est né dans une ville comme La Havane, ce boulevard rétréci et encombré de gens identiques suscitait la nausée⁹¹ ». Cette rue dispose d'une forte attractivité touristique, d'où l'impression laissée au personnage. Yocandra s'aventure également dans un des axes principaux de *Little Havana*, la *Calle Ocho* (« rue Ocho » dans le roman⁹²), un des points d'ancrage pour les nouveaux arrivants cubains.

⁸⁸ *Ibid.*, p. 80.

⁸⁹ Michel de Certeau, Luce Giard et Pierre Mayol, *L'invention du quotidien, 2. Habiter, cuisiner*, Paris, Gallimard « Folio histoire », 1994, p. 210.

⁹⁰ Roland Castro, « La rue et la ségrégation sociale », *Pouvoirs*, n°116, 2006, p. 113

⁹¹ Zoé Valdés, *Le paradis du néant, op.cit.*, p. 19.

⁹² *Idem.*



Figure 15 : Southwest Eighth Street, surnommé Calle Ocho par les Cubains⁹³

La rue n'est cependant pas qu'un espace agréable. Avec ses automobiles, elle peut être un espace dangereux pour le piéton.

Jamais encore elle [Polina] n'avait observé autant d'affluence. Les voitures, les cyclomoteurs et les gens surgissaient de partout, répondant au mouvement de quelque chorégraphie secrète. Elle observa un vieil homme qui traversait la rue en parvenant miraculeusement à ne pas se faire tuer par une succession de voitures et par une motocyclette que chevauchaient deux adolescents torse nu. [...] Cette petite fille, pensa Polina, a bien plus de chances que moi de se débrouiller toute seule dans cette ville. Elle peut mettre un pied devant l'autre. Elle peut traverser une rue.⁹⁴

La réaction de Polina face à la masse des « autres » montre qu'elle ressent en elle de la fragilité et de la solitude, notamment du fait de ne pas appartenir au même monde que les Romains. En se comparant avec une petite fille, elle reconnaît sans manque d'arme par rapport au monde qui l'entoure. Cela accentue son sentiment d'exclusion.

⁹³ <http://www.miamiherald.com/news/local/community/miami-dade/little-havana/article69652182.html>, consulté le 24 mai 2017.

⁹⁴ David Bezmozgis, *Le Monde libre*, op.cit., pp. 49-50.

Cette exclusion de la rue se vit également lorsque le migrant se promène au gré de ses pensées ou de ses buts.

Alec jugea cela assez satisfaisant pour se lancer avec Polina dans le labyrinthe de Rome. De vastes boulevards rassurants cédaient la place à des rues tortueuses qui semblaient se retourner en épingle à cheveu ou s'achever sur les marches d'églises aux façades lugubres. Des rues grouillantes aboutissaient tantôt à des places populeuses, tantôt à des cours seulement occupées par du linge mis à sécher et des fleurs en pots. Souvent, Alec croyait deviner que telle rue minuscule dans laquelle ils s'étaient engagés par hasard était un raccourci connu des seuls habitants du quartier, mais, étant perdu, cette découverte ne lui était naturellement d'aucun secours.⁹⁵

La description suit une pente descendante : l'énumération commence par les « boulevards rassurants », pour ensuite aller vers « des rues tortueuses », pour se terminer sur des « rues grouillantes », des « places populeuses » ou des « cours » occupées par du linge et des plantes. Le sentiment de ne pas appartenir aux Romains est accru par notamment l'impression de découvrir un raccourci mais qui est vite oublié. La rue est un espace perturbant pour les migrants, d'où l'intérêt de rester dans les grands axes.

Mais la rue peut aussi servir de point de repère mémoriel, puisqu'en recherchant des éléments de comparaison, il est possible de panser les déchirures provoquées par la migration. Se raccrocher au souvenir, c'est redonner corps à une existence que l'attente met entre parenthèses.

Une fois le camion vidé, Samuil sortit sans un mot et se dirigea dans la direction qu'il estimait être celle de la plage. [...] Une fille et un garçon, seulement vêtus de sous-vêtements blancs, accroupis près de lui, creusaient dans le sable mouillé [...]. Non loin, Samuil vit la nounou corpulente des enfants [...]. Si vous modifiez la couleur du sable, ces mêmes enfants, cette même grand-mère auraient aussi bien pu séjourner à Jurmala ou à Yalta.⁹⁶

Là encore, il y a un phénomène de comparaison, mais non plus entre soi-même et les autres, mais plutôt dans ce qui constitue l'individu. Étant en déplacement, le migrant essaye de reconstruire son identité et cherche à conserver de la cohérence avec son passé. Il est intéressant de noter l'emploi du « vous », de manière à impliquer le lecteur et lui faire prendre conscience qu'à peu de choses près la plage italienne est identique à celle de Lettonie.

La rue, en plus d'être un lieu de rencontres, peut être un lieu pour subvenir à ses besoins. Dans le cas présent, ce sont les places qui jouent ce rôle. Paul Claval indique que les places « facilitent l'existence commune. [...] la vie des quartiers s'organise volontiers autour

⁹⁵ *Ibid.*, p. 71.

⁹⁶ *Ibid.*, p. 82.

de ces lieux de réunion⁹⁷ ». Elles permettent aux personnages de travailler et de se donner un but en attendant le départ.

C'est ce que font quelques membres de la famille Krasnansky, profitant de leur proximité avec une des nombreuses places que Rome compte. « Mais je peux vous assurer que vous ne trouverez rien de mieux à Rome. À quelques minutes de marche, il y a des cathédrales, des jardins, des monuments, des galeries. Et aussi la Porta Portese, le marché américain⁹⁸ ». Cette place est un lieu important pour un marché aux puces où l'on trouve de tout. D'où l'intérêt pour les migrants de venir pour vendre quelques affaires.

Comme avait dit Lyova, leur appartement les plaçait à une distance idéale du marché américain. Tandis que les autres accouraient d'Ostie et de Ladispoli, se précipitaient dans des trains, chargeaient et déchargeaient leurs articles, puis couraient depuis la gare du Trastevere, Alec et Polina ne se trouvaient qu'à une courte distance à pied. Ils pouvaient s'arrêter et se reposer quand ils voulaient, sachant qu'ils arriveraient encore parmi les premiers. [...]

Alec et Polina y parvinrent à six heures et demie, alors que les premiers arrivés commençaient à décharger leur marchandise sur les larges étals en bois. La plupart vendaient des vêtements, neufs ou usagés : blousons et pull-overs, pantalons et chapeaux, chaussures et bikinis, tenues habillées et surplus militaires. Ils étaient en majorité italiens, bien qu'il y eût aussi des Arabes, divers Bulgares et Roumains, et des gitans qui étalaient leurs collections hétéroclites par terre sur des couvertures.⁹⁹

La place devient un espace de vie commune, où différentes nationalités se rencontrent. C'est un microcosme consacré à la vente, sans nécessaire besoin de profits. Ce n'est plus une attente du déplacement qui est vécue, mais plutôt celle plus prosaïque du chaland. Les migrants ainsi sortent de cet entre-deux où leurs pérégrinations les conduisent et font le temps du marchandage partie de la communauté urbaine de Rome.

La rue a, nous l'avons vu, une structure propre. Elle est un lieu de rencontre, de découvertes mais également de doutes. Elle s'intègre également dans une structure plus grande, le quartier. Cependant, notre emploi du mot mérite une explication. En effet, définir le quartier est compliqué, la recherche géographique le considérant comme un espace sans réalité propre, un espace homogène au cœur d'une ville, un support d'identités, comme nous l'explique Anne-Lise Humain-Lamoure dans un article en 2007¹⁰⁰. Le quartier désigne, selon les chercheurs, différentes visions d'un espace dans la ville.

⁹⁷ Paul Claval, *La logique des villes. Essai d'urbanologie*, Paris, Librairies Techniques, 1981, p. 493.

⁹⁸ David Bezmozgis, *Le Monde libre, op.cit.*, p. 74.

⁹⁹ *Ibid.*, p. 161.

¹⁰⁰ Anne-Lise Humain-Lamoure, « Le quartier comme objet en géographie », in JeanYves Authier et al., *Le quartier*, Paris, La Découverte « Recherches », 2007, pp. 41-51.

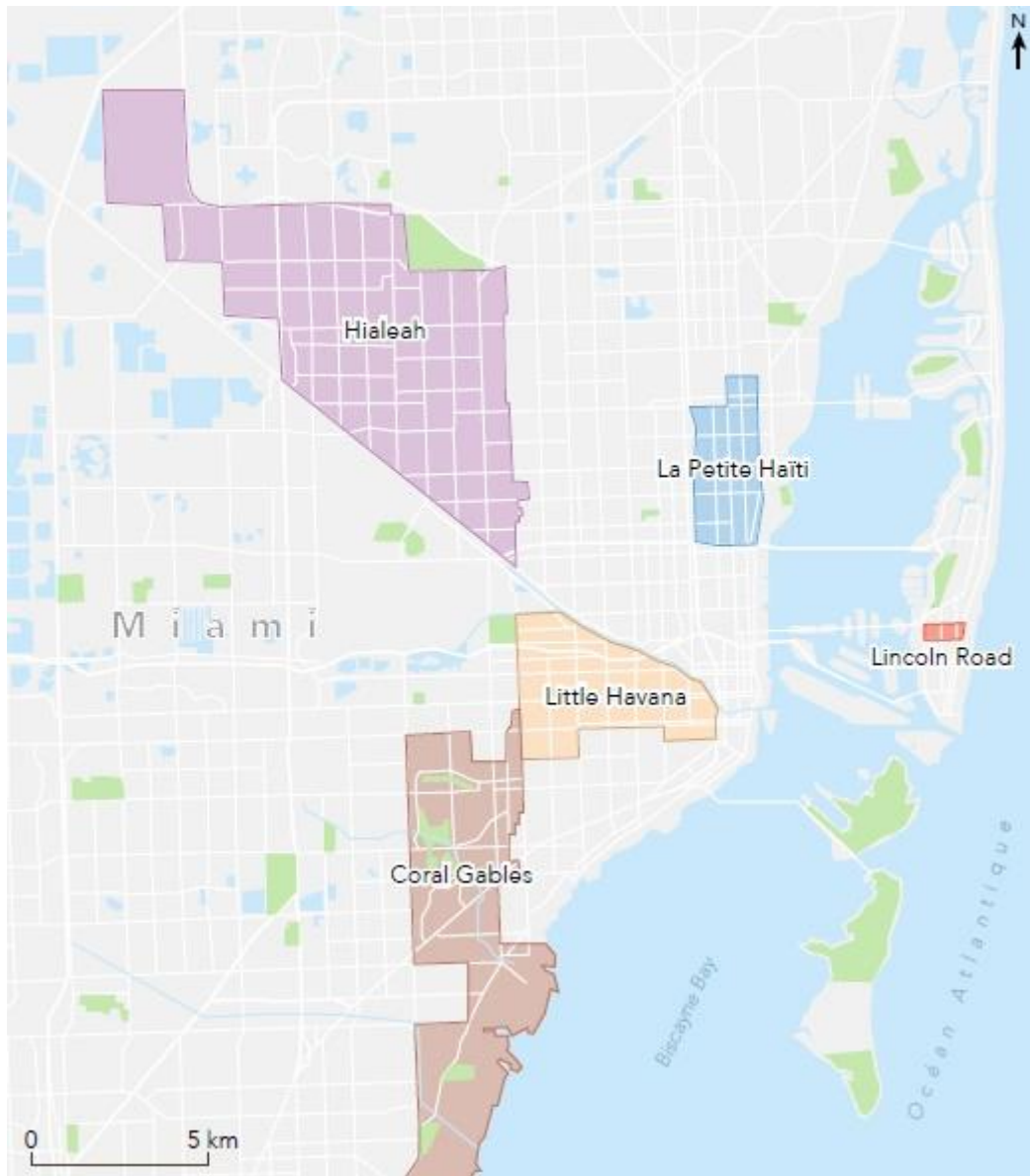


Figure 16: Quartiers de Miami fréquentés par Yocandra dans *Le paradis du néant* (réalisation : P. Brunello).

Nous utiliserons le terme de quartier pour parler d'un espace délimité de manière arbitraire sur des cartes, sans réelles frontières physiques, mais dont l'unité a été établie du fait des populations présentes dans cet espace, mais aussi par les pouvoirs publics, pour faciliter la répartition de la ville, et que se sont appropriés les habitants.

C'est d'ailleurs une des principales particularités du quartier dans le cas des migrants. À Miami, la plupart des Cubains se concentrent autour de *Little Havana* et de *Hialeah*. Ce sont les endroits que fréquentent notamment Yocandra, les endroits où le personnage se sent le plus à l'aise : « Elle supportait mieux la rue Ocho¹⁰¹ » ; « Elle finit par mieux faire son trou

¹⁰¹ Zoé Valdés, *Le paradis du néant*, op.cit., p. 19.

à Hialeah et à la Petite Haïti¹⁰² ». Ce regroupement auprès de sa communauté d'appartenance permet de mieux supporter le déplacement. Le quartier est sécurisant et aide à affronter l'immensité urbaine plus facilement. « À Ladispoli, le centre opérationnel des activités russes était installé piazza Marescotti, non loin de la plage. Il tenait lieu de marché, d'agence de placement et de club social. À leur arrivée, Alec vit un vieil homme qui brandissait un panneau indiquant qu'il donnait des cours de maths et de physique. Un autre dispensait des cours d'anglais¹⁰³ ». Le quartier devient ce que l'on pourrait appeler un « quartier d'exil », selon l'expression de François Dubet et Didier Lapeyronnie¹⁰⁴. Mais là où les deux chercheurs s'arrêtent à une conception plutôt restreinte, nous pouvons envisager que ces quartiers ont pour fonction d'accueillir les populations en migration et permettent un regroupement à la fois familial et communautaire.

Mais nous constatons également que les migrants ne cherchent pas obligatoirement à s'installer avec les autres. Ce sont d'anciennes personnes en déplacement qui conseillent de ne pas vivre avec les autres. « ÉVITEZ D'HABITER CES QUARTIERS TRÈS MAL FAMÉS¹⁰⁵ ». C'est pour cette raison que deux personnages choisissent de quitter le groupe familiale pour vivre de leur côté.

¹⁰² *Ibid.*, p. 20.

¹⁰³ David Bezmozgis, *Le Monde libre*, *op.cit.*, p. 56.

¹⁰⁴ François Dubet et Didier Lapeyronnie, *Les quartiers d'exil*, Paris, Le Seuil « L'Épreuve des faits », 1992.

¹⁰⁵ David Bezmozgis, *Le Monde libre*, *op.cit.*, p. 51.



Figure 17: Le Trastevere, quartier de Rome où habite Alec et Polina Krasnansky (réalisation : P. Brunello)

Là encore, le choix du quartier est régi par une volonté de retrouver des décors connus. « Le Trastevere, ainsi que s'appelait le quartier, ressemblait beaucoup au vieux Riga : digne et branlant ; immeuble de trois étages ; rues médiévales, étroites et exigües, propices à la propagation de la peste. Sur la via Salumi, ils trouvèrent la maison qu'ils cherchaient : volets verts et extérieur en stuc écaillé couleur mandarine¹⁰⁶ ». Ce qui est recherché avant tout, c'est de retrouver des lieux que l'on a fréquentés, mais pas nécessairement des personnes qui rappellent le pays.

¹⁰⁶ *Ibid.*, p. 71.



Figure 18: Via dei Salumi, nommée Via Salumi dans le roman *Le Monde libre* (source : Google Maps).

L'attente se vit dans le temps, et également dans l'espace. Elle se retrouve à tous les niveaux spatiaux auxquels sont confrontées les personnes en mouvement. La maison est un lieu qui permet de se constituer une sécurité, mais qui peut devenir contraignant en obligeant le migrant à se confronter à son attente. La rue propose une alternative, une attente sans rapport avec celle vécue avec la migration. Mais en se confrontant à l'autre, à l'habitant de la ville, le migrant se retrouve face à sa situation d'étranger. Et lorsqu'il se regroupe avec d'autres personnes de son pays d'origine, son statut de personne à l'écart est accentué. C'est uniquement en partageant la vie des habitants, loin de ce qui les rapproche à leur passé que le migrant peut essayer de sortir de son attente. En sortant du « quartier d'exil », il essaye de recréer un environnement connu et ainsi sortir de l'attente que lui renvoient les autres personnes en migration. L'image de la ville en est alors totalement changée : « La ville était sale. Le crime y était endémique. [...] En tant que ville, leur avait-on expliqué, la prétention de Rome d'appartenir à l'Europe était purement géographique. Vienne était l'Europe ; Leningrad était l'Europe ; Riga ; Moscou. Avec sa chaleur accablante, sa crasse et son désordre, Rome était l'Afrique¹⁰⁷ ».

¹⁰⁷ *Ibid.*, p. 50.

Mais malgré ces tentatives de s'en éloigner, l'attente est constamment présente. Elle intensifie la perception que le migrant se fait de son voyage et aussi sur ceux qui partagent son expérience du déplacement.

Le regard critique vers l'autre exacerbé par l'attente

En se retrouvant confrontés à l'autre, ce qui le renvoie à sa propre situation de migrant, les personnages développent une forme de regard critique, que l'attente exacerbe. Ils prennent de la distance vis-à-vis de ces personnes qui leur rappellent leurs conditions de migrants. L'autre devient un miroir qu'il est difficile d'observer, d'où une forme de distanciation.

Dans *Le Monde libre*, le personnage qui porte ce regard froid et inquisiteur est Samuil, le père d'Alec. Ancien combattant dans l'Armée Rouge, il ressemble au vieil homme juif acariâtre, jamais satisfait et toujours le mot pour critiquer. « J'espère seulement que tu n'as pas accepté de lui vendre quelque chose. [...] Ou que tu n'as pas parlé de nos marchandises. Tout le temps qu'il est resté assis là, il a regardé nos sacs¹⁰⁸ ». Samuil apparaît comme quelqu'un de méfiant, et par extension d'antipathique. Seulement, c'est la nécessité et le besoin qui le pousse à agir ainsi.

Cette attitude le coupe des autres. « Samuil n'avait pas cherché à se faire un ami¹⁰⁹ » ; « Hormis rédiger sa biographie, marcher et lire le journal au Club Kadima, rien n'intéressait Samuil¹¹⁰ ». En agissant ainsi, il cherche le moyen de ne pas ressentir l'attente, même s'il avoue n'attendre plus rien (« Après une vie comme la mienne, pensa Samuil, voilà où je viens d'échouer. J'ai fait fausse route quelque part, mais où ?¹¹¹ »).

Samuil n'est pas le seul personnage à avoir un regard déformé. Alec finit par trouver un emploi auprès des institutions qui prennent en charge les migrants juifs.

À son troisième jour de travail au bureau des traitements des dossiers, debout devant les nouveaux arrivés rassemblés à la cafétéria, Alec eut la sensation d'être un imposteur. L'envie lui prit de confesser que, moins d'une semaine auparavant, il était assis à leur place et n'en savait pas plus qu'eux sur Rome. Mais il avait conscience que ce genre d'aveu n'aurait eu pour effet que de semer la panique.¹¹²

Le personnage ne possède pas encore ce regard distancié, il se sent encore parmi eux. Il éprouve de la sympathie et a l'impression de ne pas être qualifié pour ce travail. Position qui change au fur et à mesure qu'il travaille en tant qu'interprète. « Après sa journée au bureau du

¹⁰⁸ *Ibid.*, p. 42.

¹⁰⁹ *Ibid.*, p. 130.

¹¹⁰ *Ibid.*, p. 144.

¹¹¹ *Ibid.*, p. 83.

¹¹² *Ibid.*, p. 115.

traitement des dossiers, Alec aussi rentrait à la maison en rapportant un ou deux bizarreries à Polina et à Lyova¹¹³ ». Ce sont en général des histoires en rapport avec les nouveaux arrivants. Ils portent vers eux un regard amusé, comme s'il n'avait jamais été à leur place.

Le regard le plus critique est porté par l'héroïne du *Paradis du néant*. L'attente vécue dans la ville, la non-réalisation de son souhait de départ la conduit à être extrêmement acerbe avec ses compatriotes, et même la ville.

Le temps qu'elle passa à Miami, elle voulut l'effacer de son esprit. [...] Yocandra rejeta Miami dès le premier jour, tout comme Miami la repoussa. Elle eut l'impression que la chaleur et l'extrémisme étaient deux fois plus importants à Miami qu'à La Havane ; que tous ces gens intelligents qui avaient été ses amis, à l'exception du Lynx et de la Vermine – divorcée de la Baleine Madrilène, elle résidait aussi depuis des années à Miami –, étaient tous devenus idiots ou ne s'intéressaient, dans leur médiocrité, qu'à la réussite sociale.¹¹⁴

Yocandra a la chance de croiser toute sorte de Cubains dans la ville, et de faire l'observation de leurs défauts.

En se confrontant avec des Cubains qui ont fini par réussir leur vie à Miami, Yocandra est à plusieurs reprises « sur le point de se jeter de nouveau à la mer et de nager les quatre-vingt-dix milles à l'envers, de retour¹¹⁵ ». Elle fait notamment face à des Cubains dont l'éloignement avec le castrisme n'a fait que le renforcer : « de Cubains de la dernière génération, qui transportaient avec eux leur merde castriste¹¹⁶ » ; « d'un de ces voyages, il est revenu plus crâneur et communo-esbroufeur que les frères Castro eux-mêmes¹¹⁷ ».

D'autant que pour la plupart d'entre eux, ils ne sont pas en exil. Si « les Chiliens, les Argentins et autres Latino-Américains n'avaient ni n'ont la moindre honte de se dire exilés, pour les Cubains cela signifiait quelque chose de terriblement pénible et humiliant ; des termes qu'il fallait fuir¹¹⁸ ». La notion d'exil n'existe pas pour les migrants, d'où cette surdémonstration de leur cubanité, au point de devenir des caricatures.

Cette analyse des Cubains se poursuit tout au long de son séjour, et même lorsqu'elle parvient finalement à pouvoir accomplir son rêve : venir en Europe.

Dès qu'elle grimpa dans l'avion d'Air France elle se sentit... soulagée ; non, libérée. Comme lorsque, fuyant Cuba, elle retroussa son jean et s'élança sur son radeau pour Miami. Tout pareil.

Sa joie fut de courte durée, car aussitôt l'avion se remplit de Cubains obèses en bermuda et tennis, casquette sur la tête et toute la panoplie vacancière. [...]

¹¹³ *Ibid.*, p. 211.

¹¹⁴ Zoé Valdés, *Le paradis du néant*, *op.cit.*, p. 18.

¹¹⁵ *Ibid.*, p. 21.

¹¹⁶ *Ibid.*, p. 20.

¹¹⁷ *Ibid.*, p. 22.

¹¹⁸ *Ibid.*, p. 31.

Mais elle déchantait vite quand elle vit cette foule de Cubains brailards, les bras encombrés de papier gras et de sandwiches achetés au bar de l'aéroport La Carreta, dont l'original avait disparu à La Havane, comme presque tous les originaux ; il ne restait que les copies de Miami. « Heureusement que Paris est assez grand pour les perdre de vue... », murmura-t-elle.¹¹⁹

Les Cubains passés par les États-Unis sont selon Yocandra plus marqués par leur cubanité, accentuée par la grandeur américaine. Comme l'explique la romancière : « Dans mon exil, j'ai rencontré pas mal de Cubains qui n'en pouvaient plus des Cubains. Quand ils se rencontrent en exil, ils ont une réaction difficile envers ceux qui leur sont proches, ceux qui leur renvoient leur propre image : c'est comme un miroir¹²⁰ ».

Mais comme tout miroir, c'est notre reflet que l'on contemple. « Elle ne pouvait pas accuser Miami ni les Cubains exclusivement. C'était aussi sa faute¹²¹ ». Le personnage est assez lucide pour constater que son attitude est également responsable de cette aversion. « Yocandra en conclut que le problème des Cubains c'était eux-mêmes, y compris elle, bien sûr¹²² ».

En se démarquant des autres, en agissant différemment, les migrants tentent de s'éloigner de l'attente, qui est d'une certaine façon le reflet de leur situation. Mais cet éloignement accentue cette même attente, puisqu'en ne partageant pas le quotidien du groupe, ils en deviennent que plus lucides sur leur condition. Ce regard critique vers l'autre, c'est en vérité le regard critique vers soi-même, la remise en question de tout ce qui fait notre déplacement. Quand on observe les aversions de Yocandra par exemple, tout ce qu'elle finit par critiquer est cette identité qui est la sienne, cette attitude qu'elle pourrait avoir. Ce ne sont pas les Cubains, ou les Lettons dans le cas des Krasnansky, qui sont jugés, mais bien ceux qui portent ce regard désapprobateur.

Il apparaît, au regard des romans que nous avons étudiés, que les migrants n'apparaissent qu'au moment de leur arrivée. Le point de départ de leurs migrations n'est pas mentionné, ce qui importe, c'est de montrer la solitude de la personne en mouvement face à son nouvel environnement.

Pour autant, des indices sont laissés ici et là par les romanciers pour indiquer les origines des personnages. C'est en premier lieu la langue maternelle qui sert d'indicateur. Les personnages affirment ainsi leur identité, mais également la différence qui les distingue du

¹¹⁹ *Ibid.*, p. 30.

¹²⁰ « Interview de Zoé Valdés qui publie *Le Paradis du néant* », *JDS*, http://www.jds.fr/magazine/actu-magazine/interview-de-zoe-valdes-qui-publie-le-paradis-du-neant-34211_A, consulté le 26 mai 2017.

¹²¹ Zoé Valdés, *Le paradis du néant*, *op.cit.*, p. 20.

¹²² *Ibid.*, p. 23.

reste de la population. Ce sont aussi les mentions de villes, la plupart européennes, qui permettent de retracer les origines des migrants.

La ville, par ailleurs, devient dans certains cas le nouveau point de départ. Même si elle ne correspond pas au premier instant de la migration, elle le devient dans la mesure où elle marque le début de la nouvelle vie de la personne en mouvement. Cela se remarque par exemple pour les exilés cubains ou lettons : dans chaque cas, la première étape de la migration est le pays d'origine. Mais le véritable départ, c'est à partir de la ville « occidentale », celle qui les confronte à ce nouveau monde vers lequel ils se dirigent.

Notamment parce que c'est là que se ressent l'attente. L'attente prend plusieurs formes : elle devient temporelle, sa nature première, dans la mesure où le temps est perçu de différente façon, tantôt rapide, tantôt lent. Mais c'est aussi une attente spatiale, la ville accentuant ce sentiment de ne pas appartenir à cet endroit et qui provoque la nécessité de partir. Cela entraîne également un regard différent sur les personnes qui partagent la migration, puisqu'ils sont le reflet de notre propre condition.

Il existe des travaux sur l'écriture et la lecture de la ville¹²³. Mais aucun ne met en avant la singularité qu'éprouve le migrant face à elle, en particulier lorsqu'il s'agit de son point de départ. Pratiquer la ville, lorsque l'on est en attente d'un départ prochain mais incertain, c'est expérimenter un univers différent de celui que vivent les habitants ou les personnes de passage. La ville accentue la frontière entre l'ancienne et la nouvelle vie, que le départ crée.

¹²³ Cf. Anna Madœuf et Raffaele Cattedra (dir.), *Lire les villes, op.cit.*, et Nathalie Roelens et Thomas Vercruysse (dir.), *Lire, écrire, pratiquer la ville*, Paris, Éditions Kimé, 2016.

Chapitre 5 : Au cours de la migration : les traversées et les arrivées de migrants

Si la traversée construit l'identité du migrant qui désormais se voit comme un individu effectuant son déplacement seul, et ce même s'il est accompagné par d'autres¹, cette étape joue aussi un rôle déterminant pour le migrant, puisqu'elle jette, comme l'explique Oscar Handlin, « l'émigrant dans une succession de chocs bouleversant et conditionne de manière décisive la vie de tous les hommes qui y ont survécu² ». La traversée est une expérience particulière et qui construit un peu plus le migrant comme tel. Soit elle se déroule bien, laissant le temps au migrant de préparer les futures épreuves de sa future vie (« La meilleure partie de mon voyage, à part le frisson d'être sur l'océan pour la première fois³ »), soit elle devient un passage compliquée et enfermant (« "J'ai peur", dit-il brièvement [...] En effet, la peur saisit tous les 407 passagers de l'entrepont de l'énorme paquebot allemand⁴ »).

Surtout, elle est une confrontation à la durée. Comme l'explique Nancy Green, le passage connaît une temporalité variable. Les avancées technologiques ont permis de réduire le temps de traversée⁵. Aujourd'hui traverser l'Atlantique se fait en quelques heures. Mais « même quinze jours seront de trop pour ceux qui ont le mal de mer, élément emblématique de la traversée et des transformations plus profondes en cours chez des migrants. La faim, la fatigue, la saleté et la peur se disputent l'espoir et l'excitation du voyage⁶ ». L'attente est donc susceptible d'apparaître à n'importe quel moment de la traversée. D'autant plus qu'elle n'est pas la même que celle éprouvée avant le départ, les espaces et les temporalités diffèrent d'avec les lieux du départ.

Le cinéma en revanche propose une représentation de la traversée, comme celle de Charlie Chaplin dans le film *The Immigrant* de 1917, notamment dans les premières séquences où le roulage du navire provoque de nombreuses nausées et vomissements, mais également dans une scène de partie de cartes. Au-delà de cet imaginaire cinématographique, la traversée n'est pas passive pour le migrant. Au contraire, « les individus et les groupes en position d'attente ont de multiples activités qui sont en phase ou non avec leur situation

¹ Oscar Handlin, *The Uprooted. The Epic Story of the Great Migrations That Made the American People*, Philadelphie, University of Pennsylvania Press, 2002, p. 34.

² « The crossing immediately subjected the emigrant to a succession of shattering shocks and decisively conditioned the life of every man that survive dit ». Idem. Traduction personnelle.

³ « The best part of my trip, aside from the thrill of being on the ocean for the first time ». Louis Adamic, *Laughing in the jungle*, New York, Arno Press and The New York Times, 1969, p. 39. Traduction personnelle.

⁴ « "I'm scared", he said succinctly. [...] Indeed, fear clutched all 407 steerage passengers on the huge German liner ». Fred Mustard Stewart, *Ellis Island, op.cit.*, p. 37.

⁵ Nancy L. Green, « Trans-frontières : Pour une analyse des lieux de passage », *Socio-anthropologie* [En ligne], n°6, 1999, consulté le 3 juin 2017.

⁶ Idem.

immédiate⁷ ». Il y a une tentative de recréer un espace de vie quotidienne, pour sortir de sa position d'attente.

Autre moment important de la migration, l'arrivée. Moment tant espéré mais également tant redouté, l'arrivée est aussi source d'attente ; elle provoque des images et des espérances qui ne seront sans doute pas assouvies. Car « une fois arrivés, les immigrants ne pourront pas prendre le temps de récupérer⁸ », ils seront confrontés dans certains cas à un contrôle du pays d'arrivée.

Et c'est également le lieu d'une rencontre avec un nouvel environnement, d'une nouvelle culture. L'arrivée n'est pas la finalité du voyage, elle ouvre sur un temps d'installation qui pourrait être l'ultime moment de la migration. C'est dans cette période que les personnes en mouvement essaient de s'intégrer à leurs nouvelles vies, parfois bien difficilement.

L'attente au cours de la traversée et de l'arrivée

Nous le disions, la traversée et l'arrivée sont des périodes où l'attente est présente, sous différentes formes. Comme le raconte Louis Adamic dans son roman, la traversée se déroule bien, de telle manière qu'il peut apprendre quelques rudiments d'anglais, tout en recevant des conseils sur son futur : « Molek me dit en anglais : "Tout ira bien en Amérique, même si c'est une jungle", ce que je compris comme une petite aide de sa part. Il ajouta en slovène : "Tu vas en Amérique pour l'excitation et l'aventure. N'aie pas peur ; tu ne seras pas déçu ; tu trouveras beaucoup des deux"⁹ ». C'est ce qui pourrait s'apparenter à une migration qui se passe « normalement bien », où « Les chocs du déplacement, de la découverte et de l'adaptation à une autre culture sont anticipés, gérés, accompagnés¹⁰ ». Que ce soit sur les bateaux du début du siècle ou les moyens de transport actuels, ces deux étapes de la migration font vivre l'attente, d'autant plus en fonction des intentions premières de la personne qui effectue le voyage.

Mais ces migrations qui se passent « normalement bien » ne sont pas celles qui concernent les migrants contraints au déplacement. Ces derniers doivent composer avec des

⁷ Alain Musset, Dominique Vidal, Vérica Correa, « Faire avec l'espace, faire avec le temps. Peut-on habiter les territoires de l'attente ? », in Laurent Vidal et Alain Musset, *Les territoires de l'attente*, op.cit., p. 115.

⁸ Oscar Handlin, *The Uprooted*, op.cit., p. 56-57.

⁹ « Molek said to me in English : "You'll be all right in America, even if it is a jungle", which I understood with but slight help from him. He added in Slovenian : "You are going to America for excitement and adventure. Don't fear ; you will not be disappointed ; you will find plenty of both" ». Louis Adamic, *Laughing in the jungle*, op.cit., p. 39-40.

¹⁰ « Introduction », *VST - Vie sociale et traitements*, n°120, 2013, p. 20.

impératifs et des obligations pour pouvoir migrer (contrôle médical à l'aller, abandon des outils de fermier, etc.¹¹). En dehors du mal des transports, c'est tout une vie quotidienne qu'il faut recréer, dans le but de ne pas subir l'attente qui donne conscience du temps à supporter et qui plonge l'individu dans l'ennui¹².

La traversée : l'attente physique dans le déplacement

La question de l'attente dans la mobilité demande de réfléchir à la gestion du déplacement. En effet, Laurent Vidal et Alain Musset proposent de se focaliser sur « un entre-deux et s'intéresse à un temps de l'incertitude qui prévaut dans une situation de passage¹³ ». Dans le cas de la traversée, situation transitoire au cours de la migration puisque le migrant n'est plus nécessairement maître de sa mobilité, cet entre-deux est d'autant plus marquant qu'il faut essayer de faire abstraction de son inactivité et continuer à garder une forme de vie quotidienne.

Dans le cas des moyens de transport actuel, le lieu de vie se résume désormais au siège et à la cabine, notamment dans le cas des avions. Le nombre important de place et la proximité avec les voisins peuvent rendre les trajets plus difficiles à supporter et l'attente plus grande. « Encore heureux que le vol dura neuf heures et demie ; il aurait pu tarder davantage, parce qu'il y avait de l'orage, des turbulences, un vent contraire et une kyrielle de juifs qui se mirent à prier à l'arrière de l'avion en ne laissant entrer personne aux toilettes, ainsi qu'un tas de musulmans qui récitaient des versets du Coran à l'autre bout. Pour un peu ils stoppaient l'avion en plein vol¹⁴ ». Des moyens sont mis à disposition pour faire passer l'attente, comme un repas¹⁵ ou bien la projection d'un film¹⁶. Mais ils ne sont que de courts instants, puisque l'attente finit par revenir.

L'avion permet un temps de trajet bien plus court avec des conditions de transport facilitées, même si l'exemple précédent montre que cela n'empêche pas l'attente. La voie maritime, avec une durée plus longue de traversée, a été le principal axe de mobilité pour les migrants jusqu'à l'avènement de l'aviation. Le bateau permet de supporter un plus grand nombre de passagers, ainsi une rentabilité supérieure pour les compagnies maritimes. Mais les

¹¹ Angela McCarthy, « Migrant Voyages to New Worlds in the Twentieth Century », *International Journal of Maritime History*, XVIII, No. 1, juin 2006, pp. 79-101.

¹² Wladimir Jankélévitch, *L'aventure, l'ennui, le sérieux*, Paris, Flammarion « Champs », 2017, p. 156-157.

¹³ Laurent Vidal et Alain Musset, « L'attente comme état de la mobilité », in Laurent Vidal et Alain Musset, *Les territoires de l'attente*, op.cit., p. 22.

¹⁴ Zoé Valdés, *Le paradis du néant*, op.cit., p. 33.

¹⁵ *Ibid.*, p. 31.

¹⁶ *Ibid.*, p. 33.

conditions pouvaient s'avérer difficiles pour les migrants, notamment en raison de leurs moyens financiers¹⁷.

Un des premiers éléments que les passagers non-habitués aux traversées est le mal de mer. Il peut être vu comme une des raisons d'allongement de la perception du trajet. « May a le mal de mer et reste de son côté le plus longtemps possible à l'air libre, sur le pont des secondes classes¹⁸ ». C'est surtout une forme de mise à l'écart, l'impossibilité d'agir de manière normale quand le reste poursuit son existence. Les aléas de la mer sont autant de moments difficiles à passer.

Les premiers jours sur le bateau nous étions malades, notre estomac ne gardait rien, et nous étions sans cesse obligées de courir jusqu'au bastingage. Certaines d'entre nous étaient prises de vertiges, au point de ne plus pouvoir se lever, et demeuraient sur leur couchette dans une morne torpeur, incapables de se souvenir de leur nom sans parler de celui de leur futur mari. *Rappelle-moi encore une fois, je suis Mrs Qui, déjà ?* Certaines se tenaient le ventre et priaient à haute voix Kannon, la déesse de la miséricorde – *Où es-tu ?* – tandis que d'autres préféreraient verdier en silence.¹⁹

Les émigrants, entassés dans leurs compartiments sans air de l'entrepont, pleuraient, gémissaient et vomissaient, à cause du violent mal de mer qui envoya nombre d'entre eux titubant vers les seaux placés à leur disposition par l'équipage allemand.²⁰

Cette indifférence au monde extérieur accentue l'attente de l'arrivée, ou du moins de la fin des tourments²¹. Et malgré l'évolution des transports, cette sensation n'a pas disparu :

Je les imitai, malgré la sensation nauséuse que m'avaient laissée les fruits et le *cheddar cheese* distribués par les hôtessees quelque part au-dessus de l'Angleterre. Le fromage de couleur jaune était sans doute rance, et j'avais passé mon temps à courir dans l'allée centrale en quête de toilettes inoccupées où, maladroitement agenouillé devant une cuvette ou l'autre, j'avais été incapable de vomir.²²

Les conditions de voyage, en se compliquant, accentuent les désagréments ressentis par les migrants. En ajoutant à cela le mal de mer, ce sont de nouveaux phénomènes qui accroissent l'attente. La désagréable sensation des maux de ventre, avec l'odeur du vomi, enferme le migrant dans une attente immédiate, où l'on souhaite la fin des tourments. Dans ces situations, les odeurs ont une place importante (« l'odeur âcre du vomi pollue davantage l'air, qui empestait déjà les odeurs corporelles²³ »)

¹⁷ Bruno Marnot, *Les migrations internationales en Europe et aux États-Unis*, op.cit., p. 101.

¹⁸ Lisa See, *Filles de Shanghai*, op.cit., p. 147.

¹⁹ Julie Otsuka, *Certaines n'avaient jamais vu la mer*, op.cit., p. 13.

²⁰ « The emigrants, packed into their airless steerage compartments, cried, whimpered and threw up, as violent seasickness sent many of them staggering to the buckets placed at their disposal by the German crew ». Fred Mustard Stewart, *Ellis Island*, op.cit., p. 36.

²¹ Laurent Vidal, *Ils ont rêvé d'un autre monde*, op.cit., pp. 154-155.

²² Ismet Prčić, *California dream*, op.cit., p. 15.

²³ « The acrid smell of vomit further fouled the air, which already reeked of body smells ». Fred Mustard Stewart, *Ellis Island*, op.cit., p. 36.

Sur le bateau nous dormions en bas, à l'entrepont, espace noir et crasseux. Nos lits consistaient en d'étroites couchettes de métal empilées les unes sur les autres, aux rudes matelas trop fins, jaunis par les taches d'autres voyages, d'autres vies. Nos oreillers étaient garnis de paille séchée. Entre les couchettes, des miettes de nourriture jonchaient le sol, humide et glissant. Il y a un hublot et, le soir, lorsqu'il était fermé, l'obscurité s'emplissait de murmures.²⁴

Sur le bateau nous nous plaignions de tout. Des puces. De l'insomnie. Des punaises de lit. Du monotone ronron perpétuel du moteur qui nous poursuivait jusque dans nos rêves. Nous nous plaignions de la puanteur des latrines – énormes trous béants s'ouvrant sur la mer – et de notre propre odeur qui lentement mûrissait et devenait jour après jour de plus en plus fétide.²⁵

Les conditions de voyage diffèrent selon les moyens déboursés pour voyager. La description faite par la narratrice ci-dessus indique que les Japonaises effectuant la traversée jusqu'aux Amériques sont logées dans des cabines de qualités médiocres. Cette situation rend l'attente plus grande et douloureuse à vivre. « Sur le bateau parfois nous restions éveillées pendant des heures dans l'obscurité sombre et humide de la cale, remplies de désirs et de peurs, nous demandant comment nous tiendrions encore trois semaines²⁶ ».

Le paradis et l'enfer s'étaient enlacés dans le ventre de notre bateau. Le paradis promettait un tournant dans notre vie, un nouvel avenir, une nouvelle histoire. L'enfer, lui, étalait nos peurs : peur des pirates, peur de mourir de faim, peur de s'intoxiquer avec les biscottes imbibées d'huile à moteur, peur de manquer d'eau, peur de ne plus pouvoir se remettre debout, peur de devoir uriner dans ce pot rouge qui passait d'une main à l'autre, peur que cette tête d'enfant galeuse ne soit contagieuse, peur de ne plus jamais fouler la terre ferme, peur de ne plus revoir le visage de ses parents assis quelque part dans la pénombre au milieu de deux cents personnes.²⁷

Sur le bateau parfois nous restions éveillées pendant des heures dans l'obscurité sombre et humide de la cale, remplies de désirs et de peurs, nous demandant comment nous tiendrions trois semaines.²⁸

L'attente, de par sa nature incertaine, amène les migrants à redouter la traversée et à ne plus envisager le voyage dans de bonnes conditions. L'espace est perçu différemment, comme un ventre qui engloutit les passagers.

C'est au cours de la traversée que le migrant se forge entre autres son image du pays vers lequel il se dirige.

J'allais m'installer sur une chaise de pont sous le délicieux soleil d'octobre, avec la splendeur bleue de l'Atlantique tout autour de moi, et j'essayais de m'imaginer de quoi New York aurait l'air. Je tentais de me représenter la Cinquième Avenue, ou bien Central Park, ou alors Greenwich Village, ces endroits où

²⁴ *Ibid.*, p. 12-13.

²⁵ *Ibid.*, p. 18.

²⁶ *Ibid.*, p. 17.

²⁷ Kim Thúy, *Ru*, Paris, Le livre de poche, 2012, p. 15.

²⁸ Julie Otsuka, *Certaines n'avaient jamais vu la mer*, *op.cit.*, p. 17.

tout un chacun ressemblait à une vedette de cinéma, bronzage intense, dents d'une blancheur étincelante.²⁹

D'une certaine façon, le romancier commet ce que l'on pourrait appeler un péché d'anachronisme, du moins en terme de sensibilité : en se projetant dans cet avenir idéalisé, il sort de l'attente de la traversée, tout en entrant dans une attente plus globale, celle de la migration.

La traversée atlantique, comme celle d'un pays, se fait sur une route bien définie. Pour les fermiers américains, cela se fait en camion sur la route 66 ; les colons et agriculteurs brésiliens prennent les chemins du *sertão* à pied. La famille Joad, qui est au centre des *Raisins de la colère*, rappelle les premiers pionniers qui partirent en Californie faire fortune. La présentation de la route 66 montre le désir commun entre ces deux vagues « de découvrir en Californie une terre nouvelle » où chacun sera en mesure d'assouvir son rêve de liberté³⁰. Mais ce sont des pionniers bien malgré eux.

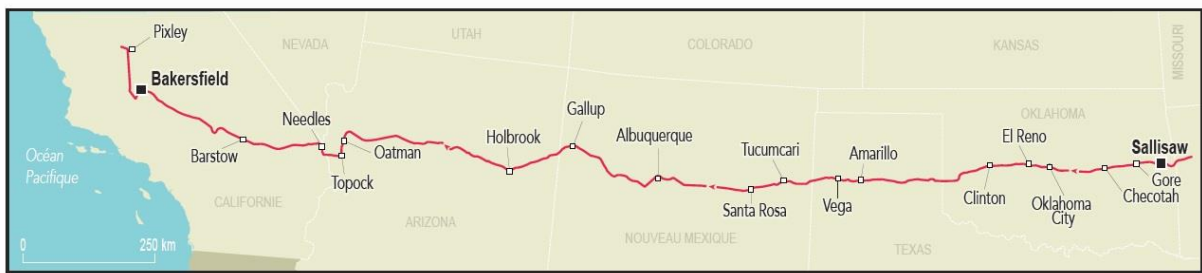


Figure 19: Trajet de la famille Joad dans *Les raisins de la colère* (conception : P. Brunello)

Les habitants du *Nordeste* prennent eux le surnom de *retirantes*, c'est-à-dire un « habitant du *sertão* nordestin qui fuit la sécheresse, seul ou en groupe³¹ ». Ce terme n'est pas anodin puisqu'il « exprime une condition de déplacement qui garde vive la mémoire de l'acte douloureux de rupture, de détachement par rapport à la terre³² ». Cette rupture se retrouve dans l'attitude de certains personnages, notamment à travers des scènes de pleurs mentionnée plus haut, et parfois un décès ne parvient pas à émouvoir³³.

²⁹ Frank McCourt, *C'est comment l'Amérique ?*, op.cit., p. 12.

³⁰ Marie-Christine Lemardeley-Cunci, *Les raisins de la colère de John Steinbeck*, op.cit., p. 43.

³¹ Dicionário Online de Português, <https://www.dicio.com.br/retirante/>, consulté le 7 septembre 2016.

³² Raimundo Arrais et Laurent Vidal, « Quand la littérature questionne les identités des hommes en attente (deux romans sur les déplacés de la sécheresse au Brésil) », in Alain Musset et Laurent Vidal, *Les territoires de l'attente*, op.cit., p. 200.

³³ John Steinbeck, *Les raisins de la colère*, op.cit., p. 203-204.



Figure 20: Trajets des personnages des romans *Les chemins de la faim* et *La terre de la grande soif* (conception : P. Brunello)

Le voyage vers ce que nous avons appelé les « villes-lumières » n'est pas sans difficulté. Il faut faire face à l'incompréhension des personnes qui voient passer les caravanes de migrants.

Y a bien cinquante à soixante voitures qui passent par ici tous les jours, des gens qui vont dans l'Ouest, avec les gosses et le mobilier. Où vont-ils ? Qu'est-ce qu'ils vont faire ?

- Ils font comme nous tous, dit Tom. Ils vont chercher un endroit pour y vivre. Ils essaient de se débrouiller, voilà tout.³⁴

Ce que nous montrent les exemples ci-dessus, c'est que le migrant ou le déplacé est confronté à une attente physique, en rapport avec le lieu dans lequel ils se trouvent. Il y

³⁴*Ibid.*, p. 124.

reproduit une forme de vie quotidienne, lorsque les affres du voyage ne l'en empêchent pas ou que le moyen de locomotion le permet. L'attente est présente dans les gestes et les actions de chacun ; elle l'est également dans les esprits, au point d'avoir une influence dans la perception de la traversée.

La perception de la traversée par le prisme de l'attente

Au cours de la traversée, il y a une attente physique, qui perturbe l'immédiateté et le quotidien des migrants qui, bien qu'en mouvement, sont restreints par l'espace du moyen de locomotion. En plus de cette attente corporelle, le migrant est confronté à une attente mentale qui l'enferme à dans son interprétation, en plus que dans le lieu.

Le manque d'espace, la faible activité en dehors des actions du quotidien sont des instants où l'attente est la plus forte. C'est une période de fortes réflexions autour des raisons du voyage et où, confronté aussi à lui-même, le migrant est dans un entre-deux, entre présence physique et évocation méditative de l'esprit : « Sur le bateau nous restions souvent des heures sur le pont, le vent dans les cheveux, à voir passer d'autres passagers. [...] Sur le bateau certaines des nôtres étaient de nature à ressasser, elles préféraient rester seules et ont passé la plus grande partie du voyage allongées sur le ventre³⁵ ».

Mais l'attente a aussi un effet miroir vis-à-vis de l'autre. La promiscuité et la présence de celui qui ressemble au migrant dans le voyage lui fait porter un regard accusateur et bien loin de la personne qu'il peut être habituellement. « Nous nous plaignions de la condescendance de Kazuko, de Chiyo qui se raclait sans cesse la gorge, de Fusayo qui fredonnait toujours *La Chanson du cueilleur de thé*, ce qui peu à peu nous rendait folles. Nous nous plaignions de nos épingles à cheveux qui disparaissaient – qui parmi nous était la voleuse ?³⁶ ». Se retrouver avec l'autre, lui aussi exposé à l'attente, rend l'expérience de la traversée – comme a pu l'être celle du départ – difficile car l'autre est un reflet de la situation dans laquelle le migrant se trouve.

L'attente qui modifie l'identité du migrant – si ce n'est l'identité, du moins bouscule-t-elle les références culturelles – qui traverse un océan n'est pas différente de celle du migrant interne. Face à des conditions difficiles et compliquées, il reste aux migrants la possibilité de s'entraider et de fraterniser. Mais si cela peut se produire naturellement³⁷, cela est dans

³⁵ Julie Otsuka, *Certaines n'avaient jamais vu la mer*, *op.cit.*, pp. 21-24.

³⁶ *Ibid.*, p. 18.

³⁷ John Steinbeck, *Les raisins de la colère*, *op.cit.*, chapitre 13 à 18.

certaines situations plus compliquées. En effet, face à des personnes dans des situations plus extrêmes, la méfiance s'installe et pousse à agir de façon déshumanisée. Cela commence par une tentative de défense armée qui tombe bien vite lorsque la famille principale des *Chemins de la faim* annonce avoir encore des vivres. Elle partage quelques victuailles, mais part très tôt le lendemain matin. « Ce n'est pas que Jucundina ne fût pas apitoyée ; au contraire, elle avait pitié de ces gens-là, elle leur avait même donné, la veille, un morceau de viande, tout en sachant que cela allait manquer aux siens. Mais elle ne pouvait tout de même pas, comme elle le dit à Jérónimo, retirer la nourriture de la bouche de ses enfants et petits-enfants pour la donner à des étrangers !...³⁸ »

Cette méfiance se teinte de supériorité, puisque Jucundina juge des personnes, certes plus mal en point que sa famille, mais qui sont dans la même situation qu'elle, c'est-à-dire celle des *flagelados*, des victimes du *flagelo* (le fléau), la sécheresse du *Nordeste*. Le personnage, ému par le malheur d'autrui, oublie par égoïsme la charité et l'aide. Le déplacement et l'attente combinés entraînent une modification de l'identité, transformant ainsi la personne. L'instinct de survie prévaut en cette situation, en particulier lorsque « la misère de la sécheresse ferait perdre la tête à ces pauvres bougres...³⁹ ». Là encore, il s'agit d'un personnage qui, bien que dans la même situation, se place au-dessus.

Cela fait partie d'un processus qu'impose cette condition de *retirante* et de migrant, où « tout leur est peu à peu retiré – de leur dignité jusqu'à leur condition humaine⁴⁰ ». Au fur et à mesure des voyages s'opère une transformation qui touche toutes les personnes. Elle se ressent en particulier lorsque la mort frappe. « Et bientôt, Grand-mère se tint tranquille et Man resta étendue près d'elle, rigide⁴¹ ». Ces morts parsèment le chemin, mais n'entament pas le déplacement pour autant, qui reprend rapidement car s'arrêter, cela revient à mourir. « Ils n'eurent que le reste de la nuit à consacrer à la mémoire de Noca, à pleurer et prier pour elle⁴² ». Cela reste derrière soi, cela « restait en arrière⁴³ ». Mourir, ou bien d'une certaine manière perdre son humanité. C'est ce qui se produit pour Marta, la fille de Jérónimo, qui se prostitue pour permettre à sa famille de poursuivre le voyage. Mais ce geste, malgré sa noblesse, conduit à sa disparition :

- T'as su quelque chose de Marta ?

³⁸ Jorge Amado, *Les chemins de la faim*, *op.cit.*, p. 88-89.

³⁹ Rachel De Queiroz, *La terre de la grande soif*, *op.cit.*, p. 47.

⁴⁰ Raimundo Arrais et Laurent Vidal, « Quand la littérature questionne les identités des hommes en attente (deux romans sur les déplacés de la sécheresse au Brésil) », in Alain Musset et Laurent Vidal, *Les territoires de l'attente*, *op.cit.*, p. 203.

⁴¹ John Steinbeck, *Les raisins de la colère*, *op.cit.*, p. 315.

⁴² Jorge Amado, *Les chemins de la faim*, *op.cit.*, p. 108.

⁴³ *Ibid.*, p. 153.

- Non, j'ai rien pu savoir... Elle est plus à Pirapora, y paraît qu'elle a parti, ça fait un bout de temps...
[...] Vous savez qu'une femme perdue, ça reste pas au même endroit.⁴⁴

Au cours de ces déplacements, il n'est pas rare de tomber sur des personnes dans une situation similaire : même si la générosité n'est pas totalement présente, en particulier dans les situations d'extrême sécheresse, elle n'en demeure pas moins une possibilité, notamment lorsque la situation est un peu plus favorable. Il n'est alors pas rare de voir à la nuit tombée des regroupements.

Et parce qu'ils se sentaient perdus et désemparés, parce qu'ils venaient tous d'un coin où régnaient la désolation et les soucis, où ils avaient subi l'humiliation de la défaite, et parce qu'ils s'en allaient tous vers un pays nouveau et mystérieux, instinctivement, les émigrants se groupaient, se parlaient, partageaient leur vie, leur nourriture et tout ce qu'ils attendaient de la terre nouvelle.⁴⁵

Les migrants campaient derrière l'église. Ils étaient toujours en très grand nombre [...]. Quand la nuit tombait, peu d'entre eux restaient dans le campement. Ils partaient par groupes, par familles, – et ils allaient toujours dans la même direction : vers la balustrade du quai.⁴⁶

L'attente, de cette façon, se vit beaucoup mieux et est moins difficile à porter. On peut échanger sur le futur, sur les possibilités qui s'offrent, comme celles qui ne se font pas. Cette volonté de savoir se retrouve ici : « Ouais, fit Tom, n'empêche qu'on aime savoir ce qui vous attend⁴⁷ ». Si information il y a, elle doit absolument être partagée, comme pour confirmer que ce choix est le bon. « L'échange de ces renseignements imprécis sur Sao Paulo constituait la base des relations dans le camp⁴⁸ ». Cependant, à cause d'une très grande attente, il n'est pas concevable que les choses se passent différemment de ce que l'on a prévu : « J'ai un prospectus qui dit qu'on a besoin de main-d'œuvre. Ça n'aurait pas de sens si c'était pas vrai. Ça coûte de l'argent pour imprimer ces prospectus⁴⁹ ».

Cela provient des personnes qui font le chemin en sens inverse, qui sont revenues de leurs illusions, il n'est pas rare de les croiser sur la même route que ceux qui n'ont pas encore vu la réalité : « Parfois, dans le camp, on pouvait distinguer deux groupes bien différents [...] ceux qui descendaient vers Sao Paulo, ayant achevé leur exode à travers la *caatinga*, et ceux qui revenaient de Sao Paulo et se préparaient à traverser le *sertao*⁵⁰ ». Et elles font régulièrement état de la réalité : ce sont les hommes « en haillons », « en guenilles⁵¹ », qui « revenaient de ce pays paré de toutes les splendeurs de la richesse » et qui « racontaient les

⁴⁴ *Ibid.*, p. 425.

⁴⁵ John Steinbeck, *Les raisins de la colère*, *op.cit.*, p. 270.

⁴⁶ Jorge Amado, *Les chemins de la faim*, *op.cit.*, p. 137 et p. 148.

⁴⁷ John Steinbeck, *Les raisins de la colère*, *op.cit.*, p. 286.

⁴⁸ Jorge Amado, *Les chemins de la faim*, *op.cit.*, p. 153.

⁴⁹ John Steinbeck, *Les raisins de la colère*, *op.cit.*, p. 264.

⁵⁰ Jorge Amado, *Les chemins de la faim*, *op.cit.*, p. 148.

⁵¹ John Steinbeck, *Les raisins de la colère*, *op.cit.*, p. 262-263.

difficultés qu'on rencontrait⁵² ». Comme se rassurer, on cherche l'explication aux propos, pour mieux se défendre : « Un feignant, probab'. Y en a tellement de ces bougres-là sur la route, ces temps-ci⁵³ » ; « Ça, c'est des gars qu'aiment pas le boulot... ce qu'ils veulent, c'est rigoler, gagner du fric sans se fatiguer...⁵⁴ ». Les espoirs engendrés par l'attente ne peuvent être contredits, et cela est la faute de la personne qui pensait s'en sortir sans effort. Mais cette dernière répond toujours de la même façon : « Allez-y seulement, et vous verrez ce que c'est⁵⁵ » ; « Allez-y voir vous-mêmes⁵⁶ ».

La traversée est une partie de la migration qui déconstruit un peu plus l'individu. Si le migrant se déplace seul, il expérimente l'attente de manière personnelle. Si la traversée s'effectue à plusieurs, ses congénères lui renvoient sa propre image de migrants, sa propre condition d'être dans un entre-deux, dont la stabilité n'est pas effective. Mais elle peut aussi renforcer un groupe, créant une entité soudée autour de la migration, comme le montre l'emploi du « nous » dans le premier chapitre du roman de Julie Otsuka, *Certaines n'avaient jamais vu la mer*. Bien que ressentie par tous, ce qui fait dire qu'elle est universelle, elle n'en est pas moins vécue intimement par chacun, se déclinant selon les cultures et selon les genres. C'est une expérience personnelle qui nous conduit dans un temps où nous ne sommes pas encore, un temps à venir mais hypothétique⁵⁷.

En plaçant le migrant dans une position essentiellement individuelle, où prime la résolution de son propre besoin, l'attente provoque une déconstruction du groupe des migrants. Ces derniers vivent ensemble, continuent de s'entraider et de partager des moments ensembles, mais la traversée et l'attente inhérente à celle-ci conduit à ce que nous pourrions appeler une forme de « déliance⁵⁸ », même si certains groupes résistent à ce désagrègement des liens (« À présent, ces gens – ce peuple de réfugiés, *mon peuple*⁵⁹ »).

⁵² Jorge Amado, *Les chemins de la faim*, *op.cit.*, p. 152.

⁵³ John Steinbeck, *Les raisins de la colère*, *op.cit.*, p. 267.

⁵⁴ Jorge Amado, *Les chemins de la faim*, *op.cit.*, p. 152.

⁵⁵ *Ibid.*, p. 153.

⁵⁶ John Steinbeck, *Les raisins de la colère*, *op.cit.*, p. 286.

⁵⁷ Nicolas Grimaldi, *Traité de la banalité*, *op.cit.*, p. 132.

⁵⁸ Le terme de « déliance » est indissociable de la notion de « reliance », proposée par le sociologue Roger Clause en 1961. Il décrit la « reliance » comme le souhait de reconstruire des liens dans une société où l'individualisation a peu à peu supprimé les connections et les rapports sociaux. La « déliance » est l'étape où les liens primitifs d'une communauté sont défaits, ce qui conduit certains membres à chercher une « reliance ».

Nous employons ici le terme de « déliance » pour désigner une déconstruction des rapports entre des individus en déplacement. Ces derniers, comme nous l'avons montré précédemment, agissent de manière personnelle dans des situations où l'entraide serait plus appropriée. Cf. Marcel Bolle De Bal, « Reliance, déliance, liance : émergence de trois notions sociologiques », *Sociétés*, n° 80, 2003, p. 99-131.

⁵⁹ Ismet Prcić, *California dream*, *op.cit.*, p. 15.

Pour le migrant, ce qu'il importe d'atteindre, ce sont les derniers instants de la traversée, ceux qui satisferont les nombreux espoirs qu'il a placé dans son déplacement. C'est l'arrivée qui doit répondre.

L'arrivée, la fin de l'attente ?

L'arrivée, c'est d'une certaine façon être attendu, sans toutefois avoir la certitude d'être reconnu par la personne qui nous attend. L'arrivée, c'est aussi l'instant où les rêves peuvent s'accomplir, où il y a la rencontre avec le « nouveau monde », la terre des possibles pour des migrants qui ont affronté une traversée avant de pouvoir ne serait-ce qu'apercevoir la nouvelle terre.

L'arrivée est centrale dans les romans, puisqu'elle marque la découverte d'un nouvel espace. Si aujourd'hui la rencontre est faite depuis les airs et une fois l'avion au sol (« Quand l'avion de la KLM se posa enfin sur le sol américain, les Bosniaques assis à l'arrière, les jointures blanchies par l'angoisse [...], saluèrent l'événement d'un tonnerre d'applaudissements⁶⁰ »), l'arrivée en bateau permet de découvrir petit à petit la ville.

Le Peter Stuyvesant, petit paquebot blanc qui transférait les immigrants du vacarme et de la puanteur de l'entrepont au vacarme et à la puanteur des taudis new-yorkais, roulait doucement le long du quai de pierre, à l'abri des baraques lézardées et des nouveaux bâtiments en brique d'Ellis Island. Pour appareiller en direction de Manhattan, son capitaine attendait que les derniers officiels, ouvriers et gardes du port, fussent montés à bord.⁶¹

Cette présentation de l'entrée du port de New York n'est pas sans rappeler celle que propose Chaplin dans *The Immigrant*, avec l'apparition en premier lieu de la Statue de la Liberté, et l'attroupement des voyageurs au niveau des balustrades pour observer le monument.

L'arrivée est une expérience sensorielle particulière. Elle peut être une expérience auditive, notamment lorsque les bateaux disposaient d'une vigie. L'appel annonçant que la terre est en vue signifie pour les migrants les derniers instants de la migration.

Le lendemain, le cri de la découverte :

– Terre ! Terre !

Au loin, le Pays du Carnaval.⁶²

Comme le présente le narrateur, le cri poussé indique que l'arrivée est proche et qu'après avoir vu pendant la traversée que l'immensité de l'océan apparaît soudainement la terre. Ce cri n'est pas anodin, et agit comme un signal.

⁶⁰ Idem.

⁶¹ Henry Roth, *L'Or de la terre promise*, op.cit., p. 17.

⁶² Jorge Amado, *Le Pays du Carnaval*, Paris, Gallimard « Folio », 2004, p. 20.

Le moment de l'arrivée est également une expérience visuelle. C'est par le regard que la ville se dévoile aux migrants. Si l'audition joue un rôle dans la conception de la fin de la traversée, la vision aide à pleinement prendre conscience de la réalité des choses et à pouvoir se projeter.

Devant elle surgirent les coupoles et les hauts murs noircis de la ville. Au-dessus de la ligne crénelée des toits, la fumée blanche, éclaircie et légèrement irisée par le soleil déclinant, s'insinuait dans les fentes et les échancrures du ciel. Murmurant des paroles apaisantes, elle pressa son front contre celui de l'enfant. C'était donc là ce vaste, cet incroyable pays, le pays de la liberté où tout était possible. C'était donc là le pays de l'or. De nouveau, elle essaya de sourire.⁶³

Par le regard l'attente est un temps écartée, les espoirs et les rêves remplacent ce sentiment d'*entretemps*, d'entre-deux qui engonce les migrants. Voir, c'est réaliser le rêve qui a conduit à effectuer le déplacement ; c'est donner un sens à l'expérience de la traversée.

Mais la première vision peut également être celle qui reconduit la personne en déplacement dans sa condition. « Quand j'ai vu les premiers bancs de neige à travers le hublot de l'avion à l'aéroport de Mirabel, je me suis sentie dénudée, sinon nue⁶⁴ ». Ainsi, le migrant se retrouve confronté à l'inconnu, à quelque chose qu'il va devoir appréhender, alors qu'il est au regard des personnes déjà sur place un étranger. Cela est encore plus marquant lorsqu'il s'agit d'un membre de la famille précédemment arrivé.

« Où as-tu déniché ce galurin ? »

Cette brusque question fit sursauter sa femme. Elle abaissa le regard

« Ça ? C'est le cadeau de Maria, la vieille nurse. Elle l'a acheté elle-même et a cousu les rubans dessus. Ne trouves-tu pas qu'il est joli ?

– Joli ? Quelle question ! s'exclamait-il entre ses dents. Ne vois-tu pas que ces idiots allongés là, derrière nous, n'arrêtent pas de nous regarder ? Ils se moquent de nous ! Pense un peu à ce que feront les autres, dans le train. Il a l'air d'un clown avec ça. Ne nous a-t-il pas causé assez d'ennuis déjà ?⁶⁵

Cet exemple montre le décalage entre « arrivés » et « arrivants ». Celui qui est déjà présent, qui a supporté en premier le regard critique des habitants, est agacé par la naïveté de ceux qui arrivent. Mais c'est aussi l'image d'un échec : malgré ses tentatives pour s'adapter à son nouvel environnement, sa famille ne correspond pas à ce qu'il attendait. L'attente est aussi présente, même lorsque l'arrivée remonte à plusieurs mois avant.

Regard personnel, regard de l'autre. La migration passe aussi par les yeux, et c'est à travers ceux des migrants que les romanciers essayent de transmettre les sensations de la

⁶³ Henry Roth, *L'Or de la terre promise*, op.cit., pp. 23-24.

⁶⁴ Kim Thúy, *Ru*, op.cit., p. 22.

⁶⁵ Henry Roth, *L'Or de la terre promise*, op.cit., pp. 22-23.

migration, au-delà de ce que propose le corps. C'est par la vue que l'on s'aperçoit véritablement que l'on a accompli la traversée et que l'attente s'évanouit.

Mais cette vision peut être empêchée. Même s'il perçoit la présence du port et donc de la ville, le fait de ne pas l'apercevoir accentue l'impossibilité de mettre fin à l'attente.

Nous rassemblons nos affaires et confions nos deux sacs au porteur. Puis nous sortons et nous accoudons au bastingage : mais nous n'apercevons pas grand-chose, car il pleut.⁶⁶

Nous ne voyions pas la terre parce que le brouillard était trop épais, mais nous savions (peut-être de la même manière que l'on devine qu'un morceau de musique va se terminer, je veux dire par intuition, par pressentiment, par sensibilité) que nous avons dépassé le Narrows et que nous étions dans le port. [...] Mais l'Amérique restait invisible. Comme des aveugles, nous ne pouvions que l'imaginer, étant donné que nous n'apercevions rien d'autre qu'une eau argentée et qu'un brouillard blanc.⁶⁷

Le brouillard contrarie la résolution de l'attente. Les migrants, « comme des aveugles », se repèrent aux sons du port (« Le bruit des sirènes et des cornes de brume tissait un réseau à partir de quelques points⁶⁸ »), mais cela n'est pas suffisant pour affirmer qu'ils sont bel et bien arrivés à destination. L'arrivée, bien que sentie, n'est pas vécue jusqu'au bout et laisse encore les migrants dans l'attente.

Ce manque de visibilité est également causé lors d'une arrivée en pleine nuit, ce qui est le cas de la famille Joad dans *Les raisins de la colère*. Leur traversée des États-Unis s'arrête dans le camp de Weedpatch, et ce au cours de la nuit. Ce n'est qu'au petit matin que le personnage de Tom découvre l'organisation et le fonctionnement du camp⁶⁹.

L'arrivée n'est pas uniquement celle qui conduit au port. Elle peut se faire par le biais du chemin de fer. Pierre Sansot précise que « l'arrivée par la gare » marque une rupture, dans la mesure où les compartiments, le voyage et les passagers autour aident à construire une certaine sociabilité, que la fin du trajet désagrège⁷⁰.

Le train, c'est avant tout une « arrivée collective⁷¹ ». C'est en groupe que l'on descend du wagon, la gare devenant l'espace typique du voyageur en partance ou qui descend. « C'est dans la même hébétude qu'ils débarquèrent à la gare du Matadouro. Et ils se virent emportés par la vague qui descendait, puis entraînés à travers la place sablonneuse ; ils marchèrent sur une chaussée mal pavée et enfin, sans savoir comment, furent jetés à l'intérieur d'un enclos clôturé de fil de fer où une foule de gens se mêlait, parlait, criait, allumait du feu⁷² ». C'est

⁶⁶ Lisa See, *Filles de Shanghai*, *op.cit.*, p. 150.

⁶⁷ Mark Helprin, « Ellis Island », in *Ellis Island*, *op.cit.*, pp. 168-169.

⁶⁸ *Ibid.*, p. 168.

⁶⁹ John Steinbeck, *Les raisins de la colère*, *op.cit.*, pp. 400-456.

⁷⁰ Pierre Sansot, *Poétique de la ville*, *op.cit.*, pp. 124-125.

⁷¹ *Ibid.*, p. 125.

⁷² Rachel De Queiroz, *La terre de la grande soif*, *op.cit.*, p. 108.

une masse de gens que le train déverse dans les gares, véritable troupeau perdu et sans cohésion. L'arrivée n'est pas ressentie, elle est dans cet exemple plus subie ; les migrants n'ont pas pleinement conscience qu'ils sont arrivés à l'endroit qu'ils avaient décidé de rallier au départ de leur voyage.

L'autre particularité de l'arrivée en train, c'est l'anonymat de cette dernière. Elle plonge le migrant directement au cœur de la ville, et le transforme en voyageur parmi tant d'autres, dont l'identité est inconnue. L'arrivée collective accentue ce sentiment d'absence d'identité propre. « Nous voilà à la gare, Grand Central, et je ne sais où aller⁷³ » ; « Le train arriva à destination. Nous descendîmes, tante Maggie et moi, et traversâmes la foule pour gagner l'intérieur de la gare⁷⁴ ». Simple individu dans la foule, le voyageur est lâché dans un environnement où il doit essayer de se repérer, avant de pleinement profiter de la fin de son attente.

L'arrivée, qui doit marquer la fin de la migration, est un temps qui doit résoudre la situation d'attente provoquée par le voyage. Cela passe par une perception visuelle, en mesure d'indiquer qu'en effet la traversée est terminée. Mais malgré tout, l'attente est encore présente, puisque l'on attend le débarquement, le fait de pouvoir poser enfin le pied dans son nouveau lieu de vie. L'arrivée n'est pas une fin, mais une prolongation de la migration, puisque si certaines attentes sont résolues (en particulier celle de la fin du trajet), d'autres restent en suspens.

Il s'agit donc d'une attente qui est inhérente au temps du voyage, qui correspond à ce que l'on ressent au cours d'une traversée ou d'une arrivée. Cette attente naît d'un besoin immédiat de résolution, à la fois temporelle et physique dans ce qu'elle impacte la perception et l'interprétation du déplacement. Elle est, par ailleurs, censée être terminée avec l'arrivée ; elle cède néanmoins sa place à d'autres formes d'attentes, qui apparaissent avec la mise en place de dispositifs de contrôle de la migration.

La mise en attente des migrants

L'arrivée clôt le déplacement et ouvre sur une nouvelle expérience, celle de l'installation dans le nouveau territoire. Cependant, même arrivé, le migrant est encore en

⁷³ Frank McCourt, *C'est comment l'Amérique ?*, op.cit., p. 22.

⁷⁴ Richard Wright, *Une faim d'égalité*, op.cit., p. 16.

mouvement. En effet, au-delà de faire le chemin jusqu'à son nouveau lieu de résidence, il doit faire face au système de régulation des flux migratoires mis en place par le pays d'accueil.

Cette étape garde le migrant dans un mouvement migratoire, même si celui-ci est ralenti par les démarches administratives, elles-mêmes nécessaires pour accéder à la terre promise. Au cours de ces contrôles, l'attente est présente à la fois par la mise en place d'un système strict de vérification, mais aussi par la crainte et la peur des migrants d'être renvoyés dans leur pays d'origine.

Les espaces servant de point de contrôle des migrants sont souvent clos et possèdent « une forte visibilité⁷⁵ ». Disposant d'un dispositif juridique spécifique, ils sont pensés pour une mise en attente volontaire et parfois contraignante des migrants. Si aujourd'hui il existe un système de contrôle douanier par le biais du visa, au cours du 20^e siècle, d'autres moyens ont été mis en place, notamment par le biais de centres de migrants, amenant ainsi différents régimes d'attente (attente administrative et attente propre aux migrants).

Les dispositifs de contrôle des migrants

Pour comprendre la mise en place de ces dispositifs, il convient de s'intéresser au peuplement américain. Il s'est construit sur les nombreux phénomènes migratoires au cours des siècles de colonisations européennes, ainsi que sur les déplacements qui ont suivi les indépendances. Très tôt, certains pays ont mis en place un système de contrôle des flux, pour réguler et filtrer les populations qui arrivaient.

Les grands ports d'Amérique du Nord ont été les points d'entrée de ces groupes de migrants, notamment New York, San Francisco pour les États-Unis, ou Halifax au Canada. « Au cours des XIX et XX^e siècle, des navires à voile et à vapeur y ont débarqué des milliers d'immigrants qui ont poursuivi leur route jusqu'aux confins de l'Amérique du Nord. Afin de mieux gérer ce flux migratoire, des infrastructures permettant un transit efficace de ces hommes, femmes et enfants ont été mises en place dans le port d'Halifax⁷⁶ », mais aussi dans les ports de l'Ouest et de l'Est des États-Unis.

Une volonté de gestion des arrivées de populations en provenance d'Europe, mais également d'Asie et d'autres contrées, naît au 19^{ème} siècle, et la première loi de régulation des immigrants date de 1875 aux États-Unis, avec le *Page Act*. Progressivement, de nouvelles

⁷⁵ Laurent Vidal et Alain Musset, « Introduction », in Laurent Vidal et Alain Musset, *Les territoires de l'attente*, *op.cit.*, p. 8.

⁷⁶ Marie-Hélène Sauvé, « Quai 21, Halifax », *Ibid.*, p. 242.

interdictions d'accès au territoire ont été ajoutées, bloquant l'accès au pays en particulier aux Chinois ainsi qu'aux femmes asiatiques (pour éviter la prostitution), aux anarchistes, aux polygames et également aux personnes convaincues d'être porteuses de maladies⁷⁷.

Pour ce faire, les gouvernements ont fait construire des services et des bâtiments spécifiques, destinés à cette mission de régulation. Le Quai 21 en est un exemple. Il est à l'intérieur du port même à Halifax. Les bâtiments font face aux différents navires qui déposaient les nombreux passagers qui tentaient l'expérience au Canada. C'est pour cette raison que le hangar du quai 21, dont la construction date de 1928, a servi de centre d'accueil jusqu'en 1971. Soit presque un million de migrants est passé par les portes du hangar du quai 21⁷⁸.



Figure 21: Le port de Halifax et le Quai 21 (Réalisation : P. Brunello)

Mais les infrastructures de Halifax sont singulières par rapport à ce que l'on trouve aux États-Unis. Le lieu de passage est dans le port même, au contact de l'activité économique. Les deux exemples que le voisin américain propose, à savoir Ellis Island (New York) et

⁷⁷ Tyler Anbinder, *City of Dreams. The 400-year epic history of immigrant New York*, New York, Houghton Mifflin Harcourt Publishing Company, 2016, p. 329 et p. 332. Cf. également Maria Isabel de Jesus Chrysostomo et Laurent Vidal, « Évolution historique des territoires de l'attente des migrants. Le cas du Brésil au XIX^e siècle », in Laurent Vidal et Alain Musset, *Les territoires de l'attente, op.cit.*, pp 73-90.

⁷⁸ http://www.pier21.ca/wp-content/uploads/files/research_1928to1971_immigration_statistics.pdf, consulté le 27 juin 2017.

Angel Island (San Francisco), sont quant à eux situés sur des espaces insulaires, à quelques encablures de l'entrée du port.

Dans les premiers temps, le centre new yorkais se situait également au cœur de la ville, à Castle Garden, à Battery Park. Cet espace, placé sous contrat fédéral, est utilisé pendant une quarantaine d'années, de 1855 à 1890, jusqu'à ce qu'il soit fermé⁷⁹. Progressivement, l'idée est d'installer les arrivants à l'écart, en premier lieu sur Liberty Island, là où se trouve la Statue de la Liberté, mais les craintes de déprédations ont entraîné des vagues de protestations, malgré les appels à envoyer « vos fatigués, vos pauvres⁸⁰ ». D'où finalement l'implantation sur Ellis Island de 1892 jusqu'à 1954.

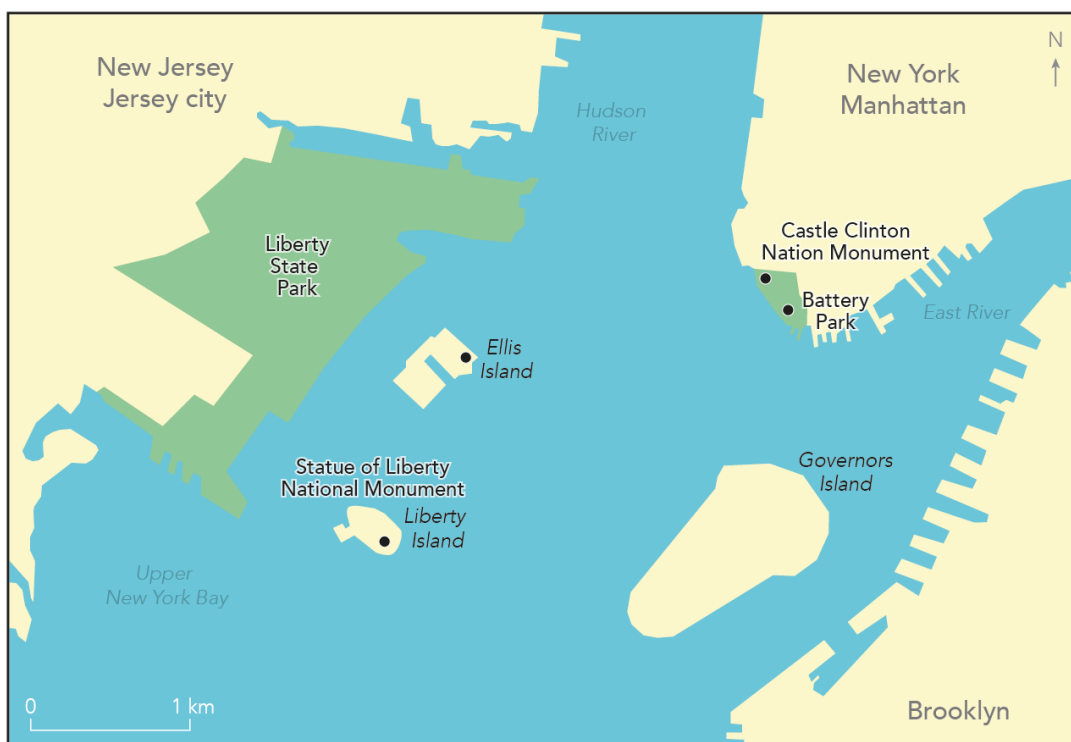


Figure 22: Situation géographique d'Ellis Island dans le port de New York (Réalisation : P. Brunello)

La mise en place d'un contrôle systématique des immigrants à l'entrée du port, et non pas dans le port comme à Halifax, se retrouve par ailleurs sur la côte Ouest des États-Unis, non loin de San Francisco. Le centre situé sur Angel Island répond à une volonté de limitation des flux migratoires. Le *Page Act*, qui interdisait l'entrée à tous les asiatiques, est renforcé par le *Chinese Exclusion Act* de 1882, permettant ainsi « la restriction, l'exclusion, et la

⁷⁹ Par ailleurs, le bâtiment est aujourd'hui transformé en aquarium, sans aucun souvenir de son passé migratoire. Nancy L. Green, « L'île de M. Ellis, du dépôt de munitions au lieu de mémoire », *Hommes et Migrations*, n°1247, Janvier-février 2004, p. 41.

⁸⁰ Emma Lazarus, « Le Nouveau Colosse ». Ce poème est inscrit aux pieds de la Statue de la Liberté depuis 1903.

déportation d'immigrants considérés comme des menaces pour les États-Unis pour la première fois de l'histoire du pays⁸¹ ».



Figure 23: Angel Island (Réalisation : P. Brunello)

Bien que le centre ne soit ouvert qu'en 1910, Angel Island sert dès 1882 de base d'inspection des passagers en provenance de l'Asie de l'Est, jusqu'à 1940.

En écartant les migrants et en les installant pour une durée indéterminée, l'administration enferme les arrivants dans une attente contraignante. Vivants sur le mode de l'insularité à travers leurs « îles d'espérance », les migrants sont confrontés à une attente beaucoup plus physique et oppressante, puisque ils sont sur un territoire distinct du continent et avec l'incertitude de ne pas pouvoir finaliser leurs espoirs. À l'écart, sur une île dont ils ne sont pas en mesure de gérer la construction, à l'inverse de leurs « îles d'espérance », ils se retrouvent dans un entre-deux incertain.

Incertitude d'autant plus accentuée que la terre de leurs rêves est presque accessible, à portée de main. Pour les personnes en transit dans ces centres, la distance est « un obstacle

⁸¹ Erika Lee et Judy Yung, *Angel Island. Immigrant gateway to America*, Oxford, Oxford University Press, 2010, p. 6.

plus difficile à franchir que l’océan Atlantique⁸² » ou que l’océan Pacifique. Que ce soit New York ou San Francisco, les deux îles sont à proximité de la terre. Les migrants par ailleurs naviguent à côté de deux monuments, symboles de la grandeur américaine et des espérances que le pays fait naître dans leurs esprits : le Golden Gate et la Statue de la Liberté.

La nature insulaire des centres n’est pas la seule raison de cette perception pesante de l’attente. La disposition et l’organisation de ces centres sont également responsables, en multipliant les instants administratifs.

Les dispositifs de mise en attente

Dans *Voyage au bout de la nuit*, Louis-Ferdinand Céline raconte la mise en quarantaine dans le port de New York de son navire pendant plusieurs semaines⁸³. Il n’est pas rare qu’un navire soit envoyé à l’écart, en attendant une possible déclaration de maladie. Mais comme pour le film de Chaplin, Céline ne fait aucune mention d’Ellis Island, alors que les contrôles sanitaires s’effectuent sur les îles de rétention. D’autant que le récit se déroule dans une période où Ellis Island est encore en activité.

Même si les deux œuvres précédemment citées ne font pas état d’un passage par Ellis Island, l’arrivée par les centres d’Ellis Island et Angel Island s’effectue comme la migration, c’est-à-dire par étapes. Ce temps saccadé augmente l’effet de l’attente sur les voyageurs, avec à chaque fois un palier administratif.

⁸² Gaëlle Josse, *Le dernier gardien d’Ellis Island*, Paris, Les Éditions Noir sur Blanc « Notabilia », 2014, p. 47.

⁸³ Louis-Ferdinand Céline, *Voyage au bout de la nuit*, Paris, Gallimard « Folio », 1972, pp. 184-191.

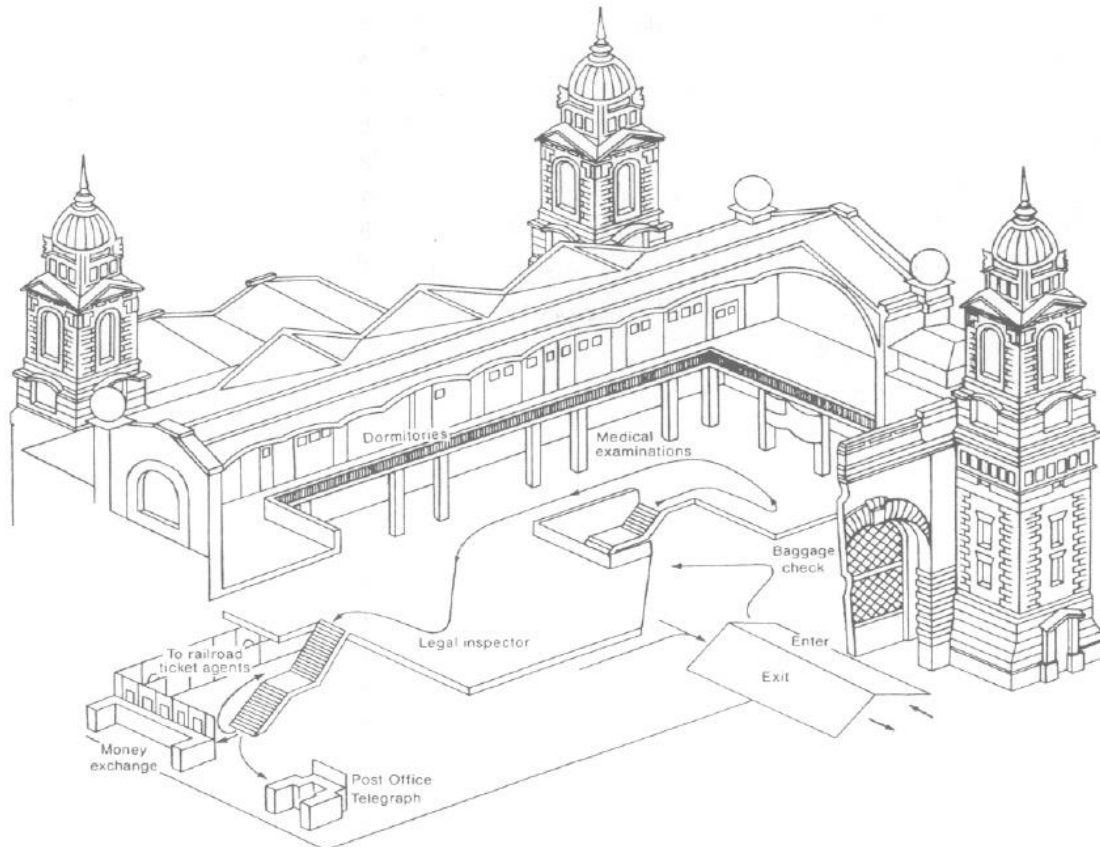


Figure 24: Vue en coupe du bâtiment central d'Ellis Island⁸⁴.

En premier lieu, les migrants « rencontrent » l'île ainsi que les bâtiments. Elle fait apparaître aux voyageurs « de grandes bâtisses, surmontées de dômes et striées aussi régulièrement qu'un serpent corail. Elles envoyaient de la fumée par des dizaines et des dizaines de cheminées, et des centaines de lumières électriques scintillaient, devant les fenêtres, les entrées et les porches⁸⁵ ». Cette vision flamboyante de l'extérieur, pareil à un palais, cache en réalité tout le système de contrôle mis en place. Comme l'évoque une immigrée, « Il ressemblait à un palais de l'extérieur, à une prison dépouillée de l'intérieur⁸⁶ ». « En quelques minutes les immigrants purent voir le grand, le Reception Center vaguement d'art roman avec ses quatre tours. Le bâtiment reposait au plus près de l'eau (l'île était à

⁸⁴ Nancy L. Green, « L'île de M. Ellis, du dépôt de munitions au lieu de mémoire », *Hommes et Migrations*, n°1247, Janvier-février 2004, p. 42.

⁸⁵ Mark Helprin, *Ellis Island, op.cit.*, p. 170.

⁸⁶ Citée in Nancy Green, « L'île de M. Ellis, du dépôt de munitions au lieu de mémoire », *Hommes et Migrations*, n°1247, Janvier-février 2004, p. 43.

l'origine un banc de sable) et un grand nombre de ferries et de barques était attaché sur ses côtés dans le bassin à ferry⁸⁷ ».

Une première séparation a lieu, entre les voyageurs des premières et secondes classes et les autres. Un contrôle pour les plus fortunés avait lieu à bord du navire, et leur évitait de faire escale par Ellis et Angel Island⁸⁸. « Le navire s'immobilise le long d'un quai. Par petits groupes, les passagers des premières et deuxièmes classes, heureux d'être arrivés et plaisantant entre eux, montrent leurs papiers aux officiers puis s'engagent sur une passerelle métallique surmontée d'un auvent qui les protège de la pluie⁸⁹ ». Les classes les plus aisées profitent de l'avantage d'une arrivée et d'un contrôle administratif plus souples, une simple formalité.

En revanche, pour les autres passagers ne disposant pas de grands moyens, c'est le passage obligatoire auprès des services d'immigration. « Ces deux jeunes femmes doivent passer par le centre d'immigration d'Angel Island⁹⁰ » ; « "Attendez une minute !", cria Bridget. « Pourquoi les premières classes sont en train de descendre ?" "Ils zont déjà passés par en qvarantaine. L'entrepont doit pazé par Ellis Island"⁹¹ ». Pour rejoindre les centres, les migrants quittent les navires et grimpent sur de petites embarcations qui les conduisent jusqu'à la prochaine étape. « On nous fait ensuite franchir une autre passerelle métallique et monter à bord d'un plus petit navire⁹² » ; « Comme par un coup de baguette magique, une file de vedettes émergea du brouillard. Les eaux étaient suffisamment calmes pour que nous puissions emprunter ce mode de débarquement. Après être montés dans ces petits bateaux en portant nos bagages, nous entrâmes au cœur du brouillard⁹³ ». Ce système permet d'imposer un peu plus une forme d'assise sur les migrants. Ils ne sont plus maîtres de leurs destins, ils sont dirigés, orientés selon la volonté des services d'immigration.

⁸⁷ « In a few minutes the immigrants could see the big, vaguely Romanesque Reception Center with its four towers. The building lay low in the water (the island had originally been a sandbar) and a number of ferries and barges were tied up by its side in the ferry basin ». Fred Mustard Stewart, *Ellis Island, op.cit.*, p. 44-45.

⁸⁸ Georges Perec, *Ellis Island*, in *Œuvres, Tome II*, Paris, Gallimard « La Pléiade », 2017, p. 877.

⁸⁹ Lisa See, *Filles de Shanghai, op.cit.*, p. 150.

⁹⁰ *Ibid.*, p. 151.

⁹¹ « "Wait a minute !" yelled Bridget. "Why are the first-class passengers getting off ?" "Zeyhave already been cleared in qvarentine. Steerage must go zroo Ellis Island" ». Fred Mustard Stewart, *Ellis Island, op.cit.*, p. 43. Nous avons conservé l'orthographe du roman, puisque le personnage qui répond à Bridget parle avec un fort accent allemand.

⁹² Lisa See, *Filles de Shanghai, op.cit.*, p. 153.

⁹³ Mark Helprin, *Ellis Island, op.cit.*, p. 169.



Figure 25: Angel Island Immigration Station administration (premier plan) et baraques de détention (second plan)⁹⁴

Une fois le pied posé sur l'île, les migrants doivent laisser leurs affaires afin de pouvoir procéder aux démarches. « On nous fit entrer dans un énorme bâtiment, dans lequel nous laissâmes nos bagages au rez-de-chaussée⁹⁵ ». La demande faite de laisser les affaires, pour les soumettre à un contrôle pendant que les voyageurs doivent faire face aux obligations administratives, conduit à une rupture : on détache le migrant de son passé, pour le confronter à une temporalité immédiate incarnée par les agents. Ce n'est plus un individu qui aurait pu se rassurer grâce à ces possessions matérielles, mais un être indécis, dont l'identité est incertaine : « Personne ne nous amène nos bagages. Nos possessions se résument aux vêtements que nous avons sur le dos et à nos sacs à main⁹⁶ ».

« Puis nous montâmes à l'étage, pour nous retrouver dans une sorte de cathédrale, où des centaines de personnes attendaient⁹⁷ ». Vient ensuite la montée des marches qui mènent à la *Registry Room*. C'est ici que les migrants rencontrent les agents de l'immigration, ces derniers commençant les premiers contrôles depuis que les voyageurs ont débarqué à Ellis Island. « On nous demanda le nom du pays d'où nous venions, et on nous fit asseoir dans des enclos correspondants à nos nationalités⁹⁸ ». Ce qui importe, ce n'est pas l'individualité de la personne, mais plutôt son origine. Cela doit permettre en effet de redistribuer les migrants, en fonction de leurs caractéristiques de base.

⁹⁴ <https://www.archives.gov/publications/prologue/2009/summer/angel.html>, consulté le 21 juillet 2017.

⁹⁵ *Ibid.*, p. 170.

⁹⁶ Lisa See, *Filles de Shanghai*, *op.cit.*, p. 157.

⁹⁷ Mark Helprin, *Ellis Island*, *op.cit.*, p. 170.

⁹⁸ *Idem.*

Cette distinction est encore plus forte sur Angel Island, puisqu'il importe de séparer non plus des nationalités, mais des races : « "Les Blancs qui n'ont pas de papiers descendent les premiers !" [...] La plupart des Chinois ne comprennent évidemment rien à ce qu'il raconte. Sortis du rang, les passagers de race blanche sont placés en file indienne⁹⁹ ». Puis ce sont les Asiatiques qui sont invités à se regrouper, pour être une nouvelle fois divisés en deux, les hommes et les adolescents d'un côté et les femmes et les enfants de moins de douze ans de l'autre. Le système sur Angel Island établit une ségrégation raciale entre les populations blanches et les autres, cela dans le but de créer une distance entre les races¹⁰⁰, suivant les principes énoncés par les lois migratoires de 1875 et 1882.

L'étape suivante dans les deux îles est celle de la visite médicale. Cette partie est parmi les plus importantes puisqu'elle décide du retour ou non vers le pays d'origine. Pour les migrants à Ellis Island, c'est une nouvelle « ascension » qu'ils doivent accomplir. « Après plusieurs heures, la salle commença à se vider, car les gens disparaissaient dans un grand escalier qui devait les conduire aux salles d'examen, situées au-dessus¹⁰¹ ». Ce contrôle sanitaire s'impose pour éviter ainsi l'introduction de maladies. « Beaucoup parmi vous essaient de pénétrer dans notre pays en étant porteurs de maladies graves, parasitaires ou autres, commence-t-elle. C'est inacceptable. Nous allons vérifier avec les médecins ici présents que vous ne souffrez pas de trachome, d'ankylostome, de filariose ou de douve du foie¹⁰² ». Après les inspections administratives et par conséquent une étape allongeant le séjour sur l'île, l'examen médical accentue le temps de passage en instaurant la crainte d'un retour pour cause de mauvaise santé.

Cette succession de contrôles ralentit le rythme du voyage effectué par les migrants. Ce n'est pas le temps linéaire des passagers fortunés ou répondant aux critères d'entrée sur le territoire, mais plutôt un temps dilaté, qui marque une rupture entre le temps du déplacement et le temps de l'installation. Installation qui n'est pas encore faite puisque sujette aux décisions des agents de l'immigration. « Quant à celles qui sont atteintes de la douve du foie, elles vont être immédiatement refoulées – la décision est sans appel – et renvoyées en Chine¹⁰³ ». Ellis Island et Angel Island disposent d'hôpitaux pour gérer certains cas cliniques, ceux qui nécessitent une quarantaine de courte durée.

⁹⁹ Lisa See, *Filles de Shanghai*, *op.cit.*, p. 154.

¹⁰⁰ Erika Lee et Judy Yung, *Angel Island. Immigrant gateway to America*, *op.cit.*, p. 34.

¹⁰¹ Mark Helprin, *Ellis Island*, *op.cit.*, p. 171.

¹⁰² Lisa See, *Filles de Shanghai*, *op.cit.*, p. 155.

¹⁰³ *Ibid.*, p. 157.

Un nouveau contrôle est effectué. Après les vérifications administratives et médicales, c'est une inspection de la personnalité du candidat à l'entrée, avec une série de questions qui doivent amener à établir un profil.

Comment vous appelez-vous ?

D'où venez-vous ?

Pourquoi venez-vous aux Etats-Unis ?

Quel âge avez-vous ?

Combien d'argent avez-vous ?

Comment avez-vous eu cet argent ?

Montrez-le-moi.

Qui a payé votre traversée ?

Avez-vous signé en Europe un contrat pour venir travailler ici ?

Avez-vous des amis ici ?

Avez-vous de la famille ici ?

Quelqu'un peut-il se porter garant de vous ?

Quel est votre métier ?

Etes-vous anarchiste ?

etc.¹⁰⁴

Quand ce fut mon tour, au crépuscule, on me posa les habituelles questions. Quand et où j'étais né ? Ma nationalité ? Religion ? Étais-je un enfant légitime ? Quel était le nom de mes parents ? Étais-je un imbécile ? Étais-je une prostituée ? (Je présume que les hommes et les femmes immigrants étaient soumis au même questionnaire).¹⁰⁵

La question de l'anarchisme est particulièrement importante aux États-Unis. Cela fait partie des « *Special Inquiries* », les inspections spéciales qui nécessitent une enquête un peu plus approfondie. « "Êtes-vous idiot ? Êtes-vous stupide ? Avez-vous la tuberculose ? Chantez-vous en dormant ? Pourquoi Garibaldi portait-il une chemise rouge ? Avez-vous fait votre service militaire ? Quel était le prénom de votre mère ? Pourquoi êtes-vous venu ici ? Croyez-vous en Dieu ? Quelle somme d'argent avez-vous ? Où est votre sœur ? Qui était Abraham Lincoln ? Savez-vous l'anglais ? Qu'est-ce que la vérité ?¹⁰⁶ ».

Le séjour sur Ellis Island est en théorie relativement court (trois à cinq heures pour 80% des immigrants¹⁰⁷), confrontant ainsi les migrants à un temps industriel¹⁰⁸. Mais il peut

¹⁰⁴ Georges Perec, *Ellis Island*, in *Œuvres, Tome II, op.cit.*, p. 878-879.

¹⁰⁵ « When my turn came, toward dusk, I was asked the usual questions. When and where was I born ? My nationality ? Religion ? Was I a legitimate child ? What were the names of my parents ? Was I an imbecile ? Was I a prostitute ? (I assume that male and female immigrants were subjected to the same questionnaire) ». Louis Adamic, *Laughing in the jungle, op.cit.*, p. 43-44.

¹⁰⁶ Mark Helprin, *Ellis Island, op.cit.*, p. 179.

¹⁰⁷ Nancy L. Green, « L'île de M. Ellis, du dépôt de munitions au lieu de mémoire », *Hommes et Migrations*, n°1247, Janvier-février 2004, p. 43.

s'éterniser dans certains cas, l'anarchisme par exemple, les problèmes médicaux, mais également lorsque des femmes seules sans attaches arrivent, pour vérifier si leur intention n'est pas de devenir prostituée ou un poids pour la société.

- Pourquoi êtes-vous restée ici durant toutes ces semaines ? demandai-je.

- Mon mari, répondit-elle, n'était pas là pour m'accueillir comme il aurait dû. Lorsque les services sociaux le retrouvèrent, il déclara qu'il n'avait jamais entendu parler de moi, ce qui était assez logique, étant donné qu'il s'était marié avec une autre femme de qui il avait un enfant. Je ne peux pas quitter l'île jusqu'à ce que je prouve que je ne serai pas à la charge de la société.¹⁰⁹

Il vous faut trouver quelqu'un qui s'engage à subvenir à vos besoins. C'est la loi. Ne connaissez-vous personne en Amérique ?

- Non.¹¹⁰

La crainte de la prostitution est d'autant plus forte que la prostitution de Chinoises est lucrative à la fin du 19^{ème} et au début du 20^{ème} siècle¹¹¹. Il faut donc vérifier si ces jeunes femmes rejoignent des personnes rentrées plus tôt dans le pays. D'où la série d'auditions successives qui ont lieu sur Angel Island, pouvant durer plusieurs jours, semaines voire mois¹¹², « pratique courante, appliquée à toutes celles dont les auditions ont posé problème¹¹³ » et pour vérifier si les témoignages ne changent pas d'un interrogatoire à un autre. Le séjour sur l'île peut durer beaucoup plus longtemps, transformant la certitude d'arriver dans le pays en un fantasme.

Le taux de retour est, sur les périodes d'activité d'Ellis Island, assez faible (2% environ¹¹⁴). Sur Angel Island, ce chiffre est beaucoup important, environ 20 à 25% de migrants ont été renvoyés dans leurs pays d'origine¹¹⁵. Pour les autres, c'est finalement le moment de quitter les îles de rétention, pour accéder à ce nouveau territoire et aux opportunités qui ont été imaginées au moment du départ et durant la traversée.

En ralentissant l'arrivée des migrants et les flux grâce à cet appareil de contrôle, les États-Unis peuvent accentuer les vérifications pour éviter des rentrées indésirables. Ils imposent un temps d'attente supplémentaire dans le voyage, mais également aussi un parcours réel qui s'effectue aussi en étapes, tout comme la migration. Temps à part, ce temps administratif se vit par palier, à chaque fois plus contraignant et demandant une attention de

¹⁰⁸ Maria Isabel de Jesus Chrysostomo et Laurent Vidal, « Évolution historique des territoires de l'attente des migrants. Le cas du Brésil au XIX^e siècle », in Laurent Vidal et Alain Musset, *Les territoires de l'attente, op.cit.*, p. 82.

¹⁰⁹ Mark Helprin, *Ellis Island, op.cit.*, p. 188.

¹¹⁰ *Ibid.*, p. 189-190.

¹¹¹ Erika Lee et Judy Yung, *Angel Island. Immigrant gateway to America, op.cit.*, p. 75.

¹¹² *Ibid.*, p. 8.

¹¹³ Lisa See, *Filles de Shanghai, op.cit.*, p. 192.

¹¹⁴ Georges Perec, *Ellis Island, in Œuvres, Tome II, op.cit.*, p. 880.

¹¹⁵ Paul Q. Chow, « Angel Island. A Historical Perspective », *Americansall*, 1992, p. 2.

tous les instants, pour éviter une possible détention. L'attente instaurée entre chaque inspection accentue cette crainte et sert à provoquer l'erreur du migrant. C'est pour ce dernier un instant particulier, un *entretemps* où les instants vécus laissent des impressions beaucoup plus fortes.

Les migrants au cœur des dispositifs de l'attente

Les dispositifs sont conçus pour mettre en attente, avec comme idée principale de contrôler les différents flux migratoires, mais aussi d'éliminer les éléments indésirables qui pourraient nuire à la bonne marche du pays. C'est néanmoins une vision que nous pourrions qualifier « d'au-dessus » : les moyens mis en place ont été imaginés par des instances gouvernementales avec un objectif défini, ainsi qu'un point de vue de fonctionnaire. Qu'en est-il pour le migrant ? Voit-il lui aussi l'évidence administrative de la mise en attente ?

Nous pouvons interpréter le point de vue de l'administration comme étant *etic*, soit un degré de discours éloigné de l'objet observé. Il convient de garder une certaine distance avec le sujet, en l'occurrence les migrants. Ces derniers, en revanche, vivent le dispositif, et n'interprètent pas de la même façon l'organisation et les différentes étapes mises sur leur chemin.

En premier dans les surnoms que les migrants ont donnés aux deux îles. Si Ellis Island est la « Porte dorée » (*Golden door*) des Amériques (voire « les portes de l'espoir » selon le sous-titre de l'adaptation télévisuelle du roman de Fred Mustard Stewart), elle est malgré cette image positive renommée « l'île des larmes¹¹⁶ ». Larmes de ceux qui ne peuvent pas rentrer, mais aussi celles sans doute versées lorsque l'attente s'y fait de plus en plus longue. Mais ces larmes peuvent venir aussi de la joie : « certains se mirent à pleurer lorsque les chaînes de l'ancre jaillirent du bateau et dessinèrent un arc avant de pénétrer dans l'eau. Pour nombre d'entre nous, ce bruit évoquait les eaux de l'Europe s'entrechoquant une dernière fois, et ces gens sentaient qu'ils avaient enfin gagné la liberté¹¹⁷ ». L'interprétation est donc plus libre, même s'il est plus probable que cette dénomination soit péjorative, pour souligner les tourments qui attendent les migrants¹¹⁸.

Ce phénomène se retrouve aussi en ce qui concerne Angel Island, même si les noms donnés n'agissent pas de la même façon. Ellis Island, en étant nommé « Porte dorée », « Porte

¹¹⁶ Mark Helprin, *Ellis Island*, *op.cit.*, p. 170.

¹¹⁷ *Ibid.*, p. 169.

¹¹⁸ Georges Perec, *Ellis Island*, in *Œuvres, Tome II*, *op.cit.*, p. 882-883.

de l'Amérique¹¹⁹ » ou « Portes de l'espoir », reste dans l'esprit le point d'entrée merveilleux pour les futurs arrivants, un mal nécessaire pour une vie qui s'annonce meilleure. Pour Angel Island, le caractère pénitentiaire est beaucoup plus flagrant. Elle est, pour les personnes opposées à l'immigration, le « "bastion de la porte occidentale"¹²⁰ ». C'est aussi « l'Ellis Island de la côte Ouest¹²¹ », marquant ainsi sa ressemblance avec ce qui se passe de l'autre côté du pays, tout en renvoyant à une fonction de contrôle migratoire. Pour certaines populations, en particulier en provenance de Chine, c'est une tout autre affaire.

Nous l'appelons entre nous l'île des Immortels. Le temps s'y déroule si lentement qu'on a parfois l'impression d'être déjà dans l'au-delà. Les journées sont interminables et empreintes d'une routine aussi prévisible et peu exaltante que celle qui consiste à soulager quotidiennement ses intestins. Tout y est réglé comme du papier à musique. On ne nous demande évidemment pas notre avis concernant l'heure ou la teneur de nos repas, le moment où il convient d'éteindre les lumières, d'aller se coucher ou de se lever le matin. Quand on est en prison, on perd ce genre de privilège.¹²²

Le jour que j'ai passé sur Ellis Island était une éternité.¹²³

En la décrivant ainsi, le lieu se charge d'une énergie négative. La notion d'immortalité tient dans cette boucle dans laquelle se trouvent les immigrants et de laquelle ils ne peuvent se sortir. Boucle d'autant plus accentuée par le système de détention mis en place par les autorités.

Une fois à l'intérieur du processus de vérifications, les migrants doivent faire face aux agents. Se passe alors une incompréhension pour la plupart des candidats à l'entrée dans le pays, en particulier face aux règles de l'administration. Pour les Chinois débarquant à Angel Island, ils ne comprennent pas pourquoi les Russes blancs sont les premiers à descendre des vedettes quand à Shanghai, ils ne sont pas bien considérés. « Ce qui se passe ensuite est encore plus choquant : après avoir été regroupés, les Japonais et les Coréens sont poliment invités à se diriger vers une autre partie du même édifice¹²⁴ ». Face à cette situation, les migrants chinois se sentent mis dans une position inférieure, comme s'ils étaient des êtres avec une importance moindre comparée aux autres. « Nous sommes traités avec encore moins d'égards que la cargaison qui a voyagé en même temps que nous à bord du paquebot¹²⁵ ».

Cette sensation de sévérité à l'encontre des nouveaux arrivants est particulièrement présente. « Dans les étages supérieurs, on me fit passer de pièce en pièce pour m'examiner

¹¹⁹ Tyler Anbinder, *City of Dreams, op.cit.*, p. 351.

¹²⁰ Lisa See, *Filles de Shanghai, op.cit.*, p. 180.

¹²¹ Idem.

¹²² *Ibid.*, p. 180-181.

¹²³ « The day I spent on Ellis Island was an eternity ». Louis Adamic, *Laughing in the jungle, op.cit.*, p. 41.

¹²⁴ *Ibid.*, p. 154.

¹²⁵ *Ibid.*, p. 155.

avec quelque rudesse¹²⁶ ». En plus de l'âpreté des contrôles sanitaires, les migrants peuvent se retrouver confrontés à des agents un peu secs.

Dans une autre pièce, un homme grand et adipeux me demanda si je pouvais me courber.

« Pourquoi ? » lui demandai-je, pensant que la seule raison de son exigence était probablement son incapacité à le faire lui-même. « Est-ce que tous ceux qui viennent en Amérique doivent pouvoir se courber ?

- Oui, dit-il.

- Pourquoi ?

- Parce que lorsque nous chantons notre hymne national, nous devons nous courber. Maintenant, faites-le ou je vous renverrai en Serbie.

- Mais je ne viens pas de Serbie, m'écriai-je, sur un ton de protestation.

- Évidemment, dit-il. Mais si je le veux, je peux vous envoyer là-bas, aussi vous feriez mieux d'obtempérer ». ¹²⁷

L'emploi du terme adipeux, particulièrement péjoratif ici, montre que le narrateur se retrouve confronté à une forme d'autorité à l'esprit réduit, ce qui est confirmé par sa menace de renvoyer le migrant dans un pays qui n'est pas le sien. Ces attitudes condescendantes de la part des agents sont souvent décrites de façon à faire ressentir une aversion envers le personnage qui agit de la sorte. « Un jour, le garde s'approche d'une femme et se frotte les yeux, en faisant mine de pleurer. Puis il se met à rire et lui annonce qu'elle va être renvoyée en Chine¹²⁸ ».

L'examen médical est un moment craint par la plupart des migrants, puisque la non-satisfaction des tests peut conduire à un retour immédiat au pays. Mais c'est aussi une crainte plus intime et traditionnelle. « Les femmes autour de moi se mettent à pleurer. Elles ne savent pas ce que leur veut cette femme, mais elle est habillée en blanc – la couleur de la mort. [...] Je suis restée relativement calme jusqu'ici, mais en entendant ce qu'on s'apprête à nous faire, je me mets à trembler¹²⁹ » ; « Mon Dieu, ils ne vont pas me renvoyer en Russie, le peuvent-ils ?¹³⁰ ».

Tous ces examens s'étalent sur plusieurs heures. Mais à cause de l'attente provoquée par les services de l'immigration, chacune des étapes est vécue beaucoup plus intensément, au point de sembler durer éternellement¹³¹. La plupart des migrants ne restent que quelques

¹²⁶ Mark Helprin, *Ellis Island, op.cit.*, p. 171.

¹²⁷ *Ibid.*, p. 172.

¹²⁸ Lisa See, *Filles de Shanghai, op.cit.*, p. 163.

¹²⁹ *Ibid.*, p. 155.

¹³⁰ « Oh God, they can't send me back to Russia, can they ? ». Fred Mustard Stewart, *Ellis Island, op.cit.*, p. 51.

¹³¹ « On a typical day it could take anywhere from two to five hours [...] but given the anxiety and the interminable waiting, it seemed much longer. "The day I spent on Ellis Island was an eternity" recalled Louis Adamic of his inspection ». Tyler Anbinder, *City of Dreams, op.cit.*, p. 335.

heures pour Ellis Island, quelques semaines dans le cas d'Angel Island. Cette différence tient que pour l'île de la côte Ouest, il est nécessaire de mener à bien des investigations pour retrouver, comme c'est le cas pour les héroïnes du roman *Filles de Shanghai*, les personnes censées accueillir les voyageuses. Cela se passe notamment lorsque le passage par les îles se déroulent de façon linéaire, sans détention. « Les après-midi passent lentement¹³² ».



Figure 26: Registry room d'Ellis Island, dernière étape avant l'autorisation d'entrée aux États-Unis¹³³

Cependant, lorsque l'administration juge nécessaire de garder des éléments dont la probité n'est pas garantie, l'attente devient de plus en plus longue, et le temps s'allonge d'autant. S'en ressent alors un sentiment de mise à l'écart du reste des migrants ou des citoyens¹³⁴. C'est ce qui explique la réaction de la narratrice de *Filles de Shanghai* : elle ne comprend pas les différences faites à l'encontre des migrants blancs et les autres, d'où le choc ressenti en voyant cela.

Les conditions d'internement sont aussi responsables de cette dépréciation vécue par les détenus.

Après une heure et demie passée sous la douche (quelqu'un nous avait oubliés mais nous pensions que c'était une coutume dans ce pays), on nous emmena dans une pièce blanche où étaient alignées des rangées et des rangées de lits d'hôpital.¹³⁵

¹³² Lisa See, *Filles de Shanghai*, *op.cit.*, p. 182.

¹³³ <http://www.thehistoryblog.com/archives/38434>, consulté le 27 juillet 2017.

¹³⁴ Marulla Hauswirth *et al.*, « Un improbable refuge. Les répercussions sur la santé mentale des procédures en matière d'asile », *Psychothérapies*, n°24, 2004, p. 217.

¹³⁵ Mark Helprin, *Ellis Island*, *op.cit.*, p. 176.

La première nuit en Amérique, je l'ai passée avec 100 autres immigrants arrivés récemment dans un immense hall avec des couchettes étroites de fer et de toile, profondes. J'étais désigné pour celle du haut... Je n'avais pas de literie avec moi, et la couverture que quelqu'un m'a jetée était trop fine pour être efficace contre les rafales de vent froid qui passaient à travers la fenêtre ouverte ; si bien que je frissonnai, sans sommeil, toute la nuit, écoutant les ronflements et les monologues endormis dans sans doute une douzaine de langages différents.¹³⁶

Nous faisons partie, May et moi, du groupe qu'on emmène au dortoir des femmes, au deuxième étage du bâtiment de l'Administration. À peine sommes-nous entrées que la porte est verrouillée derrière nous. Des rangées de couchettes – deux en longueur, trois en hauteur – occupent entièrement la salle, reliées entre elles par des poteaux métalliques fixés au sol et au plafond. Ce ne sont pas des « lits » à proprement parler, mais de simples grillages encastrés dans des montants qu'on peut relever pour dégager un peu d'espace. Quarante centimètres à peine séparent les couchettes. [...] Seule celle du haut permettrait de s'asseoir, mais cet espace est occupé par le linge que les femmes déjà installées ici font sécher sur des fils tendus entre les poteaux.¹³⁷

Les conditions ne laissent pas de doute sur la situation des migrants : ils ne sont pas dans une simple attente administrative, censée régler des points de détail, mais bien dans une notion d'internement pour asseoir un peu plus un contrôle sur la personnalité des migrants. Cela structure, réorganise l'esprit de chacun.

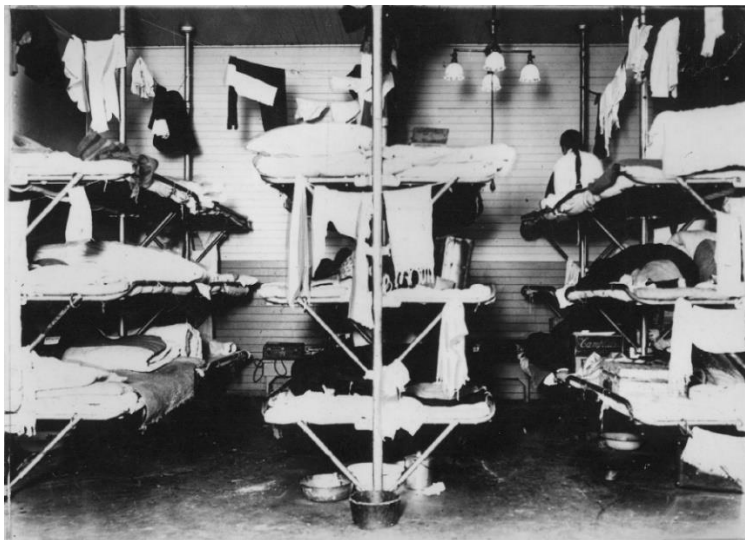


Figure 27: Dortoir de femmes, Angel Island¹³⁸

¹³⁶ « The first night in America I spent, with hundreds of other recently arrived immigrants, in an immense hall with tiers of narrow iron-and-canvas bunks, four deep. I was assigned a top bunk. Unlike most of the steerage immigrants, I had no bedding with me, and the blanket which some one threw at me was too thin to be effective against the blasts of cold air that rushed in through the open windows ; so I shivered, sleepless, all night, listening to snores and dream-monologues in perhaps a dozen different languages ». Louis Adamic, *Laughing in the jungle*, *op.cit.*, p. 41-42.

¹³⁷ Lisa See, *Filles de Shanghai*, *op.cit.*, p. 157.

¹³⁸ <https://uwpressblog.com/2014/12/10/poetry-and-the-politics-of-chinese-immigration-on-angel-island-qa-with-judy-yung/>, consulté le 27 juillet 2017.

Le centre d'Ellis Island a été comparé à une prison, selon certains témoignages. Celui d'Angel Island « a été conçu sur le modèle d'Alcatraz, une autre île [...] qui abrite une prison dont nul n'est censé s'évader¹³⁹ ». Ici, « des clôtures surmontées de fil barbelé entourent l'ensemble du centre d'immigration, l'isolant ainsi des habitations qui occupent peut-être le reste de l'île¹⁴⁰ ». En étant mis à l'écart, c'est tout un conditionnement des mentalités qui s'exécutent. L'instauration d'une routine de vie est faite pour pousser les migrants au cours d'interrogatoires nombreux mais irréguliers. « Le lendemain matin, on nous rassembla et on nous emmena dans la salle d'examen dans laquelle il y avait des espèces de juges assis sur une estrade. [...] Durant les deux jours qui suivirent, nous recommençâmes les examens¹⁴¹ » ; « Le temps qui s'écoule entre chacun de nos interrogatoires est de plus en plus long. Il s'agit d'une pratique courante, appliquée à toutes celles dont les auditions ont posé problème¹⁴² ».

Tout ce système est vécu différemment par les migrants. Les réactions sont diverses mais montrent de quel façon ils sont éprouvés par le labyrinthe administratif. Cette mise à l'écart rend l'expérience de l'enfermement beaucoup forte, au point de conduire les individus à ne plus ressentir les choses de la même façon. « Quand quelques hommes, en uniforme bleu, vinrent nous chercher pour nous emmener dîner, nous éclatâmes de rire. Je pense que c'était le rire hystérique de pauvres types désœuvrés. [...] Nos rires se transformèrent en larmes et les larmes nous rappelèrent que nous allions être renvoyés chez nous¹⁴³ » ; « Le seul événement qui vienne rompre la monotonie de cette existence, c'est l'escapade que nous faisons un mardi sur deux à l'extérieur du bâtiment¹⁴⁴ ». Néanmoins, dans les cas présentés, la présence allongée sur l'une des deux îles entraîne un jeu vis-à-vis de l'administration : au moment des interrogatoires, les narrateurs tentent de déjouer la dureté et l'intransigeance des juges par des stratagèmes¹⁴⁵ ¹⁴⁶. Mais dans les deux cas, cela ne fait qu'allonger le temps de détention.

Puis vient le moment de la délivrance, celui de quitter l'île. C'est le moment de prendre ses affaires et de sortir de cette zone transitoire, de cet entre-deux spatial, à la fois proche de la terre mais éloigné symboliquement parlant. Le départ se fait en ferry (« Nous allons récupérer le reste de nos bagages et prenons place à bord du ferry qui va nous conduire

¹³⁹ Lisa See, *Filles de Shanghai*, *op.cit.*, p. 185.

¹⁴⁰ Idem.

¹⁴¹ Mark Helprin, *Ellis Island*, *op.cit.*, pp. 178-180.

¹⁴² Lisa See, *Filles de Shanghai*, *op.cit.*, p. 192.

¹⁴³ Mark Helprin, *Ellis Island*, *op.cit.*, p. 177.

¹⁴⁴ Lisa See, *Filles de Shanghai*, *op.cit.*, p. 184.

¹⁴⁵ Mark Helprin, *Ellis Island*, *op.cit.*, p. 180.

¹⁴⁶ Lisa See, *Filles de Shanghai*, *op.cit.*, p. 192-198.

à San Francisco¹⁴⁷ » ; « Je montais à bord du ferry-boat *John W. Wadsworth* au moment où le soleil se couchait¹⁴⁸ ». Mais la différence de traitements et de temps passé sur les îles influencent les perceptions des lieux qui s'offrent à la vue des nouveaux entrants : pour le narrateur qui sort d'Ellis Island, la ville est encore « une cité d'or » et parle de « merveille »¹⁴⁹, et décrit l'environnement comme un lieu magique. Au contraire des deux héroïnes qui quittent Angel Island, dont elles ont-elles-mêmes provoqué l'allongement de leur détention, il n'y a pas de véritable excitation, mais plutôt une résignation due à cette longue présence de « prisonnières ». Une des deux jeunes Chinoises offre une description presque objective de la ville¹⁵⁰, et ce n'est qu'en découvrant leur maison que vient une présentation critique (« l'extrême pauvreté, la laideur et la saleté des lieux¹⁵¹ »).

L'arrivée est une expérience sensorielle forte, dans la mesure où ce sont les indicateurs visuels, olfactifs et auditifs, qui signalent la fin du voyage. Elle ouvre par ailleurs une nouvelle période d'incertitudes. En effet, les nouveaux arrivants, une fois la traversée effectuée, sortent de l'imaginaire de l'attente et des images qu'elle provoque pour se retrouver confrontés à la réalité concrète de la quotidienneté. La présence d'un membre de la famille, arrivé bien plus tôt, est rassurante au départ mais peut entraîner une terrible désillusion¹⁵². La situation est d'autant plus complexe lorsque le migrant ne dispose d'aucun soutien et se retrouve confronté à la ville, sans repère. D'où la création par les plus anciens arrivants de sociétés d'entraide, censées pouvoir orienter les migrants et ainsi leur éviter les problèmes de la nouvelle installation.

Mais l'arrivée, c'est aussi la confrontation avec des moyens mis en œuvre pour réguler les flux migratoires, du moins durant la période 1892-1954. Les deux îles américaines agissent comme des bulles d'*entretemps*, des espaces où le temps est sensiblement différent et marqué par l'allongement, notamment causée par des lieux orientés dans une optique de contrôle et de mise en attente volontaire. Ces bulles affectent les migrants, sensibles également au caractère sinueux des démarches administratives, qui provoquent des pertes de repères, particulièrement utiles pour les autorités. C'est là l'objectif de ces dispositifs.

¹⁴⁷ *Ibid.*, p. 210.

¹⁴⁸ Mark Helprin, *Ellis Island*, *op.cit.*, p. 192.

¹⁴⁹ *Idem.*

¹⁵⁰ Lisa See, *Filles de Shanghai*, *op.cit.*, p. 214.

¹⁵¹ *Idem.*

¹⁵² Henry Roth, « Prologue », in *L'or de la terre promise*, *op.cit.*, p. 17-24.

Chapitre 6 : Les « seuils d'espérance » : l'attente dans l'immobilité

Jusqu'à présent, nous avons constaté que l'attente s'éprouvait dans la mobilité. Elle se vit au cours des déplacements, individuellement comme collectivement. Elle influence de fait les imaginaires de la mobilité, qui par ailleurs se transmettent entre les migrants. Une fois le mouvement achevé, cela se faisant lorsque le besoin – qui avait produit le déplacement – est assouvi, les migrants sortent des *territoires de l'attente* et entrent dans une période d'installation plus ou moins longue.

Cependant, la fin de la migration n'indique pas la fin de l'attente. La relative immobilité dans laquelle certaines personnes se trouvent ne signifie pas qu'ils ne seront pas confrontés à des temps d'attente, notamment dans certaines situations propres aux Amériques. Le statut d'immigrant est en soi un facteur discriminant, et dans les époques de fortes immigrations, il n'était pas rare de voir les nouveaux arrivants être dans une position passive à cause de ce statut, subissant ainsi les aléas d'un temps qui pouvait s'allonger et qui pouvait s'éterniser.

Cette immobilité conduit ces individus dans une condition de mise à l'écart, dans un espace urbain – ou non – où l'attente ressentie n'est plus en rapport avec le mouvement, mais avec le besoin de mouvement. Ce sont des « seuils d'espérance » que souhaitent franchir les populations en déplacement pour véritablement pénétrer les nouveaux lieux qui s'offrent à elles, ainsi que les nouvelles vies qu'elles peuvent saisir.

Ces « seuils d'espérance » diffèrent des centres de contrôle de flux migratoires comme Ellis et Angel Island, le Quai 21 où les différents systèmes mis en place en Amérique du sud. En effet, ces structures de régulation interviennent à la fin de la migration à proprement parler et ne sont qu'un ralentissement dans le phénomène de déplacement. Qui plus est, ce sont des espaces certes qui appartiennent aux villes mais à l'extérieur de celles-ci ou en périphérie, à cause dans certains de l'insularité des lieux.

Dans le cas des « seuils », les arrivants sont dans la ville, au cœur même de l'urbanité mais à l'extérieur malgré tout, à cause de leur condition d'immigrants. Ils sont à la fois dans le temps de la ville ou dans un temps urbain, dans la même dynamique vécue par les citoyens, mais aussi dans un *entretemps* qui leur est propre, bien à eux et en parallèle avec ce que vivent les habitants d'origine.

Parmi ces « seuils d'espérance », nous trouvons deux phénomènes présents dans les mondes américains, comme symboles de la migration : les *conventillos* et les *cortiços* d'une part, les frontières d'autre part. Ce sont des espaces de passage, mais ce sont aussi des espaces de vie pour les migrants.

Les « antichambres de l'arrivée » : les *conventillos* et les *cortiços*

Selon le Centre National de Ressources Textuelles et Lexicales, une antichambre est, dans une habitation privée, « Pièce d'entrée qui donne accès aux autres pièces (salon, salle à manger, chambre à coucher, cabinet de travail, cuisine ...) ». C'est aussi une « pièce d'attente à l'entrée d'un hôtel particulier où se tiennent les domestiques chargés de recevoir et d'introduire les visiteurs¹ ». L'antichambre est un lieu qui sert à la fois à desservir les autres espaces de l'habitation, et qui sert à mettre en attente.

Les migrants des mondes américains, en particulier d'Amérique du Sud, sont confrontés à cette position. Ils sont comme à l'intérieur d'une maison (en l'occurrence la ville d'arrivée), mais en attente dans l'antichambre pour enfin accéder aux différentes pièces, comme le ferait un résident. Entrés mais pas totalement intégrés, les migrants sont dans un entre-deux de l'arrivée.

Différentes habitations ont essaimé les villes d'Amérique du Sud et ont vu se regrouper des populations majoritairement européennes et pauvres. Ces logements sont significatifs de cette époque de profonde transformation institutionnelle mais également urbaine, au point d'en devenir les symboles des phénomènes migratoires de la fin du 19^{ème} siècle.

Les Eldorados sud-américains

Les pays d'Amérique du Sud comme l'Argentine et le Brésil connaissent une période particulièrement faste dans la seconde moitié du 19^{ème} siècle. Les nombreux investissements étrangers ainsi que la stabilité politique relative de la région permettent à ces pays d'entreprendre des réformes de modernisation. Le chemin de fer fait partie des exemples d'avancée vers la modernité, « l'ère de la grande prospérité commençait » selon l'expression de Pierre Chaunu².

Les villes telles Buenos Aires et Rio de Janeiro, de par leur activité portuaire, connaissent elles aussi une formidable accélération de leur activité économique. Se basant sur des arrière-pays prolifiques, ces deux villes s'agrandissent du point de vue commercial mais

¹<http://www.cnrtl.fr/definition/antichambre>, consulté le 7 août 2017.

²Pierre Chaunu, *Histoire de l'Amérique latine*, Paris, Presses Universitaires de France « Que sais-je ? », 2009, p. 89.

également démographique. En effet, elles attirent à la fois les populations des régions agricoles, mais aussi les migrants, comme une alternative aux États-Unis.

Au cours de cette période, les espaces urbains connaissent des transformations importantes, autant en réponse aux évolutions économiques qu'au nombre toujours plus grandissant d'habitants. Que ce soit Buenos Aires ou Rio de Janeiro, les villes se modernisent, quittent leurs habits coloniaux pour devenir des villes contemporaines, influencées par les modèles européens comme Paris.

Ces différents projets urbains cherchent à améliorer les moyens de transport à l'intérieur des villes (avec la création de tramways), à permettre un assainissement (la capitale brésilienne est notamment connue pour ses conditions sanitaires exécrables³), mais aussi à ouvrir les rues, sur le modèle des travaux engagés par le baron Haussmann à Paris⁴. Tout cela conduit à modifier le paysage urbain, ainsi que le vécu de ce dernier. Par ce processus, les villes s'agrandissent et s'étirent.

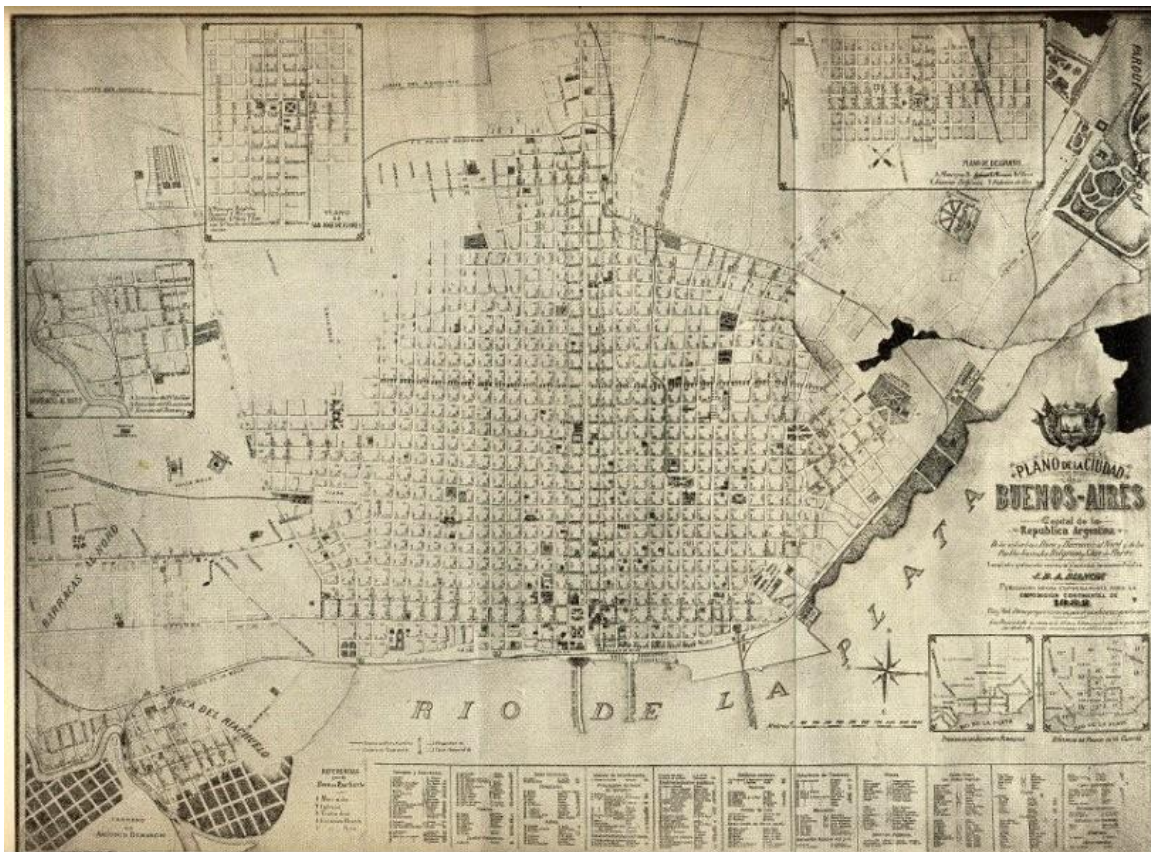


Figure 28: Plan général de Buenos Aires en 1882⁵

³ Armelle Enders, *Histoire de Rio de Janeiro*, Paris, Fayard, 2000, pp. 221-224.

⁴ Carmen Bernand, *Histoire de Buenos Aires*, Paris, Fayard, 1997, pp. 208-215.

⁵<http://www.buenosaires.gov.ar/planeamiento/cartografia/mapas-historicos>, consulté le 10 août 2017.

Cette période de croissance est également une période de migration dans les pays d'Amérique du Sud. L'attractivité économique liée aux différents investissements étrangers dans les entreprises conduit de nombreux européens, ainsi que des populations asiatiques, à tenter l'aventure. Les grandes villes voient leurs habitants passer du simple au double en à peine quarante ans⁶.

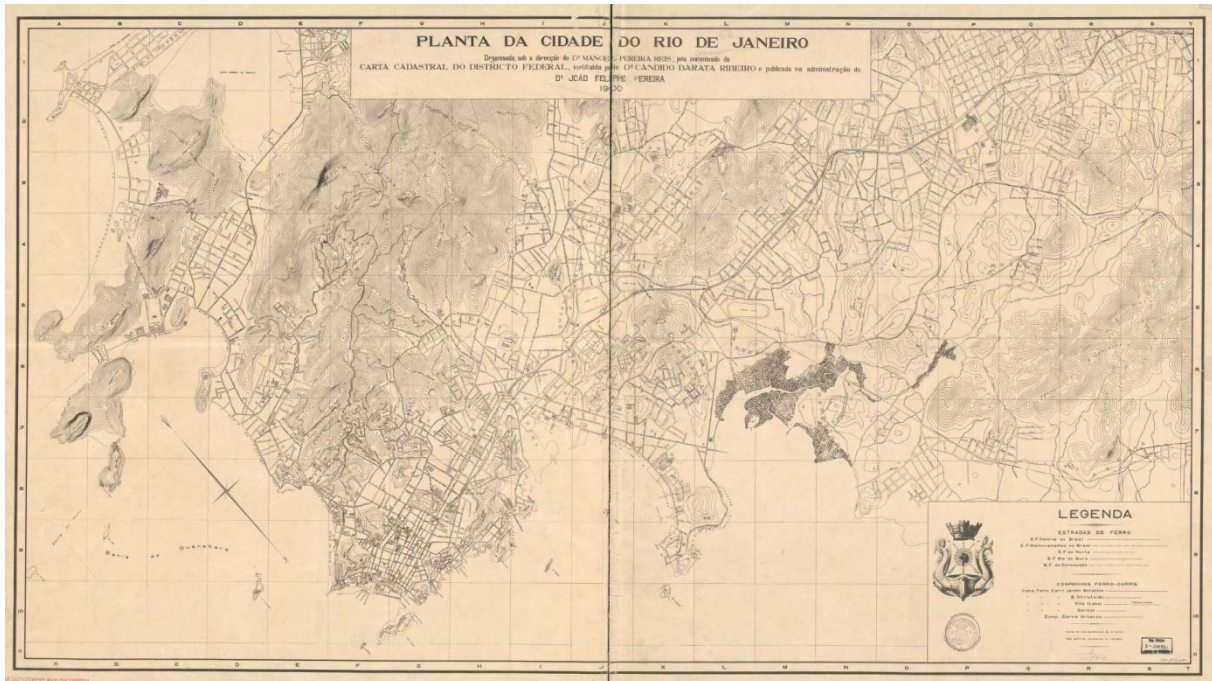


Figure 29: Plan de Rio de Janeiro en 1900⁷

Au cours des années 1850-1930, presque douze millions de migrants en provenance d'Europe sont arrivés en Argentine et au Brésil, soit 80% de la totalité des migrants européens de cette période (avec une nette préférence pour le premier pays cité⁸). Le solde migratoire dans l'ancienne colonie espagnole atteint notamment les 10 000 personnes par an dans les années 1880-1890, 64 000 entre 1890 et 1900 et 112 000 la décennie suivante⁹. Le recensement effectué à Rio de Janeiro en 1890 indique que si 54% de la population carioca est né dans la ville, 25% sont des immigrants étrangers¹⁰, avec une forte présence portugaise¹¹.

Ces nouveaux arrivants sont, de la même manière qu'aux États-Unis, des hommes jeunes avec pour objectif de réussir leurs vies. « Cela faisait déjà trois ans que Francisco était

⁶ Bartolomé Bennassar, Richard Marin, *Histoire du Brésil*, op.cit., p. 319.

⁷<https://www.loc.gov/item/2012593122/>, consulté le 10 août 2017.

⁸José C. Moya, « L'Amérique ibérique dans l'histoire globale des migrations », *Revue d'histoire du XIXe siècle* (en ligne), 2015, p. 28.

⁹ Odina Sturzenegger-Benoist, *L'Argentine*, Paris, Éditions Karthala, 2006, p. 95.

¹⁰ Armelle Enders, *Histoire de Rio de Janeiro*, op.cit., p. 213.

¹¹*Ibid.*, p. 216.

arrivé à Buenos Aires, séduit comme beaucoup d'autres par la perspective d'une rapide et facile fortune, et surtout, à cause de l'augmentation incessante de la gabelle qui l'obligea à hypothéquer sa bicoque millénaire, héritage de vingt générations¹² ». À ceci près que ce sont majoritairement des Méditerranéens d'Espagne et d'Italie, et quelques migrants du centre de l'Europe¹³.

Au départ, les nouvelles populations présentes dans les pays d'accueil ont essayé de se réunir, de la même façon qu'aux États-Unis, c'est-à-dire par quartier. Mais les flux de plus en plus nombreux, accompagnés par les transformations urbaines conduisant au déplacement des riches propriétaires vers les zones nouvellement conquises, installent au fur et à mesure les migrants dans d'anciennes résidences, transformées pour les accueillir et donnant ainsi naissance à ce que l'on appelle en Amérique hispanophone des *conventillos* et au Brésil des *cortiços*.

La place des conventillos et des cortiços dans les villes sud-américaines

Dans ces villes en pleine mutation, dont l'objectif des élites est de les moderniser en réponse à un besoin de libéralisme, les espaces que représentent les *conventillos* et les *cortiços* sont autant les marques de la nécessaire marche en avant que la représentation d'une situation migratoire qui se complexifie à chaque nouvelle arrivée de travailleurs.

La particularité des *conventillos* est que ces derniers sont issus d'anciennes constructions déjà présentes. Ce sont les habitations de familles riches qui avec les grands travaux engagés ont choisi de vivre ailleurs, laissant ainsi la place aux migrants. Ils sont présents en Argentine, mais également à Santiago du Chili.

Ces bâtiments gardent les traces de leurs précédents locataires, ne serait-ce que par l'extérieur des édifices. « La maison a une apparence extérieure presque bourgeoise. Sa façade qui n'appartient à aucun style, est négligée et vulgaire. Le mur peint en bleu ciel a servi de tableau aux enfants du voisinage, qui l'ont décoré avec des phrases grossières et

¹² « Francisco ya hacía tres años que había llegado a Buenos Aires, seducido como tantos otros por la perspectiva de una fácil y rápida fortuna, y sobre todo, por el aumento incesante de las gabelas que obligaronle a hipotecar su casucha milenaria, herencia de veinte generaciones ». Luis Pascarella, *El Conventillo. Costumbres bonaerenses*, Buenos Aires, La Lectura, 1917, p. 6-7. Traduction personnelle.

¹³ Jean-Pierre Blancpain, *Les Européens en Argentine. Immigration de masse et destins individuels (1850-1950)*, Paris, L'Harmattan « Recherches Amérique latine », 2011, p. 31.

acerbes ; avec des lignes et des traits absurdes marqués au charbon et mille caricatures risibles et ignobles¹⁴ ».

Cet aspect négligé, vulgaire, se retrouve également dans les habitations des *cortiços*, le pendant brésilien du *conventillo*, dont certaines particularités se retrouvent :

Joao Romao savait fort bien ce qu'il faisait. D'après ses calculs ce morceau de terrain vaudrait de l'or, une fois réalisé le grand projet qui le préoccupait. Il voulait édifier là une cité énorme, une cité sans égale, destinée à tuer toute cette poussière de pensions ouvrières [toda aquela miuçalha de cortiços] qui proliféraient du côté de Botafogo. [...]

Cependant tout autour le quartier se peuplait. On construisait de vilaines maisons, mais on en construisait beaucoup. Du jour au lendemain les chalets et les maisonnettes surgissaient de terre, les loyers montaient, les terrains augmentaient de valeur. Deux usines venaient de s'installer [...].

« Une cité ! criait-il furieux. Une cité ! Maudit soit ce boutiquier du diable ! Édifier une cité sous mes fenêtres ! [Um cortiço! exclamava ele, possesso. Um cortiço! Maldito seja aquele vendeiro de todos os diabos! Fazer-me um cortiço debaixo das janelas!] [...] »

Les constructions de la cité [E os quartos do cortiço] ne s'arrêtèrent que contre ce mur qui formait ainsi l'un des côtés d'un immense quadrilatère de maisonnettes qui laissaient entre elles une sorte de cour de caserne où un bataillon aurait pu se former en carré.¹⁵

Les *conventillos* et les *cortiços* sont deux structures, nous le remarquons, différentes : l'une est articulée autour d'un seul immeuble, l'autre est un agglomérat de maisonnettes. Pour autant, entre les deux, il apparaît une volonté, du moins une forme, de concentration de population, avec en son centre un espace mutualisé. Dans *Botafogo*, c'est Joao Romao qui choisit d'acheter un ensemble de terrain pour, comme l'indique le texte, « tuer toute cette poussière de pensions ouvrières ». Cela pour pouvoir gagner le plus d'argent possible.

La situation géographique des bâtiments regroupant ces populations n'est pas anodine. Le quartier de Botafogo est au moment de l'écriture du roman de Azevedo en pleine transformation. C'est un espace que les pouvoirs publics finissent par s'approprier, avec par exemple le « palais du Catete », résidence officielle du président de la République¹⁶, et le palais de Guanabara, habitation de la princesse Isabel en 1865 puis après la chute de l'empire celle du gouverneur de l'État de Rio. Mais Botafogo est aussi le lieu de grands travaux et de

¹⁴ « La casa tiene una apariencia exterior casi burguesa. Su fachada que no pertenece a ningún estilo, es desaliñada y vulgar. La pared pintada de celeste ha servido de pizarrón a los chicos de la vecindad, que la han decorado con frases groseras y mordaces ; con líneas y rayas absurdas marcadas con carbón y mil caricaturas risibles y canallescas ». José Santos González Vera, « El conventillo », *Vidas mínimas*, Santiago, LOM Ediciones, 1996, p. 19. Traduction personnelle.

¹⁵ Aluizio de Azevedo, *Botafogo*, Paris, Club Bibliophile de France, 1953, pp. 16-19. Nous avons également indiqué les passages originaux mentionnant le terme *cortiço*, que le traducteur français Henry Gunet transpose en « cité ouvrière » ou « cité ». Il explique ce choix dans ses notes (p. 254), et dont il précise une équivalence avec le mot courée, employé pour désigner ce type de construction dans les villes textiles du nord de la France.

¹⁶ Armelle Enders, *Histoire de Rio de Janeiro*, op.cit., p. 212.

nouveaux aménagements. Des entreprises s'installent petit à petit dans ce nouveau quartier, et il devient important de concentrer au plus près de ces industries les ouvriers.

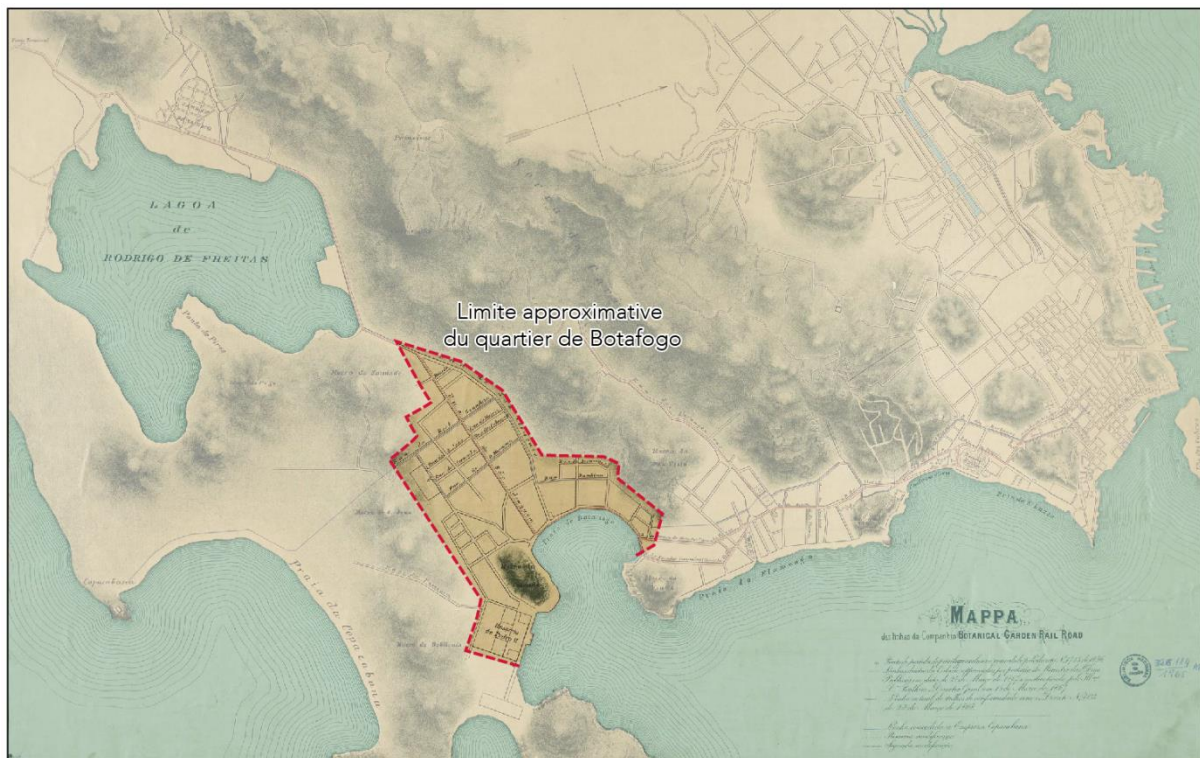
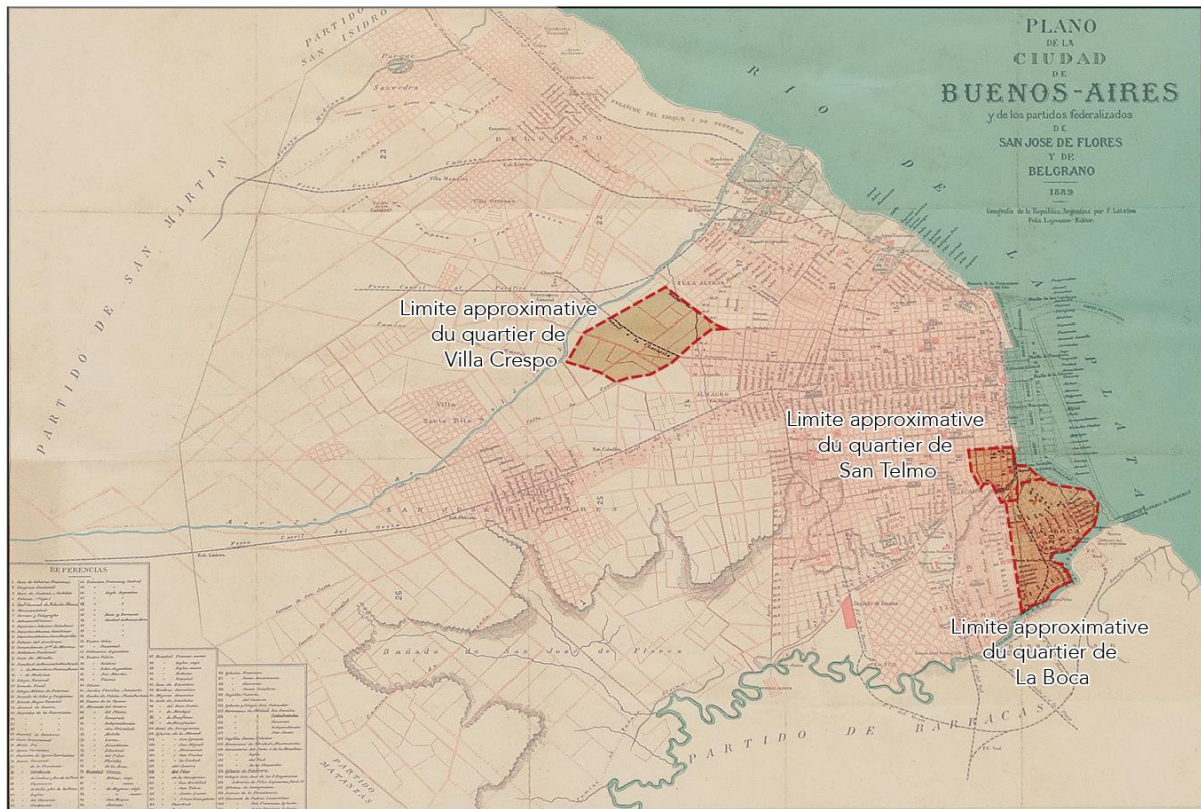


Figure 30: Situation géographique de Botafogo en 1890 (Réalisation : Pascal Brunello)

En ce qui concerne les *conventillos*, la plupart d'entre eux se situent dans la ville, dans les anciens quartiers bourgeois, comme ceux de La Boca ou San Telmo, mais également dans le quartier de Villa Crespo¹⁷ à Buenos Aires, mais également dans les autres villes sud-américaines hispanophones. Ces espaces servent, comme pour les *cortiços*, de logements pour les ouvriers qui travaillent sur le port, ou lorsque certaines entreprises s'installent dans ces quartiers.

¹⁷Que l'on retrouve dans *El conventillo de la Paloma* d'Alberto Vacarezza (1929) et en partie dans *Adán Buenosayres*.



Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

Figure 31: Situation des quartiers de Buenos Aires comportant des *conventillos* en 1889 (Réalisation : P. Brunello).

Nous l'indiquons plus haut, les *conventillos* et les *cortiços* se regroupent autour d'un espace central commun. Cette partie est inhérente aux deux types de logements sud-américains, principal lieu de vie de ces habitations. Bien souvent à ciel ouvert (« Dans le patio l'obscurité était aussi dense que dans la chambre, et depuis la fenêtre, au-dessus des chambres d'en face, on voyait seulement un groupe d'étoiles encore brillantes, qui parsemaient une minuscule bande du ciel¹⁸ »), elle occupe de nombreuses fonctions, et possède différents usages :

La cour fut bientôt une immense blanchisserie bordée de palissades de bâtons, délimitant d'étroits jardinets qui se détachaient parmi les baquets noirs pleins d'eau moussue et les tentes de coton clair dressées au-dessus des planches à laver. Les étendoirs où s'égouttait le linge mouillé brillaient au soleil comme de l'argent. Sur cette terre trempée, fumante, dans cette humidité chaude, commença à grouiller une chose vivante, un vrai petit monde.¹⁹

Il y a, au fond du patio, un entassement de meubles détériorés qui reposent là par négligence, ou par prévision de leurs propriétaires. Sur une table, quelques touffes de lierre, d'œillets, de roses et de joncs

¹⁸ « En el patio la oscuridad era tan densa como en el cuarto, y desde la ventana, por encima de los cuartos de enfrente, sólo veíase un grupo de estrellas, brillantes aún, que tachonaban una angosta faja de cielo ». Luis Pascarella, *El Conventillo*, *op.cit.*, p. 5. Traduction personnelle.

¹⁹ Aluizio de Azevedo, *Botafogo*, *op.cit.*, p. 20.

emprisonnées dans des pots et des caisses élèvent leurs bras multiformes dans un élan irrésistible d'ascension.²⁰

Et le patio rongé, glissant, gluant [...], disparaissait presque complètement sous l'amoncellement de caisses noircies par la fumée, des bacs et des pots avec des plantes rachitiques et grillées, des outils de travail, des sièges de paille, des bancs et des matelas, des outils de cuisine, et autant de vieilleries et de trucs de tout poil que l'on peut imaginer.²¹

La partie centrale de ces habitations est un lieu de vie et un lieu de sociabilité pour les locataires. C'est dans cet espace que l'on se croise au moment de sortir pour travailler, que l'on tend son linge pour le faire sécher, mais également où l'on peut cuisiner («À côté de chaque porte, sur des braseros et des cuisinières chauffent des boîtes avec de l'eau savonneuse, des pots avec du puchero et des théières remplies d'eau²² » ; « De toutes les chambres les gens accoururent, quand la Eufrasia, à l'aube, installa sa petite cuisine à la porte des habitations, près du trottoir²³ »). Mais c'est aussi un lieu entre-deux : il sert à déposer des affaires dont on ne se sert plus, on y entrepose des choses dont on ne sert plus.

Le patio est un espace pluriel, dans le sens où il possède différentes fonctions mais est également le lieu de sociabilité des habitants. La chambre, en revanche, est un lieu individuel, où les locataires sont seuls ou au sein d'un groupe familial avec ses propres particularités. L'espace central fournit une lumière qui manque dans les pièces de vie. Par ailleurs, ces chambres sont nombreuses, pour accueillir le plus de locataires possibles.

Depuis la porte de la rue on voyait dans une étroite et confuse perspective l'étriquée allée nommée patio. Les quarante chambres, vingt de chaque côté, qui formaient ensemble le conventillo, plus que des habitations d'êtres humains et libres, ressemblaient à d'immondes étables ou à des cellules expiatoires de criminels endurcis.²⁴

²⁰ « Hay en el fundo del patio un hacinamiento de muebles que yacen ahí por negligencia o previsión de sus dueños. Sobre una mesa, aprisionadas en tarros y cajones, algunas matas de hiedra, claveles, rosas y juncos elevan sus brazos multiformes en un impulso irresistible de ascensión ». José Santos González Vera, « El conventillo », *Vidas mínimas, op.cit.*, p. 19. Traduction personnelle.

²¹ « Y el patio carcomido, resbaladizo, pegajoso [...], desaparecía casi por completo bajo el amontonamiento de cajones ennegrecidos por el humo, tinas y cacharros con plantas raquílicas y tostadas, útiles de trabajo, sillas de paja, bancos y colchones, trebejos de cocina, y cuanto trasto y cachivache de todo pelaje puede imaginarse ». Luis Pascarella, *El Conventillo, op.cit.*, p. 11. Traduction personnelle.

²² « Al lado de cada puerta, sobre braseros y cocinas se calientan tarros con lavazas, tiestos con puchero y teteras con agua ». José Santos González Vera, « El conventillo », *Vidas mínimas, op.cit.*, p. 19. Traduction personnelle.

²³ « De todos los cuartos acudió gente, cuando la Eufrasia, al alba, instaló su cocinilla en la puerta de la habitación, junto a la acera ». Alberto Romero, *La viuda del conventillo*, Buenos Aires, Biblos Editorial, 1930, p. 18. Traduction personnelle.

²⁴ « Desde la puerta de calle veíase en angosta y confusa perspectiva el estrecho callejón llamado patio. Los cuarenta cuartos, veinte de cada lado, que en conjunto formaban el conventillo, más que habitaciones de seres humanos y libres, parecían inmundos establos o celdas expiatorias de endurecidos criminales ». Luis Pascarella, *El Conventillo, op.cit.*, p. 11. Traduction personnelle.

Deux rangées de chambres aux murs faits de planche et au toit en zinc, semblables aux niches d'un immense pigeonnier, bordaient l'étroit et large patio.²⁵

Les *conventillos* et les *cortiços* sont réputés pour être des endroits insalubres, à cause de la promiscuité, provoquée par le nombre toujours grandissant de migrants mais également par des propriétaires qui cherchent à accroître leur profit. « Les deux premières habitations, numéros 1 et 2 dites salles, avaient une petite fenêtre de grille sur la rue, la majeure partie, seulement la porte, et quelques-unes, comme celle de Francisco, avaient une porte et une petite ouverture qui communiquaient avec le patio²⁶ ». Cela n'empêche cependant pas que « dès qu'une maison, une chambre, un coin quelconque où l'on pût étendre un matelas devenait libre, une nuée de prétendants surgissait pour se le disputer²⁷ ». « Quand on vit dans un conventillo, ce qui est le plus fastidieux est la présence prolongée des locataires. On souhaiterait qu'ils déménagent tous les mois. On aurait ainsi le plaisir de voir de nouvelles têtes, mais cela n'arrive pas²⁸ ».

Les *conventillos* et les *cortiços* occupent une double fonction dans l'espace urbain. Ils sont des moyens d'hébergement pour des migrants qui arrivent constamment dans la ville. L'organisation autour d'un patio central permet de regrouper un grand nombre de personnes en un même lieu, à une époque où les villes connaissent de grandes mutations. Pour autant, les différentes descriptions de ces lieux montrent que c'est une vie difficile qui est présente. Le patio, point au cœur des îlots d'habitation, ne sert pas uniquement de passage, c'est aussi là que s'entassent les déchets de chacun.

L'autre fonction de ces habitations est de concentrer une partie de ces populations nouvellement arrivées à l'intérieur d'espaces prévus à cet effet. Il y a une volonté de mise à l'écart de ces personnes. Pierre Sansot décrit dans *La marginalité urbaine* la relation entre les marginaux et le centre d'une ville²⁹. Dans le cas des *conventillos*, plus encore que dans les *cortiços*, cette relation avec le centre est omniprésente. Les populations aisées quittent le centre-ville, ancien et colonial, pour se diriger vers les nouveaux quartiers, laissant l'espace aux migrants, bien souvent sans moyens. « Conventillo, tu es une douleur crue, une plaie vive. Un jour tu éclateras avec ton pus – blasphème d'hommes rudes et de femmes réprimées – et tu

²⁵ « Dos hileras de cuartos de pared de tabla y techo de cinc, semejantes a los nichos de algún inmenso palomar, bordeaban el patio angosto y largo ». Eugenio Cambaceres, *En la sangre*, Buenos Aires, Stockero, 2006, p. 1.

²⁶ « Los dos primeras habitaciones, números 1 y 2 denominadas salas, tenían una pequeña ventana de reja a la calle, la mayor parte, sólo la puerta, y algunas, como la de Francisco, tenían puerta y ventanilla que comunicaban con el patio ». Luis Pascarella, *El Conventillo*, *op.cit.*, p. 11. Traduction personnelle.

²⁷ Aluizio de Azevedo, *Botafogo*, *op.cit.*, p. 20.

²⁸ « Cuando se vive en un conventillo, lo que más fastidia es la presencia prolongada de los inquilinos. Uno desearía que se mudasen todos los meses. Así se daría el placer de ver caras nuevas, pero no ocurre ». José Santos González Vera, « El conventillo », *Vidas minimas*, *op.cit.*, p. 54. Traduction personnelle.

²⁹ Pierre Sansot, *La marginalité urbaine*, Paris, Payot et Rivages, 2017.

tacheras la ville parfaite et prétentieuse. Et ton ambiance de vice et de crime sera un éclat de rire grotesque³⁰ ».

Vivre et exister dans les conventillos et les cortijos

Malgré les difficultés, la promiscuité, l'insalubrité dans la plupart des cas, les *conventillos* et les *cortijos* n'en demeurent pas moins des lieux de vie, et plus encore de quotidienneté. Si la « turbulence humaine³¹ » que représentent ces habitants particuliers est mise à l'écart, elle n'en demeure pas moins vivante et active. Il y a, malgré la volonté de masquer l'indésirable, un foisonnement humain qui jaillit de ces bâtiments.

Ces lieux de vie font cohabiter de nombreuses familles, de différentes nationalités. Dans « El poema del conventillo », Raúl González Turón parle de « cosmopolitisme bigarré » et d'« autel babélique »³². Ce sont des langues nombreuses qui se croisent et se rencontrent.

Se trouvaient là les Ibères aux sourcils fournis qui, ayant déserté les travaux de Cérès, conduisent aujourd'hui des tramways qui font orchestre ; et ceux qui burent un jour les eaux du torrentueux Minho [au nord du Portugal], hommes experts dans l'art d'argumenter ; et ceux de la terre basque, qui dissimulent sous de bleus bérets la dureté naturelle de leurs crânes ; et les Andalous matadors, qui abondent en guitares et querelles ; et les Ligures manufacturiers, voués au vin et à la chanson ; et les Napolitains érudits en fruits de Pomone, ou ceux qui savent empoigner des balais de maçon ; et les Turcs à noires moustaches, marchands de savons, eaux de senteur et peignes destinés à un cruel usage ; et les juifs qui n'aiment point Bellone, drapés dans leurs couvertures multicolores, et les Grecs habiles en stratagèmes de Mercure ; et les Dalmates aux reins bien vissés ; et les Syrio-Libanais, qui n'éludent point les disputes de Théologie ; et les Nippons tinctoriaux. Se trouvaient, enfin, tous ceux venus des quatre lointains horizons, pour que s'accomplît le haut destin de la terre Qui-d'un-pur-métal-tire-son-nom.³³

Cette énumération, non exhaustive, indique les nombreuses nationalités qui se rencontrent à l'intérieur des *conventillos*.

Quarante familles de langue, de coutumes et de formes différentes, arrachées du centre, du nord et du midi de l'Europe, s'étaient réunies ici, poussées par un unique sentiment commun : l'espérance de la lutte avec profit, la fortune rapide et facile qui, pour la majorité, est l'essence même du mot Amérique. À la

³⁰ « Conventillo : Eres dolor crudo, llaga viva. Y un día estallarás con tu pus – blasfemia del hombre rudo y mujeres que se reprimen – Y mancharás la ciudad perfecta y pedantesca. Y tu ambiente de vicio y crimen será carcajada grotesca ». Raúl González Turón, « El poema del conventillo », *El violín del diablo*, Buenos Aires, M. Gleizer, 1926, p. 124. Traduction personnelle.

³¹ Pierre Sansot, *La marginalité urbaine*, *op.cit.*, p. 77.

³² Raúl González Turón, « El poema del conventillo », *El violín del diablo*, *op.cit.*, p. 123. Traduction personnelle.

³³ Leopoldo Marechal, *Adán Buenosayres*, *op.cit.*, p. 95-96. On retrouve également une énumération de nationalités dans le roman de Luis Pascarella, p. 71.

chaleur de ce sentiment prédominant, bien qu'au prix de combat, commençait la fusion de tant de produits hétérogènes, pour transformer l'actuel mélange informe en une combinaison définie.³⁴

Cela est également le cas dans les *cortiços* : « Tous les balcons de gauche étaient monopolisés par des Italiens³⁵ ». Par ailleurs, il n'est pas rare de trouver un propriétaire d'origine étrangère à la tête de ces habitations : Joao Romao, propriétaire du *cortiço* dans le roman *Botafogo*, est portugais.

Il convient de noter que les romans du corpus indiquent une forte migration italienne. Les héros de *En la sangre* et *El Conventillo* sont tous les deux originaires de l'Italie. Cela se retrouve également dans les nombreuses phrases en italien (« *Tutti, tutti quelli che pagano sono paesani* », « *ce n'é troppo per questa gentaglia* »³⁶ ; « *¿ componi calderi, tachi, señora ?*³⁷ »). Cette présence, majoritairement italienne, se retrouve à travers la figure du personnage de Cocoliche, cet Italien venu en Argentine faire fortune et dont le parler est le fruit d'un mélange entre l'espagnol et l'italien. Le personnage est un « grand homme, robuste, rougeaud, en chemise et pantalon bouffant à carreaux, bottes jaunes, poignard ostentatoire et fouet serti d'argent, jusqu'à la lanière³⁸ ». C'est là « l'image drolatique de Cocoliche³⁹ ». Personnage de théâtre à l'origine, il dépasse ce milieu pour se retrouver dans une expression (« parler en cocoliche »), ainsi que devenir l'argot des nouveaux migrants⁴⁰. Ce cas montre la place que tiennent les immigrants dans les imaginaires locaux. C'est surtout la marque que la migration européenne a laissé dans les consciences collectives argentines et de cette présence dans un pays en mutation.

³⁴ « Cuarenta familias de idioma, costumbres y modalidades diferentes, desarraigadas del centro, del norte y del mediodía de Europa, habíanse reunido allí impulsadas por un solo sentimiento común : la esperanza de la lucha con provecho, la fortuna rápida y fácil que para la mayoría es la esencia misma de la palabra América. Al calor de ese sentimiento predominante, aún en medio de la lucha, comenzaba la fusión de tantos productos heterogéneos, para convertir la actual mezcla informe en combinación definida ». Luis Pascarella, *El Conventillo*, *op.cit.*, p. 11-12. Traduction personnelle.

³⁵ Aluizio de Azevedo, *Botafogo*, *op.cit.*, p. 221.

³⁶ Luis Pascarella, *El Conventillo*, *op.cit.*, p. 14 et 15.

³⁷ Eugenio Cambaceres, *En la sangre*, *op.cit.*, p. 1.

³⁸ Leopoldo Marechal, *Adán Buenosayres*, *op.cit.*, p. 177.

³⁹ Idem.

⁴⁰ Carmen Bernand, *Histoire de Buenos Aires*, *op.cit.*, p. 219.



Figure 32: Exemple de personnage italien, Don Nicola d'Héctor L. Torino. Héros de bandes dessinées qui s'expriment en « cocoliche » et propriétaire d'un conventillo⁴¹, l'orthographe du nom rappelle l'origine italienne, de première ou de deuxième génération. On retrouve par ailleurs le côté « rougeaud » et « drolatique » du Cocoliche décrit par Marechal.

Les *conventillos* et les *cortiços* sont des habitations qui peuvent accueillir un grand nombre de personnes. Ce sont donc des lieux où les sens sont en alerte. C'est avant tout un espace visuel, malgré l'obscurité. Les vêtements, mis à sécher dans le patio, donnent l'image d'une « danse de couleur⁴² ». « Le vert teinté des plantes se dégage de l'ensemble incolore et sans physionomie des choses⁴³ ». Les habitants vivent une expérience visuelle singulière, faite des couleurs du ciel, du bâtiment ainsi que des nombreux objets ou éléments composant le patio.



Figure 33: Samuel Rimathé, Un conventillo. Habite [sic] de material, et Un conventillo (habitaciones de madera), 1895

⁴¹<http://www.buenosaires.gob.ar/construccionciudadana/paseodelahistorieta>, consulté le 11 août 2017.

⁴² Alberto Romero, *La viuda del conventillo*, *op.cit.*, p. 42. Traduction personnelle.

⁴³ « El verde tonalizado de las plantas se desprenden del conjunto incoloro y sin fisionomia de las cosas ». José Santos González Vera, « El conventillo », *Vidas minimas*, *op.cit.*, p. 19. Traduction personnelle.

Cette perception visuelle est également accompagnée par une forte présence de sons et de bruits. Alors que la nuit, le silence absolu règne sur les *conventillos* et les *cortiços*, le lever du jour redonne progressivement vie aux différents bruits de ces logements. « Un bruit continu de grincements, de cris et d'exclamations fusionnent, chassant le silence⁴⁴ ». Ce sont des sons multiples, souvent en provenance des enfants. « Les petits en haillons du conventillo crient et braillent, pendant qu'ils plaisantent avec les bâtards grognons et rachitiques⁴⁵ ». Puis ce sont les bruits des adultes qui prennent le pas, petit à petit.

Des têtes congestionnées de sommeil surgissaient aux portes. Comme le flot sur la plage, une rumeur de bâillements sonores et de toux grasses s'élevaient. Les tasses commençaient à tinter ; l'odeur pénétrante du café primait bientôt toutes les autres. D'une fenêtre à l'autre, on échangeait quelques mots, on se disait bonjour, on reprenait les conversations interrompues la veille. Les mioches s'ébattaient déjà dans la cour et, de l'intérieur des maisons, sourdaient les gémissements étouffés des bébés. Des éclats de rire, le bruit des premières disputes, le coïn-coïn des canards, le chant des coqs, le caquetage des poules piquetaient la rumeur confuse.⁴⁶

C'est le recommencement d'une sonorité, qui revient chaque jour après une nuit de silence dans ces habitations où se côtoient des populations aussi diverses que variées.

Depuis la porte du fond dans un va-et-vient continu, les vendeurs ambulants de viande, de poisson, de fruits et de babioles vendaient sur tous les tons leurs marchandises, et à leurs cris précédait, s'harmonisait ou succédait le martèlement régulier des savetiers qui avaient sorti leurs bancs et outils à l'air libre, chœur des tailleurs, bruit des machines des couturières qui fredonnaient en même temps l'ultime tango en vogue, le gémissement rauque ou aigu d'accordéons jetés, les accords des guitares, les grincements des nourrissons, les serments et les éclats de rire, les piques et les exclamations dans toutes les langues, comme si cela avait été la reproduction vivante d'une scène de la légendaire Tour de Babel.⁴⁷

Les *conventillos* et les *cortiços* sont des agglomérats de sons multiples, en rapport avec le travail (comme « l'héroïque "Singer" qui fait du bruit » selon Raúl González Turón⁴⁸) mais également avec la vie quotidienne. Bien qu'à l'écart du monde urbain, il est possible de retrouver des mélodies contemporaines (comme dans l'exemple ci-dessus les derniers

⁴⁴ « Un ruido continuo de chillidos, gritos y exclamaciones se funden, ahuyentando al silencio ». *Ibid.*, p. 267. Traduction personnelle.

⁴⁵ « Los pequeños harapientos del conventillo gritan y chillan, mientras bromean con los quiltros gruñones y raquíticos ». José Santos González Vera, « El conventillo », *Vidas mínimas, op.cit.*, p. 19. Traduction personnelle.

⁴⁶ Aluizio de Azevedo, *Botafogo, op.cit.*, p. 31-32.

⁴⁷ « Desde la puerta al fondo en un continuo vaivén, vendedores ambulantes de carne, de pescado, de frutas y barajitas pregonaban en todos los tonos sus mercancías, y a sus gritos precedían, se armonizaban o sucedían el martilleo acompasado de los zapateros que habían sacado sus bancos y útiles al aire libre, coro de los sastres, ruido de máquinas de las costureras que al mismo tiempo tarareaban el último tango en boga, el quejido ronco o agudo de aventados acordeones, rasguídos de guitarras, cillidos de los mamones, juramentos y carcajadas, pullas y exclamaciones en todos los idiomas, como si aquello fuese la reproducción viviente de una escena de la legendaria Torre de Babel ». Luis Pascarella, *El Conventillo, op.cit.*, p. 12. Traduction personnelle.

⁴⁸ « La heroica Singer que hace ruido ». Raúl González Turón, « El poema del conventillo », *El violín del diablo, op.cit.*, p. 124. Traduction personnelle.

tangos). La concentration de populations accentue l'impression de brouhaha, mais les auteurs soulignent que cet « amoncellement » de bruits forme un ensemble cohérent loin d'être cacophonique, puisque chacun d'entre eux « s'harmonise ». « La rumeur s'enflait. On n'y distinguait plus rien. Un seul bruit emplissait toute la cité⁴⁹ ».



Figure 34: Augusto Malta, Interior de um cortiço, Rio de Janeiro, 1906⁵⁰

Si la vision et l'ouïe sont présentes dans les récits en rapport avec les *conventillos* et les *cortiços* à travers des descriptions visuelles et auditives, la description olfactive est moins apparente, même si quelques références sont faites, de manière moins récurrente.

C'était l'heure durant laquelle le silence absolu du patio commençait à s'interrompre. Les grincements et bruits de portes se succédaient régulièrement et les hommes et les femmes aux visages bouffis, la peau tiède, puante, saturée par les émanations de tant de crasse rance et par l'odeur de cachot souterrain qui se respirait dans chaque chambre, se croisaient pressés, se déplaçant lentement, comme s'ils avaient peur d'être entendus.⁵¹

⁴⁹ Aluizio de Azevedo, *Botafogo*, *op.cit.*, p. 32.

⁵⁰ Viviane da Silva Araujo, « Cidades fotografadas: Rio de Janeiro e Buenos Aires sob as lentes de Augusto Malta e Harry Olds, 1900-1936 », *Nuevo Mundo, Mundo Nuevo*, 2009, <http://nuevomundo.revues.org/50103>, consulté le 23 août 2017.

⁵¹ « Era la hora en que el absoluto silencio del patio comenzaba a interrumpirse. El chillido y golpes de puertas se sucedían con frecuencia y hombres y mujeres con la cara abotagada, la piel tibia, mal oliente, saturada por las emanaciones de tanta mugre rancia y por el tufo de calabozo subterráneo que respirábase en cada cuarto, cruzaban apresurados, pisando despacio, como si temieran ser oídos ». Luis Pascarella, *El Conventillo*, *op.cit.*, p. 9-10. Traduction personnelle.

Ce sont surtout par les descriptions que naissent les odeurs, surtout dans les images crues d'insalubrité (« inmundicias », des immondices⁵² ; « basuras », les poubelles⁵³). La vision que provoquent ces évocations laisse imaginer un espace sale où trainent des débris et où une odeur nauséabonde se répand. L'objectif n'est pas de faire sentir la puanteur, mais de faire apparaître le tableau de conditions de vie extrêmement compliquées.

En nous confrontant à ces images au plus près de la vie quotidienne des habitants, les auteurs mettent en avant la singularité de ces logements. Et plus particulièrement une forme d'animalité, de retour à un monde primitif. « Sur cette terre trempée, fumante, dans cette humidité chaude, commença à grouiller une chose vivante, un vrai petit monde. La vie semblait éclore spontanément dans cette boue qui s'animaient comme un fumier se peuple de vers⁵⁴ ». Cette présentation rappelle la « soupe primitive », celle qui aurait donné naissance à la vie sur la Terre. Ici, c'est une autre forme de vie qui naît, à l'aspect humain mais toutefois animal, la référence au fumier se peuplant de vers donnant l'impression d'un mouvement plus instinctif que réfléchi.

L'animalité des *conventillos* et des *cortiços* est présente. Si le terme « conventillo » peut se traduire par « taudis », celui de « cortiço » est beaucoup plus proche du règne animal, puisqu'il s'agit d'une ruche. *O cortiço*, c'est la ruche humaine. Par ailleurs, la traduction française de 1953, contrairement à la version originale, a ajouté des titres de chapitre, comme l'explique la note bibliographique à la page 252. Le troisième chapitre s'intitule « La fourmilière » terme que l'on retrouve plus loin dans le roman⁵⁵), mettant ainsi en avant l'organisation rôdée et cadrée. « Le patio ressemble à une ruche⁵⁶ ». Chacun s'agit pour accomplir sa tâche qui lui est attribué, pour accomplir son travail. À la manière des fourmis, les habitants se croisent sans jamais s'arrêter, devant remplir la mission qui leur a été attribuée. « Cependant, de toutes les maisonnettes de la cité, les hommes portaient au travail. Les ouvriers de la carrière y allaient par la porte de derrière [...]. Alexandre, qui avait été du service de nuit, entra d'un air solennel, traversa la cité sans parler à personne, pas même à sa femme, et rentra chez lui se coucher⁵⁷ ».

⁵² José Santos González Vera, « El conventillo », *Revista de Artes y Letras*, 1^{er} mai 1918, p. 270. Il s'agit de la première version de la nouvelle, que González Vera retravaillera ultérieurement et qui se trouve dans *Vidas mínimas*.

⁵³ Eugenio Cambaceres, *En la sangre*, *op.cit.*, p. 1.

⁵⁴ Aluizio de Azevedo, *Botafogo*, *op.cit.*, p. 20.

⁵⁵ *Ibid.*, p. 189.

⁵⁶ « El patio parece una colmena ». José Santos González Vera, « El conventillo », *Revista de Artes y Letras*, *op.cit.*, p. 270. Traduction personnelle.

⁵⁷ Aluizio de Azevedo, *Botafogo*, *op.cit.*, p. 38.

La vie à l'intérieur de ces logements ne s'arrête pas seulement à cette simple quotidienneté. Il n'est pas rare que ces populations se retrouvent pour faire la fête, ou profiter d'événements en particulier. « Après un profond sommeil de sept heures c'était un réveil gai, reposé, on aurait dit que les derniers airs des guitares de la veillée traînaient encore dans la brume matinale⁵⁸ ». Ce sont des instants pour se retrouver, vivre en communauté, aux airs de musique. « Dans l'atmosphère dansent des multitudes d'arpèges qui se multiplient et s'éloignent... Un voisin demande une chanson. La voix s'élève en une suave lamentation pour languir à chaque vers⁵⁹ ».

Mais les *conventillos* et les *cortiços* sont aussi les lieux de terribles disputes ou de batailles entre des habitants, comme cela est notamment le cas dans *Adán Buenosayres* ou dans *Botafogo* (dans ces exemples, ces rixes commencent à cause de femmes). Ce cosmopolitisme est source de tensions entre des populations qui cherchent à cohabiter. Ce sont parfois des combats entre habitations, comme celle décrite par Azevedo. C'est un équilibre fragile qui se joue, entre quotidien et événement insolite.

Mais c'est aussi et surtout un fragile équilibre entre la vie et la mort. Cette dernière est présente à chaque instant, et frappe à n'importe quel moment. Une des premières causes est due à la maladie. « Delporto et Pompeo furent enlevés par la fièvre jaune et tous les autres Italiens furent en danger de mort⁶⁰ ». Les infections sont nombreuses, se développent dans ces taudis et provoquent des épidémies qui se répandent dans la ville.

Une autre cause de mortalité tient dans les incendies. La scène que décrit Azevedo est significative des risques du feu dans ces espaces particulièrement contigus et exigus. « Une flamme immense s'éleva soudain d'une des maisons. [...] Devant les cent maisonnettes menacées, les allées et venues étaient continuelles. Hommes et femmes couraient, transportant dans un affolement général leurs hardes et leurs meubles. [...] Le tocsin sonnait toujours lugubrement. [...] La rue était encombrée des dépouilles de presque toute la cité⁶¹ ». Les incendies sont craints, autant que la maladie.

L'alcoolisme fait également parti des soucis que rencontrent les habitants. Nombre d'hommes finissent par sombre dans la boisson, ce qui finit par les tuer directement, mais aussi indirectement : certains personnages du roman de Pascarella dont le protagoniste

⁵⁸ *Ibid.*, p. 31.

⁵⁹ « En la atmósfera danzan multitud de arpegios que se multiplican y se alejan... Un vecino pide una canción. La voz asciende en un lamento suave para languidecer en casa verso ». José Santos González Vera, « El conventillo », *Revista de Artes y Letras, op.cit.*, p. 270. Traduction personnelle.

⁶⁰ Aluizio de Azevedo, *Botafogo, op.cit.*, p. 155.

⁶¹ *Ibid.*, pp. 198-199.

meurent de leur consommation excessive, un autre est assassiné au cours d'un affrontement de personnes ivres.

Les *conventillos* et les *cortiços* sont bien une antichambre pour les migrants. Ils se retrouvent enfermés dans un espace qui, bien qu'au cœur des villes, finit par les marginaliser. Comme l'explique Octavie Paris, leur présence dans le centre-ville devrait les rendre apparent, mais sont malgré tout invisibles⁶². Ce régime de visibilité est différent de celui des autres habitants de la cité. Dans cette antichambre, les migrants sont en attente de pouvoir intégrer leur nouvel environnement.

Pourtant, ces espaces se retrouvent dans la littérature de la fin du 19^{ème} siècle, et au début du 20^{ème}. Que ce soit au Brésil avec Aluizio de Azevedo, en Argentine avec Luis Pascarella, Eugenio Cambaceres ou Alberto Romero, au Chili avec José Santos González Vera, ces lieux et leurs locataires sont au centre des histoires. Cela transfère le régime de visibilité de la ville vers la mémoire urbaine.

Certains romanciers, comme Cambaceres, cherchent à décrire cette situation sociale. Le titre *En la sangre* n'est pas anodin : le personnage principal du roman, fils d'immigrants italiens, cherche à s'élever socialement. Cependant, il porte « dans son sang » les gènes de l'échec et finira par retomber socialement.

D'autres auteurs, en revanche, essaient de retranscrire, dans la veine naturaliste, la vie quotidienne de ces logements particuliers. Même, chez Pascarella, nous retrouvons une critique du capitalisme argentin et il s'intéresse aux raisons de l'existence du prolétariat urbain. C'est aussi pour cela que Pascarella présente des personnages qui ne parviennent pas à s'adapter à leur nouveau milieu, quand chez Azevedo, c'est l'américanisation des immigrants qui est mise en avant⁶³. Par le biais des *conventillos* et des *cortiços*, c'est l'histoire de l'immigration, de l'urbanité de la fin du 19^{ème} siècle que les romanciers sud-américains ont rendu visible. Les villes ont été le lieu de rencontres de nombreuses sensibilités. Les hommes ont construit ces espaces urbains. Les romans sur les *conventillos* et les *cortiços* sont les témoignages d'une époque où Buenos Aires et Rio de Janeiro ont construit leurs espaces et leurs univers, à travers les aventures et les expériences individuelles et collectives des migrants.

⁶² Octavie Paris, « Les populations des *cortiços* », *Espace populations sociétés*, n°2-3, 2014, <https://eps.revues.org/5842#tocto1n1>, consulté le 23 août 2017.

⁶³ Joan Torres-Pou, « Ciudad e inmigración: *El conventillo* de Luis Pascarella, novela de la transformación de Buenos Aires », *Symposium: A Quarterly Journal in Modern Literatures*, n°63-4, 2009, p. 267.

La vie entre deux mondes : la frontière.

Parmi les « seuils d'espérance » dont l'expérience marque la migration et provoque de l'attente, les frontières ont, comme les *conventillos* et les *cortiços*, une place importante dans les espaces américains. Mais contrairement aux logements susmentionnés, les frontières ont un régime de visibilité beaucoup plus important, puisqu'elles imposent une démarcation entre deux pays. Même lorsqu'elles ne sont pas tangibles, elles n'en demeurent pas moins présentes.

Les États à l'heure actuelle ont défini les limites de leurs territoires. Chacun de ces espaces leur sont propres, permettant ainsi de définir une identité, un groupe institué. C'est la dimension sociale de la frontière, comme l'explique Michel Agier⁶⁴. Chaque individu situé d'un côté ou de l'autre peut se revendiquer comme appartenant au pays d'origine, conduisant à une reconnaissance de soi, mais aussi de l'autre. « Les frontières séparent l'humanité en deux catégories qui s'excluent : ceux du dedans et ceux du dehors, les nationaux et les étrangers, nous et eux⁶⁵ ».

Si la frontière a eu pour objectif de marquer militairement des territoires, la globalisation actuelle et la multiplication des flux humains ont conduit à la repenser. Elle ne sert plus à empêcher une invasion armée, mais bien à empêcher le passage de populations faiblement qualifiées. La stabilité politique a presque figé les contours des nations, et ainsi la frontière est devenue un enjeu pour de nombreux états.

En imposant une barrière qui se veut infranchissable et qui protégerait le pays d'une arrivée massive d'immigrants, les gouvernements ont conduit les migrants à déployer différents moyens pour traverser leurs frontières. En réaction, les nations ont renforcé leurs dispositifs de contrôle, bloquant ainsi certaines tentatives mais en créant de nouvelles⁶⁶. Cette surenchère constante finit par produire un cercle vicieux dont il est difficile de sortir.

Le cas nord-américain est en ce sens significatif de cet enchaînement permanent. La frontière entre les États-Unis et le Mexique est marquée par l'enjeu du contrôle absolu des entrées et des sorties du territoire. Elle est surtout, pour Carlos Fuentes, « la frontière entre les

⁶⁴ Michel Agier, *La condition cosmopolite. L'anthropologie à l'épreuve du piège identitaire*, Paris, La Découverte, 2013, p. 26.

⁶⁵ Jorge Volpi, « Les crimes de Santa Teresa et les trompettes de Jericho », collectif, *Franchir la frontière*, Saint-Nazaire, Éditions Meet, 2010, p. 159.

⁶⁶ Argán Aragón, *Migrations clandestines. D'Amérique centrale vers les États-Unis*, Paris, Presses Nouvelle Sorbonne, 2014, p. 25.

États-Unis et *toute* l'Amérique latine, laquelle commence au sud de ce fleuve que les Nord-Américains appellent la Rio Grande, et que nous appelons le Río Bravo⁶⁷ ».

Lieu de passage pour les travailleurs frontaliers et les immigrants clandestins, elle est aussi lieu de vie pour les habitants de ces villes doubles à cheval sur la démarcation comme pour ceux qui souhaitent la franchir. L'attente est omniprésente, autant pour les personnes qui la franchissent que pour ceux qui essaient de les empêcher de passer.

Une histoire de frontière

« Ce n'est pas une frontière facile, non. Est-ce plus qu'une frontière ? [...] Est-elle une cicatrice ? Va-t-elle guérir ? Va-t-elle se remettre à saigner ?⁶⁸ ». Cette citation, que fait Carlos Fuentes en référence à un des personnages de son roman *Le vieux gringo*, est significative de la relation que les Mexicains et les Américains ont avec la frontière séparant leur pays ; une histoire compliquée et ancienne.

Le Mexique d'après l'Indépendance en 1821 est un immense territoire. À l'intérieur de cet espace se trouve notamment le Texas. Ce dernier, après 1821, est peuplé par des populations anglo-saxonnes. Celles-ci cherchent progressivement à obtenir leur indépendance, provoquant des tensions avec la capitale mexicaine. La rupture intervient en 1836, quand un conflit armé oppose les troupes mexicaines aux milices texanes. Malgré certaines défaites, les Texans obtiennent leur indépendance et fondent une république.

Cependant, les difficultés financières récurrentes dans la jeune république entraînent un rapprochement avec les États-Unis. Rapprochement facilement envisageable du fait de la forte présence anglophone. Cependant, l'annexion du Texas serait vue du côté mexicain comme une provocation et une incitation à la guerre. Par ailleurs, le gouvernement de Washington souhaite pousser la frontière du futur état jusqu'au Rio Grande, au lieu du Rio Nueces. C'est aussi le « Destin Manifeste, dicté par le Dieu protestant à sa nouvelle Race Éluë pour soumettre une race inférieure, une république anarchique, une caricature de nation⁶⁹ ».

L'état américain a par ailleurs des vues sur le reste des terres mexicaines, qui ouvrirait la voie sur le Pacifique. Les tractations aboutissent à l'entrée du Texas dans les États-Unis en 1845. Pour le Mexique, cet acte est une déclaration de guerre. En 1846, les troupes

⁶⁷ Carlos Fuentes, *Un temps nouveau pour le Mexique*, Paris, Gallimard, 1998, p. 228.

⁶⁸ *Ibid.*, p. 229.

⁶⁹ Du même auteur, *La frontière de verre. Roman en neuf récits*, Paris, Gallimard « Du monde entier », 1999, p. 277.

mexicaines entrent dans les territoires américains. C'est le début de la guerre américano-mexicaine, de 1846 à 1848.

Ce conflit se termine sur une défaite mexicaine. Les accords de Guadalupe Hidalgo du 2 février 1848 obligent le Mexique à donner, contre 15 millions de pesos, les territoires du Nouveau-Mexique et de la Californie. Le Texas est reconnu comme indépendant et officiellement comme constituant des États-Unis. La frontière de l'état est poussée, comme souhaité par les vainqueurs, au Rio Grande.

En 1853, le général Santa Ana vend le plateau de la Mesilla, une bande de terre de 76 800 km² pour 10 millions de pesos. Cette vente, dite *vente de la Mesilla* au Mexique, *Achat Gadsden* aux États-Unis, est la dernière étape de la construction de la frontière entre les deux pays nord-américains.

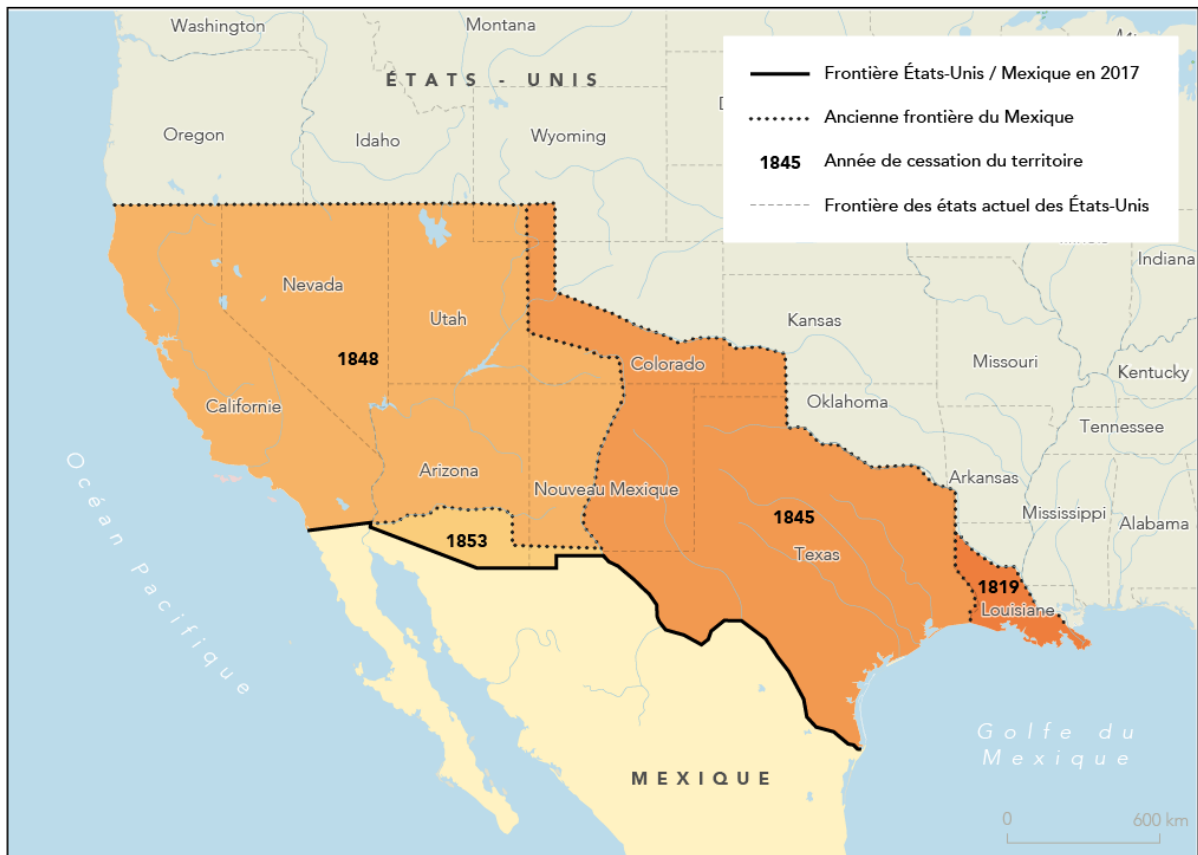


Figure 35: Évolution de la frontière entre les États-Unis et le Mexique (Réalisation : P. Brunello)

Historiquement, la frontière entre les deux pays est le fruit d'un long processus et de plusieurs conflits. C'est aussi une histoire d'hommes et de femmes que les nombreux changements de démarcation ont influencé. Le premier vice-président du Texas, au moment

de son indépendance, est un Mexicain, Lorenzo de Zavala⁷⁰, bientôt remplacé par des américains à ce poste. La défaite mexicaine de 1848 et la cession des territoires frontaliers avec le Texas laissent de nombreux mexicains dans la nouvelle partie américaine. Le traité signé entre les deux états devait faire reconnaître les droits de ces populations mexicaines, même si dans la pratique, cela s'est déroulé de manière violente⁷¹.

La mise en place de cette frontière entre les États-Unis et le Mexique n'empêche pas une interdépendance entre eux, notamment culturellement parlant, à l'endroit « où deux civilisations s'affrontent, se défient, s'enrichissent mutuellement⁷² ». Mais cette proximité n'est pas une sinécure, elle est plutôt vécue comme une forme de punition, non pas pour un mais pour les deux pays.

Le mot le plus célèbre à propos des relations entre le Mexique et les États-Unis fut attribué à Porfirio Díaz, le vieux dictateur qui gouverna mon pays d'une main de fer, de 1877 à la Révolution, en 1910 : « Pauvre Mexique ! Si loin de Dieu et si proche des États-Unis ! » Aujourd'hui, nous serions mieux inspirés de réviser cette formule et de nous exclamer plutôt : « Pauvre Mexique, pauvres États-Unis ! Si loin de Dieu et si proches l'un de l'autre ! »⁷³

Une « frontière emblématique »⁷⁴

En janvier 2017, le président américain Trump propose de faire construire un mur sur la frontière entre les États-Unis et le Mexique pour ainsi « empêcher l'immigration illégale, les trafics de drogues et d'êtres humains, et des actes terroristes » selon ses termes⁷⁵. Cette idée n'est cependant pas récente puisque sous l'administration de Georges W. Bush, les États-Unis ont augmenté le nombre de barrières barbelées devant ainsi empêcher l'immigration clandestine⁷⁶.

La question du contrôle du passage de la frontière entre les deux pays est toujours présente. En effet, il s'agit d'assurer pour les États-Unis de surveiller 3 200 kilomètres de frontière. Elle est composée sur la partie occidentale d'un dispositif de douane sur à peu près

⁷⁰ Josefina Zoraida Vázquez, « De la Independencia a la consolidación republicana », in Collectif, *Nueva historia mínima de México*, Mexico, El Colegio de México, 2010, p. 161.

⁷¹ Alfredo Ávila et Érika Pani, « El México de las posibilidades », in Enrique Florescano (coord.), *Arma la historia. La nación mexicana a través de dos siglos*, Mexico, Grijalbo, 2009, p. 76.

⁷² Carlos Fuentes, *Un temps nouveau pour le Mexique*, *op.cit.*, p. 227.

⁷³ Idem.

⁷⁴ Jorge Volpi, « Les crimes de Santa Teresa et les trompettes de Jericho », collectif, *Franchir la frontière*, *op.cit.*, p. 165.

⁷⁵ Frédéric Autran, « Trump lance son projet de mur à la frontière mexicaine », *Libération*, 25 janvier 2017, http://www.liberation.fr/planete/2017/01/25/trump-lance-son-projet-de-mur-a-la-frontiere-mexicaine_1544100, consulté le 27 août 2017.

⁷⁶ Michel Foucher, *L'obsession des frontières*, Paris, Perrin « Tempus », 2012, p. 99.

1 100 km. Le reste de la démarcation se situe sur le Rio Grande/Rio Bravo, soit environ 2 000 km.

Sur cette frontière, plusieurs villes coexistent de part et d'autre, dans une certaine forme de symbiose. Ce sont notamment l'augmentation des implantations des *maquiladoras* qui ont accentué l'importance de ces villes-doubles. Elles ont ainsi permis de fixer une émigration toujours plus importante vers le Nord⁷⁷. Elles n'en demeurent pas moins une « frontière de travail, que traversent chaque jour cinq mille travailleurs mexicains, réguliers ou clandestins, agissant à la demande de l'économie des États-Unis⁷⁸ ».



Figure 36: Les villes frontalières entre les États-Unis et le Mexique (Conception : P. Brunello).

Se trouvent alors au cœur de ces espaces urbains des contrôles douaniers importants. Du fait du nombre important de personnes qui traversent la frontière, il n'est pas rare de voir de grandes files de voiture dans un sens comme dans l'autre. Pouvant entraîner des désagréments. « La file de voitures dans l'avenue Juarez s'étirait sur plus de six pâtés de maisons⁷⁹ ». Il est également possible de traverser la séparation à pied, cela pour éviter les longs moments d'attente. « Fahey fit comme les cow-boys le lui avaient suggéré. Il se gara du côté américain et passa à pied de l'autre côté de la frontière⁸⁰ ».

Les contrôles imposés d'un côté ou de l'autre diffèrent.

⁷⁷Daniel Villavicencio, « Les "Maquiladoras" de la frontière nord du Mexique et la création de réseaux binationaux d'innovation », *Innovations*, n°19-1, 2004, p. 143.

⁷⁸Carlos Fuentes, *Un temps nouveau pour le Mexique*, op.cit., p. 227-228.

⁷⁹ Eduardo Antonio Parra, « La vitrine des rêves », in *Terre de personne*, Montréal, Les Éditions du Boréal, 2003, p. 79.

⁸⁰ Kem Nunn, *Tijuana Straits*, Paris, 10/18, 2012, p. 71.

J'ai bien dû traverser, en compagnie de Norah, le pont entre Del Río et Ciudad Acuña quatre fois par jour, obligé à chaque fois d'obtenir l'autorisation de passage des agents de l'immigration américains ou mexicains. Le passage de l'*inmigración* mexicaine était simple : ralentir la voiture à un kilomètre-heure, accrocher le regard de l'homme de service, un léger signe de la main – paume ouverte, inclinée à quarante-cinq degrés, c'est ce qui marche le mieux – et un hochement de tête. Invariablement, l'agent nous retournait notre signal d'un hochement de tête pour la forme en nous faisant signe de passer (cette technique a marché à tous les passages vers le Mexique, à l'exception de Matamoros où les agents de l'*inmigración* ont toujours demandé à inspecter le coffre).

L'entrée à Del Río depuis le Mexique se passait tout à fait différemment. Les premiers jours, nous nous trouvâmes confrontés à des agents américains de l'immigration de plus en plus inquisiteurs.⁸¹

Il y a du côté mexicain un contrôle moins strict, sauf dans certains cas. En revanche, entrer aux États-Unis est plus compliqué, puisque les risques de trafics, de contrebande ou d'immigration clandestine sont plus importantes vers l'Amérique du Nord. Par ailleurs, il n'est pas facile d'introduire des produits mexicains, voire des articles de jeu : « Mes rapports avec la loterie n'étaient pas appréciés de la même manière côté américain, cependant. C'est à peu près à ce moment-là que j'appris que je transgressais la loi américaine par mes aller-retour incessants de chaque côté de la frontière avec, dans la poche, mes billets de loterie mexicaine. [...] J'étais un hors-la-loi de la frontière !⁸² ».

La frontière a par ailleurs connu diverses évolutions. Au début des années 1990, les clôtures ne recouvrent pas la totalité de la frontière.

Vingt-cinq mètres à l'est de l'endroit où la marée vient lécher la côte Ouest, la clôture s'arrête. La pointe ouest à l'extrémité de la frontière n'est pas délimitée. Les Américains peuvent s'aventurer dans Playas de Tijuana et retour sans passer ni douanes ni immigration. Pour les Mexicains, la plage est un lieu tout aussi plaisant pour pénétrer aux États-Unis – pas de gardes en uniforme, pas de clôture grillagée, pas de tourniquet, pas de questions. C'était une manière amicale de franchir la frontière.⁸³

Aujourd'hui, cette même plage est couverte par un mur qui se jette dans la mer. Un dispositif régulièrement remonté pour ainsi empêcher l'entrée d'immigrants clandestins. Les moyens mis en œuvre pour assurer le contrôle de la frontière sont continuellement renouvelés.

⁸¹ Tom Miller, *Sur la frontière*, Paris, Actes Sud « Terres d'aventure », 1992, p. 136-137.

⁸² *Ibid.*, p. 275.

⁸³ *Ibid.*, p. 311.



Figure 37: Mur marquant la frontière entre les États-Unis et le Mexique sur la plage de Tijuana⁸⁴

La frontière entre les États-Unis et le Mexique, c'est également le Rio Bravo/Rio Grande. Le fleuve représente la partie orientale de la séparation entre les deux pays. Bien que naturelle, elle n'en est pas moins un point de passage compliqué, à la fois à cause des dispositifs mis en place mais aussi par sa nature même :

Avec les ans, elle a vu l'horizon du Nord envahi par les gras pâturages, tandis que de ce côté-ci, au sud du fleuve, un désert rageur venu d'on ne sait où a dévoré la bonne terre, ne nous laissant que ces parcelles avaries d'eau, piquées de *matorrals* et d'arbres rabougris. Ils disent qu'elle a survécu aux crues qui ont tout arraché pour n'épargner que sa hutte. Elle a vu aussi toutes les sécheresses, quand les rives se touchent presque et que le Bravo n'a plus rien de brave, n'est plus qu'un pauvre filet d'eau, trait de cristal que torture le soleil, vapeur qui se tortille entre les cailloux brûlants. Étranges contrastes de cette terre : inondations et déserts, on se noie ou on meurt de soif. Elle était là le jour où les bateaux sont arrivés, quand les ponts sont apparus, quand les *gringos* ont tracé leurs routes, et que les édifices se sont mis à pousser de plus en plus haut, plus haut que n'ont jamais poussé les forêts de cette contrée.⁸⁵

La traversée du Rio Bravo est dangereuse et non sans risque. Il y a des temps pour le traverser, et malheur à celui qui ne les respectent pas. Des migrants finissent noyés, et « le rio Bravo ne rend pas ce qu'il dévore⁸⁶ ».

⁸⁴Alexandra Novosseloff et Frank Neisse, *Des murs entre les hommes*, Paris, La Documentation française, 2007, p. 167.

⁸⁵ Eduardo Antonio Parra, « Le fleuve et la pierre », in *Terre de personne*, *op.cit.*, p. 13.

⁸⁶ *Ibid.*, p. 30.

Le fleuve est une frontière physique, mais également symbolique. Il symbolise la démarcation, que l'on peut traverser grâce aux ponts et aux dispositifs douaniers présents tout au long de son cours. Mais un imaginaire flotte par ailleurs autour, le représentant comme une divinité indomptable, qu'il faut respecter. La traversée ne peut se faire qu'avec la bénédiction de personnages mystiques, en mesure de les bénir face aux dangers que représente la tentative de traverser (« comme tous les autres il avait mis un genou en terre et il a baissé les paupières quand il a senti les doigts râpeux effleurer son front. [...] "Que Dieu t'accompagne, et prends garde au fleuve, la nuit"⁸⁷ ») et qui serait en mesure de pouvoir parler au fleuve lui-même (« Ils disent aussi que tu es folle parce que tu parles avec le fleuve. Tu parles avec le fleuve, Dolores ? – Tous les jours il me raconte l'histoire de ceux qui sont partis vers le Nord. Il me dit qui s'est noyé, qui s'est fait pincer à la frontière, qui a connu la richesse, ou une misère encore plus grande...⁸⁸ »). Il est un fleuve, ainsi que « cette frontière inaccessible, absurde, et éternelle qu'est aussi le Rio Bravo⁸⁹ ».

Géographiquement, la frontière entre les États-Unis et le Mexique de même nature que les rouages de contrôle mis en place à Ellis Island et Angel Island. L'objectif est de limiter l'entrée de migrants étrangers et parfois indésirables. C'est un « lieu de l'attente », puisqu'il s'agit de mettre en attente des populations qui souhaitent traverser la frontière. Avec aussi le souhait de bloquer les entrées matérielles qui pourraient avoir un effet néfaste (comme le montre l'exemple des tickets de loterie mexicaine interdits sur le territoire américain).

L'autre particularité de la frontière américano-mexicaine, et sa principale différence avec les dispositifs mis en œuvre à New York et San Francisco, est que les migrants ne sont pas renvoyés chez eux s'ils ne remplissent pas les critères des services de l'immigration. Ils sont simplement reconduits de l'autre côté. Permettant ainsi aux malchanceux de retenter l'expérience du passage.

Un système économique s'est par ailleurs mis en place d'un côté comme de l'autre de la frontière. Certaines entreprises américaines profitent de cette main d'œuvre temporaire qui franchit alors la frontière dans l'idée de faire plus rapidement fortune (« Celia non plus n'a plus eu de nouvelles de Silvestre, mais elle sait qu'un jour il reviendra du Nord, avec assez de dollars pour qu'elle ne soit plus obligée d'aller à la *maquiladora*⁹⁰ »).

⁸⁷ *Ibid.*, p. 16.

⁸⁸ *Ibid.*, p. 15.

⁸⁹ David Toscano, *L'Armée illuminée*, Paris, Zulma, 2012, p. 277.

⁹⁰ Eduardo Antonio Parra, « Vent d'hiver », in *Terre de personne*, *op.cit.*, p. 119.

Cette frontière n'est donc pas un simple dispositif de contrôle entre deux nations, ni de simples enjeux industriels et militaires⁹¹. Elle cloisonne, mais elle est également ouverte, donnant ainsi l'image d'une *seamless border*, une « frontière sans couture »⁹². Elle est entre deux univers, deux mondes politiques avec des convictions différentes. Elle est un « tiers-pays » :

Si la frontière en est arrivée aujourd'hui à représenter nombre de choses pour nombre de gens, elle reste néanmoins la région la plus mal comprise de toute l'Amérique du Nord. Notre frontière du Sud n'est pas simplement américaine d'un côté et mexicaine de l'autre. C'est un *tiers-pays* à l'identité propre. Ce tiers-pays est une bande de terre longue de trois mille deux cents kilomètres dont la largeur ne dépasse pas trente kilomètres. Elle obéit à ses lois propres et elle a ses propres hors-la-loi, ses propres officiers de police et ses propres décideurs politiques. Sa nourriture, sa langue, sa musique lui appartiennent en propre. Jusqu'à son développement économique qui est unique en son genre. C'est une colonie en soi, longue et étroite, gouvernée par deux pouvoirs lointains. Les rapports de symbiose qui existent en partage entre de nombreux couples de villes frontière, tels qu'El Paso et Ciudad Juárez, ou encore Calexico et Mexicali, sont nés de la nécessité. Les villes s'accouplent la nuit comme des amants réticents, s'enlaçant l'une l'autre de crainte que lâcher son pendant ne pourrait qu'être pis.⁹³

« Tiers-pays » au fonctionnement à part, et cela est dû également à ses habitants, à la fois porteur d'une identité d'Amérique latine (du point de vue américain) mais qui ne sont et qui n'ont presque rien. C'est un territoire aux multiples attentes qui finissent par influencer les personnes qui y résident, volontairement ou non.

Un « tiers-pays » terre de personne

Le « tiers-pays » que décrit Tom Miller est un territoire avec des fonctionnements propres, spatialement parlant. Il a une organisation qui le différencie des deux états dans lequel il se situe. C'est également un « tiers-pays » pour les personnes qui y passent, et qui dans certains cas finissent par y résider. Cette population se retrouve dès lors dans un environnement singulier et y est attachée. De chaque côté de la frontière, les vies s'articulent avec la démarcation et autour de cette dernière. Une fois à l'intérieur, il devient difficile d'en sortir et de reprendre une existence à part entière.

La proximité entre les deux pays, favorisée par les nombreux « couples de villes frontière », provoque un effet de transparence. Ce sont deux mondes qui cohabitent, qui vivent en « symbiose » selon l'expression de Miller. Là où une frontière sépare et écarte deux

⁹¹ Michel Foucher, *L'obsession des frontières*, op.cit., p. 99.

⁹² *Ibid.*, p. 103.

⁹³ Tom Miller, *Sur la frontière*, op.cit., p. 14-15. Nous soulignons le terme « tiers-pays ».

univers, celle entre les États-Unis et le Mexique donne la possibilité de voir et de presque toucher ce pourquoi les migrants se sont déplacés.

Elle est comme une « vitrine des rêves », elle hypnotise « par le spectacle pyrotechnique qu’offraient les avenues bien droites et bien illuminées, les tubes de néon au sommet des édifices, la course des phares sur les *freeways*⁹⁴ ». Pour les migrants mexicains et des autres contrées d’Amérique latine, elle est ce que Carlos Fuentes a appelé la *frontera de cristal*, la « frontière de verre », adaptant l’expression du *glass ceiling*, « plafond de verre » (qui désigne ces niveaux supérieurs qui ne sont pas accessibles à certaines catégories de personnes)⁹⁵. Les migrants arrêtés dans le « tiers-pays » voient ce que les États-Unis ont à offrir, sans toutefois pouvoir y accéder.

Elle provoque chez les migrants une attente particulièrement forte et marquante.

Elle voulait. Bien sûr qu’elle voulait. Tous ceux qui étaient restés sécher et mourir à Tepoztlán voulaient aussi... merde, et tous ceux de Morelos avec, tous les gens du Mexique et des terres indiennes du Sud, ils voulaient, tous, comme s’il ne savait pas ! Une maison, un jardin, une télé et une voiture avec... rien d’extraordinaire, pas de ces palaces comme en construisaient les *gringos*, non... juste quatre murs et un toit. Était-ce trop demander ?⁹⁶

Face à un monde d’apparence merveilleux, les habitants du sud de la frontière sont attirés par l’opulence américaine. Naissent en eux l’envie et le désir – à assouvir absolument – de posséder les choses dont ils ont un aperçu. C’est là que l’attente joue un rôle primordial dans la volonté de partir vers le Nord pour atteindre cette vie rêvée.

Cette sensation est retranscrite dans la nouvelle « La frontière de verre » de Carlos Fuentes. Le personnage de Lisandro est embauché pour être laveur de carreaux d’un building. Au cours de son premier jour de travail, il voit à travers la vitre une jeune femme, Audrey. Lui le Mexicain, elle l’Américaine. Par le biais de cette histoire, Fuentes raconte ce qui se vit au niveau de la frontière. La jeune femme a la possibilité d’imaginer cet autre (« Il ne savait pas que non seulement elle le regardait. Elle l’imaginait. Elle avait une longueur d’avance sur lui⁹⁷ »). C’est un Mexique fantasmé que les Américains voient ou rêvent, tandis que le jeune homme paraît plus terre à terre (« Employé de magasin, de station-service, n’importe quoi, il était d’accord. [...] Il rendait grâce d’avoir trouvé ce travail aux États-Unis. Il rendait grâce d’avoir rencontré les yeux de cette femme qui maintenant le regardait directement⁹⁸ »). Les

⁹⁴ Eduardo Antonio Parra, « La vitrine des rêves », in *Terre de personne*, *op.cit.*, p. 82.

⁹⁵ Geneviève Dragon, « Oubli et mémoire dans le miroir de *La Frontière de verre* de Carlos Fuentes », *Babel*, n° 28, 2013, <http://babel.revues.org/3444>, consulté le 28 août 2017.

⁹⁶ T. C. Boyle, *América*, Paris, Grasset, 1997, p. 37-38.

⁹⁷ Carlos Fuentes, « La frontière de verre », in *La frontière de verre*, *op.cit.*, p. 208.

⁹⁸ *Idem*.

deux personnages sont proches, sont à peu de distance l'un de l'autre, mais « séparés par la frontière de verre⁹⁹ ».

De fait, il devient difficile pour eux de se rencontrer, dans cet espace restreint, entre deux univers et deux mondes distincts. « Il ne pouvait parler à la vitre, il ne pouvait que s'éprendre de la lumière des vitres, laquelle, oui, pouvait la toucher, la pénétrer ; ils avaient la lumière en commun. Il désirait intensément la toucher, se l'approprier, fut-ce à travers la vitre¹⁰⁰ ». Cela sonne comme un avertissement, puisque le narrateur indique que ce qui les attire n'est pas la vérité mais un semblant de réalité. Et ce qui se trouve de l'autre côté, n'est que le fruit d'un souhait, d'une attente particulière, celle de l'altérité.

Cette rencontre permet de décrire ce qu'il se produit à l'intérieur du « tiers-pays ». « Il était en train de se créer entre eux une communauté ironique, la communauté dans l'isolement. Chacun pensait à sa propre vie en imaginant celle de l'autre¹⁰¹ ». Entre Audrey et Lisandro, et par extension entre les migrants et les États-Unis, naît un phénomène d'attraction, une attirance incongrue mais qui existe malgré tout. Dans cette bande de terre qu'est la frontière, ce sentiment est beaucoup plus fort, formant donc « la communauté dans l'isolement ».

Du côté mexicain, la vie quotidienne se déroule avec comme horizon la démarcation entre les deux pays. L'habitation des villes du nord du Mexique n'est pas aussi fastueuse que celle du sud des États-Unis, notamment pour les populations sans vraiment de moyens, comme une simple « maisonnette d'une seule pièce et cabinet dans la Colonia Bellavista de Ciudad Juárez¹⁰² ». Il arrive que le dénuement soit plus grand :

Sa maison se résumait à peu de chose, située en pente raide, à huit cents mètres du point d'eau le plus proche, elle était faite de palettes de bois et de boîtes en carton [...]. Ils agrandirent la maison à grand renfort de nouvelles palettes et de nouveaux cartons, plus une vieille porte de garage. Ils faisaient la cuisine dehors, sur les braises. Ils s'éclairaient à la bougie et à la lampe à huile et ils allaient chercher l'eau à un camion qui bringuebalait sur la grand-route pour la stocker dans un bidon de cent cinquante litre récupéré dans une décharge toute proche.¹⁰³

La vie dans la partie mexicaine n'est pas des plus simples, malgré la proximité des villes américaines, et des *maquiladoras*. L'objectif premier de ces industries est de fixer les flux migratoires, voire de les faire diminuer.

⁹⁹ *Ibid.*, p. 209 et p. 210.

¹⁰⁰ *Idem.*

¹⁰¹ *Idem.*

¹⁰² Du même auteur, « Malintzin des ateliers », in *La frontière de verre, op.cit.*, p. 131.

¹⁰³ Kem Nunn, *Tijuana Straits, op.cit.*, p. 119.

Selon les termes du programme de *maquiladora* tel qu'il a été conçu lorsqu'il a commencé à fonctionner en 1967, les industriels américains devaient installer des usines au Mexique et engager des Mexicains afin de monter des pièces expédiées des États-Unis. [...] La théorie était que le programme de *maquiladora* allait injecter de l'argent dans l'économie des villes frontalières, réduire le chômage et donc diminuer le nombre de migrants cherchant à passer aux États-Unis pour y travailler.¹⁰⁴

La pratique des *maquiladoras* n'est cependant pas celle que la théorie envisageait, puisque les entreprises en profitent pour ne pas respecter les normes de sécurité et les conditions de travail.

Toute la journée durant, Armando travaillait donc avec des colles et des solvants. Personne ne portait de gants. Le travail d'Armando n'aurait pas été possible avec des gants. Il n'aurait pas pu sentir le cuir sous ses doigts. Personne ne portait de masque ni de lunettes ? Tous avaient les yeux qui brûlaient. Ils saignaient du nez. Ils toussaient. Ils s'évanouissent.¹⁰⁵

Évidemment, elles veulent toutes aller travailler chez les Européens parce qu'elles sont mieux traitées, parce qu'on y pénalise ou renvoie les contremaîtres abusifs [...]. Si les Européens préfèrent la qualité de la vie aux bénéfices, grand bien leur fasse.¹⁰⁶

Ce qui devait fonctionner comme un moyen d'enrichir la région nord du Mexique s'est avéré contre-productif, puisque la seule chose que cherchent les entreprises sont les profits et la possibilité d'utiliser une main d'œuvre moins chère et en plus grand nombre de l'autre côté de la frontière. Augmentant ainsi le sentiment d'obstacle pour atteindre une vie raisonnable. « Les hommes de Tijuana étaient comme lui. Ils venaient de vies difficiles¹⁰⁷ ».

Si l'objectif d'une frontière est de marquer une séparation entre deux états, pour autant, la frontière entre les deux nations nord-américaines est très fréquentée. « Concrètement, il s'agit de la frontière la plus franchie au monde entre un pays riche et un pays en voie de développement. Chaque jour, des milliers de personnes passent de l'*autre côté*¹⁰⁸ ». Elle a également cela de particulier que cela se fait légalement mais aussi illégalement.

Les points frontaliers où il est possible de passer légalement sont majoritairement les routes. Les contrôles, lors de la traversée nord-sud, sont comme l'explique Tom Miller peu ou pas importants. En revanche, le chemin en sens inverse demande de la patience, du fait de contrôles beaucoup plus poussés. « Il examina les automobilistes : Mexicains, Américains blancs et noirs, quelques Japonais ou Chinois, la plupart d'entre eux avaient l'air las, le visage durci à cause de la chaleur et de la demi-heure, au moins, qu'ils mettraient à atteindre les

¹⁰⁴ Tom Miller, *Sur la frontière*, *op.cit.*, p. 301.

¹⁰⁵ Kem Nunn, *Tijuana Straits*, *op.cit.*, p. 116.

¹⁰⁶ Carlos Fuentes, « Malintzin des ateliers », in *La frontière de verre*, *op.cit.*, pp. 144-145.

¹⁰⁷ Kem Nunn, *Tijuana Straits*, *op.cit.*, p. 123.

¹⁰⁸ Jorge Volpi, « Les crimes de Santa Teresa et les trompettes de Jericho », collectif, *Franchir la frontière*, *op.cit.*, p. 165.

guichets de la douane¹⁰⁹ ». Les règles strictes édictées par les États-Unis en rapport avec l'entrée du territoire depuis le Mexique oblige des contrôles accentués, cela pour empêcher à la fois des passages de marchandises interdites mais aussi de migrants illégaux.

La voiture n'est pas l'unique moyen de traverser la frontière. Il est possible de le faire à pieds, cela pour éviter les désagréments des files d'attente. Il faut supporter les « barreaux bleu acier du long couloir de contention par lequel on faisait passer les piétons pour gagner les États-Unis¹¹⁰ ». Après les attentats du 11 septembre 2001, les contrôles se sont renforcés, et les piétons sont soumis aux mêmes contraintes que les automobilistes : « il en bava pendant une heure et demie au milieu des relents de l'humanité et des gaz d'échappement de la circulation toute proche. Derrière lui, une femme obèse s'évanouit. Devant, la police des frontières chopra deux types et les embarqua¹¹¹ ». La frontière, même si elle est contraignante par nature, permet un passage ininterrompu d'un côté comme de l'autre. Elle est poreuse, dès lors que les hommes et les femmes y sont autorisés : « Elle est en retard. C'est l'amour avec Rolando hier soir qui l'a mise en retard, le fait d'être allée le rejoindre de l'autre côté du fleuve, à El Paso Texas, puis d'être rentrée tard dans la nuit, seule et grelottante sur le pont international jusqu'à sa maisonnette [...] dans la Colonia Bellavista de Ciudad Juárez¹¹² ».

Si certaines populations peuvent franchir les barrières et les postes de douane, celles ne disposant d'aucun papier sont systématiquement poursuivies et interpellées. Là, la frontière retrouve ses dimensions telles que Michel Agier les définit. La traversée devient alors illégale, « risquant parfois leur vie et parfois chargés d'argent pour en rapporter des centaines de produits prestigieux¹¹³ ». Car ces tentatives se font loin des postes frontières, dans les parties désertiques et sur le Rio Bravo/Grande.

Ce sont avant tout des hommes qui tentent le franchissement du fleuve. L'expédition est risquée pour les femmes et les enfants.

Debout dans la nuit au bord du fleuve, Benito Ayala était entouré d'hommes pareils à lui. Tous entre vingt et quarante ans, tous en chapeau de paille, tous en chemise et pantalon de coton, grosses chaussures pour travailler en climat froid, blousons de couleurs et motifs variés. [...] Ils se ressemblent tous, mais Benito Ayala sait que chacun va franchir le fleuve avec son paquet de souvenirs particuliers, une musette invisible qui ne peut contenir que la mémoire singulière de chacun d'eux.¹¹⁴

¹⁰⁹ Eduardo Antonio Parra, « La vitrine des rêves », in *Terre de personne*, *op.cit.*, p. 79.

¹¹⁰ Kem Nunn, *Tijuana Straits*, *op.cit.*, p. 71.

¹¹¹ *Idem*.

¹¹² Carlos Fuentes, « Malintzin des ateliers », in *La frontière de verre*, *op.cit.*, p. 131.

¹¹³ Jorge Volpi, « Les crimes de Santa Teresa et les trompettes de Jericho », collectif, *Franchir la frontière*, *op.cit.*, p. 165.

¹¹⁴ Carlos Fuentes, « Río Grande, Río Bravo », in *La frontière de verre*, *op.cit.*, p. 240-241.

Un fleuve franchi de nuit, pour échapper plus facilement à la police des frontières qui arrêtent tous ceux qui sont arrivés illégalement de l'autre côté. Mais la noyade est aussi un risque à courir, d'où la présence de la prêtresse du fleuve dans la nouvelle d'Eduardo Antonio Parra, et qui doit permettre de passer en toute sécurité¹¹⁵.

Le passage par le désert comporte lui aussi de nombreux risques, mais permet de faire passer une famille, pour ne pas la faire dépendre d'un seul travailleur. « À un moment, [...] ils tombèrent sur toute une famille de clandestins, une dizaine de personnes peut-être, qui avançaient dans un silence complet. Ils couraient pieds nus dans ce lieu immonde, portant sur leurs épaules, dans des sacs en plastique, leurs chaussures et autres effets¹¹⁶ ». Les clandestins passent par des « sentiers nord-sud, sinueux et étroits », quand la police des frontières trace des « chemins est-ouest, plus larges et plus rectilignes, [...] dans le but de couper les précédents et d'être praticables à cheval ou en quad dans la mesure où les patrouilles se mettaient rarement en chasse à pied¹¹⁷ ».

En plus de ces dispositifs autorisés existe une forme alternative de contrôle, des milices qui cherchent elles aussi à réguler les flux migratoires, mais pas toujours avec les mêmes égards que les instances gouvernementales.

Le rugissement des moteurs se fit entendre juste après [...] les moteurs en question n'étaient pas ceux de la patrouille des frontières mais ceux de motos tout-terrain décorées d'accessoires fluorescents. Leurs chauffeurs portaient des tenues de camouflage paramilitaires, des casques comme on n'en voyait qu'au cinéma, ornés de dessins de têtes de mort et de pin-up nues aux seins lourds, et des armes à feu fixées à la cuisse dans des fourreaux de plastique tape-à-l'œil ainsi que des couteaux de plongés fixés au mollet. [...] On savait que des lycées du coin participaient à ce genre d'activités extrascolaires, des étudiants des corps volontaires de formation d'officiers réservistes, les ROTC [*Reserve Officers' Training Corps*] de San Ysidro, Chula Vista ou National City, relativement inoffensifs. Mais des trafiquants de drogue et des fabricants de méth s'étaient mis à sillonner la vallée, ainsi que des racistes en quête de proies fragiles.¹¹⁸

La zone frontalière est régie par des lois qui ne sont plus celles de l'état de droit. En tant que « tiers-pays », un fonctionnement parallèle est mis en place, où chacun peut agir en fonction de ses besoins.

Cela se retrouve également dans le secteur économique. Les *maquiladoras* sont des entreprises installées selon une volonté politique. Mais en tant que zone particulière, différentes formes d'économie se sont mises en place. Sur les ponts rattachant les villes

¹¹⁵ Eduardo Antonio Parra, « Le fleuve et la pierre », in *Terre de personne, op.cit.*

¹¹⁶ Kem Nunn, *Tijuana Straits, op.cit.*, p. 305.

¹¹⁷ *Ibid.*, p. 303.

¹¹⁸ *Ibid.*, pp. 309-310.

entre elles, des hommes faisant office de porteurs de bagages sont disponibles pour les personnes ramenant des marchandises.

Presque de bonne humeur, il alla jusqu'à l'entrée du pont. Une vieille sortait d'El Paso et s'approchait du trottoir, peinant à porter trois sacs du supermarché. [...] Le Tintan s'élança tout de suite, et la vieille, qui n'attendait que cela, le chargea de ses trois sacs. Voyant que son ami avait de la difficulté à tenir sa charge en équilibre, Reyes s'approcha pour lui donner un coup de main, mais l'autre repoussa son aide.¹¹⁹

Ce métier de porteur, dont le salaire dépend de la générosité des clients, est un métier né du besoin et de la demande de ceux qui passent quotidiennement le pont. Il donne naissance à des hommes de l'entre-deux, en attente de clients eux aussi en attente de pouvoir traverser.

Cette activité fonctionne sur le principe d'une entraide. Il existe néanmoins des hommes de l'entre-deux dont l'activité est illégale puisqu'elle consiste à essayer de faire passer les migrants de l'autre côté, en échange de sommes d'argent particulièrement élevées. C'est ce que l'on appelle les *coyotes*, des passeurs de population qui agissaient selon le même principe que les porteurs, c'est-à-dire un simple service, mais qui bientôt se sont professionnalisés¹²⁰. Ils ont mis en place des systèmes beaucoup plus rôdés que le simple fait de permettre la traversée de la frontière.

Il y avait du travail pour tout le monde [...] d'autant qu'ils travaillaient pour aider ceux du pays, en tout cas, il le prévenait qu'être bandit de l'autre côté de la frontière était une chose et une chose dangereuse, ça personne ne s'y risquait depuis Pancho villa, en revanche, être passeur comme Gonzalo, ce qu'on appelait coyote en Californie, c'était un travail plutôt honorable, une profession libérale en quelque sorte comme disaient les gringos : avec ses collègues, quelque quatorze gars comme lui dans leur vingtaine d'années, assis sur le capot des voitures en stationnement, ils attendaient les clients de la nuit, non pas les gogos qui manifestaient de l'autre côté du pont, mais les clients sûrs, ceux qui vont profiter de la nuit et des troubles à la frontière pour tenter le passage.¹²¹

En plus d'une économie institutionnelle, il existe une économie parallèle qui utilise les attentes et les besoins de migrants pour enrichir certaines personnes.

Le « tiers-pays » se trouve également du côté américain. Ce sont des lieux de vie pour ceux qui peuvent passer la frontière, même si les conditions sont bien meilleures que du côté mexicain. Mais ce sont aussi des immigrants illégaux, dont les conditions sont encore plus difficiles :

Ma vie de l'autre côté a été semblable à celle de tant de mes compatriotes : toujours sur le qui-vive, invisible aux yeux de la police de l'immigration, occupé aux champs ou travaillant en ville, quand ce

¹¹⁹ Eduardo Antonio Parra, « La vitrine des rêves », in *Terre de personne*, *op.cit.*, p. 88.

¹²⁰ Laurent Faret, *Les territoires de la mobilité*, *op.cit.*, p. 199.

¹²¹ Carlos Fuentes, « Río Grande, Río Bravo », in *La frontière de verre*, *op.cit.*, p. 279.

n'était le temps ni des semailles ni des récoltes. Années de jeunesse éblouies par la terre des mirages, par les salons de danse infestés de blondes et d'ouvriers plus ou moins généreux.¹²²

Ce sont des migrants utiles pour les entreprises du côté américain, mais soumis à la crainte d'être renvoyés au Mexique.

La police des frontières est vraiment stricte. Quand des Mexicains se promènent dans la rue et qu'ils ont l'air vraiment pauvres, on leur pose des questions. S'ils ne parlent pas anglais, la police les embarque.¹²³

Comment peut-on être con à ce point-là ? demanda-t-il. Tu oublies que t'as pas de papiers ? Si tu te fais pincer pour une connerie de ce genre, on va tous se retrouver de l'autre côté en moins de deux. En taule. Si t'as pas de papiers, ils te donnent tout de suite à la police des frontières.¹²⁴

Si les migrants attendent de pouvoir passer, et sont dans une situation d'entre-deux, les membres de la police des frontières le sont également. Ils sont confrontés aux nombreuses tentatives et doivent rester sur le qui-vive pour empêcher les migrants de franchir la frontière illégalement, ceux que l'on appelle communément les « dos mouillés » :

citoyen mexicain sur le territoire des États-Unis sans les autorisations nécessaires. Comme beaucoup d'entre eux traversent le río Grande à la nage, ils ont le dos mouillé. L'expression est simple et pratique. (Elle s'applique également à la section occidentale de la frontière pourtant dépourvue de fleuve). Bien que multiraciale, l'expression « dos mouillé » est grosso modo l'équivalent de « négro ».¹²⁵

Pour ces hommes chargés de la garde de la démarcation, il existe une forme d'attraction-répulsion en ce qui concerne les migrants. « Il détestait les clandestins. Cependant, il en avait besoin et donc les adorait. Sans eux, hélas, il n'y aurait pas de budget pour les hélicoptères, les radars, les puissantes lampes nocturnes à infrarouge, les bazookas, les pistolets¹²⁶ ».

La frontière n'est pas uniquement une question masculine. Elle concerne aussi les femmes, puisqu'elles aussi font la traversée, légalement ou illégalement. Elles sont une main d'œuvre beaucoup plus appréciée pour les entreprises implantées dans le « tiers-pays ».

Plus de soixante-quinze pour cent des ouvriers de *maquiladora* au Mexique sont des femmes. Les industriels disent qu'ils préfèrent les employées de sexe féminin parce qu'elles font preuve d'une meilleure dextérité manuelle pour les montages délicats. La raison essentielle, cependant, se trouve dans une brochure explicative de 1971 destinée aux industries désirant monter des *maquilas*, le *Border Industrial Program* : « Dès les premières étapes de leur mise en condition (les femmes) font montre de respect et d'obéissance à l'égard de l'autorité, en particulier lorsque des hommes en sont chargés. Les femmes respectent volontiers les ordres donnés, elles s'adaptent facilement aux changements et aux ajustements, et elles sont considérées comme moins exigeantes... »¹²⁷

¹²² Eduardo Antonio Parra, « Le fleuve et la pierre », in *Terre de personne*, *op.cit.*, p. 23-24.

¹²³ Tom Miller, *Sur la frontière*, *op.cit.*, p. 282.

¹²⁴ Kem Nunn, *Tijuana Straits*, *op.cit.*, p. 241-242.

¹²⁵ Tom Miller, *Sur la frontière*, *op.cit.*, p. 31-32.

¹²⁶ Carlos Fuentes, « Río Grande, Río Bravo », in *La frontière de verre*, *op.cit.*, p. 251.

¹²⁷ Tom Miller, *Sur la frontière*, *op.cit.*, p. 303-304.

Les femmes traversent régulièrement la frontière (« Elle franchissait chaque jour la frontière pour se rendre d'El Paso à Juárez où elle travaillait comme contremaître dans une usine d'assemblage de téléviseurs¹²⁸ »), même si certaines ne quittent pas le Mexique et attendent le retour de leurs maris. Elles se retrouvent elles aussi dans cet entre-deux, avec une perception accentuée du temps mais aussi de leur corporalité. « Soit il allait l'aider, soit il était de ces hommes dont on voyait le portrait sur les murs des postes, un ravisseur de femmes ou un tueur à la hache, ou un violeur. Auquel cas, elle était foutue, aussi foutue du côté américain de la barrière qu'elle serait foutue à Tijuana¹²⁹ » ; « Fahey avait une femme avec lui, ravissante et à demi dévêtue après l'épisode de la boue¹³⁰ ».

En attendant de pouvoir tenter à nouveau la traversée, les femmes se retrouvent dans des espaces où elles peuvent se reconstruire avant d'essayer de franchir la frontière¹³¹. « Alors il parla à Armando d'un groupe de femmes installées dans un vieux quartier de Tijuana, dans une maison que l'on appelait la Casa de la Mujer¹³² ». Les femmes peuvent ainsi se reconstruire et se reconstituer au sein d'un groupe, d'un soutien, qui leur permet de reprendre leur chemin. Elles peuvent ainsi affronter plus aisément les difficultés qui se présentent. « Puis un certain nombre de femmes étaient sorties pour le défier. [...] Les femmes de la Casa de la Mujer l'avaient repoussé, le frappant à coups de balai comme une assemblée de sorcières¹³³ ».

« Seuil d'espérance », la frontière entre les États-Unis et le Mexique accentue la perception de l'attente, du fait de la proximité de l'objet souhaité. Là où la traversée de l'Atlantique ou du Pacifique est soumise aux aléas de la migration et donc intellectualise le voyage, la vision de l'objet de son attente diminue l'imagination mais augmente le désir primitif de posséder ce que l'on voit. L'espace frontalier offre par ailleurs un champ plus vaste pour accéder à ses espoirs. Il ne manque plus qu'à sortir du « tiers-pays » et à dépasser la « frontière de verre » pour enfin toucher ce que l'on a désiré.

Que ce soit par les « antichambres de l'arrivée » ou par la frontière, les « seuils d'espérance » sont partie prenante des phénomènes migratoires américains. Ils marquent le moment où les migrants sont le plus proche de l'entrée dans le pays, non plus physiquement

¹²⁸ Carlos Fuentes, « Río Grande, Río Bravo », in *La frontière de verre*, *op.cit.*, p. 252.

¹²⁹ Kem Nunn, *Tijuana Straits*, *op.cit.*, p. 36-37.

¹³⁰ *Ibid.*, p. 310.

¹³¹ Cf. notamment Ambre Dewaele, « Le cas des femmes migrantes en transit par l'Instituto Madre Assunta (Tijuana) : une perspective genrée sur l'expérience de l'attente », in Laurent Vidal et Alain Musset, *Les territoires de l'attente*, *op.cit.*, pp. 44-48.

¹³² Kem Nunn, *Tijuana Straits*, *op.cit.*, p. 126.

¹³³ *Ibid.*, p. 127.

puisque dans le cas des *conventillos* et des *cortiços*, ils ont déjà un pied dans leurs nouvelles nations, mais culturellement parlant. En effet, ils côtoient les habitants, adoptent leurs cultures, mais gardent cependant leurs particularités (comme le montre l'exemple du Cocoliche »). « Ces Mexicains viennent de l'intérieur et ils s'anglicisent à Mexicali et Juárez [...]. Ils apprennent un peu d'anglais et, ensuite, ils pensent avoir le droit de venir ici¹³⁴ ».

Les « seuils d'espérance » sont des *territoires de l'attente* où le sentiment d'attente est le plus fort, puisque les migrants sont au cœur de ce qu'ils ont désiré, de la raison pour laquelle ils ont effectué le voyage. Ils sont à une étape de pouvoir obtenir ce qu'ils ont souhaité, mais restent malgré cela encore en dehors, toujours dans un entre-deux, qu'ils souhaitent franchir (« elle, Margarita Margie, elle était ambitieuse, disciplinée, et à quoi ça lui avait servi ? plantée là à la frontière [...], elle méritait elle-même une étoile dorée sur le front [...] pour que les garçons la sifflent, l'appellent Margie et disent non ce n'est pas une chicana, pas une Mexicaine, elle est comme toi et moi...¹³⁵ »).

¹³⁴ Tom Miller, *Sur la frontière*, *op.cit.*, p. 289.

¹³⁵ Carlos Fuentes, « Río Grande, Río Bravo », in *La frontière de verre*, *op.cit.*, pp. 255-256.

Conclusion

Au cours de la « crise des migrants » qui a touché l'Europe durant l'année 2015, le traitement de ce phénomène migratoire majeur par les médias a mis en lumière les conditions de déplacement, d'arrivée, ainsi que les situations transitoires dans lesquelles se trouvaient les migrants (notamment en France et la situation à Calais). Pour le Conseil de l'Europe, « le rôle des médias [devient] capital car ils constituent une plateforme pour démêler, problématiser et présenter¹ » les questions liées à la migration, c'est-à-dire « les opportunités (pour les migrants, pour la population autochtone, pour les pays européens) et les risques (sur le plan individuel, structurel, socio-économique, culturel, politique et moral)² ».

Pourtant, si le Conseil de l'Europe voit dans les médias une possibilité de présenter et de réfléchir sur certaines problématiques liées au déplacement, ces mêmes sources d'information ne mettent que rarement les situations d'entretemps, passant d'une approche à l'échelle humaine à une échelle plus éloignée et distante³. L'écriture et la présentation se font plus froides, ne cernant plus l'expérience personnelle mais plutôt un phénomène de groupe, multiple.

Ce sont pourtant les singularités de la migration, les « courses immobiles » qui peuvent nous renseigner sur les vécus individuels, et en particulier sur l'attente des migrants, « celle avide et focalisée, aux abords des frontières nationales, et celle résignée et absente de ces mêmes migrants, à l'intérieur du pays tant désiré, lorsqu'ils se trouvent confrontés à d'autres frontières, autrement plus infranchissables⁴ ». La photographie permet par exemple de saisir cette instantanéité de l'attente ainsi que sa durabilité au même titre que la littérature, et au-delà de ce que peuvent proposer les autres médias.

En s'approchant de l'individu, cela grâce à un changement du type de sources, il est alors possible d'appréhender différemment les déplacements, leurs enjeux. C'est une façon de repenser les migrations, mais également d'aborder des éléments jusque-là passés sous silence.

¹ Myria Georgiou et Rafal Zaborowski, *Couverture médiatique de la « crise des réfugiés »: perspective européenne*, Rapport du Conseil de l'Europe DG1(2017)03, 2017, p. 15, <https://rm.coe.int/couverture-mediastique-crise-refugies-2017-web/168071222e> (consulté le 12 janvier 2018).

² *Idem.*

³ *Ibid.*, p. 11.

⁴ Laurent Vidal, « Territoires de l'attente », in Asaf Shoshan, *Territoires de l'attente*, Montreuil sur Brèche, Diaphane Éditions, 2013, p. 61.

Attendre, cela sous-entend être placé dans une temporalité extérieure à celle vécue quotidiennement. C'est se retrouver sur une « île », à l'écart du continent. Le temps y défile différemment, et les contraintes spatiales obligent à s'adapter. Surtout, les différents exemples mentionnés dans les premiers chapitres montrent que les « îles d'espérance » ne sont pas immobiles, comme pourrait le laisser penser leur statut⁵.

Parmi les « îles d'espérance » marquantes, la ville occupe une place importante. Elle attire, elle dégage un imaginaire qui est véhiculé par les hommes. Elle est même « magnétique », comme cela se voit chez Régine Robin ou Frank McCourt. Elle habite l'esprit, elle est source d'un désir de possession et qui conduit au déplacement. Espace du possible, espace des possibles, la ville produit une attraction, qui est entretenue par les habitants et les nouveaux arrivants. Elle alimente l'imaginaire que les hommes finissent par nourrir. Elle devient donc une « ville-lumière », phare qui éclaire l'esprit des hommes et alimente leurs fantasmes et leurs besoins.

L'attente crée trois temps, trois phases : attraction, migration, installation. Chacune impacte la migration et les trois répondent à des besoins qui sont propres aux futurs migrants. L'attraction de la ville initie une aspiration au voyage, la nécessité de quitter sa terre pour réaliser, assouvir un besoin né à la base par la ville. Elle est nécessaire pour lancer la phase de migration, où l'imaginaire se confronte un peu plus à la réalité des choses. Enfin l'attente se termine par une phase d'installation, qui n'est pas toujours acceptée, entraînant ainsi un rejet et une volonté de faire le chemin en sens inverse.

Les « îles d'espérance » viennent avant tout des hommes et des femmes qui en ressentent l'attraction. Ce sont eux qui lui donnent cette stature, qui la rendent attractive, mais également répulsive. Que la ville existe déjà comme c'est le cas pour Québec, New York, Chicago ou San Francisco, qu'elle soit en construction comme le montre le cas d'Ottawa dans le roman de Ondaatje, ou qu'elle sorte de nulle part comme nous le raconte Almino, son aura est entretenue parce qu'il y a une attente particulière. Parfois, c'est le besoin de participer à la marche de l'histoire qui importe, mais bien souvent, ce sont des besoins moins glorieux qui animent les hommes.

Il y a donc bien une partie profane de l'attente qui provoque le déplacement. Elle est provoquée par un besoin essentiellement matériel, celui de subvenir à ses besoins, de parvenir

⁵ Anne Meistersheim, « Le malentendu. Entre imaginaire insulaire et imaginaire continental », *Ethnologie française*, n°3, vol. 36, 2006, p. 503.

à améliorer ses conditions de vie. Même le cas du personnage dans *Hôtel Brasília*, qui souhaite être la mémoire de la construction de la ville, son souvenir, est marqué par ces besoins profanes, banals et quotidiens. Cette volonté de mémoire a pour objectif de mettre en avant la matérialité de la ville, même si sa construction vient d'esprits grandioses, mais avant tout humains.

Attente profane donc, ce qui induit une attente religieuse. Cette dernière prend elle aussi différentes formes. Elle répond à des besoins qui diffèrent selon les individus, étant à chaque fois unique, même si parfois des communautés se forment autour d'une idée religieuse. Comme pour les « îles d'espérance » profanes, les « îles » sacrées sont autant individuelles que collectives.

En ce sens, la ville est aussi un espace où le sacré prend une place importante. La construction de la ville à l'époque romaine était l'occasion d'un cérémonial religieux, pour assurer la prospérité de la ville ainsi qu'une protection des dieux. Ces divinités ont depuis été remplacées par un seul dieu, dont les églises sont la représentation de sa présence. Mais cela se retrouve également dans des espaces urbains existants : les croyants y transposent leurs convictions, transformant la ville en lieu de l'attente, en particulier pour les sectes et les groupes religieux.

Il y a, par dans la construction d'une nouvelle ville une symbolique particulièrement forte. C'est ce qui transparaît notamment dans la création de Brasília. Son emplacement, situé à l'intérieur des terres, évoque pour certaines personnes les nombreuses cités mythiques de l'Amérique du Sud, à la manière de la cité de Z, c'est-à-dire avec un fort potentiel spirituelle. C'est pour cette raison que des communautés comme celle du Mestre Yokaanam s'y installe, ou qu'elle attire des individus aux multiples croyances. Il y a dans la ville nouvelle la possibilité de transmettre la satisfaction d'un besoin religieux.

En tant qu'espace sacré, et donc considéré comme protecteur face au monde extérieur, ces « îles d'espérance » suscitent le déplacement. Elles conduisent des populations à entreprendre un mouvement initiatique, symbolique, du profane au divin. Par ailleurs, ce voyage fait partie de la transition nécessaire, d'une étape purificatrice pour être autorisé à accéder à ce nouvel espace. Que ce soit le personnage de Valdivino durant la création de Brasília, des fidèles du *Conselheiro* ou de José Lourenço, le voyage constitue un passage dans l'obtention du paradis promis. C'est par sa valeur que l'on peut obtenir l'entrée dans le saint des saints. En ce sens, le personnage de Galileo Gall, l'Européen censé représenter les valeurs humanistes, meurent avant de pouvoir arriver à Canudos, payant ainsi les nombreux péchés

qu'il a commis. À l'inverse, Jurema, la femme que Gall viole et emmène avec lui, finit par atteindre la ville du *Conseilhero*.

Ces lieux, même s'ils se revendiquent comme des espaces protégés, sont soumis aux assauts du monde extérieur. Dans ces cas-là, une réaction violente se produit : les fidèles et les croyants réagissent à l'agression extérieure en devenant eux-mêmes agressifs. Les *Cristeros*, s'ils n'ont pas souffert physiquement, ont réagi aux différentes dispositions politiques anticléricales du gouvernement mexicain. Les habitants de Canudos ont quant à eux réagi aux tentatives de l'armée de les déloger du village qu'ils occupaient. On constate par ailleurs que se trouve une opposition entre le politique et le religieux dans ces deux cas précis. L'aventure de Caldeirão est quelque peu différente, puisque sous l'impulsion du *beato*, les habitants n'ont pas réagi par les armes, mais c'est une fois dans le *sertão* que certains ont décidé d'agir violemment, entraînant une répression féroce de la part des politiques et de l'armée.

L'attente a une dimension sacrée qu'il convient de ne pas oublier. Si l'attente vient souvent de besoins profanes, elle possède un caractère spirituel et religieux, une forme de transcendance nécessaire pour combler à la fois le corps et l'esprit. Henri Desroches parlait de réaliser une sociologie de l'espérance ; l'espérance est dans ce cas une forme d'attente de l'immatériel, du domaine de la croyance.

Les « îles d'espérance », si elles peuvent s'envisager comme des lieux de possible tranquillité, sont aussi au cœur du déplacement forcé, de l'exil. Ici, l'« île » est la terre que l'on quitte, que l'on est contraint de fuir sous peine de mourir. C'est ce lieu désiré, que l'on souhaite retrouver une fois la tempête passée. Mais le lieu de résidence aussi est une « île », puisque comme nous le disions, il y a le souhait de quitter la terre d'accueil pour rejoindre la terre d'origine. L'attente est double, à la fois besoin de partir et besoin de revenir.

C'est pour cela qu'elle s'écrit au futur, mais un futur imaginaire, hypothétique, incertain. Dans le cadre d'une « île d'espérance » profane ou sacrée, l'attente se conjugue dans un futur qui a valeur de réalité. D'autant que le migrant possède un certain contrôle sur son destin, il peut décider de modifier ses plans assez facilement en fonction des situations. Lorsqu'il s'agit d'un exil, les réfugiés subissent les événements, ils ne sont pas totalement maîtres de leurs destins. D'où ce futur empli d'indécisions.

Cela tient également dans le fait que les exilés vivent dans des lieux transitoires, dans des pays où ils n'ont pas pour idée de s'installer dans la durée. L'objectif est de pouvoir faire le chemin en sens inverse et à tout tenter pour y parvenir, comme lorsque Arcadi, le héros du roman *Les exilés de la mémoire*, cherche à mettre en place une tentative d'assassinat de Franco depuis le Mexique. Projet illusoire mais qui entretient le lien avec la Catalogne.

Mais même s'ils habitent des territoires de transition, certains pays d'accueil deviennent les lieux d'une vie nouvelle, parfois assumée, parfois contrainte. La volonté de départ, comme c'est le cas chez Yocandra (*Le paradis du néant*), permet une meilleure intégration, une meilleure adhésion au nouveau monde qui s'offre à l'exilé. En dépit du sentiment de ne pas totalement appartenir à cette nouvelle société, les réfugiés parviennent à s'intégrer et à ne plus reconnaître leur pays d'origine, comme le laisse entendre le narrateur de *Contretemps*. Devenu un *transterrado*, un individu conservant à la fois son identité d'origine mais qui parvient à s'adapter : « passé et présent, tout était à nouveau mélangé⁶ ».

L'exil s'écrit pour ainsi dire dans l'attente. Récit dont le temps de base est le futur imparfait, il ne cesse jamais d'être rédigé par les déplacés. Même une fois terminé, il enferme ces derniers dans un temps autre, ils sont prisonniers de leur propre histoire, de leur propre récit, comme Julio Mendez dans *Le jardin d'à côté*.

Les étapes de l'attente dans le déplacement

Si l'attente provoque le déplacement, elle se retrouve aussi au cœur de la migration, à travers les différentes étapes qui la jalonnent. En s'appuyant sur le triptyque départ-traversée-arrivée, il est possible de constater que l'attente construit la migration, qu'elle façonne la manière dont les migrants vont la vivre. C'est ce que l'on pourrait appeler une attente de déplacement : les « îles d'espérance » provoquent le mouvement, et à l'intérieur de celui-ci se trouve l'attente. Existents alors différents *territoires de l'attente*, différents espaces où les migrants se confrontent à l'*entretiens* et aux entre-deux.

Les nombreuses attentes au moment du départ sont en particulier dues aux « îles d'espérance » et aux « villes-lumières ». Elles offrent différents facteurs, différents motifs pour la migration. Souvent, la raison économique est la première cause de déplacement. En renvoyant l'image d'un lieu du possible et de la réussite, ces espaces provoquent la migration, entraînant le souhait et le désir de parvenir à obtenir une vie meilleure. Mais ce ne sont pas là les seuls facteurs, puisque les événements climatiques, les raisons politiques et religieuses sont également des motifs pour quitter un territoire.

Mais si les causes du déplacement sont connues, il apparaît que ce n'est qu'au moment de l'arrivée que les migrants existent. Le départ semble être écarté, comme pour mettre derrière soi son ancienne vie. Les romans permettent de mieux appréhender cette étape, en

⁶ Bernardo Toro, *Contretemps*, *op.cit.*, p. 79.

revenant sur les origines, et notamment à travers les différentes langues parlées. En s'exprimant dans un autre idiome, c'est mettre en avant son identité passée, sa particularité. C'est aussi le moyen de se distinguer en tant qu'individu.

Cette distinction se retrouve également lorsque les migrants traversent et restent dans une ville, dans l'attente de pouvoir poursuivre le voyage. C'est là une autre forme que la ville prend, celle d'étape. Que ce soit à travers le port qui doit permettre de monter sur le bateau de la traversée, ou bien dans les méandres administratifs dont nous font part Zoé Valdés et David Bezmozgis, la ville sert de marqueur géographique et temporel.

En tant que point de départ, la ville représente un arrêt, incertain. Elle enferme de manière spatiale, empêchant tout déplacement et bloquant la migration. Pour les populations en mouvement, cela signifie devoir trouver un lieu où pouvoir vivre et continuer malgré cet arrêt à mener une vie quotidienne parallèle à celles des habitants. Les migrants cherchent à s'approprier ce nouvel espace, malgré la différence de langue, de culture. Cela passe par une forme de regroupement, plus ou moins accepté.

Mais la dimension spatiale de l'attente urbaine est indissociable de la dimension temporelle de cette dernière. Le temps quotidien, mis entre parenthèses au cours de la migration, ressurgit mais non dans sa globalité. Ce sont les premières nécessités qui animent les personnes en mouvement. Ce temps remplace celui du voyage, jusqu'à ce que l'autorisation de quitter le territoire soit acquise. Il peut être plus ou moins long, laissant la possibilité à chacun de découvrir l'espace urbain, qui permettra d'améliorer ou non les conditions d'attente, ou les détériorera, puisque l'identité du migrant sera influencée par cet *entretemps* migratoire.

C'est une réflexion autour de la notion de départ qui se dessine. Arrive-t-il lorsque les migrants quittent leurs terres, ou lorsqu'ils quittent leurs pays ? Si dire au revoir à sa terre natale est le premier temps du déplacement, le passage par la ville lance véritablement le départ puisque pour la première fois, les personnes effectuant le voyage se retrouvent confronter à différentes situations qui conditionnent leurs représentations. Le départ, s'il est conçu comme une rupture, se trouve au moment où les migrants glissent vers le statut de populations en mouvement, et donc cessent d'être sédentaires. La ville est l'élément central qui crée la transition vers le déplacement.

Le trajet effectué pour parvenir à destination soumet aussi les individus à l'attente. C'est du fait de sa non-linéarité : contraint par le moyen de transport à une attente géographique restreinte, mais aussi temporelle à cause des imprévus, les migrants vivent le voyage par le biais de l'attente. Cela est d'autant plus vrai lorsque ces derniers disposent de

conditions de navigation ou de traversée compliquées. Il y a alors une tentative de conserver une forme de quotidienneté, d'adapter chaque jour en fonction de l'allongement ou du raccourcissement de la durée ressentie. Cet effort permet de garder une individualité, ou un groupe lorsque la traversée s'effectue à plusieurs.

L'arrivée, ou plutôt la fin du voyage, est pour les migrants la dernière étape de la migration puisqu'elle permet d'assouvir les besoins que l'attente du départ et de la traversée ont provoqués. Elle symbolise l'accomplissement de la migration, la fin tant attendue. Mais si elle est fantasmée et idéalisée, l'arrivée est notamment vécue, ressentie. Elle est sensorielle dans la mesure où vivant l'instant qui marque la finalité du voyage, où la vue de la ville ou du territoire tant convoités signifie la réalisation, l'accomplissement, la fin des difficultés et le début de la nouvelle vie.

C'est au cours de cette étape que sont mis en place des systèmes de régulation des flux, créant un nouvel espace d'attente. C'est notamment le cas à Ellis Island et Angel Island : situés sur des îles à l'entrée des villes portuaires d'arrivée aux États-Unis (New York et San Francisco), pour empêcher le contact avec le reste de la population, ces dispositifs ralentissent considérablement le temps de la migration. Ce temps allongé influence également la perception du migrant, qui oscille entre l'espoir et l'incertitude. Mais une fois franchie cette étape, qui a par ailleurs conditionné « l'identité » des individus qui sont passés par les centres. Événement traumatisant, mais qui franchit laisse encore plus espérer d'une réussite méritée.

L'attente, si elle se ressent dans ce cas à travers un temps allongé au maximum, se vit aussi dans l'immobilité. Ce sont les « seuils d'espérance » qui sont ces espaces qui concluent la migration sans véritablement la terminer. Ils ont aussi pour particularité, à l'inverse des dispositifs de régulation, de se trouver dans la ville, ou bien en périphérie. Ce sont des lieux où l'attente est de pouvoir franchir la barrière qui permettrait de conclure la migration. Ils sont par ailleurs clos (ou ouverts dans le cas de la frontière) et immobiles.

On trouve dans ces « seuils » des espaces au cœur de la ville, mais qui marquent la séparation entre les habitants et les nouveaux arrivants, des « antichambres de l'arrivée ». Franchir ce passage revient à terminer sa migration. Cependant, ces points de passage sont aussi des moyens de se regrouper et d'essayer de préserver une forme de quotidienneté. Habiter ces espaces, c'est par ailleurs faire état de sa condition de migrant qui n'a pas encore passé l'étape de l'intégration.

C'est ce que l'on constate à travers les *conventillos* et les *cortiços*, bâtiments ou « bidonvilles » où vivent de nouveaux immigrants, tout juste arrivés d'Europe ou d'ailleurs. Mondes à l'écart de la ville où se réunissent les personnes qui ne sont pas encore intégrées, les

conventillos et les *cortiços* sont des entre-deux de la migration, à la fois dans un espace urbain mais à l'écart socialement. Les habitants, qui vivent dans des « ruches », cohabitent et essaient de construire un univers vivable malgré les conditions extrêmement difficiles. La sortie définitive est l'instant où l'habitant de ces espaces s'intègrent et deviennent des habitants à part entière.

Cette mise à l'écart est ressentie aussi dans le cadre de l'attente à la frontière, notamment celle entre les États-Unis et le Mexique. Ce « tiers-pays » est une zone qui fonctionne selon ses propres règles et un modèle qui lui est propre. C'est à la fois le souhait de passer la frontière mais aussi la présence des agents de l'immigration qui provoque cette double attente. Marqués par la séparation, les migrants qui tentent de franchir la frontière sont au contact de la nouvelle identité qui s'offre à eux, se l'appropriant mais tout en conservant leurs particularités. Ils sont les habitants d'un entre-deux, ni dans un pays ni dans l'autre, d'une culture à part et produit d'un mélange.

Ce sont également des moyens et des dispositifs particuliers, qui n'ont pas la même fonction que dans les cas des dispositifs américains insulaires. L'objectif n'est plus l'attente de contrôle, dont la particularité est de s'assurer de la qualité des entrants, mais une attente restrictive, qui a pour objectif de ne plus laisser les migrants considérés comme indésirables. Les migrants sont alors dans l'attente de pouvoir franchir la frontière, légalement comme illégalement.

L'attente, part importante de la migration

Les *territoires de l'attente* se partagent en deux formes complémentaires : une première forme où l'attente entraîne un déplacement ; une seconde où c'est le déplacement qui provoque l'attente. À l'intérieur de ces deux formes se partagent différents aspects de l'attente, différentes mais elles aussi complémentaires, où passent les migrants en fonction des étapes de leurs migrations. L'attente, à l'intérieur des *territoires de l'attente*, n'est pas unique mais multiple.

Laurent Vidal souligne que l'attente est un « fait social total » et qu'elle possède de nombreuses dimensions. Chacune de ces dimensions se retrouvent à l'intérieur des exemples qui ont été présentés au cours de cette recherche. Ils illustrent la multiplicité des champs de l'attente, mais aussi les justifient.

D'autant que l'attente peut être multiple. Elle est, nous avons pu le constater, polymorphe. Elle concerne à la fois des pratiques profanes en rapport avec des projections

mentales vers un espace à atteindre et qui assouvirait des besoins ; symboliques, comme c'est le cas pour le personnage du père dans *Hôtel Brasília*, qui voit dans la construction de la nouvelle capitale un monde nouveau s'ouvrir ; religieuses, et plus particulièrement des attentes eschatologiques, où la fin du monde ouvrirait aussi sur un nouvel âge d'or.

L'attente qui se retrouve au cours de la migration n'est pas si différente pour les différents cas de migration vus dans cette recherche. Ce sont régulièrement les mêmes motifs, les mêmes besoins. Mais là où l'attente diffère, c'est que si elle est collective, universelle, elle n'en demeure pas moins unique, à chaque homme et femme. L'humain est lui-même une « île d'espérance », à la fois au cœur d'un immense archipel, mais que l'attente renferme sur lui-même. Dans certains cas, une famille ou une communauté partage une même attente, mais chaque membre ressent un besoin différent de l'autre.

Au cours de la migration et du déplacement, l'attente se vit de manière sensible, c'est-à-dire qu'elle affecte la perception du temps. Elle place les personnes en mouvement dans une situation intermédiaire. Cette situation vient, comme l'explique Nicolas Grimaldi, du besoin d'obtenir ce pourquoi nous attendons. Cela est vrai dans le cas de traversée, comme il est possible de le voir chez Julie Otsuka, lorsque les Japonaises en route vers les États-Unis se posent de nombreuses questions au sujet de leurs maris et sont dans une sorte de bulle d'attente.

Cette sensibilité de l'attente est également possible dans le cas où les hommes sont immobiles. Au cours de la construction de Brasília, le père du narrateur fait preuve régulièrement d'impatience, souhaite voir la ville sortir plus vite de terre. Son temps s'arrête, et il est intéressant de noter que le récit ne porte que sur la ville. Aucune mention n'est faite sur l'après-Brasília. Toute la vie du père est centrée sur cet événement, dans une bulle d'attente qui une fois qu'elle a éclaté, ne lui laisse plus de vie en dehors.

Cette dimension sensible de l'attente est en relation avec sa dimension spatiale. La perception d'un temps qui s'allonge ou au contraire qui se raccourcit agit sur la compréhension spatiale dans laquelle se trouvent les migrants. Il existe des lieux prévus à cet effet et dont l'objectif est de créer de l'attente. Nous l'avons vu avec Ellis Island et Angel Island, ainsi que la frontière entre les États-Unis et le Mexique. Ces espaces ont été conçus avec pour objectif de représenter un point de ralentissement des populations, afin de laisser le temps de contrôler les flux. Pour ce faire, il suffit de provoquer l'attente (dont c'est ici par ailleurs une dimension politique). Elle sert alors comme moyen de préparer les populations qui viennent d'arriver à une nouvelle culture. L'attente déconstruit l'identité première pour la rendre plus malléable. Certes, les migrants cherchent à leur arrivée de retrouver des

compatriotes, moyen pour eux de ne pas être perdus. Mais ce passage obligatoire par un instant d'attente enclenche une transformation lente mais présente (d'où cette dimension culturelle de l'attente).

Mais dans d'autres cas, l'environnement se transforme, perdant ainsi sa fonction première. C'est le cas pour les navires qui apparaissent prévus pour les voyageurs de première et seconde classe, avec des infrastructures chargés d'effacer l'attente de la traversée. Mais pour les classes inférieures, le bateau se transforme en un espace d'attente, où cette dernière entraîne une réinterprétation de l'espace. La cabine notamment devient un lieu de vie, connu, et que protège de l'extérieur où tout est inconnu.

Cette dimension spatiale de l'attente peut se retrouver sur une petite échelle (par exemple sur un bateau), mais se trouve également sur des espaces plus grands, que ce soit un bâtiment, un quartier voire une ville. L'exemple romain que l'on trouve chez David Bezmozgis montre parfaitement qu'il existe plusieurs dimensions spatiales de l'attente et que ce qui est un lieu de vie pour les habitants peut devenir un espace incertain et sans repères pour des personnes mis en attente. Mais c'est aussi la condition de ne pas quitter l'espace urbain, de rester à disposition des autorités pour le départ qui conditionne la temporalité des migrants. La ville, en étant réduite à une forme fermée, loin de sa condition d'ouverture sur l'extérieur, impose une temporalité différente pour les migrants par rapport aux habitants.

S'y développent alors des pratiques économiques nécessaires pour permettre de subvenir aux besoins quotidiens. Tout ce qui pouvait être important avant le départ, c'est-à-dire des biens personnels, devient rapidement un moyen d'échanges pour obtenir de quoi se nourrir. Le travail est également un moyen de quitter la routine de l'attente, une tentative de sortie face à l'*entretemps*. Mais cette échappatoire n'est que temporaire, finissant par le retour dans cet entre-deux.

L'attente a aussi une dimension psychique et physiologique. Psychique puisqu'elle pousse parfois à agir, dans la plupart des cas c'est elle qui conduit les personnages à entrer en mouvement ou à prendre des décisions. Mais elle peut aussi conduire à ne rien faire, puisque agir pourrait nous faire perdre l'obtention de ce que nous désirons. En plus de cette attente de l'esprit, le corps est aussi au cœur de l'attente. C'est une expérience physique totale. La mise en attente des deux héroïnes du roman de Lisa See entraîne progressivement une lassitude mentale mais aussi physique, puisqu'elles ne ressentent plus l'envie de faire quoi que ce soit (en particulier puisque l'une des deux sœurs est enceinte).

L'attente provoque une forme d'exclusion, peut mettre à l'écart. Elle est assimilable à une île, forme spatiale particulière qui exclut, provoque la volonté de se déplacer. Le migrant

se retrouve confronté à trois formes des « îles d'espérance » que nous évoquions dans la première partie : une forme passive (isoler), active (s'isoler), de compromis (« insulariser⁷ »). Chacune correspond à un instant donné que l'attente provoque. Le déplacement, suscité par l'attente, entraîne une attitude passive face à la situation, une isolation provoquée ; lorsque les migrants recherchent l'éloignement, ils agissent de manière active en s'isolant du continent, pour mieux vivre sur leur « île d'espérance », ou bien en cherchant à en sortir (« l'insularité ne doit pas seulement être considérée en termes d'isolement, de cloisonnement : elle implique également l'échange, la circulation⁸ »), ce qui pose la question de la perception de l'insularité de l'attente par les « insulaires » ; enfin lorsque les événements conduisent à allonger la période transitoire, il convient de transformer une exception en quotidienneté.

Ces trois formes fonctionnent indépendamment les unes des autres, mais également peuvent devenir l'évolution d'une précédente situation. Une attente contrainte qui s'éterniserait conduit à s'adapter, voire envisager un départ. Mais l'adaptation à une vie « insulaire » peut conduire à un isolement volontaire ou imposé, si un pouvoir politique cherche à diriger les migrants en présence.

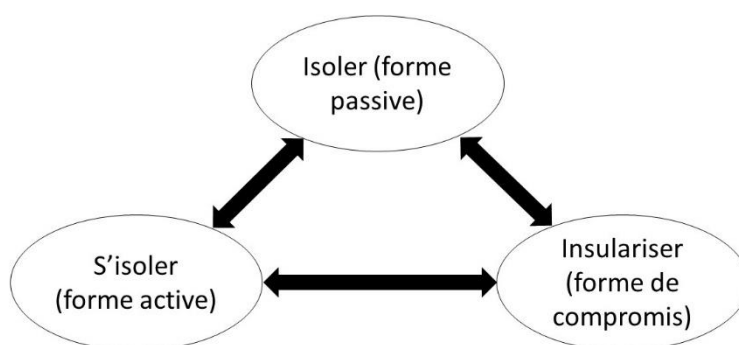


Figure 38: Les trois formes des « îles d'espérance »

C'est aussi une dimension urbaine nouvelle qui apparaît. La ville assimile l'attente en différents lieux, différents endroits, qui sont prévus ou non à cet effet. Une gare, un immeuble, un bâtiment administratif, autant d'espaces où l'attente se vit. Mais elle est également source d'attentes, qu'elle propage à travers des images, des symboliques. Les

⁷ Nous reprenons le triptyque proposé par Philippe Gutton, « isoler, s'isoler, insularisé », qu'il questionne autour de l'adolescence. Cependant, nous le développons dans un cadre historique. En effet, les migrants sont confrontés au cours de leurs déplacements à ces trois formes. Chacune d'entre elles correspond à différents territoires de l'attente.

⁸ Colette Ranély Vergé-Dépré, « Transport aérien et territoires insulaires : l'exemple des Petites Antilles », *Annales de géographie*, n°659, 2008, p. 98.

populations y projettent leurs rêves, leurs souhaits. Une fois sur place, elles perpétuent cet effet d'attraction de la ville, provoquant une boucle d'attente qui s'autoalimente.

En tant que phénomène des mondes américains, les *territoires de l'attente* tels qu'ils apparaissent dans la « littérature de migration » des Amériques ouvrent sur de nouvelles perspectives ainsi que de nouvelles approches. C'est aussi un nouvel éclairage sur des éléments déjà connus, une plongée dans ce qui est la plus petite échelle en Histoire : l'intangible ressenti de l'homme comme nomade ou migrant.

Annexes

Sources

Corpus principal

ADAMIC Louis, *Laughing in the jungle*, New York, Arno Press and The New York Times, 1969.

AGUIAR Cláudio, *Complainte nocturne*, Paris, L'Harmattan « L'Autre Amérique », 2005.

ALMINO João, *Hôtel Brasília*, Paris, Éditions Métailié, 2012.

AMADO Jorge, *Les chemins de la faim*, Paris, Gallimard « Folio », 1991.

AZEVEDO Aluizio de, *Botafogo*, Paris, Club Bibliophile de France, 1953.

BEZMOZGIS David, *Le monde libre*, Paris, Belfond, 2012.

CAMBACERES Eugenio, *En la sangre*, Buenos Aires, Stockero, 2006.

CORTES Victor M., *El sabor del desdén*, Chicago, Mizisa/Ediciones La Cuadrilla de la Langosta, 2012.

DONOSO José, *Le jardin d'à côté*, Paris, Calmann-Lévy, 1983.

FUENTES Carlos, *La frontière de verre. Roman en neuf récits*, Paris, Gallimard « Du monde entier », 1999.

GARCIA MARQUEZ Gabriel, *Cent ans de solitude*, Paris, Éditions du Seuil « Points », 1995.

GARCIA MARQUEZ Gabriel, *La Mala Hora*, Paris, Le Livre de Poche, 1988.

HELPRIN Mark, *Ellis Island*, Paris, Stock « Nouveau cabinet cosmopolite », 1989.

MARECHAL Leopoldo, *Adán Buenosayres*, Paris, Grasset/Éditions UNESCO, 1995.

MCCOURT Frank, *C'est comment l'Amérique ?*, Paris, Pocket, 2002.

MILLER Tom, *Sur la frontière*, Paris, Actes Sud « Terres d'aventure », 1992.

NUNN Kem, *Tijuana Straits*, Paris, 10/18, 2012.

ONDAATJE Michael, *La peau d'un lion*, Paris, Éditions de l'Olivier/Le Seuil « Points », 2003.

OTSUKA Julie, *Certaines n'avaient jamais vu la mer*, Paris, Phébus, 2012.

PARRA Eduardo Antonio, « La vitrine des rêves », in *Terre de personne*, Montréal, Les Éditions du Boréal, 2003.

PASCARELLA Luis, *El Conventillo. Costumbres bonaerenses*, Buenos Aires, La Lectura, 1917.

QUEIROZ Rachel de, *La terre de la grande soif*, Paris, Éditions Anacaona « Collection Terra », 2014.

RAMOS Graciliano, *Vies arides*, Paris, Chandeigne, 2014.

ROBIN Régine, *La Québécoise*, Montréal, Les Éditions XYZ, « Romanichels poche » 1993.

ROMERO Alberto, *La viuda del conventillo*, Buenos Aires, Biblos Editorial, 1930.

ROTH Henry, *À la merci d'un courant violent*, Paris, Seuil « Points signatures », 2008.

ROTH Henry, *L'Or de la terre promise*, Paris, Bernard Grasset, 1968.

RULFO Juan, *Le llano en flammes*, Paris, Gallimard « Folio », 2003.

RULFO Juan, *Pedro Páramo*, Paris, Gallimard « Folio », 2009.

SEE Lisa, *Filles de Shanghai*, Paris, Éditions J'ai lu, 2012.

SOLER Jordi, *La dernière heure du dernier jour*, Paris, 10/18 « Domaine étranger », 2010.

SOLER Jordi, *Les exilés de la mémoire*, Paris, 10/18 « Domaine étranger », 2008.

STEINBECK John, *Les raisins de la colère*, Paris, Gallimard « Folio », 1972.

TORO Bernardo, *Contretemps*, Paris, Les Petits Matins, 2006.

VALDES Zoé, *Le paradis du néant*, Paris, Éditions J'ai Lu, 2013.

VARGAS LLOSA Mario, *La guerre de la fin du monde*, Paris, Gallimard « Folio », 1987.

VERA José Santos González, « El conventillo », *Vidas minimas*, Santiago, LOM Ediciones, 1996.

WRIGHT Richard, *Une faim d'égalité*, Paris, Gallimard « Folio », 1979.

Corpus secondaire

AMADO Jorge, *Le Pays du Carnaval*, Paris, Gallimard « Folio », 2004.

BOYLE T. C., *Amérique*, Paris, Grasset, 1997.

CAÑON James, *Dans la ville des veuves intrépides*, Paris, Belfond, 2008.

DOS PASSOS John, *Manhattan Transfer*, Paris, Gallimard « Folio », 1973.

FRANCO Jorge, *Paraíso Travel*, Paris, Métailié « suites », 2004.

LAFERRIERE Dany, *Tout ce qu'on ne te dira pas, Mongo*, Montréal, Mémoires d'encrier, 2015.

LAFERRIERE Dany, *L'énigme du retour*, Montréal, Éditions du Boréal, 2009.

LURIE Alison, *Des amis imaginaires*, Paris, Rivages, 1991.

MUSTARD STEWART Fred, *Ellis Island*, New York, The New American Library, 1983.

MOLANO Alfredo, *Los años del tropel. Crónicas de la Violencia*, Bogotá, Prisa Ediciones « punto de lectura », 2013.

MONTEMAYOR Carlos, *Guerre au Paradis*, Paris, Gallimard « Du monde entier », 1999.

PRCIC Ismet, *California dream*, Paris, Éditions Les Escales, 2013.

RESTREPO Laura, *La multitude errante*, Paris, Calmann-Lévy, 2006.

ROSALES Guillermo, *Mon ange*, Actes Sud « Babel », 2002.

ROSETO Evelio, *Les Armées*, Paris, Éditions Métailié « Bibliothèque hispano-américaine », 2008.

SINCLAIR Upton, *La Jungle*, Paris, Le Livre de Poche « biblio », 2003.

THUY Kim, *Ru*, Paris, Le livre de poche, 2012.

WEST Nathanael, *Un bon million ! ou Le démembrement de Lemuel Pitkin*, Paris, Éditions La Table Ronde « La Petite Vermillon », 2016.

WOLFE Tom, *Bloody Miami*, Paris, Pocket, 2014.

WRIGHT Richard, *Un enfant du pays*, Paris, Gallimard « Folio », 1988.

Bibliographie

Articles et ouvrages d'intérêt général

Crise des migrants

GEORGIU Myria, ZABOROWSKI Rafal, *Couverture médiatique de la «crise des réfugiés»: perspective européenne*, Rapport du Conseil de l'Europe DG1(2017)03, 2017, <https://rm.coe.int/couverture-mediaticue-cirse-refugies-2017-web/168071222e>.

Histoire atlantique

VIDAL Cécile, « Pour une histoire globale du monde atlantique ou des histoires connectées dans et au-delà du monde atlantique ? », *Annales. Histoire, Sciences Sociales* 2012/2 (67e année).

Histoire du quotidien

CERTEAU Michel de, *L'invention du quotidien. 1. arts de faire*, Paris, Gallimard « Folio essais », 1990.

CERTEAU Michel de, GIARD Luce et MAYOL Pierre, *L'invention du quotidien, 2. Habiter, cuisiner*, Paris, Gallimard « Folio histoire », 1994.

Frontières

AGIER Michel, *La condition cosmopolite. L'anthropologie à l'épreuve du piège identitaire*, Paris, La Découverte, 2013.

FOUCHER Michel, *L'obsession des frontières*, Paris, Perrin « Tempus », 2012.

NOVOSSELOFF Alexandra, NEISSE Frank, *Des murs entre les hommes*, Paris, La Documentation française, 2007.

Guerre d'Espagne

BENNASSAR Bartolomé, *La Guerre d'Espagne et ses lendemains*, Paris, Perrin, 2004.

PIKE David Wingeate, *Vae Victis ! Los republicanos españoles refugiados en Francia 1939-1944*, Paris, Ruedo Iberico, 1969.

DREYFUS-ARMAND Geneviève, TEMIME Émile, *Les Camps sur la plage, un exil espagnol*, Paris, Éditions Autrement, 1995.

Émique et étique

HEADLAND Thomas N., PIKE Kenneth L. et HARRIS Marvin, *Emics and etics: The insider/outsider debate*, Newbury Park, Sage Publications « Frontiers of Anthropology volume 7 », 1990.

SARDAN Jean-Pierre Olivier de, « Émique », *L'Homme*, tome 38, n°147 « Alliance, rites et mythes ».

Histoire du corps

FARGE Arlette, *Effusion et tourment le récit des corps. Histoire du peuple au XVIII^e siècle*, Paris, Odile Jacob, 2007.

Roman

BEAUVOIR Simone de, *La Force des choses*, Paris, Gallimard, 1963.

LEMARDELEY-CUNCI Marie-Christine, *Les raisins de la colère de John Steinbeck*, Paris, Gallimard « Foliothèque », 1998.

McCANN Colum, *Lettres à un jeune auteur*, Paris, Belfond, 2018.

TOSCANO David, *L'Armée illuminée*, Paris, Zulma, 2012.

VIAN Boris, *L'Écume des jours*, Paris, Gallimard Bibliothèque de la Pléiade, 2010.

Amérique latine

CHAUNU Pierre, *Histoire de l'Amérique latine*, Paris, Presses Universitaires de France « Que sais-je ? », 2009.

COUFFIGNAL Georges, « "L'Amérique latine rêve encore d'unité" », *L'Histoire*, n°322, juillet-août 2007.

ROUQUIE Alain, *Amérique latine. Introduction à l'Extrême-Occident*, Paris, Le Seuil « Points », 1998.

Argentine

STURZENEGGER-BENOIST Odina, *L'Argentine*, Paris, Éditions Karthala, 2006.

TURON Raúl González, « El poema del conventillo », *El violín del diablo*, Buenos Aires, M. Gleizer, 1926.

Brésil

BENNASSAR Bartolomé, MARIN Richard, *Histoire du Brésil*, Paris, Fayard « Pluriel », 2014.

BUARQUE DE HOLANDA Sérgio, *Racines du Brésil*, Paris, Gallimard « Arcades », 1998.

QUEIROS MATTOSO Katia de (dir.), *Mémoires et identités au Brésil*, Paris, Centre d'Études sur le Brésil et L'Harmattan, 1996.

VIDAL Laurent, *Les larmes de Rio*, Paris, Aubier « collection historique », 2009.

VIDAL Laurent, *Mazagão, la ville qui traversa l'Atlantique*, Paris, Flammarion « Champs histoire », 2008.

VILESPY François, « Juazeiro do Norte et le Padre Cicero », *Caravelle*, n°5, 1965.

Colombie

HYLTON Forrest, *Colombie. Les heures sombres*, Paris, Éditions imho, 2008.

VERNON Édouard, « Farc : cinquante ans de guérilla », *L'Histoire*, n°433, mars 2017.

PECAUT Daniel, *Crónica de cuatro décadas de política colombiana*, Bogotá, Editorial Norma, 2006.

CHIQUILLO PUENTES Paola, *Mujeres colombianas en el conflicto armado*, Mémoire de Master 2 en Langues et Aires culturelles sous la direction de Lissel Quiroz Pérez, Université de Rouen, 2012-1013.

THIBAUD Clément, *Républiques en armes. Les armées de Bolivar dans les guerres d'indépendance du Venezuela et de la Colombie*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2006.

VERNON Édouard, « Farc : cinquante ans de guérilla », *L'Histoire*, n°433, mars 2017.

Mexique

Nueva historia mínima de México, Mexico, El Colegio de México, 2010.

AUTRAN Frédéric, « Trump lance son projet de mur à la frontière mexicaine », *Libération*, 25 janvier 2017, http://www.liberation.fr/planete/2017/01/25/trump-lance-son-projet-de-mur-a-la-frontiere-mexicaine_1544100.

DRAGON Geneviève , « Oubli et mémoire dans le miroir de *La Frontière de verre* de Carlos Fuentes », *Babel*, n° 28, 2013, <http://babel.revues.org/3444>.

FERNANDEZ Alexandre, *Le Mexique des insoumis. La grande révolution de 1910*, Paris, Éditions Vendémiaire, 2015.

FLORESCANO Enrique (coord.), *Arma la historia. La nación mexicana a través de dos siglos*, Mexico, Grijalbo, 2009.

FUENTES Carlos, *Un temps nouveau pour le Mexique*, Paris, Gallimard, 1998.

MEYER Jean, *La Rébellion des Cristeros. L'Église, l'État et le peuple dans la Révolution mexicaine*, Paris, Éditions CLD, 2014.

MEYER Jean, *La révolution mexicaine 1910-1940*, Paris, Tallandier, 2010

MUSSET Alain, *Le Mexique*, Paris, PUF « Que sais-je ? », 2015.

VILLAVICENCIO Daniel, « Les "Maquiladoras" de la frontière nord du Mexique et la création de réseaux binationaux d'innovation », *Innovations*, n°19-1,2004.

VOLPI Jorge, « Les crimes de Santa Teresa et les trompettes de Jericho », collectif, *Franchir la frontière*, Saint-Nazaire, Éditions Meet, 2010.

YOON Bong-Seo, « Revolución mexicana y guerra cristera en la obra de Juan Rulfo », *Revista iberoamericana*, 13, 2002.

Sites

Dicionário Online de Português, <https://www.dicio.com.br/retirante/>.

<http://www.cnrtl.fr/definition/antichambre>.

Histoire et littérature

ANHEIM Étienne, LILTI Antoine, « Savoirs de la littérature », *Annales Histoire, Sciences Sociales*, 65^e année – n°2, mars-avril 2010.

BENJAMIN Walter, *Sur le concept d'histoire*, Paris, Payot et Rivages « Petite bibliothèque Payot », 2013.

BLOCH Marc, « Pour une histoire comparée des sociétés européennes », *Revue de synthèse historique*, 46, 1928.

BROCH Hermann, *Création littéraire et connaissance*, Paris, Gallimard, *Création littéraire et connaissance*, Paris, Gallimard collection « tel », 1966.

CHAMOISEAU Patrick, *Césaire, Perse, Glissant, les liaisons magnétiques*, Paris, Philippe Rey, 2013.

CHARTIER Roger, *Écouter les morts avec les yeux*, Paris, Collège de France, 2008.

CHEVALIER Louis, *Classes laborieuses et classes dangereuses*, Paris, Éditions Perrin collection « Tempus », 2007.

COUFFON Claude, VARGAS LLOSA Mario, « Mario Vargas Llosa parle de son livre », *Amérique : Cahiers du CRICCAL*, volume 2, n°14, 1994.

DOLEŽEL Lubomír, *Possible worlds of fiction and history. The postmodern stage*, Baltimore, The John Hopkins University Press, 2010.

GILARD Jacques, « *La Mala hora* de Gabriel García Márquez : l'écrivain et la politique », *Cahiers du monde hispanique et luso-brésilien*, vol. 17, n°1, 1971.

GINZBURG Carlo, *Le fil et les traces. Vrai faux fictif*, Lagrasse, Verdier, 2010.

GINZBURG Carlo, *Mythes, emblèmes, traces. Morphologie et histoire*, Lagrasse, Verdier, 2010.

JABLONKA Ivan, *L'histoire est une littérature contemporaine*, Paris, Seuil « La librairie du XXI^e siècle », 2014.

JEANNELLE Jean-Louis, « Au-delà des guerres de mémoires. Histoire du temps présent et mémoire " multidirectionnelle " », *Critique*, n°762, 2010/11.

LYON-CAEN Judith, RIBARD Dinah, *L'historien et la littérature*, Paris, La Découverte collection « Repères », 2010.

NORA Pierre, « Histoire et roman : où passent les frontières », *Le débat*, numéro 165, mai-août 2011.

NORA Pierre, *Présent, nation, mémoire*, Paris, Gallimard, 2011.

POMIAN Krzysztof, *Sur l'histoire*, Paris, Gallimard « folio histoire », 1999.

POTON Didier, SYMINGTON Micéala et VIDAL Laurent, *La migration européenne aux Amériques. Pour un dialogue entre histoire et littérature*, Rennes, PUR collection « Enquêtes et documents », 2012.

ROSENTAL Paul-André, COUZON Isabelle, « Le Paris dangereux de Louis Chevalier : un projet d'histoire sociale utile *Classes laborieuses et classes dangereuses* (1958) », *La Ville des sciences sociales*, Paris, Belin, 2001.

SAÏD Edward, *L'orientalisme. L'Orient créé par l'Occident*, Paris, Seuil « Essais », 2015 [1978].

SERVOISE Sylvie, *Le roman face à l'histoire. La littérature engagée en France et en Italie dans la seconde moitié du XXe siècle*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2011.

SOUTHGATE Beverly, *History meets fiction*, Harlow, Pearson, 2009.

VOLTAIRE, article "Histoire", *Encyclopédie, ou Dictionnaire raisonné des Sciences, des Arts et des Métiers, par une Société de Gens de Lettres, Tome Huitième (H-IT)*, Neufchastel, Chez Samuel Faulche & Compagnie, Libraires & Imprimeurs, 1765.
<http://www.eliohs.unifi.it/testi/700/voltaire/histoire.html>, consulté le 25 janvier 2016

Migration

Articles et ouvrages généraux

« Introduction », *VST - Vie sociale et traitements*, n°120, 2013.

BLANCPAIN Jean-Pierre, *Les Européens en Argentine. Immigration de masse et destins individuels (1850-1950)*, Paris, L'Harmattan « Recherches Amérique latine », 2011.

BODNAR John, *The Transplanted. A History of Immigrants in Urban America*, Bloomington, Indiana University Press, 1985

BOLLE DE BAL Marcel, « Reliance, déliance, liance : émergence de trois notions sociologiques », *Sociétés*, n° 80, 2003.

COURVILLE Serge, *Immigration, colonisation et propagande. Du rêve américain au rêve colonial*, Sainte-Foy, Éditions Multimondes, 2002.

GREEN Nancy L., *Repenser les migrations*, Paris, PUF, 2002.

HANDLIN Oscar, *The Uprooted. The Epic Story of the Great Migrations That Made the American People*, Philadelphie, University of Pennsylvania Press, 2002.

LE BRAS Hervé, *L'âge des migrations*, Paris, Autrement « Angles & Reliefs », 2017.

MARTINI Manuela, « Migrations », in GAUVARD Claude, SIRINELLI Jean-François (dir.), *Dictionnaire de l'historien*, Paris, PUF « Quadrige », 2015.

PONCET Patrick et LUSSAULT Michel, « Migration », in LEVY Jacques, LUSSAULT Michel, *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*, Paris, Belin, 2013.

RICHARD Guy (dir.), *Ailleurs, l'herbe est plus verte. Histoire des migrations dans le monde*, Condé-sur-Noireau, Arléa-Cordet collection Panoramiques, 1996.

SIMON Gildas, *La planète migratoire dans la mondialisation*, Paris, Armand Colin « U », 2008.

VIDAL Laurent, *Ils ont rêvé d'un autre monde*, Paris, Flammarion, 2014.

Migration et littérature

« Interview de Jordi Soler », *La Lettrine*, <http://www.lalettrine.com/article-23150771.html>.

« Interview de Zoé Valdés qui publie *Le Paradis du néant* », *JDS*, http://www.jds.fr/magazine/actu-magazine/interview-de-zoe-valdes-qui-publie-le-paradis-du-neant-34211_A.

« Marianne, la sacrifiée », *L'Humanité*, jeudi 25 septembre 2008, <http://www.humanite.fr/node/402267>.

AMAR Marianne, BERTHELEU Hélène et TEULIERES Laure, *Mémoires des migrations, temps de l'histoire*, Tours, Presses Universitaires François-Rabelais de Tours, 2015.

BRETTELL Caroline B., HOLLIFIELD James F., *Migration Theory. Talking across Disciplines*, New York-Abingdon, Routledge, 2008 (3^{ème} édition : 2015).

DECLERCQ Elien, « « Écriture migrante », « littérature (im)migrante », « migration literature » : réflexions sur un concept aux contours imprécis », *Revue de littérature comparée*, 2011/3 (n°339).

FRANK Søren, « Globalization, Migration, Literature, and the New Europe », in Théo D'haen et César Domínguez, *Cosmopolitanism and the Postnational*, Leiden-Boston, Brill Rodopi, 2015.

FRANK Søren, *Migration and Literature: Günter Grass, Milan Kundera, Salman Rushdie, and Jan Kjærstad*, New York, Palgrave Macmillan, 2008.

KING Russel, CONNELL John et WHITE Paul, *Writing across Worlds. Literature and Migration*, Londres-New York, 1995.

LEROY Delphine, SPIRE Amandine, « Écrire la migration, écrire en migration(s) », *Hommes et migrations*, n°1306, avril-mai-juin 2014.

LYDIE Virginie, « Écrire l'autre. L'histoire du livre de Mehdi Sayed », *Hommes et migrations*, n° 1306 « Écrire la migration », avril mai juin 2014.

MATHIS-MOSER Ursula, MERTZ-BAUMGARTNER Birgit, « Littérature migrante ou littérature de la migration ? À propos d'une terminologie controversée », *Diogenes*, 2014/2 (n° 246-247).

ORECCHIA HAVAS Teresa, GIRALDI DEI CAS Norah, *Sujets migrants : rencontres avec l'autre dans les imaginaires hispano-américains*, Berne, Peter Lang AG, 2011.

ORTON Marie, « Writing the Nation : Migration Literature and National Identity », *Italian Culture*, Vol. XXX, n°1, Mars 2012.

PELAGE Catherine, « Une littérature de l'entre-deux », *Hommes et migrations, L'exil chilien en France*, n°1305, 2014.

POURJAFARI Fatemeh, VAHIDPOUR Abdolali, « Migration literature : A theoretical perspective », *The Dawn Journal*, volume 3 n°1, janvier-juin 2014.

SCHNEIDER Dorothée, « The Literature on Women Immigrants to the United States », *Actes de l'Histoire de l'Immigration*, vol. 3, octobre 2003, traduit par Nicole Fouché.

SOLER Jordi, « El catalan del ultramar », *El Pais*, 8 octobre 2014, http://internacional.elpais.com/internacional/2014/10/08/actualidad/1412800058_154396.html

TORO Bernardo, « Littérature chilienne hors les murs », *Hommes et migrations, L'exil chilien en France*, n°1305, 2014.

Exil

The UN Refugee Agency, *Convention et protocole relatif au statut des réfugiés*, 2007, <http://www.unhcr.org/fr/4b14f4a62>.

Principes directeurs relatifs au déplacement de personnes à l'intérieur de leur propre pays, <http://www.unhcr.org/fr/protection/idps/4b163f436/principes-directeurs-relatifs-deplacement-personnes-linterieur-propre-pays.html>.

AGIER Michel, *Le couloir des exilés. Être étranger dans un monde commun*, Paris, Éditions du Croquant, 2011.

AGIER Michel, « La vérité vraie. Mises en scène de témoignages de guerre et d'exil », *Vacarme*, n°25, 2003/4.

ALTED Alicia et LLUSIA Manuel (dir.), *La cultura del exilio republicano español de 1939*, vol. II, Madrid, UNED, 2003.

BIANCHI Olivia , « Penser l'exil pour penser l'être », *Le Portique* [En ligne], 1-2005, Varia, mis en ligne le 12 mai 2005.

DAVILA VALDES Claudia, « L'émigration des réfugiés espagnols de France au Mexique. Les relations franco-mexicaines 1939-1942 », *Cahier des Amériques latines*, 72-73, 2013.

DREYFUS-ARMAND Geneviève, *L'exil des républicains espagnols en France. De la Guerre civile à la mort de Franco*, Paris, Albin Michel, 1999.

GILARDO Luz Mary, « Narradores colombianos y escrituras del desplazamiento. Indicios y pertinencias en una historia social de la literatura », *Revista Iberoamericana*, vol. LXXIV, n°233, avril-juin 2008.

HAUSWIRTH Marulla *et al.*, « Un improbable refuge. Les répercussions sur la santé mentale des procédures en matière d'asile », *Psychothérapies*, n°24, 2004.

JEDLICKI Fanny, « De l'exilé héroïque à l'illégitimité du retornado. Les retours des familles de réfugiés chiliens en France », *Anuario de Estudios Americanos*, vol. 64 n°1, 2007.

LIIKANEN Elina, « La herencia de una guerra perdida. La memoria multidireccional en *Los rojos de ultramar* de Jordi Soler », *Olivar* [online], vol.14, n.20, 2013, http://www.scielo.org.ar/scielo.php?pid=S1852-44782013000200005&script=sci_arttext

MORA Rosa, « " Los nietos de la guerra también somos mutilados", Entrevista : Jordi Soler, escritor », *El País, Cultura*, 10 juin 2005, http://elpais.com/diario/2005/06/10/cultura/1118354406_850215.html.

PARELLO Vincent, *Des réfugiés espagnols de la guerre civile dans le département de l'Hérault (1937-1939)*, Perpignan, Presses Universitaires de Perpignan, 2010.

PAYAN Ségolène, « Du déplacement au sentiment d'exil », *Recherches en psychanalyse*, n°9,2010.

ROCHE Isabelle, « Entretien avec Jordi Soler », *Le littéraire.com*, 17 septembre 2012, <https://lelitterairecom.wordpress.com/2012/09/17/entretien-avecjordi-soler-les-exiles-de-la-memoire/>.

ROZENBERG Danielle, « Le « pacte d'oubli » de la transition démocratique en Espagne. Retours sur un choix politique controversé », *Politix* 2006/2 (n° 74).

SAÏD Edward, *Réflexions sur l'exil et autres essais*, Paris, Actes Sud, 2008.

STITOU Rajaa, « Exil et déplacements culturels », *Cliniques méditerranéennes*, n°80, 2009/2.

VALERO PIE Aurelia, « Métaphores del exilio: José Gaos y su experiencia del “transtierro” », *Revista de Hispanismo Filosófico*, n°18, 2013.

Immigration européenne

GREEN Nancy, *Du Sentier à la 7^e Avenue. La confection et les immigrés. Paris-New York 1880-1980*, Paris, Seuil « L’Univers historique », 1998, p. 265.

MARNOT Bruno, *Les migrations internationales en Europe et aux États-Unis des années 1840 à 1940*, Neuchâtel, Éditions Alphil, 2006.

MCCARTHY Angela, « Migrant Voyages to New Worlds in the Twentieth Century », *International Journal of Maritime History*, XVIII, No. 1, juin 2006, pp. 79-101.

MOYA José C., « L’Amérique ibérique dans l’histoire globale des migrations », *Revue d’histoire du XIX^e siècle* (en ligne), 2015, p. 28.

PRENCIPE Lorenzo, « Les émigrations italiennes, 1840-2008 », <http://www.approches.fr/Les-emigrations-italiennes-1840>.

SCHLESINGER Arthur, « The Significance of Immigration in American History », *American Journal of Sociology*, Vol. 27, No. 1 (Jul., 1921), p. 72.

THOMAS William Isaac, ZNANIECKI Florian, *The Polish Peasant in Europe and America*, 5 vol., 1918-1920.

Causes de la migration

COURNIL Christel, MAYER Benoît, *Les migrations environnementales. Enjeux et gouvernance*, Paris, Presses de Sciences Po, 2014.

GEMENNE François, CAVICCHIOLI Agathe, « Migrations et environnement : prévisions, enjeux, gouvernance », *Regards croisés sur l’économie*, 2010/2, n°8.

MARTINI Manuela, RYGIEL Philippe (dir.), *Genre et travail migrant. Mondes atlantiques, XIX^e-XX^e siècles*, Paris, Publibook, 2009.

Passage et traversée

ARAGON Argán, *Migrations clandestines. D'Amérique centrale vers les États-Unis*, Paris, Presses Nouvelle Sorbonne, 2014.

FARET Laurent, *Les territoires de la mobilité. Migration et communautés transnationales entre le Mexique et les États-Unis*, Paris, CNRS Éditions, 2003.

GREEN Nancy L., « Trans-frontière : pour une analyse des lieux de passage », *Socio-anthropologie*, n°6, 2^{ème} semaine, 1999, en ligne.

SOARES MOTA TRAVASSOS Lidiany, « Uma História não contada : o campo de concentração para flagelados de 1915 em Fortaleza-Ceará », in Luiz C. L. Marques (org.), *Anais Eletrônicos do V Colóquio de História "Perspectivas Históricas: historiografia, pesquisa e patrimônio"*, Recife, 16 au 18 novembre 2011, p. 719, <http://www.unicap.br/coloiodehistoria/wp-content/uploads/2013/11/5Col-p.717-730.pdf>

Angel Island, Ellis Island

<https://www.archives.gov/publications/prologue/2009/summer/angel.html>, consulté le 21 juillet 2017.

<http://www.thehistoryblog.com/archives/38434>, consulté le 27 juillet 2017.

<https://uwpressblog.com/2014/12/10/poetry-and-the-politics-of-chinese-immigration-on-angel-island-qa-with-judy-yung/>, consulté le 27 juillet 2017.

CELINE Louis-Ferdinand, *Voyage au bout de la nuit*, Paris, Gallimard « Folio », 1972, pp. 184-191.

CHOW Paul Q., « Angel Island. A Historical Perspective », *Americansall*, 1992.

GREEN Nancy L., « L'île de M. Ellis, du dépôt de munitions au lieu de mémoire », *Hommes et Migrations*, n°1247, Janvier-février 2004, p. 41.

JOSSE Gaëlle, *Le dernier gardien d'Ellis Island*, Paris, Les Éditions Noir sur Blanc « Notabilia », 2014, p. 47.

LEE Erika, YUNG Judy, *Angel Island. Immigrant gateway to America*, Oxford, Oxford University Press, 2010, p. 6.

PEREC Georges, *Ellis Island*, in *Œuvres, Tome II*, Paris, Gallimard « La Pléiade », 2017, p. 877.

Territoires de l'attente

PLANÇON Thomas, « Les territoires de l'attente dans la littérature des Amériques au 20^{ème} siècle : représentations et enjeux », *Amerika* [En ligne], 13 | 2015, <http://amerika.revues.org/6866> ; DOI : 10.4000/amerika.6866.

SHOSHAN Asaf, *Territoires de l'attente*, Montreuil sur Brèche, Diaphane Éditions, 2013.

VIDAL Laurent, « O deslocamento e a espera, outras raizes do Brasil », *Revista do Instituto Historico e Geografico Brasileiro*, n°461, octobre-décembre 2013.

VIDAL Laurent et MUSSET Alain, *Les territoires de l'attente. Migrations et mobilités dans les Amériques (XIXe-XXIe siècle)*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2015.

VIDAL Laurent, MUSSET Alain et VIDAL Dominique, « Sociétés, mobilités, déplacements : les territoires de l'attente. Le cas des mondes américains (d'hier à aujourd'hui) », *Confins*, n°13, 2011.

Géographie

Généralité

BACHELARD Gaston, *La poétique de l'espace*, Paris, PUF « Quadrige », 1957.

DELEUZE Gilles, GUATTARI Félix, *Capitalisme et schizophrénie. Mille plateaux*, Paris, Les Éditions de Minuit, 1980.

DI MEO Guy, *Géographie sociale et territoires*, Paris, Nathan Université, 2001.

LUSSAULT Michel, « Lieu », in Jacques Lévy et Michel Lussault, *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*, Paris, Belin, 2013.

RAUTENBERG Michel, « Introduction », *Culture & Musées*, n°12, 2008.

SANTOS Milton, *Technique et temps, raison et émotion*, Paris, L'Harmattan, 1997.

SEGAUD Marion, *Anthropologie de l'espace. Habiter, fonder, distribuer, transformer*, Paris, Armand Colin collection « U » sociologie, 2008.

Insularité

COMITE DE REDACTION, « Éditorial », *Tracés. Revue de Sciences Humaines* (en ligne), n°3, 2003.

GUTTON Philippe, « L'insularité », *Adolescence*, n°4, 2005.

LESTRINGANT Frank, *Le livre des îles. Atlas et récits insulaires de la Génèse à Jules Verne*, Genève, Droz, 2002.

MA MUNG Emmanuel, « Continuité temporelle, contiguïté spatiale et création d'un monde-propre. Le cas de la diaspora chinoise », *L'Espace géographique*, Tome 41, 2012.

MEISTERSHEIM Anne, « Le malentendu. Entre imaginaire insulaire et imaginaire continental », *Ethnologie française*, n°3, vol. 36, 2006.

PERON Françoise, « Fonctions sociales subjectives des espaces insulaires (à partir de l'exemple des îles du Ponant) », *Annales de Géographie*, t. 114, n°644, 2005.

RANELY VERGE-DEPRE Colette, « Transport aérien et territoires insulaires : l'exemple des Petites Antilles », *Annales de géographie*, n°659, 2008.

SANGUIN André-Louis (dir.), *Vivre dans une île. Une géopolitique des insularités*, Paris, L'Harmattan « Géographie et Cultures », 1997.

SOULIMANT Nina, *Faire face au changement et réinventer des îles*, thèse de géographie soutenue à La Rochelle, sous la direction de Louis Marrou, 2011.

STOCK Mathis, « L'habiter comme pratique des lieux géographiques », *EspacesTemps.net*, 18 décembre 2004, <https://www.espacestems.net/articles/habiter-comme-pratique-des-lieux-geographiques/>.

Ville

<http://www.buenosaires.gob.ar/construccionciudadana/paseodelahistorieta>.

ANBINDER Tyler, *City of Dreams. The 400-year epic history of immigrant New York*, New York, Houghton Mifflin Harcourt Publishing Company, 2016.

AUBERTIN Catherine, *Brasilia, le plan pilote en question*, Bondy, Institut Français de Recherche Scientifique pour le Développement en Coopération, 1992.

BERNAND Carmen, *Histoire de Buenos Aires*, Paris, Fayard, 1997.

BERSAY Claude, « La ruée vers la ville », *Études sur la mort*, n°1 (n° 137), 2010.

BOULIN Jean-Yves, « Les temps de la ville. Au-delà d'un aspect fonctionnel (l'organisation des services publics), les politiques des temps visent à un "bien-être temporel", offrant disponibilité et prévisibilité à tous. », *Revue Projet*, n°273, 2003/1.

CASTRO Roland, « La rue et la ségrégation sociale », *Pouvoirs*, n°116, 2006.

CLAVAL Paul, *La logique des villes. Essai d'urbanologie*, Paris, Librairies Techniques, 1981.

DA SILVA ARAUJO Viviane, « Cidades fotografadas: Rio de Janeiro e Buenos Aires sob as lentes de Augusto Malta e Harry Olds, 1900-1936 », *Nuevo Mundo, Mundo Nuevo*, 2009, <http://nuevomundo.revues.org/50103>.

DIAMOND Andrew J., « Chicago, une ville au bord du gouffre », *La Vie des Idées*, 29 mai 2012, <http://www.laviedesidees.fr/Chicago-une-ville-au-bord-du-gouffre.html>.

DIAMOND Andrew, N'DIAYE Pap, *Histoire de Chicago*, Paris, Fayard, 2013.

DUBET François, LAPEYRONNIE Didier, *Les quartiers d'exil*, Paris, Le Seuil « L'Épreuve des faits », 1992.

DUFFY Dennis, « Furnishing the Pictures : Arthur S. Gross, Michael Ondaatje and the Imag(in)ing of Toronto », *Journal of Canadian Studies/Revue d'études canadiennes*, vol. 36, n°2, 2001.

ENDERS Armelle, *Histoire de Rio de Janeiro*, Paris, Fayard, 2000.

GARDEN Maurice, « Histoire de la rue », *Pouvoirs*, n°116, 2006.

HUMAIN-LAMOURE Anne-Lise, « Le quartier comme objet en géographie », in JeanYves Authier et al., *Le quartier*, Paris, La Découverte « Recherches », 2007.

JONVEAUX Isabelle , « Lucine Endelstein, Sébastien Fath, Séverine Mathieu (éd.), *Dieu change en ville. Religion, espace, migration.* », *Archives de sciences sociales des religions*, n°160, 2012.

LEPETIT Bernard, « La ville : cadre, objet, sujet », *Enquête* [En ligne], n°4, 1996, <http://journals.openedition.org/enquete/663#tocto1n2>.

LOMNITZ Claudio, « Les "latinos" dans la rue », *Plein droit*, n°71, 2006.

MADGEUF Anna, CATTEDRA Raffaele (dir.), *Lire les villes. Panoramas du monde urbain contemporain*, Tours, Presses Universitaires François-Rabelais collection « Villes et territoires, 2012.

MEYNIER André, « Scandinaves aux États-Unis », in *Annales de Géographie*, 1948, t. 57, n°307.

MURNAGHAN Ann Marie F., « The City, the Country, and Toronto's Bloor Viaduct, 1897-1919 », *Urban History Review/Revue d'histoire urbaine*, vol. 42, n°1, 2013.

MCHUGH Kevin E., MIYARES Ines M. et SKOP Emily H., «The Magnetism of Miami: Segmented Paths in Cuban Migration », *Geographical Review*, 1997, Vol. 87, No. 4.

OSGANIAN Patricia, « Cosmopolis de Don DeLillo : « ville corps » contre capitalisme », *Mouvements*, 2005/3 (n° 39-40).

PARIS Octavie , « Les populations des cortiços », *Espace populations sociétés*, n°2-3, 2014, <https://eps.revues.org/5842#tocto1n1>.

PUJOL Charlotte, « Temporalités urbaines et accessibilité des services », in Jean Soumagne, René-Paul Desse, Arnaud Gasnier, Lionel Guillemot et Charlotte Pujol (coord.), *Temps et usages de la ville*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2015.

QUINT Anne-Marie (dir.), *La ville dans l'histoire et dans l'imaginaire. Études de littérature portugaise et brésilienne*, Paris, Presses de la Sorbonne Nouvelle, 1996.

RACINE Jean-Bernard, *La ville entre Dieu et les hommes*, Paris, Anthropos-Economica, 1993.

ROELENS Nathalie, VERCRUYSSSE Thomas (dir.), *Lire, écrire, pratiquer la ville*, Paris, Éditions Kimé, 2016.

SANSOT Pierre, *La marginalité urbaine*, Paris, Payot et Rivages, 2017.

SANSOT Pierre, *Poétique de la ville*, Payot et Rivages « Petite biblio », 2004.

SIMIZ Stefano, « La parole religieuse en ville XVIe -XXe siècles », *Histoire urbaine*, n°34, 2012.

SINAPI Sylvia, « Les séductions de la ville. Approche méthodologique », *Hypothèses*, n°7, 2004.

TORRES-POU Joan, « Ciudad e inmigración: *El conventillo* de Luis Pascarella, novela de la transformación de Buenos Aires », *Symposium: A Quarterly Journal in Modern Literatures*, n°63-4, 2009.

VASSALLO Patrick, « Ville et politiques temporelles », *Mouvements*, n°39-40, 2005/3.

VIDAL Laurent, *De Nova Lisboa à Brasília. L'invention d'une capitale*, Paris, IHEAL Éditions « Travaux et Mémoires de l'IHEAL n°72 », 2002.

VIDAL Laurent, *Les chemins de la ville. Migrations et intégration culturelle dans le District Fédéral de Brasília*, Mémoire de DEA sous la direction de Guy Martinière, Université de Grenoble, 1990.

WEIL François, *New York*, Paris, Fayard, 2005.

WITTNER Laurette et Daniel Welzer-Lang, « Poétique et imaginaire de la ville contemporaine », *Théologiques*, vol. 3, n° 1, 1995.

Attente

Attente profane

BARTHES Roland, « L'attente », *Fragments d'un discours amoureux, Œuvres complètes V, Livres, textes, entretiens 1977-1980*, Paris, Seuil, 2002.

FOUCAULT Michel, *Le corps utopique, les hétérotopies*, Paris, Éditions Lignes, 2009.

GRIMALDI Nicolas, *Traité de la banalité*, Paris, PUF, 2005.

HALBWACHS Maurice, *La mémoire collective*, Paris, Albin Michel « Bibliothèque de l'Évolution de l'Humanité », 1997.

JANKELEVITCH Wladimir, *L'aventure, l'ennui, le sérieux*, Paris, Flammarion « Champs », 2017.

LEFEBVRE Gérard, *Quelques considérations sur l'attente*, Paris, L'Harmattan « Questions contemporaines », 2010.

MAUSS Marcel, « Rapports réels et pratiques de la psychologie et de la sociologie », communication présentée le 10 janvier 1924 à la Société de Psychologie, http://classiques.uqac.ca/classiques/mauss_marcel/socio_et_anthropo/3_Rapports_reels/rapports_reels.pdf.

OLLIVRO Jean, *Quand la vitesse change le monde*, Rennes, Éditions Apogée, 2006.

Attente religieuse

BASTIDE Roger, « Le Messianisme raté », *Archives de sociologie des religions*, n°5, 1958.

BONNASSIE Pierre, « Les inconstances de l'An Mil », *Médiévales. L'An Mil en 2000*, volume 18, n° 37, 1999.

BRITO Emilio, *Heidegger et l'hymne du sacré*, Louvain, Éditions Peeters, 1999.

DA CUNHA Euclides, *Hautes terres. La guerre de Canudos*, Paris, Métailié « Bibliothèque brésilienne », 2012.

DE QUEIROZ Maria Isaura Pereira, « Classifications des Messianismes brésiliens », *Archives de sociologie des religions*, volume 5, numéro 1, 1958.

DE QUEIROZ Maria Isaura Pereira, « Mouvements messianiques et développement économique au Brésil », *Archives de sociologie des religions*, volume 16, numéro 1, 1963.

DE SOUZA Vanderlei Sebastião, « O naturalismo de Euclides da Cunha : ciência, evolucionismo e raça em *Os Sertões* », *Revista de História e Estudos Culturais*, vol. 7, n°2, 2010.

DESROCHE Henri, « L'espérance religieuse : ses pleins et ses creux. Approche anthropologique », *Sociologie de l'espérance*, Paris, Calmann-Lévy, 1973.

DESROCHE Henri, *Dieux d'hommes. Dictionnaire des messianismes et des millénarismes du 1^{er} siècle à nos jours*, Paris, Berg International Éditeurs, 2010.

DURKHEIM Émile, *Les formes élémentaires de la vie religieuse. Le système totémique en Australie*, Paris, PUF, 2013.

ELIADE Mircea, *Le sacré et le profane*, Paris, Gallimard « Folio », 1987 [1965].

GRAAN David, *La cité perdue de Z. Une expédition légendaire au cœur de l'Amazonie*, Paris, Robert Laffont, 2010.

GRUNSPAN-JASMIN Elise, « "L'épidémie de folie" de Canudos : Nina Rodrigues et Euclides da Cunha », in Idelette Muzart-Fonseca Dos Santos et Denis Rolland (coord.), *Le Brésil face à son passé : la guerre de Canudos*, Paris, L'Harmattan « Recherches Amériques latines », 2005.

LE GOFF Jacques, *La naissance du Purgatoire*, Paris, Gallimard « Bibliothèque des Histoires », 1981

LIMA-PEREIRA Rosuel, *Mythogenèse, syncrétisme et pérennité du sébastianisme dans l'identité brésilienne du XX^{ème} et du début du XXI^{ème} siècle (l'état du Maranhao et ses manifestations socioreligieuses)*, Université Michel de Montaigne - Bordeaux III, 2012.

MEINTEL Deirdre, « La stabilité dans le flou : parcours religieux et identités de spiritualistes », *Anthropologie et Sociétés*, vol. 27, n° 1, 2003.

SAHLINS Marshall, *Des îles dans l'histoire*, Paris, Gallimard Le Seuil « Hautes études », 1989.

WACHTEL Nathan, *La vision des vaincus*, Paris, Gallimard « Folio », 1992 [1971]

Notices bibliographiques

Ces notices bibliographiques ont pour objectif de donner un bref résumé des ouvrages du corpus principal, afin d'éclairer le lecteur sur les récits rencontrés au cours de la thèse. Les éditions présentées sont celles qui ont été utilisées. Entre crochets se trouve la date de la première édition dans la langue d'origine (quand l'ouvrage est traduit).

ADAMIC Louis, *Laughing in the jungle*, New York, Arno Press and The New York Times, 1969

Dans ce roman autobiographique, Louis Adamic raconte sa migration depuis Blato (région solvène de l'Empire austro-hongrois) en 1913 vers New York. Il narre l'expérience à bord du paquebot qui l'emmène jusqu'à Ellis Island, le temps passé dans le centre de contrôle des migrants, puis son installation à New York.

AGUIAR Cláudio, *Complainte nocturne*, Paris, L'Harmattan « L'Autre Amérique », 2005 [1982]

Cláudio Aguiar, avec ce roman, retrace la vie de José Lourenço et du groupe de personnes qui l'ont suivi jusqu'à Caldeirão. Il y raconte la vie quotidienne d'un groupe entièrement tourné vers la religion et la culture de la terre. L'aventure tourne court lorsque l'armée débarque et déplace les habitants, qui subissent un bombardement après qu'ils se soient révoltés.

ALMINO João, *Hôtel Brasília*, Paris, Éditions Métailié, 2012 [2010]

Dans ce livre, le narrateur retrouve son père mourant, et les souvenirs qui lui reviennent sont ceux de son enfance, quand son père et ses tantes s'installèrent à Cidade Livre, le bidonville qui servit de lieu de vie pour les ouvriers qui construisirent Brasília. L'histoire tourne également autour du personnage de Valdivino, un ouvrier qui a marqué la vie du narrateur et de son père.

AMADO Jorge, *Les chemins de la faim*, Paris, Gallimard « Folio », 1991 [1946]

Avec ce roman, Amado raconte l'histoire d'une famille du *sertão* du *nordeste* brésilien qui fuit la région, expulsée par des propriétaires terriens. C'est le début d'une longue route vers

Sao Paulo, avec tous les risques que comportent une entreprise aussi vaste et aussi dangereuse.

AZEVEDO Aluizio de, *Botafogo*, Paris, Club Bibliophile de France, 1953 [1890]

Dans ce roman de la fin du 19^{ème} siècle, Aluizio de Azevedo narre, dans un style proche du réalisme, la vie d'un *cortiço*, une « ruche » où se trouvent une multitude de vies, d'horizons et d'origines diverses, avec leurs joies et leurs peines. C'est la photographie d'une vie à la fois dans et en dehors de la ville de Rio de Janeiro.

BEZMOZGIS David, *Le monde libre*, Paris, Belfond, 2012 [2011]

La vie d'une famille lettonne à Rome, à la fin des années 1970, lorsqu'elle fuit le régime communiste pour rejoindre le Canada. Le roman se concentre sur la vie romaine de la famille, faite de débrouilles et de choc avec une culture différente. L'année passée à Rome finit par faire éclater la famille, chacun ayant réagi

CAMBACERES Eugenio, *En la sangre*, Buenos Aires, Stockero, 2006 [1^{ère} édition : 1887]

De la même façon que Azevedo, Eugenio Cambaceres décrit la vie des habitants d'un *conventillo*, habitation de Buenos Aires où se retrouvent les migrants et les travailleurs sans argent, mais avec un regard toutefois plus critique sur ces populations, dont il considère que les tares se trouvent dans le sang (*en la sangre*).

CORTES Victor M., *El sabor del desdén*, Chicago, Mizisa/Ediciones La Cuadrilla de la Langosta, 2012

Avec *El sabor del desdén*, l'auteur raconte la vie des Mexicains pauvres qui tentent de survivre dans un Chicago qui peine à se remettre de la crise économique de 2008, et qui viennent malgré tout chercher une vie meilleure aux États-Unis.

DONOSO José, *Le jardin d'à côté*, Paris, Calmann-Lévy, 1983 [1981]

Le narrateur, romancier chilien en exil en Espagne, convoite le jardin à côté de la résidence qu'il occupe. C'est cette vie faite entre souvenirs du Chili et besoin d'aller de l'avant qu'il raconte, même s'il s'avère que toute l'histoire n'est pas la sienne, mais celle que sa femme est en train d'écrire.

FUENTES Carlos, *La frontière de verre. Roman en neuf récits*, Paris, Gallimard « Du monde entier », 1999 [1995]

Avec ses neuf récits, Carlos Fuentes brosse le portrait de neuf personnages, vivant tous dans cette zone à part qu'est la frontière entre les États-Unis et le Mexique. Bien qu'étrangers et de milieux sociaux différents, les différentes histoires font se croiser les différents protagonistes et leur montrer la dure réalité de la « frontière de verre » qui sépare les États-Unis et le Mexique.

GARCIA MARQUEZ Gabriel, *Cent ans de solitude*, Paris, Éditions du Seuil « Points », 1995 [1967]

L'histoire de la famille Buendia qui s'installe à Macondo, ville imaginaire, d'où elle ne peut pas s'échapper pendant 100 ans. Ce sont 7 générations de la famille qui voient les différents événements qui ont marqué la Colombie au début du 20^{ème} siècle qui arrivent à Macondo, sans que ces habitants n'en sortent.

GARCIA MARQUEZ Gabriel, *La Mala Hora*, Paris, Le Livre de Poche, 1988 [1964]

Troisième roman de García Márquez, l'histoire se passe dans un village de Colombie où surgissent des affiches accusant certains habitants, dont le passé est lié avec les exactions de certains factions militaires. L'assassinat de l'un des habitants risque de compromettre une paix fragile.

HELPRIN Mark, *Ellis Island*, Paris, Stock « Nouveau cabinet cosmopolite », 1989 [1981]

L'ouvrage tire son nom de la dernière nouvelle du recueil, « Ellis Island », récit d'un narrateur aux origines difficiles à cerner, qui passe plusieurs semaines dans le centre de migrants et rencontre différentes personnes de nationalités diverses. Quand il en sort, il s'essaye à différents métiers tout en cherchant une Norvégienne blonde qu'il a croisé sur Ellis Island, avant de parvenir à s'installer.

MARECHAL Leopoldo, *Adán Buenosayres*, Paris, Grasset/Éditions UNESCO, 1995 [1948]

Roman du début du 20^{ème} siècle, *Adán Buenosayres* raconte la vie des habitants des quartiers populaires de Buenos Aires. C'est une multitude de vies qui sont présentes dans le roman, mais c'est aussi et surtout l'histoire d'une ville de migrations, qui est autant un personnage de ce roman.

MCCOURT Frank, *C'est comment l'Amérique ?*, Paris, Pocket, 2002 [1999]

La deuxième migration du narrateur à New York, après un retour en Irlande alors qu'il était enfant. Le narrateur part du plus bas puis à force de travail, arrive à devenir professeur d'université, comme Franck McCourt lui-même.

MILLER Tom, *Sur la frontière*, Paris, Actes Sud « Terres d'aventure », 1992 [1981]

L'auteur raconte son périple au niveau de la frontière entre les États-Unis et le Mexique, des différents passages qu'il effectue et brosse le portrait d'un univers à la fois présent mais éloigné des deux pays.

NUNN Kem, *Tijuana Straits*, Paris, 10/18, 2012 [2004]

L'histoire d'un ancien surfeur qui accueille une Mexicaine pourchassée par des *coyotes*. La jeune femme travaille pour une association qui vient en aide aux femmes qui tentent la traversée de la frontière et qui fuient des maris violents. C'est l'univers de Tijuana, ville de frontière, que le roman décrit, et notamment ses côtés sombres.

ONDAATJE Michael, *La peau d'un lion*, Paris, Éditions de l'Olivier/Le Seuil « Points », 2003 [1987]

Michael Ondaatje raconte à la fois la vie des personnes qui ont construit Toronto, mais aussi la ville elle-même. C'est la fresque d'un monde où de multiples nationalités se croisent et cohabitent.

OTSUKA Julie, *Certaines n'avaient jamais vu la mer*, Paris, Phébus, 2012 [2011]

Après *Quand l'empereur était un dieu*, où elle racontait l'histoire de sa mère et de ses grands-parents, qui ont été envoyés en camp pour Japonais durant la 2^{ème} Guerre Mondiale, Julie Otsuka parle de ces Japonaises envoyées aux États-Unis pour épouser des hommes qu'elles n'ont jamais vus, et de la difficile adaptation dans un pays parfois hostile.

PARRA Eduardo Antonio, *Terre de personne*, Montréal, Les Éditions du Boréal, 2003 [1999]

Recueil de nouvelles, *Terre de personne* s'attarde, de la même façon que *La frontière de verre*, sur la ligne de séparation entre les États-Unis et le Mexique. Différentes vies, différentes histoires, mais toujours avec en fond cette « terre de personne », un lieu hors de l'espace.

PASCARELLA Luis, *El Conventillo. Costumbres bonaerenses*, Buenos Aires, La Lectura, 1917

Roman sur un *conventillo* comme *En la sangre*. Mais à la différence de Cambaceres, Pascarella est plus dans une description des conditions de vie que dans la critique des *conventillos*. C'est un regard plus doux sur les habitants de ses immeubles qui se sont retrouvés dans ces immeubles à cause de la modernisation de la ville.

QUEIROZ Rachel de, *La terre de la grande soif*, Paris, Éditions Anacaona « Collection Terra », 2014 [1930]

Premier roman de Rachel de Queiroz, *La terre de la grande soif* raconte la vie d'une famille victime de la sécheresse de 1915 dans la région du Céara. Les personnages tentent de partir par Sao Paulo, pour trouver une vie meilleure.

RAMOS Graciliano, *Vies arides*, Paris, Chandeigne, 2014 [1938]

Graciliano Ramos, comme de Queiroz, raconte une sécheresse qui frappe le *nordeste* au début du 20^{ème} siècle. Mais il se concentre, à travers différents récits, sur les conditions de déplacement des *flagelados*, ces personnes victimes des sécheresses successives.

ROBIN Régine, *La Québécoise*, Montréal, Les Éditions XYZ, « Romanichels poche » 1993

Entre Paris et Montréal, la vie d'une jeune femme, sans logique chronologique, où se mélange à la fois l'ancienne et la nouvelle vie. Cet enchevêtrement de souvenirs montrent la confusion qu'il peut y avoir au cours d'une migration.

ROMERO Alberto, *La viuda del conventillo*, Buenos Aires, Biblos Editorial, 1930

Une autre histoire à l'intérieur d'un *conventillo*, autour d'une veuve, qui a perdu son mari et qui continue à y vivre, ne pouvant pas subvenir suffisamment à ses besoins. C'est le portrait de populations en difficulté mais qui survivent tant bien que mal dans un bâtiment vétuste et commun.

ROTH Henry, *À la merci d'un courant violent*, Paris, Seuil « Points signatures », 2008 [1994]

Deuxième roman d'Henry Roth, 60 ans après le premier. Encore une fois, Roth raconte l'installation de sa famille à New York. Ici encore, la vie dans les quartiers juifs puis noirs, les dangers de la grande ville mais aussi l'entraide de la famille.

ROTH Henry, *L'Or de la terre promise*, Paris, Bernard Grasset, 1968 [1934]

Premier roman d'Henry Roth, qui retrace l'arrivée de la famille du narrateur, qui n'est autre que l'auteur. C'est aussi l'installation de cette famille aux États-Unis, les difficultés qu'elle rencontre. C'est l'histoire d'une famille d'immigrés juifs d'Europe de l'Est dans la grande ville de New York.

RULFO Juan, *Le llano en flammes*, Paris, Gallimard « Folio », 2003 [1953]

À travers ce recueil, Juan Rulfo retrace les événements qui touchèrent le Mexique au cours de la période révolutionnaire, et notamment le conflit avec les *Cristeros*, qui opposèrent partisans de l'Église aux forces gouvernementales et laïques.

RULFO Juan, *Pedro Páramo*, Paris, Gallimard « Folio », 2009 [1955]

Dans ce roman, c'est l'histoire d'un homme qui est mise en avant. Un homme dont les crimes influencent le territoire et les personnes qui l'habitent. L'Histoire rattrape par moments ces lieux, une fois encore le conflit avec les *Cristeros*.

SEE Lisa, *Filles de Shanghai*, Paris, Éditions J'ai lu, 2012 [2009]

Lisa See raconte l'histoire de deux sœurs de Shanghai, qui doivent fuir la Chine au moment de l'invasion par les troupes japonaises. Après une traversée mouvementée, les deux sœurs sont victimes des règles migratoires américaines et se retrouvent sur Angel Island, où elles resteront plusieurs mois durant. Après cette expérience, les deux sœurs partent vivre à Los Angeles.

SOLER Jordi, *La dernière heure du dernier jour*, Paris, 10/18 « Domaine étranger », 2010 [2007]

Suite directe des *Exilés de la mémoire*. Dans ce roman, le narrateur du précédent roman tombe malade, et un des moyens pour se soigner est de retourner dans la plantation de son grand-père Arcadi, exilé catalan au moment de la guerre d'Espagne. Il se replonge dans son histoire familiale et de la vie quotidienne dans la plantation.

SOLER Jordi, *Les exilés de la mémoire*, Paris, 10/18 « Domaine étranger », 2008 [2004]

Le narrateur, mexicain, se plonge dans ses origines et redécouvre le passé de son grand-père, Arcadi, républicain catalan et engagé dans la guerre civile espagnole. Il se retrouva dans le

camp d'Argelès-sur-mer, et finit par fuir dans la région de Veracruz au Mexique, où avec d'autres réfugiés, Arcadi met en place une plantation où grandit la mère du narrateur.

STEINBECK John, *Les raisins de la colère*, Paris, Gallimard « Folio », 1972 [1939]

Roman dont la base provient de plusieurs articles, Steinbeck narre la traversée des États-Unis par la famille Joad, quittant le Midwest pour tenter leur chance en Californie, là où on leur promet une vie meilleure. Mais au fur et à mesure du voyage, les illusions s'effacent petit à petit.

TORO Bernardo, *Contretemps*, Paris, Les Petits Matins, 2006

Le narrateur rejoint la France pour faire ses études, loin du Chili de Pinochet. Il rencontre la communauté chilienne exilée, et tombe amoureux d'une femme, qui n'a pas fait le deuil de son pays, alors que le narrateur finit par s'adapter à la France, au point d'en oublier ses racines.

VALDES Zoé, *Le paradis du néant*, Paris, Éditions J'ai Lu, 2013 [2010]

Zoé Valdés raconte l'histoire de Yocandra, jeune femme cubaine qui quitte son île pour aller s'installer à Paris. Après un passage à Miami d'une année, où elle tente de lutter contre l'ennui et l'inaction, elle rejoint la capitale française mais découvre que la vie reste compliquée.

VARGAS LLOSA Mario, *La guerre de la fin du monde*, Paris, Gallimard « Folio », 1987 [1981]

Avec ce roman, Mario Vargas Llosa retrace les événements de Canudos, qui frappèrent la jeune république brésilienne. Il alterne entre les deux camps, ceux des militaires de la nouvelle république, et les millénaristes sous la houlette d'Antonio Condeheiro. Il s'intéresse aussi à différents personnages, qui finissent tous par se rencontrer à Canudos et qui connaîtront les bombardements.

VERA José Santos González, *Vidas minimas*, Santiago, LOM Ediciones, 1996 [1923]

Dans ce recueil de vies minimas, Vera raconte la vie de personnes à l'intérieur d'un *conventillo* de Santiago, au Chili. Le titre de la nouvelle est par ailleurs « Vivo en un conventillo » (« Je vis dans un *conventillo* »).

WRIGHT Richard, *Une faim d'égalité*, Paris, Gallimard « Folio », 1979 [1977]

Suite de *Black Boy*, *Une faim d'égalité* raconte l'installation de Richard Wright à Chicago, les difficultés qu'il rencontre du fait de sa couleur de peau et son engagement auprès du Parti Communiste naissant.

Index des auteurs

A

Adamic Louis, 191*n*, 192, 215*n*, 218 *n*,
219*n*, 221*n*
Aguiar Cláudio, 107*n*, 108*n*, 109*n*, 110*n*,
111, 112
Almino João, 54*n*, 55, 56*n*, 58*n*, 59*n*, 79*n*,
82*n*, 83*n*, 84*n*, 85*n*, 86, 89, 264*n*
Amado Jorge, 71, 199*n*, 200*n*, 201*n*, 202*n*
Azevedo Aluizio de, 231, 233*n*, 235*n*,
237*n*, 239*n*, 240*n*, 241*n*, 242, 243

B

Beauvoir Simone de, 54, 56*n*
Bezmozgis David, 159*n*, 166, 170, 171*n*,
172*n*, 174*n*, 176, 178*n*, 180*n*, 182*n*, 268,
272
Boyle T.C., 253*n*

C

Cambaceres Eugenio, 235*n*, 237*n*, 241*n*,
243
Cañón James, 146*n*, 147*n*
Cortés Victor M., 65, 66, 67*n*, 68

D

Donoso José, 126, 127*n*
Dos Passos John, 43*n*, 47*n*

F

Franco Jorge, 162*n*

Fuentes Carlos, 126, 244, 245, 247*n*, 248*n*,
253, 255*n*, 256*n*, 258*n*, 259*n*, 260*n*,
261*n*

G

García Márquez Gabriel, 126, 139, 140*n*,
141*n*, 142, 144*n*

H

Helprin Mark, 159*n*, 161*n*, 163*n*, 166*n*,
204*n*, 211*n*, 212*n*, 213*n*, 214*n*, 215*n*,
216*n*, 217*n*, 219*n*, 220*n*, 222*n*, 223*n*
Hugo Victor, 43

K

Kafka Franz, 41

L

Laferrière Dany, 42*n*, 43*n*, 46*n*
Lurie Alison, 86*n*, 87*n*, 89

M

Marechal Leopoldo, 43*n*, 159*n*, 236*n*,
237*n*, 238
McCourt Franck, 46*n*, 47*n*, 48*n*, 70, 162*n*,
196*n*, 205*n*, 264
Miller Tom, 249*n*, 252, 255, 259*n*
Molano Alfredo, 142*n*
Montemayor Carlos, 145*n*

Mustard Stewart Fred, 43*n*, 191*n*, 194*n*,
212*n*, 217, 219*n*

N

Nunn Kem, 248*n*, 254*n*, 255*n*, 256*n*, 257*n*,
259*n*, 260*n*

O

Ondaatje Michael, 61, 62, 63, 264

Otsuka Julie, 158*n*, 194*n*, 195*n*, 198*n*, 201,
271

P

Parra Eduardo Antonio, 248*n*, 250*n*, 251*n*,
253*n*, 256*n*, 257, 258*n*, 259*n*

Pascarella Luis, 230*n*, 233*n*, 234*n*, 235*n*,
236*n*, 237*n*, 239*n*, 240*n*, 242, 243

Prcić Ismet, 164*n*, 167, 168, 194*n*, 201*n*

Q

Queiroz Rachel de, 49*n*, 50*n*, 71*n*, 165,
199*n*, 204*n*

R

Ramos Graciliano, 71*n*, 165

Restrepo Laura, 147

Robin Régine, 42, 43*n*, 45*n*, 47*n*, 70, 160*n*,
264

Romero Alberto, 234*n*, 238*n*, 243

Rosales Guillermo, 70*n*, 166*n*

Rosero Evelio, 144*n*, 145*n*, 146*n*

Roth Henry, 45, 46*n*, 70, 160*n*, 161*n*,
202*n*, 203*n*, 223*n*

Rulfo Juan, 91, 92, 93*n*

S

See Lisa, 44*n*, 167*n*, 194*n*, 204*n*, 212*n*,
213*n*, 214*n*, 216*n*, 218*n*, 219*n*, 220*n*,
221*n*, 222*n*, 223*n*, 272

Sinclair Upton, 161*n*, 162*n*, 164

Soler Jordi, 120*n*, 121*n*, 122, 123, 124,
125*n*, 129*n*, 130, 131*n*, 132*n*, 133

Steinbeck John, 48, 50, 51*n*, 71, 165*n*,
196*n*, 198*n*, 199*n*, 200*n*, 201*n*, 204*n*

T

Thúy Kim, 43*n*, 195*n*, 203*n*

Toro Bernardo, 118*n*, 126, 127*n*, 128*n*,
129, 131*n*, 134*n*, 267*n*

Toscano David, 251*n*

V

Valdés Zoé, 69*n*, 70, 166*n*, 170, 171*n*, 172,
174*n*, 176, 177*n*, 181*n*, 186*n*, 187*n*,
193*n*, 268

Vargas Llosa Mario, 97*n*, 98*n*, 99, 100*n*,
101*n*, 102*n*, 103*n*, 104*n*, 105, 106

Vera José Santos González, 231*n*, 234*n*,
235*n*, 238*n*, 239*n*, 241*n*, 242*n*, 243

Vian Boris, 22

W

West Nathanael, 70, 163

Wolfe Tom, 42*n*

Wright Richard, 47, 48*n*, 69*n*, 70, 205*n*

Index des lieux

A

Angel Island, 208, 209, 210, 212, 213, 214,
216, 217, 218, 220, 222, 223, 226, 251,
269, 271
Argelès-sur-Mer, 119

B

Bahia, 54, 57, 78, 99, 101, 103, 106, 308
Barcelone, 123, 130, 132, 309
Botafogo, 12, 231, 232, 233, 235, 237,
239, 240, 241, 242, 276, 297, 308
Brasília, 52, 54, 55, 56, 57, 58, 59, 60, 61,
65, 77, 78, 79, 80, 81, 82, 83, 84, 85, 86,
87, 88, 112, 265
Buenos Aires, 43, 51, 227, 228, 230, 232,
233, 243
La Boca, 232
San Telmo, 232
Villa Crespo, 232

C

Caldeirão, 106, 109, 110, 111, 112, 266
Canudos, 32, 96, 97, 100, 101, 102, 103,
104, 105, 106, 109, 111, 265, 266
Catalogne, 120, 121, 123, 124, 125, 266
Ceará, 106
Chiapas, 67, 145

Chicago, 14, 32, 54, 62, 65, 66, 67, 68, 69,
158, 159, 164, 264

China City, 44, 45

Chinatown, 44, 45

Cidade Livre, 54, 55, 56, 57, 79, 82, 84

Ciudad Juárez, 252, 254, 256

Coral Gables, 181

E

El Paso, 252, 256, 258, 260

Ellis Island, 21, 37, 166, 202, 207, 208,
210, 211, 212, 213, 214, 215, 216, 217,
218, 220, 222, 223, 251, 269, 271

F

Fortaleza, 50

H

Halifax, 206, 207, 208

Hialeh, 181

J

Jalisco, 90, 91

Juazeiro do Norte, 106

K

Kosovo, 166

L

La Petite Haïti, 181

La Portuguesa, 121, 122, 123, 124, 125,
129, 130, 131
Ladispoli, 175, 180, 182
Lincoln Road, 177
Little Havana, 177, 181
Los Angeles, 44, 45
Lungotevere, 183

M

Macondo, 139, 140, 141, 143, 144
Madrid, 125, 126
Mariquita, 146, 147
Miami, 69, 166, 170, 171, 177, 181, 186,
187
Michoacán (État du), 91
Montréal, 43

N

New York, 40, 62, 70, 86, 87, 120, 163,
166, 195, 202, 206, 207, 208, 210, 251,
264, 269

O

Ostie, 180

P

Paris, 42, 127, 128, 131, 160, 187, 228
Planalto central, 53, 55, 61, 78, 85, 88

Q

Québec, 42, 264
Notre-Dame-des-Neiges, 42

R

Riga, 158, 183, 184
Rio Bravo, 248, 250, 251, 256, 310
Rio de Janeiro, 12, 52, 53, 56, 82, 94, 227,
228, 229, 231, 240, 243
Rio Grande, 245, 246, 248, 250
Rome, 11, 54, 102, 172, 174, 175, 179,
180, 183, 184, 185

S

San Francisco, 206, 208, 210, 223, 251,
264, 269, 308
Santiago, 1, 128, 230, 231, 277, 302, 310
Sao Paulo, 51, 53, 71, 72, 80, 94, 200, 297
São Paulo, 80, 94
Sayula, 91
Seine (La), 42
Snowdon, 42
Sophis, 86, 87, 88

T

Tijuana, 248, 249, 250, 254, 255, 256, 257,
259, 260
Toronto, 61, 62, 63
Toscana, 251, 280
Trastevere, 180, 183

V

Veracruz, 120, 123
Via dei Salumi, 184
Vienne, 174, 184